



HAL
open science

Le combat celtique à l'aune des phases typiques d'une bataille

Thomas Rankin Clergues

► **To cite this version:**

Thomas Rankin Clergues. Le combat celtique à l'aune des phases typiques d'une bataille. Histoire. 2024. dumas-04712629

HAL Id: dumas-04712629

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04712629v1>

Submitted on 27 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

RANKIN CLERGUES THOMAS



LE COMBAT CELTIQUE
À L'AUNE DES PHASES TYPIQUES
D'UNE BATAILLE

MÉMOIRE DE MASTER



M2 Histoire vivante
Université de Nîmes 2023-2024

Sous la direction de M. Millot Romain
et M. Reich Guillaume

Je dédie ce mémoire à mon grand-père,
Howard Arthur Rankin (1936-2023).

Remerciements

Je remercie mes directeurs de recherche Romain Millot et Guillaume Reich, qui ont guidé ma création de ce mémoire avec une bienveillance à toute épreuve et apporté de nombreuses pistes d'amélioration, tout en tempérant l'ajout d'éléments superflus.

Toute ma gratitude va à Marie-Ludivine Cadot et ma mère Nathalie Clergues pour leurs relectures approfondies de mon travail.

Je remercie également Marie-Ludivine Cadot pour ses traductions de certains textes latins et grecs qui ont été d'une grande aide.

Un grand merci va à Gildas Auzou, Régis Harter, Gilles Martinez, Brice Lopez et Hadrien Plonquet pour leurs témoignages et leurs participations à des entretiens téléphoniques et en personne.

Je remercie Hugo Cecchin, Thibault Couderc, Brân Dufraisse, Christine Maurel, Jérémy Maurin, Anthony Michel, Rémy Piroso et mon père Graham Rankin pour leur aide lors de la réalisation et l'élaboration des expérimentations ainsi que des photographies utilisées. Toute ma gratitude va à Marilyn Paleri pour son aide colossale concernant les expérimentations et les photographies de ce mémoire.

Un immense merci va à Yves Schmitz pour sa création d'une réplique fonctionnelle de l'épée de Juac, rendant ainsi possible une des séries d'expérimentations de ce mémoire.

Table des matières

Remerciements	2
Table des matières	3
Introduction	5
I) La bataille se met en place – et le début des hostilités.....	25
a) Comment préparer une bataille	25
• La panoplie type du guerrier laténien : une présentation générale.....	25
• La conceptualisation du guerrier selon des codes culturels celtiques	33
• Une science parfois négligée : le choix du terrain	41
b) La harangue et l’intimidation : le rôle des démonstrations de force avant le combat	46
• L’importance de l’image, de la réputation et du réseau	46
• Le rôle de l’intimidation dans le conflit laténien	51
• Les méthodes d’intimidation et leurs applications	57
c) Un violent prélude : le tiraillement.....	68
• Une présentation des tirailleurs celtiques.....	68
• Forces et faiblesses des tirailleurs continentaux sur le champ de bataille.....	78
• Quelques hypothèses concernant la considération sociale du tirailleur chez les Celtes.....	81
• Une étude de la fronde par une hypothèse de reconstitution de ses paramètres d’utilisation.....	87
II) Champions et téméraires s’avancent : le combat singulier.....	100
a) L’importance du duel dans la société celtique	100
• Une question culturelle : l’honneur et la notion de champion.....	100
• Qui participe aux duels et l’application de leurs panoplies.....	103
• L’étude d’un cas particulier : l’épée à sphères	115
b) Les occurrences de combats singuliers celtiques	121
• D’après les sources gréco-romaines	121
• D’après les sources celtiques.....	131
• L’issue du combat singulier et son but recherché	136
c) Le passage à la pratique : mettre en situation l’escrime celtique	141
• Son application face à un adversaire équipé de manière similaire.....	141
• L’entraînement physique, mental et la relation aux blessures possibles.....	145
• Une arme unique mais incomprise – une mise à l’épreuve de l’épée à sphères.....	153

III) Le moment de vérité : le combat de groupe.....	169
a) Quel type d’engagement est le plus approprié au modèle guerrier celtique ?	169
• Une martialité polyvalente mêlant flexibilité et explosivité	170
• Une historiographie militaire obsessionnellement dépréciative.....	180
• Forces et faiblesses : un modèle mis à l’épreuve	185
b) La nécessité d’une approche pluridisciplinaire pour dresser un portrait de l’escrime gauloise.....	191
• Les apports et limites de l’archéologie à l’étude du geste et du comportement en situation guerrière.....	191
• Le combat dans l’Histoire vivante : quelques considérations théoriques sur son apport à l’état actuel des connaissances	196
• Le combat antique et l’Histoire vivante : une affaire de compromis ? Des études de cas de 2023 et 2024	201
c) Glas et postérité de l’expression guerrière de La Tène	213
• L’impact méditerranéen sur l’évolution des armes et des tactiques celtiques	213
• Les contraintes pesantes des conflits répétés avec Rome	218
• Un portrait du fardeau psychologique du combat rapproché et un possible point de vue celtique	222
• Les Celtes au service de Rome – l’héritage étonnamment positif de l’époque de La Tène.....	233
IV) Une étude de cas des phases d’une bataille et de leurs spécificités – le duel entre Cú Chulainn et Fer Diad.....	241
Conclusion.....	255
Table des illustrations	264
Sources.....	268
Récits	270
Études	271
Témoignages et entretiens	286

Introduction

☚ Quelques considérations historiques et archéologiques sur la culture celtique antique

L'étude de la culture celtique, ou des cultures celtiques, est compliquée par des divergences d'opinion ce que cela désigne. Les divers mondes et sphères culturelles de l'Antiquité ne sont en aucun cas insulaires et exclusifs, et ne correspondent pas aux idées actuelles de frontières et de nations. Cette difficulté n'est pas nouvelle et même les auteurs antiques ne sont pas d'accord sur la manière de définir les Celtes ou les Gaulois.

Le mot « Celte » a plusieurs significations. Il est mentionné pour la première fois vers 500 av. J.-C. par Hécatee de Milet sous le nom de « *Keltoi* ». Quelques années après, Hérodote l'utilise dans ses *Histoires* (IV.49)¹. Jean-Louis Brunaux avance que ce nom, utilisé pour désigner les habitants de la « *Keltiké* » d'Occitanie actuelle, viendrait d'un mot indigène, « *Celta* »². Un premier problème se pose : certains peuples dits « barbares » par les Hellènes sont migratoires et il existe un écart géographique et temporel entre ces premiers rapports de peuples dits celtiques et les réels contacts et échanges entre les cultures. Cela soulève la question de si les « *Keltoi* » d'Hécatee de Milet et les peuples portant des marqueurs culturels celtiques soient les mêmes.

Ceux qui sont aujourd'hui collectivement appelés les Celtes ne sont d'aucun secours pour répondre aux interrogations que ceci soulève, car leurs cultures favorisent l'oralité. Il faut attendre bien longtemps avant que les premiers vrais écrits proprement celtiques ayant survécu ne soient rédigés. Ces derniers viennent d'Irlande, une contrée connue des peuples méditerranéens car mentionnée dès le I^{er} siècle par Tacite et Ptolémée, par exemple. Cette première écriture se fait en alphabet « ogham » (prononcé « o-am » en gaélique moderne) à partir du III^e siècle de notre ère. Le gallois quant à lui tarde encore plus, la première inscription en langue galloise connue étant la pierre de St Cadfan à Towyn dans le Merionethshire, datée entre le VII^e et le IX^e siècle. Le gaélique irlandais et le gallois apparaissent dans des manuscrits à partir du VIII^e siècle, mais les premiers écrits entièrement en irlandais ne datent que du XII^e

¹ GREEN, 1992, p. 9.

² BRUNAU, 2020, p. 28.

siècle³. Une fois ces écrits mis en forme, les cultures celtiques plus tardives qui les produisent ont beaucoup changé par rapport aux Celtes de l'Antiquité.

Le sujet se complique d'autant plus lorsque la relative sécurité d'un terme aussi général que « Celte » est abandonnée au profit d'une appellation plus spécifique comme « Gaulois ». Selon la description que dresse Jules César au tout début de son rapport annuel au Sénat romain pour l'an 58 av. J.-C., les Gaulois sont définis par ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire Aquitains ou Belges. Cette observation comporte l'intérêt particulier qu'elle est faite avant que César n'entre en contact prolongé avec les Gaulois – il s'appuie là sur des sources antérieures⁴. Selon Jean-Louis Brunaux une vague de migration de Gaulois (qui s'appellent eux-mêmes ainsi) aurait suivi celle des Celtes en Cisalpine et le nom indigène aurait été déformé par les Romains en « *Gallus* », peut-être par comparaison moqueuse au coq. Les Celtes se seraient par la suite mélangés aux Gaulois par la pratique druidique⁵. Tenter de désigner une aire culturelle ou géographique à notre sujet peut donc sembler conduire à une impasse : s'opposent ainsi une définition prescriptive (ce que les termes ont pu désigner par le passé, bien que ces mots aient changé de sens et de degré de précision au cours de leur histoire) à une définition descriptive (ce que les termes désignent maintenant, au risque de se couper de leur légitimité historique et de les dénaturer).

Les Celtes antiques appartiennent à une catégorie historiographique appelée la protohistoire – c'est-à-dire qu'ils sont contemporains de peuples ayant une histoire écrite qui les mentionne, mais qu'ils n'en possèdent pas eux-mêmes. Notons que cette caractérisation ne fait pas l'unanimité : dans l'historiographie britannique par exemple, les Celtes sont considérés comme un peuple préhistorique. L'inconvénient de ce terme est qu'il est dépendant de l'état actuel des recherches. L'historiographie au sujet des Celtes aurait commencé beaucoup plus tôt si les archives carthaginoises notamment avaient survécu⁶, ce qui aurait fortement enrichi le corpus de textes et ainsi les perspectives d'études potentielles.

³ GREEN, 1992, p. 10.

⁴ BRUNAUX, 2020, p. 26.

⁵ *Ibid.*, p. 127.

⁶ BRUNAUX, 2014, p. 40.

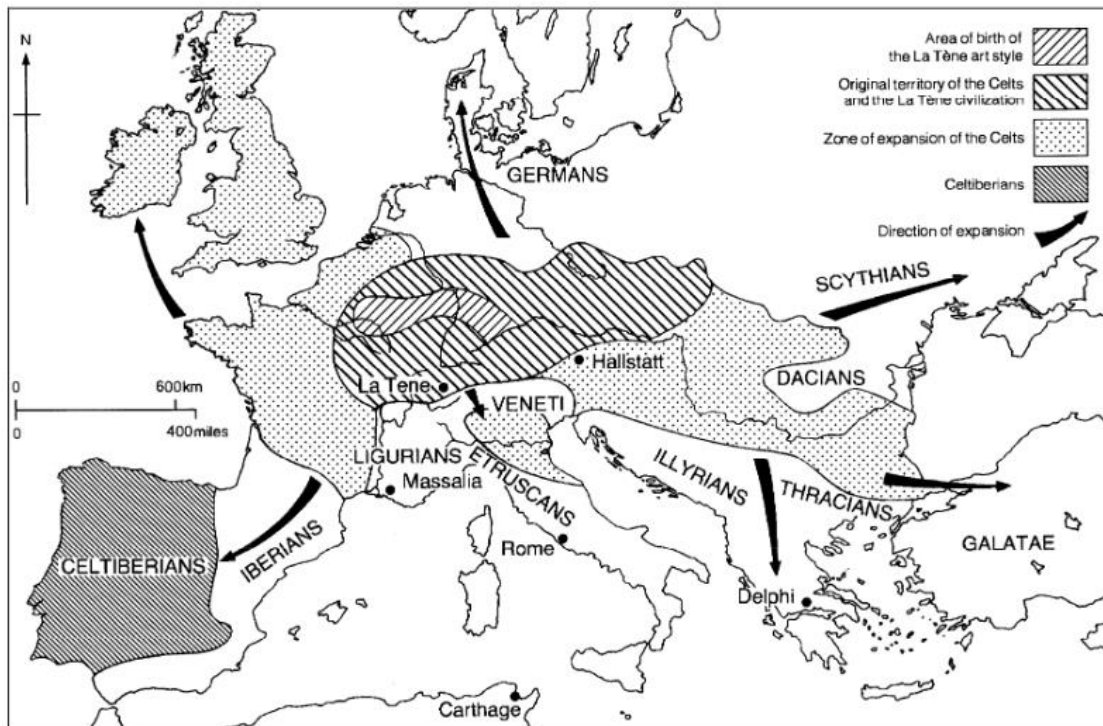


Figure 1: Le berceau de la culture celtique et de sa propagation au fil des siècles, par le biais d'échanges et migrations⁷. En l'absence de témoignages directs de leurs déplacements septentrionaux, la grille d'analyse de leurs expansions se trouve biaisée, et se réfère presque exclusivement à leurs échanges avec le monde méditerranéen.

La distinction socio-culturelle entre Gaulois et Grecs ou Romains est évidente. Mais celle avec les Germains est pertinente à aborder, car elle ne peut se résumer à une variante purement géographique ou à des appellations romaines différentes. D'abord, il est important d'établir qu'il ne s'agit pas de deux mondes hermétiques. Jules César dément plusieurs fois la division totale entre Gaulois et Germains. Cela est illustré lorsqu'il demande la reddition des armes des Helvètes, une partie des Verbigènes fuit le camp et traverse le Rhin pour aller en Germanie⁸, ce qui indique une certaine compatibilité culturelle. César (ou Aulus Hirtius, l'auteur du huitième et dernier livre de ses *Commentaires*) rapporte aussi que lorsque la confédération menée par les Bellovaques décide de se rendre suite à sa défaite et à la mort de son chef Correos, Commios décide de se réfugier auprès des Germains⁹. Cela peut aussi indiquer une forme de compatibilité ou d'échange entre les diverses élites.

À plus grande échelle, César affirme que les Belges sont d'origine germanique (II.4), que parmi eux les Ménapiens ont des villes de part et d'autre du Rhin (IV.4) et qu'une communauté de Volques tectosages, des Gaulois, vit du côté germanique du Rhin¹⁰. Il ne s'agit

⁷ MIKHAILOVA, 2015, p. 258.

⁸ Caes., *G.*, I.27.

⁹ *Ibid.*, VIII.21.

¹⁰ FIELDS, 2009, p. 10.

donc pas d'une division purement géographique. On peut reconnaître des Gaulois chez les Germains et des Germains chez les Gaulois, ce qui indique des marqueurs culturels distincts.

Les Celtes ne sont pas apparus à l'âge du Fer et leur héritage se mesure grâce à une homogénéité relative antérieure et changeante, mais durable¹¹. Selon M. J. Green, qui s'appuie sur C. Burgess en 1974, ceux qui sont appelés les Celtes sont les descendants de populations que l'on peut retracer jusqu'aux premiers fermiers néolithiques 4 000 ans av. J.-C. environ. Cet héritage et les vestiges archéologiques montrent que les Celtes ne sont pas apparus soudainement, mais que des populations sont « devenues » celtes suite à un procédé lent et graduel que l'on ne peut pas attribuer à une seule influence culturelle. Ce phénomène, qui peut être qualifié *post hoc* de celtisation, s'est certainement établi et ancré bien avant que les auteurs classiques ne l'identifient.

À la fin du II^e millénaire av. J.-C. se développe en Europe centrale une culture dite des champs d'urnes, en référence aux rites funéraires qui privilégient la crémation plutôt que l'inhumation. Cette culture se démarque grâce à un travail du bronze beaucoup plus précis et efficace, qui permet la création de grands récipients, de boucliers et d'armures. Certains motifs dans le travail du bronze, comme la roue solaire associée à un navire à tête d'oiseau, se retrouvent dans la culture hallstattienne. En outre, la culture des champs d'urnes occupe les territoires où naît la culture celtique, ce qui permet de la qualifier de proto-celte, ce que font notamment D. W. Harding en 1974, J. M. Coles et A. F. Harding en 1979 et B. Cunliffe en 1979¹².

La culture hallstattienne se développe à partir de celle des champs d'urnes grâce à des liens plus concrets avec le monde extérieur, et notamment méditerranéen, et grâce au développement du travail du Fer vers 700 av. J.-C. – il mettra un siècle à se répandre jusqu'en Grande-Bretagne et en Irlande actuelles. Ceci entraîne des développements technologiques permettant d'utiliser les chevaux pour le transport plutôt que pour le trait, ainsi que la fabrication d'armes plus élaborées. De même, on retrouve des traces plus tangibles d'une élite connectée au monde qui l'entoure. Par exemple, les fortifications hallstattiennes de Heuneburg en Allemagne actuelle construites autour de 600 av. J.-C. montrent des influences

¹¹ BRUN & RUBY, 2008, p. 81.

¹² GREEN, 1992, p. 10.

architecturales grecques. Les modes d'expression linguistiques et matériels se propagent, se modifient et disparaissent en fonction de l'organisation des sociétés¹³.

Enfin, il reste une dernière période préromaine majeure, celle de La Tène – ainsi nommée en référence à un site archéologique suisse découvert au milieu du XIX^e siècle. Elle suit directement la période Hallstatt, et commence ainsi au V^e siècle av. J.-C., et dure traditionnellement jusqu'à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Il s'agit de la période de plus grand rayonnement migratoire, politique, économique et militaire des Celtes, d'où le fait qu'il s'agisse de la période choisie pour ce mémoire. Dans le cadre de ce mémoire la datation de La Tène sera étendue au I^{er} siècle après J.-C., car il serait déraisonnable d'imaginer que les habitants de Grande Bretagne et d'Irlande actuelles se défont subitement de leurs marqueurs culturels laténiens une fois la Gaule subjuguée.

La Tène A	Environ 480 à 400 av. J.-C.
La Tène B1	Environ 400 à 320 av. J.-C.
La Tène B2	Environ 320 à 260 av. J.-C.
La Tène C1	Environ 260 à 180 av. J.-C.
La Tène C2	Environ 180 à 130 av. J.-C.
La Tène D	Environ 130 à 10 av. J.-C.

Figure 2: Les différentes phases de la période de La Tène. Ce découpage peut varier légèrement, et surtout s'applique plus particulièrement aux Celtes continentaux. Les Insulaires portent des marqueurs culturels laténiens bien après 10 av. J.-C.

🌀 L'importance de la guerre dans les sociétés celtiques

Ce mémoire n'étant pas un ouvrage ethnographique, onomastique ou linguistique, il ne sera pas pertinent de débattre longuement de la validité des termes « Gaulois » ou « Celte », mais il convient néanmoins de dépasser l'imprécision des définitions des auteurs antiques. Remarquons que parmi les marqueurs cités il y a une récurrence de migrations et d'invasions, soit de grands mouvements de populations armées. Il s'agit là d'un des principaux moyens de diffusion de la culture de La Tène. Ces mouvements de population rencontrent parfois une opposition venant des communautés avec lesquelles ils entrent en contact. Il s'agit souvent de jeunes membres de la communauté qui cherchent à établir leur propre territoire ou plus simplement à faire leurs premières armes, ce qui est un schéma typique de beaucoup de cultures

¹³ GREEN, 1992, p. 11.

dites « indo-européennes »¹⁴. Ces groupes itinérants deviennent suite au contact répété d'autres cultures belliqueuses (et notamment des civilisations méditerranéennes) de véritables armées capables de faire la guerre et se livrer à des batailles rangées : les Celtes voyagent, conquièrent, pillent et s'établissent sur de longues distances, diffusant leur modèle culturel et leurs inventions¹⁵.

Il s'agit là justement du cœur de notre sujet. Pour les Celtes continentaux, il est admis que la guerre est un facteur important dans le changement social, avec une violence parfois ritualisée. Au sein de la plupart de leurs communautés, il existe une forte proportion de guerriers efficaces et dans une certaine mesure organisés. Chez les Celtes insulaires, cette notion est moins certaine. L'interprétation de signes de violence plus ou moins organisée est divisée en deux grands courants. D'une part, il y a ceux qui voient une continuité avec le système continental. D'autre part, il y a ceux qui considèrent l'expression martiale comme très minoritaire au quotidien – notamment dans le but historiographique de s'éloigner du paradigme de l'élite guerrière et de « pacifier le passé ». Il existe certainement un juste milieu entre ces deux approches : les Celtes insulaires sont éloignés de la pression de militarisation qui afflige leurs cousins continentaux, mais leur emphase sur la charrerie et leur résistance organisée face aux Romains des siècles durant indiquent la présence soutenue d'une aristocratie guerrière compétente¹⁶.

Il semblerait néanmoins qu'à cette époque-là les petites communautés se soient unifiées, permettant à quelques individus de centraliser le pouvoir et de développer un système de clientèle et de réseaux. La pression exercée par les Romains sur les communautés celtes à partir de 121 av. J.-C. et la mise en place de liens entre eux et les tribus insulaires à partir de 54 av. J.-C. y ont certainement contribué. L'expression martiale revêt des éléments culturels, culturels, qui cèdent leur place au fil des siècles à des considérations sociales et politiques au cours de la période de La Tène¹⁷. Ceux-ci induisent certains objectifs et des priorités qui se détachent d'une recherche pure d'efficacité, car le combat en est quelque peu codifié. Cette ritualisation induit des phases clés dans les affrontements dont l'étude est l'objectif de ce mémoire. Il y a indéniablement une partie purement pratique – il est inévitable que se préparer au combat et tirailler à distance arrive avant un face-à-face en formation. Ces phases différentes sont faites d'un équilibre intéressant entre la nécessité de la situation et la manière dont celle-ci est

¹⁴ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 19-20.

¹⁵ FIELDS, 2009, p. 8.

¹⁶ REDFERN, 2011, p. 114.

¹⁷ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 156-159.

conjuguée à travers le prisme d'une culture guerrière qui valorise certaines formes de violence (et leurs conséquences) tandis que d'autres beaucoup moins.

Que c'est que la guerre ? Elle peut être définie comme un combat armé entre communautés politiques – selon Rebecca C. Redfern, qui s'appuie sur Ferguson en 1984 et Schröder et Schmidt en 2001, la guerre connaît des étapes : le conflit initial, la confrontation et la légitimation¹⁸. Le conflit initial chez les Celtes peut souvent être déclenché par des mouvements de populations, mais aussi, plus tard, d'invasions germaniques et romaines, désireuses de profiter d'une période de contraction des peuples de La Tène. La confrontation a pour but de priver l'adversaire de ses ressources – humaines, pour la bataille, et matérielles, pour le pillage et le raid. La légitimation est plus difficile, puisque les Celtes de cette époque ne produisent pas d'écrit sur le sujet – ce qui les consigne au regard rarement flatteur de leurs voisins et fréquents ennemis.

Un terme est mis à l'expansion des Celtes lors d'une sorte de long II^e siècle av. J.-C. : la bataille de Télamon en 225 sonne le glas de l'indépendance de ceux établis en Cisalpine, au nord de l'Italie actuelle, qui prend fin en 191 av. J.-C. suite à la conquête romaine. Presque au même moment, les Galates établis en Turquie actuelle sont vaincus par les rois pergaméniens. Les Romains s'établissent dans ce qu'ils appellent la Gaule transalpine entre 122 et 118 av. J.-C., et les Germains exercent une pression grandissante sur leurs voisins d'outre-Rhin qu'ils finissent par dévaster à la suite d'une migration majeure¹⁹.

La religion joue un rôle important dans la culture guerrière des Celtes. Les Celtes sont un peuple dont la religiosité n'est pas à prouver, croyances, rites et guerre s'entremêlent. Bien que César n'aborde que très peu leurs croyances, il les qualifie de « très pieux » (VI.16). Il emploie le mot *religio*, qui peut concerner tous les aspects de la croyance à la pratique, et donc potentiellement aussi les rituels d'avant et après bataille qui seront abordés plus tard²⁰. La spiritualité celtique se mêle à celle de l'occupant romain, ce qui est identifiable notamment par les très nombreuses assimilations de divinités belliqueuses à Mars, ce qui illustre la multiplicité des représentations des variantes locales de divinités guerrières. Par ordre alphabétique, sont connus :

¹⁸ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 113, 114.

¹⁹ GREEN, 1992, p. 12.

²⁰ WEBSTER, 1986, p. 23.

Mars Albiorix (gaulois), Mars Camulos (gaulois et briton), Mars Caturix (gaulois), Mars Corotiacus (briton), Mars Lenus (gaulois et briton), Mars Loucetius (briton), Mars Mullo (gaulois), Mars Nabelcus (gaulois), Mars Nodens (briton), Mars Olloudius (briton), Mars Rigisamus (briton), Mars Rigonemetis (briton), Mars Segomo (gaulois, peut-être lié à l'Hercule Saegon des Britons), Mars Smertrius (gaulois), Mars Teutates (gaulois), Mars Thinesus (gaulois, possible origine germanique), Mars Visucius (gaulois), Mars Vorocius (gaulois)²¹.

Cela met en lumière un élément intéressant de l'identité guerrière des Celtes. Ils ont plus de préférences locales que les Romains et vont davantage se tourner vers « leur » dieu de la guerre plutôt que vers un grand équivalent de Mars ou Minerve. La spiritualité guerrière se retrouve aussi dans l'adoption d'animaux dont ils s'attribuent certains aspects, le plus célèbre étant le sanglier. Il s'agit là peut-être des animaux les plus importants dans l'expression artistique celte. Ce sont des exemples évidents de férocité guerrière, et représentés la plupart du temps avec leur crête dorsale hérissée, en signe d'attaque imminente²². Ce symbolisme se retrouve dans les Îles britanniques actuelles également : dans la tradition insulaire, les sangliers sont monstrueux et destructeurs, attirant des chasseurs vers l'outre-monde²³. Il existe aussi par exemple une tribu irlandaise du nom de « *Torcraige* », ce qui veut dire « peuple du sanglier »²⁴. Celui-ci se retrouve même loin des berceaux culturels de l'identité celtique. La tribu que Tacite appelle *Aesti* porte d'après lui des amulettes à l'effigie de sangliers. Ils sont implantés à l'est du territoire des Suèves et ont certainement échangé avec les premiers Goths. Curieusement, Tacite dit que bien que leurs coutumes soient les mêmes que celles des Suèves, leur langue est plus proche de celle des Britons²⁵, ce qui pourrait indiquer une population survivante des migrations gauloises en territoire germanique ayant adopté les mœurs locales mais gardé certaines particularités, comme le totémisme du sanglier et sa langue.

²¹ GREEN., p. 123, 141-144.

²² *Ibid.*, p. 44.

²³ *Ibid.*, p. 45.

²⁴ *Ibid.*, p. 263.

²⁵ *Ibid.*, p. 44.

☞ Une clé de lecture incontournable : la description des Celtes par l'altérité et leur incarnation d'un anti-modèle au fil des siècles

L'écriture de l'Histoire dans l'Antiquité est ouvertement et manifestement prosélyte, fortement imprégnée des opinions de l'auteur et souvent dotée d'une volonté moralisatrice. C'est en grande partie sur ces textes qu'il faut s'appuyer pour produire une réflexion sur les habitudes guerrières celtiques. Pour les Anciens, la défaite met fin à la liberté des individus mais aussi à la liberté du souvenir et de la mémoire, imposant un vide mémoriel de par la survie des récits des vainqueurs seulement. Ce naufrage historiographique impose un travail colossal pour se représenter un contre-discours à celui qui a survécu²⁶. Ce qui est su des Celtes en est un parfait exemple. Au-delà des descriptions de peuples étranges, « d'hyperboréens » aux mœurs simples mais justes dont le récit des étrangetés fascine des Méditerranéens avides d'exotisme, la psyché de ces derniers est marquée au fer rouge par les incursions celtiques sur leur territoire. Pour les Grecs, il s'agit de la grande expédition gauloise de la première moitié du III^e siècle av. J.-C. et pour les Romains, un siècle plus tôt, du traumatisme perpétuel causé par le sac de Rome entre 390 et 387.

Polybe explique que les hommes de Brennus (il semblerait qu'il s'agisse d'un titre ou une fonction plutôt que d'un nom) partent de Rome non pas parce qu'ils sont repoussés ou vaincus, mais parce que les Vénètes attaquent son territoire en son absence²⁷. Leur départ ne semble pas non plus contesté par les Romains, puisque Polybe explique qu'ils se rendent maîtres de tout ce qu'ils trouvent à Rome après l'avoir prise, restent 7 mois et dans un acte de grâce la rendent de leur propre volonté en rentrant chez eux avec leur butin, le tout sans gêne²⁸.

Les textes de la période romaine insistent sur l'honneur vengé suite au sac. Selon Polyen, les Romains enivrent les Gaulois victorieux et les tuent quand ils dorment – ils sont victimes de leur propre incapacité à résister aux tentations d'excès²⁹. Eutrope quant à lui relate comment Camille venge la défaite romaine en écrasant les Gaulois³⁰. L'honneur des héritiers de Romulus semble sauf, mais d'autres auteurs ne dépeignent pas les événements de la même manière.

²⁶ BRUNAU, 2012, p. 298.

²⁷ Pol., II.18.3.

²⁸ *Ibid.*, II.22.4-5.

²⁹ Polyen, VIII.25.1.

³⁰ Eutr., I.19.

Troque Pompée, en s'appuyant sur les archives de Marseille, rapporte que « les députés de Marseille, à leur retour de Delphes (...) apprirent à leurs concitoyens que Rome était prise et brûlée par les Gaulois ». Rome étant de bois à cette époque, les histoires du sauveur de Rome, Camille, semblent douteuses. Mommsen écrit à la fin du XIX^e siècle que « la légende de Camille est la plus mensongère de toutes les légendes romaines ». Brunaux rappelle que les Romains de génération en génération peuvent justifier certaines notions ou idées grâce à des récits pris pour acquis, tandis que les Celtes ne le peuvent pas puisqu'ils n'écrivent pas leur histoire³¹.

Malgré l'influence colossale que le sac de Rome (et dans une moindre mesure l'expédition des Balkans) a eue sur le regard gréco-romain envers les Celtes, il ne faut pas s'y restreindre. Il est essentiel de s'intéresser à la manière de penser des personnes à l'origine des témoignages afin de contextualiser leurs dires. La vision méditerranéenne des peuples du Nord est influencée par les écrits ethnographiques d'Hésiode et d'Hérodote, qui au V^e siècle av. J.-C. sont mis en parallèle avec des théories grecques relatives à l'influence du climat sur le développement des humains³². Plus tard, Posidonios témoigne lui aussi de nombreux biais personnels, mis en exergue par Athénée : il compose son œuvre, et par exemple le livre XXIII dédié à l'ethnographie des Celtes, « d'après ses convictions philosophiques ». Il pense que les peuples dits « barbares » sont plus semblables aux civilisations de l'âge d'or que leurs autres contemporains et à cela s'applique le raisonnement selon lequel ces civilisations ont été régies par des sages. Par extension, il applique également cette lecture à sa vision des Celtes³³.

C'est une sorte de « primitivisme sentimental » où les druides sont qualifiés de « *plus justes des hommes* » et comparés aux Pythagoriciens. Posidonios justifie le goût des Celtes pour la guerre par le fait que ce sont des peuples aux mœurs simples – et donc par extension pas fondamentalement mauvais³⁴. Les Anciens ont néanmoins conscience de ce genre de biais qui ne font pas consensus. Strabon, notamment, critique les dires d'Éphore au sujet des Celtes, en particulier sa vision qu'il juge trop philhellène³⁵. L'impact de la philosophie stoïcienne sur l'historiographie gréco-romaine consacrée aux Celtes sera également abordé plus tard. À tout cela, les Celtes antiques n'opposent pas de témoignages contraires. Leur vision d'un monde mû

³¹ BRUNAU, 2020, p. 55.

³² GIESEKE, 2018, p. 3.

³³ CUNLIFFE, 2006, p. 16.

³⁴ *Ibid.*, p. 17.

³⁵ Str., IV.4.6.

par des réincarnations et des cycles perpétuels semble les décourager de s'ancrer dans un instant du temps³⁶.

Ce que le Celte représente dans la psyché romaine va colorer la manière dont il est abordé dans les écrits de l'époque : César présente les Gaulois de manière à parachever ses ambitions politiques. Son objectif principal dans ses écrits est de justifier ses actions auprès de ses mécènes puissants mais parfois incertains et éviter de s'attirer les foudres de la classe politique romaine pour ses actes parfois démesurés et manifestement motivés par des ambitions menaçantes pour le *statu quo*³⁷. Montaigne lui reproche « les fausses couleurs de quoi il veut couvrir sa mauvaise et pestilente ambition », et des historiens tels que Camille Jullian et Michel Rambaud ont largement remis en question la narration du proconsul³⁸.

À la manière d'un héros classique, César se met en scène comme exemplaire dans sa *virtus* pour mettre en valeur ses capacités martiales en même temps que son éloquence³⁹. Sa narration est influencée par sa politique. Il décrit par exemple la panique face à Arioviste comme venant des officiers d'abord et propagée ensuite dans les rangs, pas l'inverse. En raison de son camp politique, César insiste sur la fiabilité de ses soldats et de ses centurions, au détriment de la représentation des *populares*, les nobles de son armée⁴⁰.

Les propos de César auraient pu être nuancés grâce au récit de ses campagnes que fait Tite-Live, qui n'écrit qu'une génération après, mais ces écrits ont aujourd'hui disparu⁴¹. Tacite, lui, parle des Britons pour dénoncer la classe dirigeante romaine. À son époque, les Celtes ne sont plus une menace immédiate. Ils deviennent donc en quelque sorte une métaphore⁴². Florus adopte un discours particulièrement animalisant au sujet des Celtes. Il les qualifie en latin de « *Gens natura ferox* », pour lesquels la violence et le chaos sont intrinsèques, il écrit :

« Les Gaulois sénonais étaient un peuple naturellement farouche, et de mœurs grossières : leur taille gigantesque, leurs armes énormes, tout en eux contribuait à inspirer l'effroi ; ils semblaient nés pour la destruction du genre humain et la ruine des villes. Partis en foule de l'extrémité de la Terre, et des rivages de l'Océan, vaste ceinture de l'univers, après avoir tout ravagé sur leur passage, ils s'étaient établis entre les Alpes et le Pô ; et, non contents de ces limites, ils se débordaient sur l'Italie⁴³. »

³⁶ BRUNAU, 2020, p. 10.

³⁷ WEBSTER, 1986, p. 22.

³⁸ DUVAL, 1954, p. 18.

³⁹ BEVAN, 2015, p. 6.

⁴⁰ WOOLF, 2019, p. 12.

⁴¹ WOOLF, 2019, p. 11.

⁴² CUNLIFFE, 2006, p. 18.

⁴³ Flor., I.13.

Pour parachever cette description accablante, Florus rajoute ceci : « Les Gaulois insubres et les peuples voisins des Alpes avaient un naturel de bêtes sauvages et une taille plus qu'humaine⁴⁴. » Naturellement, les données anthropologiques et sociales ne permettent pas de corroborer cela, mais il convient de garder en tête cet état d'esprit lorsqu'il est question de traiter des écrits antiques relatifs à ces populations, particulièrement par le biais d'une analyse d'Histoire militaire.

Cette vision ne s'est pas limitée aux Gréco-Romains. En l'absence de témoignages contraires, elle a été tenue pour vérité pendant des siècles avant que les textes ne soient sérieusement remis en question. Ceci contribue à un *soft-power* culturel méditerranéen qui tient les Celtes pour des sauvages simples destinés à être vaincus et « civilisés » par les Romains. Contrairement à l'opinion publique généralement positive d'aujourd'hui, les Gaulois étaient jadis plutôt mal vus en France. Cela est illustré chez Robert Gaguin, humaniste au service du duc de Bourgogne en 1468. Il attribue l'impossibilité des Gaulois de mettre en place une défense intelligente et compétente à leur indiscipline et au non-respect de leurs chefs. Il explique ainsi la contradiction qu'ils aient pu envahir les quatre coins de la Méditerranée, mais que César les écrase en quelques années avec ses légions⁴⁵.

Montaigne est lui aussi critique des moyens mis en place par les Gaulois face à César :

« Il semble estre contraire à l'usage et la raison de la guerre que Vercingétorix qui estait nommé chef et général de toutes les parties des Gaules révolutées print parti de s'aller enfermer dans Alésia. Car celui qui commande à tout un pays ne se doit jamais d'engager au cas de cette extrémité que s'il y allait de sa dernière place et qu'il n'y eust rien de plus à espérer qu'en la déffence d'icelle ; autrement il doit se tenir libre pour avoir moyen de pouvoir en général à toutes les parties de son gouvernement. »⁴⁶

Les siècles suivants adoucissent et poétisent l'image des Celtes. Par exemple, Amédée Thierry écrit en 1828 dans son *Histoire des Gaulois* que « le Gaulois était robuste et de haute stature ; il avait le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châains (...). Le peuple se laissait croître la barbe ; les nobles se rasaient le visage, à l'exception de la lèvre supérieure, où ils entretenaient d'épaisses moustaches ». Les artistes de ce même XIX^e siècle comme Jules Didier, Diogène Maillart ou Paul Jamin, renforcent et développent aussi cette vision que l'on peut rapprocher du bon sauvage de Rousseau qui crée une image de derniers hommes de la préhistoire⁴⁷.

⁴⁴ Flor., II.4.

⁴⁵ BRUNAUX, 2020, p. 69

⁴⁶ BRUNAUX, 2020, p. 7.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 82

Marquée depuis l'Antiquité par les courants de pensée de l'époque, l'historiographie n'échappe pas à certaines idées aujourd'hui très rares dans les cercles académiques, mais populaires au début du XX^e siècle. La Société gaélique d'Inverness qui en 1941 publie un article expliquant que la principale différence entre Celtes et Germains, malgré leurs origines communes, est la pureté raciale de ces derniers, à l'inverse des premiers qui ont souffert de leurs multiples « mélanges »⁴⁸. L'article poursuit en présentant une vision des Celtes particulièrement idéalisée, faite de panache et d'une sorte de romantisme viril. L'auteur décrit le caractère celtique ainsi :

« Il serait impossible ici de ne pas analyser ce charme ; mais il n'est certainement pas excessif de dire, que là où la Palestine nous a donné la religion et la Grèce nous a donné la philosophie et l'art et Rome nous a donné les lois, les Celtes nous ont donné, quant à eux, le romantisme. Il serait, je pense, une erreur de voir le Celte comme romantique dans le sens commun, quelque peu niais, comme, par exemple, il est représenté par William Sharp (Fiona MacLeod) et ceux de cette espèce. Plutôt il serait approprié de dire qu'il est très individualiste, désireux d'être reconnu, appréciant l'apparat, généreux en excès, très fier (...), intelligent (...), belliqueux mais pas militaire, dans l'ensemble quelqu'un de très intéressant, complexe mais simple en son fond. Dans plusieurs aspects, les Gaulois dans leurs mœurs et leur tempérament rappellent fortement les Achéens de l'Iliade ; Achille aurait bien pu être un Celte ; Nestor et Thersite également. »⁴⁹

Manifestement, W. J. Watson raconte ici ce qu'il aimerait voir en eux – des considérations morales et tout à fait subjectives, bien éloignées d'un réel travail ethnographique ou historique. L'auteur ne s'arrête pas là et poursuit avec une vision presque crédule des textes antiques, qu'il romance ensuite selon ses propres préférences et codes culturels⁵⁰. Il n'est pas le seul. Depuis la fin du XIX^e, siècle une renaissance celtique (ou gaélique) a lieu en Irlande en tandem avec la montée de l'influence de groupes nationalistes. Dans les années 1910 et 1920, on décrit parfois un individu comme un « véritable Celte », tantôt pour le qualifier d'homme viril et complexe⁵¹, tantôt d'homme sournois, imprévisible et émotif⁵². Ces visions témoignent du rôle que l'Histoire a longtemps eu dans la société et ce depuis l'Antiquité – un discours qui sert à justifier une action ou pensée présente en lui attribuant un précédent.

Les écrits d'aujourd'hui ont largement abandonné cette idée, mais ont leurs propres biais à prendre en compte. L'historiographie récente est prête à accepter que les portraits gréco-romains des Celtes sont à nuancer, mais l'Histoire militaire peine à rattraper ce constat et les auteurs de nos jours jugent de manière particulièrement sévère la martialité celtique. Même un

⁴⁸ WATSON, 1941, p. 241

⁴⁹ *Ibid.*, p. 242

⁵⁰ *Ibid.*, p. 243

⁵¹ STOVER, 2012, p. 288.

⁵² *Ibid.*, p. 289.

historien très respecté comme Adrian Goldsworthy qualifie les armées gauloises « d'impossibles à manœuvrer, maladroites et incapables de tactiques subtiles »⁵³. Simon James, quant à lui, dit en 1993 que les armées celtiques sont fragiles, composées de nuages d'individus presque autant en compétition les uns avec les autres qu'en combat avec leur ennemi, ce qui nuit à leur cohésion – il va jusqu'à interpréter leurs plus hauts niveaux de performances comme des exceptions⁵⁴. Barry Cunliffe utilise plusieurs fois le terme de « cohue » pour désigner des armées ou des migrations celtes. Ce discours aurait sans aucun doute ravi un lectorat romain⁵⁵, et montre la vision parfois archaïsante de l'Histoire militaire, qui stagne dans un climat de remises en question fréquentes et multiscalaires. Ces discours font le jeu du *soft power* romain précédemment évoqué, et il est pertinent de le remettre en question ici en appliquant un regard critique parfois manquant sur les sources et le mobilier à notre disposition. En réalité, ces portraits ne peuvent exister *ex nihilo* et sont toujours implicitement accompagnés de « comparé aux légions romaines ».



Figure 3: "Le Barde", peint par le Gallois Thomas Jones en 1774, aujourd'hui conservé dans le Musée national du pays de Galles. Le barde éponyme maudit l'armée anglaise en approche avant de se jeter d'une falaise. Ce tableau illustre très bien le fantasme que suscitent les Celtes à travers les époques – une noblesse de caractère atteinte par un primitivisme assumé, une simplicité romantique, leur existence même traitée comme un archaïsme de fait.

⁵³ BEVAN, 2015, p. 3.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵⁵ CUNLIFFE, 2006, p. 85-86.

🌀 Une démarche de recherche hybride

Ce même Barry Cunliffe, éminent spécialiste de l'âge du Fer britannique, écrit dans l'introduction de la première édition de son livre sur ce même sujet : « Quand, en 1969, j'ai mentionné à mon collègue Leo Rivet que j'envisageais d'écrire un livre sur l'âge du Fer britannique, il m'a dit que c'était infaisable. Maintenant que c'est chose faite, je veux bien le croire. » En effet, non seulement l'information s'accumule – 700 nouveaux livres et articles ont été publiés sur ce sujet entre la deuxième et la troisième édition de ce même ouvrage –, mais il y a aussi une remise en question de tous les « acquis » sur le sujet⁵⁶. Les descriptions faites par les sources textuelles sont en effet fortement biaisées et élaborées en vue de soutenir les actions des civilisations qui en sont à l'origine. Appien par exemple est particulièrement bref dans ses récits de bataille, mais précise que Fabius Maximus Aemilianus aurait en 121 av. J.-C., avec une toute petite armée, tué 120 000 Gaulois et qu'il n'aurait lui-même perdu que quinze hommes, tout en étant blessé, lors d'une bataille dont le nom n'a pas été préservé⁵⁷. Il ne serait pas raisonnable de faire une confiance aveugle à l'iconographie antique, car il est possible que les armes celtes y figurant soient représentatives de normes artistiques plutôt que d'une vérité historique⁵⁸. Ainsi, face à de régulières divergences dans l'interprétation des sources antiques, une approche multiscalaire s'impose.

Malgré le caractère limité (délibéré et dû aux aléas du temps) de nos sources, elles ne peuvent pas être écartées sous prétexte qu'elles sont partisans. Rejeter les témoignages gréco-romains reviendrait à faire l'impasse sur de très nombreuses anecdotes indispensables pour faire avancer les connaissances sur ce sujet. Ce serait également admettre une incapacité à leur appliquer un raisonnement critique⁵⁹. En écartant la vision du XIX^e siècle qui tend à prendre les textes antiques au pied de la lettre, les témoignages gréco-romains rendent possible une grille d'analyse importante pour en savoir plus sur le monde antique⁶⁰.

Ainsi, il est primordial de s'appuyer sur les sources antiques et sur les trouvailles archéologiques. Dans *The Act of Creation*, Arthur Koestler avance que tous les grands progrès intellectuels ont eu lieu grâce au croisement de différents domaines de pensée⁶¹, ce qui constitue

⁵⁶ PRYOR, 2004, p. 336.

⁵⁷ App., *Celt.*, I.1-2.

⁵⁸ COUISSIN, 1923, p. 29.

⁵⁹ CUNLIFFE, 2006, p. 10.

⁶⁰ PLEINER, 1993, p. 24.

⁶¹ PRYOR, 2004, p. 35.

la prochaine étape dans la méthodologie de ce mémoire, en juxtaposant non seulement des sources mais des domaines de recherches. L'un des soutiens dont il sera question est la littérature celtique « insulaire », c'est-à-dire venant des îles Britanniques actuelles et en particulier d'Irlande, dont l'isolement a fait culturellement une sorte de capsule temporelle – ce que l'on le constate en particulier dans le mythe de la *Táin Bó Cúailnge* (ou *Cúailnge*) – *Le Raid du bétail de Cooley*⁶², qui vient d'une tradition orale remontant peut-être aussi loin que le VII^e siècle⁶³.

L'utilisation des sources insulaires n'est pas non plus idéale. Les récits sont portés à l'écrit par des moines, dont il est probable qu'ils soient hostiles à la culture préchrétienne. Il faut soigneusement choisir les récits et passages que l'on utilise, car beaucoup dépeignent des concepts plus typiquement médiévaux que protohistoriques irlandais. La surinterprétation et la recherche systématique de liens avec les Celtes de La Tène ne peut que décrédibiliser la démarche. En outre, que les mythes soient préchrétiens est une chose, qu'ils soient celtes en est une autre.

Néanmoins, le cycle d'Ulster notamment (auquel appartient la *Táin Bó Cúailnge*) montre bon nombre d'archaïsmes manifestement préchrétiens et surtout celtiques. Tout d'abord, il met en scène la province d'Ulster comme dominante vis-à-vis des autres. Cette domination prend fin avec les descendants du roi Niall, mort en 404 : cela pourrait indiquer que les mythes sont plus anciens. Cette société héroïque, avec une perception surnaturelle animiste dotée de divinités mineures présentes partout, est très éloignée d'une quelconque chrétienté. Ses dieux tels que Nuadu et Lugh semblent équivalents aux Nodens et Lug des Celtes continentaux⁶⁴.

L'influence chrétienne sur les textes celtes n'est pas à exagérer⁶⁵ et en cela, ce serait une erreur de s'en priver. Les textes antiques sont biaisés pour des raisons culturelles, politiques, religieuses ou même philosophiques, or ils sont utilisés, donc il serait imprudent de mettre de côté la littérature insulaire pour ce même défaut. Il va de soi que leur lecture nécessite un raisonnement critique. Mais pour prendre un exemple antique, les *Fastes* d'Ovide, un poème sur le thème des fêtes religieuses, aborde des détails qu'il serait impossible de mettre au jour en

⁶² La traduction la plus courante est « *La Razzia/Le Raid des Vaches de Cooley* », or *Bó* en gaélique ne désigne pas spécifiquement des vaches, et l'intrigue tourne autour de la tentative de vol d'un taureau, donc le terme « bétail » sera privilégié comme traduction ici. Au sein du texte lui-même, l'épopée est appelée « *Le Récit de l'IncurSION de Cooley* » (p. 143). « *Cooley* » est l'anglicisation du nom gaélique « *Cúailnge* ».

⁶³ PLEINER, 1993, p. 24.

⁶⁴ GREEN, 1992, p. 19, 22.

⁶⁵ WEBSTER, 1986, p. 23.

se basant seulement sur les données archéologiques. Le biais est l'une des caractéristiques de l'individualité qui ressort de l'historiographie : il ne serait donc pas judicieux de rejeter les sources écrites parce qu'elles sont biaisées ou sélectives. L'avantage des textes historiques est que l'interprétation qu'ils donnent provient de l'époque étudiée, tandis que l'interprétation de trouvailles archéologiques vient de la nôtre⁶⁶.

Lesdites trouvailles font bien sûr partie des sources sur lesquelles il est indispensable de s'appuyer. Là aussi, la prudence est de mise. Déterrer un avion de la Seconde Guerre mondiale ne nous apprend ni plus ni moins sur l'idéologie de son pays d'origine que déterrer des os et de la poterie dans un temple romain ne nous éclaire sur les croyances dont il est question⁶⁷. Les deux circonstances éclaircissent le « comment » des pratiques de l'époque, mais pas sur le « pourquoi », et ce « pourquoi » ne peut pas forcément être déduit du « comment ».

Toutefois, l'archéologie permet de démontrer certains faits sur lesquels les textes sont muets. Par exemple, l'Est et le Sud de la Pannonie adoptent à la fin de l'âge du Fer de nombreux éléments de la culture de La Tène, qui s'impose alors comme la culture dominante, notamment pour les rites funéraires et l'armement⁶⁸. Cela se vérifie dans des tombes dotées d'armement typiquement celte⁶⁹, où des épées y sont repliées sur elles-mêmes⁷⁰, une coutume celtique qui sera abordée plus tard.

À ces démarches se rajoute une autre, celle de l'Histoire vivante, qui a pour volonté d'imiter, de recréer ou d'évoquer des éléments (gestes, pratiques ou autres) du passé. Ce qui est pertinent ici est la perspective gagnée en expérimentant certains mouvements – individuels ou groupés – ou certaines manières d'utiliser des armes reproduites ou simulées. Beaucoup d'ouvrages détaillent l'armement, mais beaucoup moins les formes d'escrime⁷¹, celles-ci reposant sur des instants dans le temps et des notions de combat disparus depuis des siècles si ce n'est des millénaires. Brice Lopez et Éric Teyssier abordent le sujet dès 2005 par le biais des gladiateurs dans *Gladiateurs : Des Sources à l'Expérimentation*. Du côté de la protohistoire et du domaine des Celtes, le fer de lance de ces recherches est Guillaume Reich.

Contrairement à ce qui existe bien plus tard, il n'existe pas de manuel ou de traité d'armes antiques. Il existe quelques rares descriptions textuelles, ainsi que sur des principes

⁶⁶ DE LA BÉDOYÈRE, 2002, p. 12.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 13.

⁶⁸ DRNIĆ, 2021, p. 426.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 429.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 433, 437.

⁷¹ BOFFA, 2010, p. 67

biomécaniques applicables aux trouvailles, un processus appelé archéologie expérimentale. Il est académiquement relativement nouveau de s'intéresser aux techniques et aux gestes guerriers par l'entremise de l'archéologie⁷², d'où l'intérêt de poursuivre et perfectionner cette méthodologie, non seulement pour produire des résultats mais aussi faire reconnaître cette démarche nouvelle.

Prenons comme exemple de procédé d'archéologie expérimentale les tests menés par Kate Anderson en 2011 et 2015, à l'aide de reconstitutions de lances de l'âge du Bronze britannique. Il en ressort la constatation qu'il est possible d'utiliser les lances aux hampes les plus courtes, non pas seulement pour piquer mais aussi trancher, lorsque la technique correcte est appliquée – c'est-à-dire en cherchant à « traverser » la cible plutôt que de s'arrêter net au point de contact. Utilisée sur des carcasses de cochons, cette technique produit des marques d'usure semblables à celles trouvées grâce à l'archéologie⁷³.

Il faut toujours prendre ce genre d'expériences avec une part de prudence et de recul : l'archéologie expérimentale sert à montrer ce qui aurait peut-être été possible, pas ce qui est certainement arrivé⁷⁴. Dans le cadre de l'Histoire vivante, il sera également d'étudier les témoignages de plusieurs personnes ayant contribué à la connaissance et à la médiation de l'escrime celtique en France, ainsi que le combat historique en son état actuel plus généralement.

Il est impossible de produire un ouvrage exhaustif sur toute notion de martialité laténienne, de l'interprétation des sources à la mise en situation de reproduction de tout leur mobilier militaire. Ainsi, les points culminants de la guerre telle qu'elle est ici définie, les batailles, serviront d'axe principal. Il est pertinent de rappeler que les Celtes, fortement empreints de religiosité jusque dans leur expression martiale, ont une conception de la bataille ritualisée, destinée à faire briller certains guerriers et à accomplir des actes de bravoure intimement liés à leurs croyances et à leur culture de l'honneur.

Dans les descriptions antiques des batailles auxquelles les Celtes participent, il ressort bien souvent un schéma, imposé d'une part par leurs croyances et ce qu'ils tiennent pour sacré, d'une autre par un constat pratique évident qui dicte les grandes lignes du déroulement d'un rassemblement de ce type. Ce schéma est corroboré par quelques précieux parallèles que l'on

⁷² ARTTO, 2018, p. 1.

⁷³ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁴ BISHOP, 2020, p. 65.

peut tirer de la littérature insulaire, ce qui soutient l'idée d'un déroulement type. C'est cet aspect justement est ici le plus pertinent, et comment les phases typiques dont il est question diffèrent les unes des autres. Cela passe bien entendu par des distinctions pratiques à identifier, mais il convient aussi d'essayer de comprendre comment les Celtes de La Tène considèrent lesdites phases. Il est donc question d'armement, de gestes et d'organisation, mais également de rituel. Il faudra ainsi analyser comment sont perçus les participants phares de chaque phase et dans quel but ils interviennent de la manière dont ils le font.

Ces notions réunies permettent d'apporter les éléments nécessaires pour répondre à la problématique majeure qui découle de ces thématiques : « *Dans quelle mesure le combat celtique s'adapte-t-il aux phases typiques d'une bataille ?* »

Logiquement, par nécessité pratique, la première phase de la bataille est celle de la préparation. Non seulement les effectifs et l'organisation des armées seront détaillés, mais aussi la manière dont ces mises en armes sont perçues par leurs contemporains. Cette préparation et l'arrivée sur le terrain, qui peut être soigneusement choisi, précèdent une phase de tiraillement, dont l'étude est quelque peu délaissée par l'historiographie et qui sera abordée notamment par le biais d'expérimentation de tirs à la fronde.

La deuxième phase, bien plus ritualisée, est celle du combat singulier. Plus complexe qu'elle n'en a l'air, elle implique d'aborder le cadre dans lequel le combat a lieu et ceux qui y prennent part. D'où la nécessité d'explorer toute la notion de champion ou de héros chez les Celtes, en passant par l'équipement et le regard porté sur lui. Sans oublier les raisons pour lesquelles il combat : la gloire et donc les trophées. Nous nous proposons d'explorer ici le cas spécifique des épées dites « à sphères » ou « à rognons », afin de tenter d'élucider une question brûlante : s'agit-il d'une arme d'apparat ou d'un complément à l'attirail d'aristocrates guerriers.

Enfin, si le duel ne parvient pas à amener le conflit à une conclusion satisfaisante, les Celtes passent à la phase de la bataille rangée. Après avoir présenté le combat celtique groupé, il sera question de mettre à l'épreuve l'historiographie à son égard. Pour ce faire, il faudra examiner des situations où les Celtes sont aux ordres d'autres peuples et au service de ceux qui écrivent à leur propos – afin de déterminer si les constats restent les mêmes. Il sera ici aussi question d'Histoire vivante, sous la forme d'expériences contemporaines de combat en panoplies évoquant celles de guerriers gaulois. Cela permettra d'examiner ce que ces expériences peuvent amener à la recherche – ainsi que leurs limites. Il sera abordé par la suite ce que la bataille rangée apporte aux Celtes, en positif comme en négatif. La démonstration de

ce mémoire s'achèvera sur le parfait exemple du combat celtique en phases dans la littérature gaélique, le duel à mort épique entre le demi-dieu Cú Chulainn et son ancien frère d'armes Fer Diad, avant de conclure.

Pour résumer, l'objectif de déterminer comment combattre (et ainsi, survivre) lors d'une bataille celte nécessite de puiser dans les textes antiques mais aussi de les dépasser. D'autres sources littéraires seront utilisées en complément, trop peu exploitées malgré la perspective qu'elles peuvent offrir, ainsi qu'à l'archéologie et aux trouvailles. Cette démarche de croisement de domaines continue grâce à l'archéologie expérimentale, elle aussi fréquemment survolée dans des travaux sur ce sujet, ainsi que l'Histoire vivante plus généralement.

I) La bataille se met en place – et le début des hostilités

a) Comment préparer une bataille

Malgré la caractérisation gréco-romaine, les Celtes ne sont pas des sauvages prêts à faire preuve de violence spontanément et sans raison. Ils ont besoin, comme dans la définition de Redfern⁷⁵, d'un discours de légitimation (qui dans ce cas a lieu en amont de l'affrontement) pour préparer leurs guerriers à blesser ou tuer leurs semblables. La culture celtique étant manifestement particulièrement belliqueuse elle foisonne de manières de mettre sa culpabilité de côté et se préparer à affronter des situations de combat et de stress hors du commun. Pour explorer cela, plusieurs moyens seront employés. Tout d'abord, une présentation générale de la panoplie habituelle d'un guerrier de La Tène. Ensuite, les codes culturels celtiques qui entretiennent une valorisation de l'exploit guerrier. Après cela, il sera question du choix du terrain, qui ne se fait pas au hasard. Ainsi sera dressée une vision d'ensemble de l'armée, en sachant où peuvent se diriger, et se faire une idée des pensées qui les accompagnent.

☪ La panoplie type du guerrier laténien : une présentation générale

Il est important à ce stade d'établir comment la majorité des guerriers celtiques sont équipés, sauf exceptions qui seront abordées plus tard. Certainement pour des raisons de coût, la base de l'équipement se compose d'un bouclier et d'une lance, puisqu'il s'agit principalement de bois, moins onéreux que du cuir, du textile ou du métal en grandes quantités. L'argument économique ne faisant pas tout, des considérations d'instinct et de biomécanique en font une manière très intuitive de combattre, tout à fait adaptée à rendre des non-professionnels très efficaces.

Le bouclier est généralement ovale et parfois hexagonal, le plus souvent fait de bois et muni d'une poignée horizontale que l'on appelle un manipule. Ce bouclier peut être renforcé d'orles (des bordures métalliques) sur les bords en haut et en bas – on retrouve des traces

⁷⁵ REDFERN, 2011, p. 114.

archéologiques des objets eux-mêmes, mais aussi leurs rivets⁷⁶. Certains exemplaires sont plus exceptionnels, comme le bouclier de Witham⁷⁷. Celui-ci est constitué de bronze décoré sur la face avant sur laquelle on peut identifier la trace d'un profil de sanglier fait d'un autre métal et cloué à travers le bronze sur le bois⁷⁸. Curieusement, le sanglier n'a pas de grande crête dorsale comme sur les autres représentations de cet animal par les Celtes. Fait d'écorce, le bouclier d'Enderby est un autre exemple inhabituel⁷⁹. Ceux-ci servent à illustrer l'individualité de certaines pièces d'équipement, même « consommables » comme des boucliers. L'uniformisation n'existe pas dans l'Antiquité (même chez les Romains), il y a un paradigme optimal pour certaines situations jugées comme préférables qui est respecté pour permettre une coopération entre combattants ainsi qu'un calcul d'efficacité concernant l'utilité au combat, le poids ou le coût de fabrication. Le bouclier le plus caractéristique de la période, sans surprise, est celui retrouvé sur le célèbre site de La Tène et qui pèse entre 4 et 5 kg. Il est porté sur sa longueur par une *spina*, c'est-à-dire un renfort de bois vertical, lui-même maintenu et renforcé par un *umbo*, une coque fine métallique qui dans ce cas-ci comporte deux ailettes.⁸⁰

En Irlande, le seul bouclier laténien ayant survécu est celui de la tourbière de Clonoura. Il mesure 55,4 cm de long pour 34,4 de large, là où les boucliers continentaux sont généralement deux fois plus longs. Les dégâts sur la face en cuir indiquent une forte utilisation⁸¹, mais il n'y a aucune bordure métallique. Une multitude de boucliers sont décrits dans les textes irlandais, surtout dans *La Destruction de l'auberge du dieu rouge*, mais *Le Raid du bétail de Cooley* mentionne à plusieurs reprises des boucliers dotés d'une bordure ou d'orles en métal, parfois même aiguisés⁸². Il y a également la mention dans ce texte, parmi des formes diverses et variées, de boucliers « longs »⁸³ ou « ovales »⁸⁴, ce qui n'apparaît ni dans l'archéologie ni dans l'iconographie, et semble bien plus similaire à des boucliers laténiens. Le bouclier protège généralement du genou à l'épaule si l'on se tient droit. Sa relative légèreté, idéale pour un combat dynamique, permet de protéger la tête en le levant ou en changeant de posture.

En raison de sa popularité la lance est très présente dans les tombes guerrières, ce qui est attesté par de nombreuses trouvailles de fers. Ces fers sont parfois repliés sur eux-mêmes,

⁷⁶ SCHÖNFELDER, 2000, p. 64.

⁷⁷ PRYOR, 2004, p. 408.

⁷⁸ JOPE, 1971, p. 63.

⁷⁹ KRAKOWA, 2019, p. 1.

⁸⁰ REICH, 2020, p. 24.

⁸¹ HUGHES, 2016, p. 168.

⁸² *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 109, 114, 155 et 205.

⁸³ *Ibid.*, p. 8.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 173.

d'après ce qui semble être une coutume celtique. Graham Webster propose une interprétation contraire et quelque peu surprenante de ce phénomène, en avançant qu'il existe un interdit celtique autour du fait de redresser le fer d'une lance avec les dents., À partir de ce constat, il conclut que les pointes devaient être empoisonnées⁸⁵. Cette conclusion semble quelque peu hâtive et en manque de sources concrètes, que Webster ne cite pas. La seule hampe de lance de l'époque retrouvée en Irlande mesure 2,43 m, et les fers de lance mis au jour par l'archéologie font entre 14,8 et 47,8 cm de long. Leur apparence et leurs dimensions sont comparables à ce que l'on trouve sur le continent⁸⁶. Ce pourrait donc être une indication des proportions les plus appropriées pour un usage martial.



Figure 4: Photographie d'une trouvaille de fer de lance échancre⁸⁷. La forme inhabituelle de l'arme suscite naturellement des interrogations sur son utilisation, et par extension s'il s'agit d'une arme fonctionnelle ou plutôt d'apparat (d'après REICH, 2015)

La lance est une arme simple tout en restant très efficace avec un fer à douille, une nervure médiane plus ou moins prononcée, une hampe en bois et parfois un talon. Certaines sont néanmoins bien plus élaborées. Un fer de lance échancre a été retrouvé sur le célèbre site

⁸⁵ WEBSTER, 1986, p. 30.

⁸⁶ HUGHES, 2016, p. 167.

⁸⁷ REICH, 2015, p. 14.

de La Tène⁸⁸. Sa forme inhabituelle suscite naturellement des interrogations et Guillaume Reich nuance la vision classique qu'il pourrait s'agir d'une lance-enseigne, utilisée pour fédérer des guerriers autour de son porteur avant le combat en raison d'éléments manifestement utilitaires⁸⁹. Malgré les complications qui empêchent une analyse plus poussée, le fer est manifestement en acier doux et toujours affûté après vingt-deux siècles. La base de la douille comporte quatre trous de fixation, ce qui sécurise efficacement la tête et pourrait donc tendre vers l'utilisation de coups de taille pour ponctuer les estocs. La tête ne pesant que 189,30 g, il faut voir cette arme comme maniable et rapide au combat – son second rôle, puisqu'une fois noyée dans une forêt de lances sa capacité à transmettre des ordres serait fortement limitée⁹⁰. Les armes à hampe ne sont pas non plus les seules utilisées pour le combat au corps-à-corps. Il y a des javelots, mais aussi une sorte de pilum, bien que plus léger que celui des Romains car il ne dépasse pas 1 kg⁹¹.

Cette panoplie basique d'un bouclier de taille moyenne et d'une lance est adoptée à un moment ou un autre par de très nombreuses populations au cours de l'Histoire. Pour prendre un exemple voisin, le site d'Alken Enge au Danemark, daté du premier siècle de notre ère, montre une panoplie similaire. Les archéologues y ont retrouvé 7 fers de lance, une hache, une massue de bois, des fragments d'épées et de boucliers, et même un bouclier entier excavé lors des fouilles de 1957-1960, préservé grâce aux sédiments sableux⁹². Le bien-fondé d'une telle panoplie se constate dans la capacité des Gaulois à se rééquiper à plusieurs reprises après avoir été désarmés par Jules César⁹³. Ceci montre que les armes principales de l'équipement du Celte moyen sont un équilibre entre ce qui est utile, accessible, mais aussi peu cher et remplaçable : toutes des qualités non négligeables. Cet équipement est similaire partout dans le monde celte, jusque dans les 12 sites archéologiques laténiens en Pologne actuelle, comme celui de Głównin. À deux exceptions près, les sites très proches, la plupart étant répartis dans deux concentrations de deux fois cinq⁹⁴. Plusieurs fourreaux retrouvés sont quelque peu inhabituels, et peuvent montrer des signes de réparation, notamment l'un qui comporte un renfort horizontal aux trois-quarts de sa longueur. Hormis cela, il y a des épées, des chaînes de suspension de fourreaux,

⁸⁸ REICH, 2015, p. 10.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 11-12.

⁹¹ LEJARS, 2014, p. 411 et 418.

⁹² HOLST, 2018, p. 5921-5922.

⁹³ DEYBER, 1987, p. 160.

⁹⁴ KIECA, 2022, p. 73.

des lances, des orles et des poignées qui bien que marqués par une typologie régionale sont manifestement issues de la tradition laténienne⁹⁵.

Malgré leurs préjugés, les Romains citent de nombreuses inventions celtiques dans leurs écrits. La plus pertinente ici est la cotte de maille, une armure faite de dizaines de milliers d'anneaux qui composent une protection efficace – plus lourde que les autres protections contemporaines, mais souple et utilisée bien après la fin de l'Antiquité⁹⁶. Il faut insister sur le coût en temps et en argent pour la fabrication d'une pareille protection. Cette armure ne peut être réservée qu'aux chefs, à leurs clients et aux guerriers les plus fortunés, qui l'acquièrent grâce à leurs propres moyens ou par le fruit de contrats de mercenariat profitables.



Figure 5: Des crochets pectoraux du premier siècle après notre ère, aujourd'hui au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye⁹⁷. Ils permettent de maintenir, grâce aux boutons présents dans l'image, la doublure en maille des épaulettes qui vient apporter une couche de protection au haut du corps (d'après FIELDS, 2009).

⁹⁵ KIECA, 2022, p. 75, 78, 80, 83, 85, 90 et 92.

⁹⁶ BRUNAU, 2020, p. 12.

⁹⁷ FIELDS, 2009, p. 31.

L'impact des Celtes sur le développement militaire des cultures méditerranéennes est colossal, et la cotte de mailles est un, si ce n'est le plus bel exemple. Ils ont d'ailleurs aussi exporté certaines manières de combattre, comme les tactiques des Germains de César et la formation dite de la « tortue », dont ils seraient à l'origine⁹⁸. Polybe, qui dépeint les Celtes comme l'antithèse des légions, insiste sur leur rôle dans la compétence martiale des Romains⁹⁹, ce qui de manière durable passe particulièrement par l'équipement. S'ils en ont l'envie et les moyens, certains guerriers peuvent se procurer un casque. Les plus simples sont un bol de bronze qui sert à dévier les coups venant par-dessus le bouclier. Pour ceux qui peuvent se les payer, il existe également des modèles plus sophistiqués qui deviendront la base des casques romains pendant des siècles. Dans les territoires celtiques plus occidentaux il y a les casques dits de type « Port » ou « Alésia ». Les trouvailles provenant de Notre-Dame-du-Vaudreuil, d'Agen et de Giubiasco sont dotées d'échancrures latérales proches du point d'accroche des paragnathides et d'un couvre-nuque plus long que la visière. Suite au contact entre Celtes et Romains, ces caractéristiques aboutiront au casque dit de type « Weisenau »¹⁰⁰.

Les guerriers suivent des chefs et des membres respectés de leur tribu, que l'on peut parfois reconnaître grâce à l'arme la plus emblématique des Celtes, leur épée. L'origine de l'épée celte, en tant qu'objet et en tant que symbole, remonterait à l'âge du Bronze et aux 3 000 épées retrouvées en Europe centrale, datées entre l'âge du Bronze moyen et le début de l'âge du Fer¹⁰¹. Chez les Celtes d'Hallstatt, certains pommeaux sont perforés, ce qui pourrait indiquer la présence d'une lanière pour maintenir l'épée au poignet. Il a été suggéré que cela indique des épées de cavalerie, mais Gordon en 1953 affirme que l'usage efficace d'une épée à cheval nécessite des étriers, que les populations européennes de l'âge du Bronze n'utilisent pas.

Cet argumentaire est discutable, mais il serait anachronique de vouloir voir de la cavalerie à une époque où elle n'est pas réellement mise en place, socialement ou militairement¹⁰². En outre, il y a d'autres raisons de mettre une lanière à son épée, même pour un fantassin, comme éviter de se la faire arracher lorsqu'elle se coince dans le corps ou l'équipement d'un ennemi. L'apparition d'épées plus longues utilisées semble-t-il majoritairement en coups de taille pourrait indiquer un changement dans l'équipement, tout comme l'apparition d'armures plus résistantes, de boucliers comme le type « Herzsprung » en

⁹⁸ BRUNAU, 2020, p. 84.

⁹⁹ CUNLIFFE, 2006, p. 101.

¹⁰⁰ PERNET, 2010, p. 114.

¹⁰¹ PLEINER, 1993, p. 6.

¹⁰² *Ibid.*, p. 9-10.

métal, et dans certains cas l'apparition du combat monté, ce qui concerne la cavalerie mais aussi la charrerie¹⁰³. À la fin de la période Hallstatt, de nobles Celtes peuvent porter des épées en fer, dont l'immense valeur témoigne de leur statut social¹⁰⁴. La paléo-métallurgie permet de confirmer que beaucoup de lames ont été débarrassées de leurs impuretés et leur corroyage crée une arme dure sur les bords et plus souple au centre¹⁰⁵. Néanmoins, les traces de soudure de certaines épées indiquent que la lame possède d'un côté un bord acéré et de très bonne qualité et un autre quelque peu négligé si ce n'est mal soudé¹⁰⁶.

La longueur totale moyenne des épées laténiennes, britanniques comprises, est de 72 cm – avec des exemples généralement entre 55 et 95 cm. Les épées plus tardives comme celles de La Tène et de Port peuvent mesurer jusqu'à 105 et 130 cm. L'exception se trouve en Irlande : les épées des Irlandais de l'âge du Fer sont beaucoup plus courtes que chez les autres cultures laténiennes, mesurant entre 37,5 et 57,9 cm de long d'après la grosse trentaine de trouvailles¹⁰⁷. Ceci présente un intérêt car, comme il sera traité plus tard, les guerriers irlandais des récits utilisés ici combattent avec des épées longues et des boucliers de grande taille. Cela ne correspond pas au mobilier guerrier irlandais connu et renvoie au contraire davantage à la vision classique du guerrier celte – ce qui renforce la pertinence de ces textes pour nuancer les sources classiques. D'autres épées plus petites existent et peuvent notamment être abondamment ornées. Il existe des épées courtes que l'on appelle « anthropoïdes » ou « pseudo-anthropoïdes » en raison de leur poignée en « X », comme une personne bras et jambes écartés (le pommeau faisant office de tête). De même, il existe des épées plus longues à caractéristiques anthropoïdes, mais il s'agit d'une rareté. Leur lame mesure entre 29 et 55 cm, ce qui la rend comparable aux épées irlandaises. Des épées de ce type ont été retrouvées des Carpates à l'Irlande, en passant par la Gaule, toutes datées à la période de La Tène. En raison de leur décoration et de leur rareté, il s'agit peut-être d'armes de statut, que l'on n'utiliserait sur le champ de bataille qu'en ultime recours¹⁰⁸. Quand Strabon décrit ainsi l'équipement d'un guerrier gaulois, l'un des éléments-clés est l'épée : « La panoplie des Gaulois est en rapport avec leur haute stature : elle se compose en premier lieu d'un sabre long qu'ils portent pendu à leur flanc droit, puis d'un bouclier de forme allongée, de piques longues à proportion et d'une sorte de dard ou javelot

¹⁰³ PLEINER, 1993, p. 9.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 15.

¹⁰⁵ BRUNAUX, 2020, p. 228.

¹⁰⁶ PLEINER, 1993, p. 85.

¹⁰⁷ HUGHES, 2016, p. 159.

¹⁰⁸ PLEINER, 1993, p. 69.

appelé *madaris*. »¹⁰⁹ L'archéologie ne peut pas corroborer l'idée qu'il s'agirait de l'armement « type », en raison de la présence de la longue épée. Malgré la rareté relative de ces armes, ce sont elles qui ont le plus marqué les esprits au point de faire partie d'un cliché de Celte en guerre.

L'équipement caractéristique des Celtes en guerre ne concerne pas que le mobilier militaire. Il est, peut-être, de nouveau question du domaine cultuel avec le torque. Présent autant sur le continent que chez les Insulaires, c'est un bijou très caractéristique des Celtes. Le dieu Antenociticus par exemple est connu grâce à l'autel qui lui est consacré sur le mur d'Hadrien, où l'on trouve sa tête gravée dans de la pierre. Il semblerait que cette représentation porte un torque autour du cou et possède des cornes ou des bois discrets sur la tête¹¹⁰. Les sites de Snettisham et Ipswich comportent beaucoup d'ex-voto sous la forme de torques très épais, ce qui semble indiquer une valeur morale et culturelle¹¹¹.

Il existe des représentations de torques dans un cadre cultuel en Gaule aussi. La statue gallo-romaine d'Euffigneix représente par exemple ce que l'on pense être un dieu portant un torque et l'image d'un sanglier sur son torse¹¹², avec toute la signification du sanglier comme symbole¹¹³. Le torque était a priori courant dans les armées gauloises, bien que sa valeur variait certainement considérablement. Eutrope dit que lorsque Bituitos est vaincu¹¹⁴, l'immense butin se compose de colliers pris sur les Gaulois, ce qui désigne a priori au moins en partie des torques. Un autre exemple serait lorsque Dion Cassius décrit la reine Boudica, et dit qu'elle porte un gros collier d'or¹¹⁵. En effet, la valeur des torques à travers le temps se voit dans le fait que même après que la Gaule ait été intégrée dans les rouages du territoire romain, ils sont utilisés comme récompenses et décorations militaires, ce que l'on peut voir clairement sur la stèle funéraire du centurion Marcus Caelius, datée du I^{er} siècle apr. J.-C. Cela se fait certainement en raison de la valeur matérielle évidente d'un tel objet, mais aussi peut-être pour le symbole que représente un trophée caractéristique des ennemis héréditaires de Rome ; ou bien la survie de certains aspects de la culture guerrière celtique par l'enrôlement de nombreux Gaulois dans l'armée romaine – sans que ces explications soient mutuellement exclusives.

¹⁰⁹ Str., IV.4.3.

¹¹⁰ GREEN, 1992, p. 30.

¹¹¹ PRYOR, 2004, p. 342.

¹¹² GREEN, 1992, p. 44.

¹¹³ Voir p. 12.

¹¹⁴ Eutr., IV.10.

¹¹⁵ DC., LXII.2.

Pour Jean-Louis Brunaux, le torque fait de celui qui le porte le représentant guerrier de l'aspect belliqueux des divinités qu'il invoque. Une fois qu'il a ses armes, le Gaulois n'est plus un homme comme les autres, il est en état de guerre. Il est investi d'un pouvoir au-delà de lui-même et ne peut que partager la compagnie de semblables¹¹⁶. Sur le Chaudron de Gundestrup, Cernunnos tient dans la main un torque en symbole d'autorité¹¹⁷. D'après la grille de lecture de J.-L. Brunaux, son rôle de dieu de la nature l'associe aux mouvances et aux renaissances intrinsèques de la faune et de la flore. Dans ce cas, le symbolisme de la renaissance sous la forme d'un guerrier (une notion que l'on peut interpréter comme l'un des thèmes majeurs du Chaudron) lui serait approprié.

La conceptualisation du guerrier selon des codes culturels celtiques

Il convient ici d'aborder le domaine des croyances. En effet, sans celles-ci une bonne partie de l'imaginaire combatif des Celtes se trouve négligé et une part de la mise en armes perd donc de son sens, car il ne serait pas raisonnable d'imaginer qu'elle se manifeste *ex nihilo*. Leurs croyances animistes les amènent à considérer certaines créatures comme porteuses de qualités guerrières qu'il est bénéfique d'invoquer, comme pour les amulettes des Aesti abordées plus haut. En Gaule il existe le culte d'Artio et de l'image de l'ours, que l'on retrouve dans une moindre mesure chez les Britons, qui portent des amulettes de ce même animal¹¹⁸.

Les Celtes ne se limitent cependant pas aux animaux qu'ils observent. Selon l'art de la période de La Tène, ils invoquent un bestiaire fourni, souvent représenté dans des contextes qui figurent la force, la vitalité, la virilité ou le dépassement de soi par l'assimilation animale – comme le taureau à trois cornes, le serpent à cornes de bélier, des êtres à trois têtes ou une seule immense, la tarasque de Noves ou encore le monstre de Linsdorf¹¹⁹.

¹¹⁶ BRUNAUX, 2004, p. 86.

¹¹⁷ WEBSTER, 1986, p. 56.

¹¹⁸ GREEN, 1992, p. 41.

¹¹⁹ GREEN, 1992, p. 153.

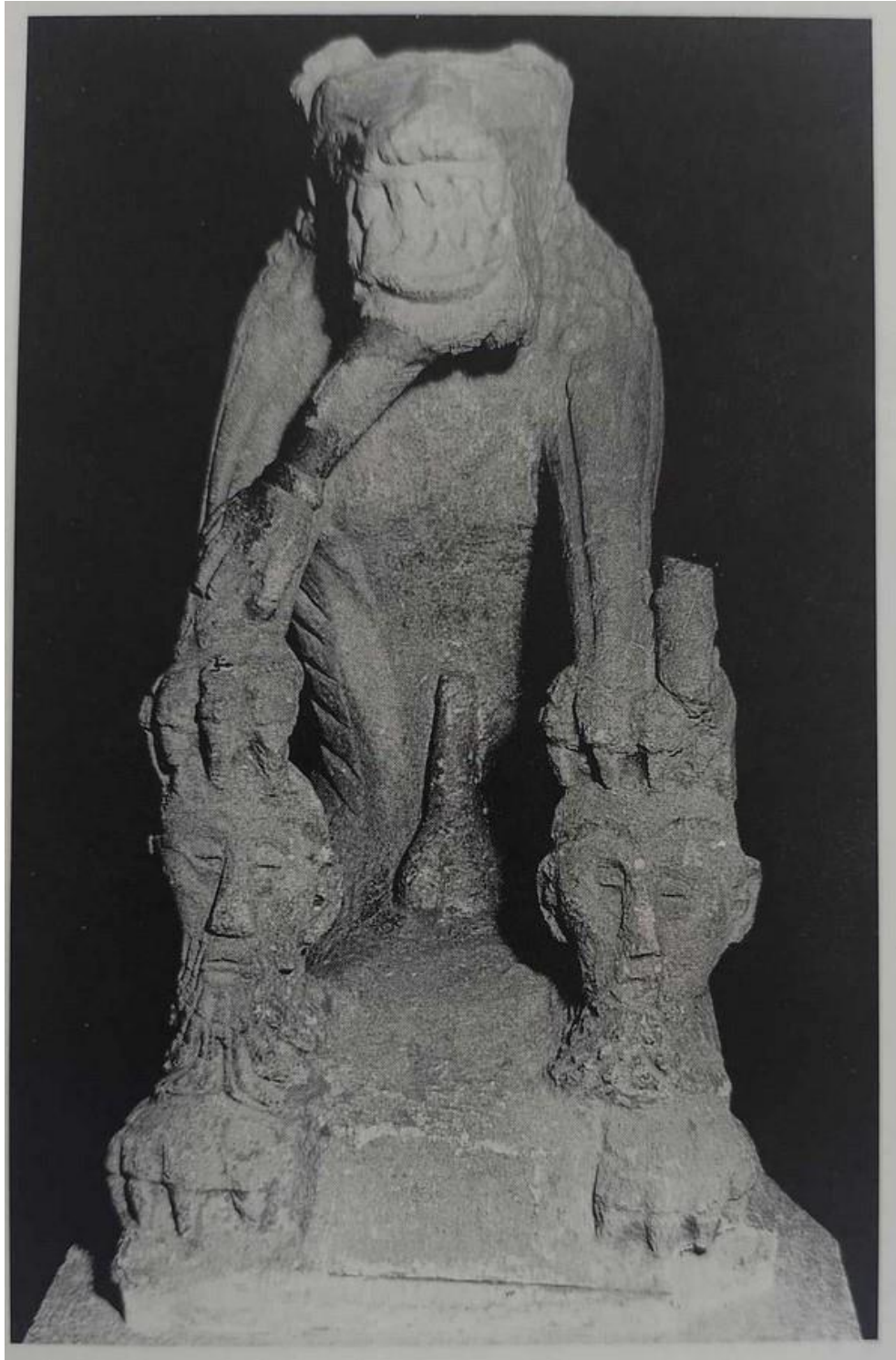


Figure 6: Datant du III^e siècle av. J.-C., la Tarasque de Noves illustre plusieurs notions de symbolique guerrière celtique. C'est un monstre ithyphallique tenant pour trophée deux têtes coupées, en train de manger un bras. De ce fait, cette créature est représentative de la force virile tuant ses ennemis en assimilant leur grandeur par le biais de trophées – ainsi que littéralement en les dévorant¹²⁰ (d'après GREEN, 1992).

¹²⁰ GREEN, 1992, p. 153.

Le sujet de la multiplicité des divinités guerrières chez les Celtes a été effleuré plus haut, mais ne peut pas être résumé à la quantité des représentations. Il est intéressant de constater que dans beaucoup de cas les dieux sont montrés sous des traits relativement simples, ils ne sont pas bardés de fer comme l'élite des combattants. Cela se remarque par exemple sur un autel consacré à Cocidius retrouvé dans le nord-est de l'Angleterre, sur lequel le dieu n'est armé que d'une lance et d'un bouclier, comme une forte majorité des guerriers qui composent les armées celtiques¹²¹.

Belatucadros, un autre dieu assimilé à Mars durant la période romaine, est populaire chez les Britons. Près des lieux où l'on trouve des autels qui lui sont dédiés datant d'après la conquête romaine – l'orthographe variable du nom pouvant être due à un faible taux d'alphabétisation parmi les fidèles, plusieurs représentations de dieux-guerriers nus peuvent être assimilées à Belatucadros¹²², la nudité faisant partie de caractéristiques héroïques reconnues par les Celtes¹²³. Il ne faut pas sous-estimer l'influence de ces croyances dans les communautés celtiques. Dans les derniers siècles de la période romaine, même lorsque le christianisme gagne largement en influence face au mithraïsme et au paganisme, les religions locales refont plusieurs fois surface. Nodons, assimilé à Mars, est par exemple toujours vénéré tard dans l'Antiquité¹²⁴. Certains concepts et points d'intérêt rituels peuvent être identifiés comme pan-Européens, mais la manière de pratiquer semble très diversifiée. Il faudra attendre la fin de l'âge du Fer pour envisager des croyances plus concrètes et davantage d'uniformité dans les rites que l'on peut identifier comme celtiques, par le biais du druidisme¹²⁵.

L'importance du druidisme au sein des sociétés celtiques croît jusqu'à octroyer à ses pratiquants un pouvoir immense pendant des siècles. L'œuvre de César met particulièrement l'accent sur le pouvoir des druides, notamment leur influence sur la politique et les agissements militaires. Historiographiquement, il s'agit certainement là d'une origine très importante de la méfiance des Romains à leur égard¹²⁶. Cette méfiance se manifeste notamment chez Pline, qui les qualifie de mages¹²⁷. Les écrits de Pline soulignent eux aussi l'importance des druides, en notant que même à son époque les Gaules sont possédées par la magie, d'où l'interdiction du druidisme par l'empereur Tibère. Selon Pline, les Britons s'adonnent en son temps à de grandes

¹²¹ GREEN, 1992, p. 62.

¹²² *Ibid.*, p. 42.

¹²³ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 70-74.

¹²⁴ DE LA BÉDOYÈRE, 2002, p. 199.

¹²⁵ PRYOR, 2004, p. 349.

¹²⁶ WEBSTER, 1986, p. 22.

¹²⁷ Plin., *H. N.*, XVI.95.1.

cérémonies magiques¹²⁸. Il y a certainement une part d'exagération, mais peut-être cela démontre-t-il une plus forte influence des druides sur le territoire des Celtes insulaires à cette époque, les druides ayant été contraints de quitter la Gaule.

Ce que ces auteurs survolent, c'est que l'invasion romaine a possiblement politisé de fait les druides¹²⁹ – au-delà de l'opportuniste qui utiliserait son emprise sur le peuple pour prendre le pouvoir, il n'est pas exclu de supposer que l'influence des druides s'explique en partie par la recherche de figures d'autorité rassurantes pour des populations qui font face aux menaces que représentent les Germains ou les Romains. Strabon illustre l'influence que possède un commandement politique appuyé par un chef religieux, un procédé qui peut être rapproché de l'exemple celtique des druides immiscés en politique. Il explique que Burebista a recours à un devin (qui selon Strabon serait un charlatan) du nom de Decenaeus. Grâce à cet appui divin, le chef dace exerce une forte influence sur son peuple et le fait par exemple renoncer au vin¹³⁰. La religiosité des peuples antiques n'est pas à prouver, et la consultation d'auspices avant la bataille est très présente¹³¹. Ce n'est donc pas surprenant que les classes sacerdotales celtiques aient une forte influence sur la politique qui influe sur la guerre, et la mise en armes en elle-même, expliquant ainsi la méfiance romaine à l'égard des druides.

Les Celtes n'ayant pas de lois écrites, les instructions des druides et paradigmes de vie en général sont transmis oralement. En raison de leur culture orale, il n'est pas surprenant qu'ils accordent une importance particulière à la parole d'honneur – une forme d'engagement qui découle de leur culture de l'honneur et qui la renforce. Ce sujet est pertinent à évoquer puisque les lacunes des sources se font fortement sentir dans la caractérisation de ce qui peut amener un Celte à prendre les armes. Il faut comprendre qu'il y a des mécanismes sociaux qui entrent en jeu pour légitimer la violence mais il faut mener un travail d'enquête malgré les références lacunaires pour les mettre en lumière. Ceci se retrouve de manière idéalisée à maintes reprises dans la littérature gaélique, avec notamment le concept du *geis*, c'est-à-dire une promesse sacrée dont on ne doit surtout pas briser l'engagement. Cette notion est reprise dans l'histoire de la *Táin Bó Cúailnge*, comme lors du duel ritualisé entre Cú Chulainn et les fils de Necht. Le *geis* formalise le combat et, pour appuyer cette importance dans le récit, Cú Chulainn annonce ce qu'il va faire avant de le traduire en actes¹³².

¹²⁸ Plin., *H. N.*, XXX.4.1.

¹²⁹ PRYOR, 2004, p. 424.

¹³⁰ Str., VII.3.11.

¹³¹ Liv., VI.12, par exemple.

¹³² *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 50-52.

Il est notamment question de parole d'honneur lors de l'entente entre Cú Chulainn et Fergus mac Róich¹³³. Ce dernier est envoyé pour tuer le demi-dieu, mais en raison de ses attaches à l'Ulster il ne veut pas le faire. Il demande donc à Cú Chulainn de battre exceptionnellement en retraite : en échange, il jure de faire de même la prochaine fois qu'ils se retrouveront¹³⁴. Plus tard, il s'exécute lors de la bataille finale comme il l'avait promis, emmenant ses hommes avec lui et laissant ainsi le champ libre à Cú Chulainn pour massacrer les hommes de Connacht¹³⁵. Iliach mac Cass apporte un autre exemple de cet engagement sacré : il attaque l'armée coalisée seul en char et exige de l'un de ses adversaires, Dochè mac Maga, de le décapiter une fois qu'il serait épuisé. Iliach se bat jusqu'à ce que son équipement cède et lutte à coups de pierres jusqu'à perdre toutes ses forces. Il se donne ensuite à Dochè qui le tue¹³⁶. Au point de départ d'un autre récit majeur, *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, il y a l'histoire tragique de Conaire Mór qui brise une succession de *gaesa* (le pluriel de *geis*) et finit en conséquence par en mourir. Un autre exemple serait les trois promesses de vie imposées sur Connla avant sa naissance¹³⁷. Il finit lui aussi par les briser, ce qui mène à sa mort aux mains de son père Cú Chulainn dans *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*. Briser un *geis* revient à rompre un pacte avec les dieux, ce qui amène à perdre leur faveur, et donc leur aide et leur protection¹³⁸.

Il est donc établi que cette notion est particulièrement familière aux Celtes insulaires des premiers siècles du Moyen Âge. Mais malgré la rareté des sources, il semblerait qu'un parallèle ait pu exister dans l'Antiquité, rapporté par César, qui est le seul auteur gréco-romain à s'intéresser au sujet. En 52 av. J.-C., peu avant la bataille d'Alésia, Vercingétorix prépare une attaque surprise sur ses colonnes en marche. Ses cavaliers se lient d'un « serment des plus sacrés », qui veut qu'ils ne pourraient être accueillis sous un toit ou revoir leurs enfants, leurs parents ou leur famille tant qu'ils n'ont pas traversé les rangs ennemis deux fois¹³⁹. La religiosité des Celtes de cette époque est représentée de manière très négative chez Cicéron.

Dans son *Plaidoyer pour M. Fonteius*, il dit : « Les autres peuples entreprennent des guerres pour défendre leur religion ; les Gaulois, pour attaquer celle de tous les hommes. (...) »

¹³³ Les règles autour de l'orthographe de « mac » (« fils de ») sont changeantes. Nous emploierons donc celle-ci, bien que d'autres soient possibles.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 126.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 185.

¹³⁷ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 2.

¹³⁸ GAVETTL, 2016, p. 3.

¹³⁹ Caes., *G.*, VII.66.

Les Gaulois font la guerre aux dieux immortels eux-mêmes. Qui ignore (...) qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour l'affreux et barbare usage des sacrifices humains ? »¹⁴⁰ Là encore, les Celtes sont définis comme un anti-modèle. Ce serait très imprudent d'imaginer qu'ils se caractérisent eux-mêmes par le blasphème envers d'autres panthéons ou que d'éventuels sacrifices soient une célébration de sadisme plutôt qu'une forme de peine de mort ritualisée¹⁴¹. Il suit donc de s'essayer à utiliser le peu d'indices à notre disposition pour dresser un autre portrait que celui que les sources gréco-romaines dressent – bien que le maître mot de cette démarche doit rester la prudence. Il ne s'agit pas ici d'affirmer que la notion irlandaise du *geis* peut être parfaitement transposée à la période de La Tène, mais que manifestement elle vient d'une notion plus ancienne, cohérente avec une culture de la parole (l'un de leurs ordres sacerdotaux est après tout celui des bardes), qui sert d'ancêtre commun aux notions évoquées précédemment.

Il est important de ne pas idéaliser la dévotion cultuelle des guerriers celtes envers la pratique martiale – ils se battent également pour des raisons matérielles. En outre, depuis le I^{er} siècle av. J.-C., le pouvoir conféré par la noblesse est concurrencé par celui de la richesse. Les Britons du premier siècle de notre ère sont certes affublés d'une réputation de pillards sauvages et avides par les Gréco-Romains, mais il est possible que la révolte de Boudica ait été partiellement motivée par un colossal emprunt financier consenti par l'empereur Claude et des intérêts imposés puis repayés de force, mettant une forte pression sur les Britons et leurs aristocrates¹⁴². Cette situation aurait créé une base très favorable pour que de nombreux guerriers rejoignent la cause de la reine des Icènes.

Après avoir abordé ce qui peut motiver un guerrier celtique à l'échelle individuelle à se livrer à des actes de violence, et ainsi ce qui permet cela dans leurs cultures – il est dorénavant question de leur nombre. Les effectifs des armées celtiques sont variables en fonction des circonstances. Il n'y a pas de taille type comme pour une légion ou une armée consulaire romaine. Il est cependant récurrent de constater dans les rapports antiques (sauf preuve du contraire) une exagération marquée du nombre de guerriers, mais aussi des pertes subies. Citons en cela l'expédition dans les Balkans. D'après Justin, les 165 000 Gaulois partis piller Delphes sont tués jusqu'au dernier suite à l'intervention divine¹⁴³. Diodore de Sicile affirme lui aussi

¹⁴⁰ Cic., *Pro Fonteio*, XII-XIII.

¹⁴¹ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 100.

¹⁴² DC., LXII.2.

¹⁴³ Just., XXIV.8.

qu'il n'y a aucun survivant sur un chiffre colossal de 260 000 hommes en armes (il cite peut-être à tort les effectifs totaux de l'expédition plutôt que des seuls guerriers)¹⁴⁴.

Appien fait état pour les campagnes de César d'un bilan humain de 1 000 000 de morts et 1 000 000 d'esclaves, pris sur 4 000 000 de combattants¹⁴⁵. En raison du niveau de prédation de la Gaule par le proconsul et du possible ajout des pertes du côté des Germains et des Britons, les deux premiers chiffres peuvent être recevables. Pline rapporte un chiffre similaire concernant les morts au combat, qui atteint 1 192 000. À propos de ce chiffre, il écrit ceci : « ce n'est pas que je le glorifie d'un mal si grand, fait, même par nécessité, au genre humain ; il a condamné lui-même de pareils succès, en ne rapportant pas le nombre de ceux qui ont été tués dans les guerres civiles. » Malgré cette prise de recul, Pline comme Appien attribue les morts aux batailles de César, ce qui semble ignorer les exactions à l'encontre des civils. De ce fait, il est difficile d'estimer la réelle totalité de guerriers morts au combat face à César¹⁴⁶. Remarquons d'ailleurs la différence de valeur attribuée par Pline (et indirectement d'après son texte, César) entre les vies gauloises et romaines.

Les déplacements d'autant d'individus, parfois sur de très longues distances ou pendant de longues périodes lors de contrats mercenaires, nouent inévitablement des liens entre les guerriers – ils auront en outre tendance à se regrouper en tribus et en communautés. C'est une question qui a déjà été abordée pour les soldats romains, la relation entre eux et avec les communautés qui les entourent faisant l'objet de plus en plus de recherches. Au quotidien, les rapports sociaux sont plus révélateurs que les structures et hiérarchies d'une organisation impersonnelle. Ces structures formelles influencent le cadre des interactions, mais pas la manière dont elles ont lieu¹⁴⁷. Cette question se pose différemment pour les Gaulois, puisqu'être soldat et être guerrier n'impliquent pas la même chose, l'un est un métier à part entière, l'autre non. Le combat est une occasion sociale qui engage la communauté et particulièrement les générations de jeunes hommes désireux de se prouver les armes à la main¹⁴⁸.

Pleiner souligne que Polybe recense 16 attaques majeures menées par des guerriers celtes entre 386 et 222 av. J.-C. en Gaule cisalpine, ce qui montre que leurs manifestations guerrières se font avec une régularité étonnante¹⁴⁹. Cette période de 164 ans, divisée par le

¹⁴⁴ DS., XXII.13.

¹⁴⁵ App., *Celt.*, I.2.

¹⁴⁶ Ces chiffres ne font pas l'unanimité, et plusieurs études ont été faites sur le sujet – voir par exemple HULOT Sophie, 2016 et TAYLOR Tristan S. 2021 et 2023.

¹⁴⁷ HAYNES, 1999, p. 8.

¹⁴⁸ CUNLIFFE, 2006, p. 112

¹⁴⁹ PLEINER, 1993, p. 25.

nombre d'attaques, à savoir 16, connaît donc une campagne majeure tous les 10 ans et un quart en moyenne. Ceci soutient cette idée générationnelle, par laquelle la fougue des jeunes hommes est déversée à l'occasion de grands pillages ou de tentatives d'expansion du territoire – suivant un schéma très typiquement indo-européen¹⁵⁰. Une armée de Celtes sera donc composée en part non négligeable de jeunes hommes, n'ayant peu ou pas d'expérience de la guerre mais désireux de retourner chez eux couverts de la même gloire que leurs pairs en raison de la valorisation culturelle de la martialité. Ce constat permet également de remettre en question les taux de pertes rapportés par les auteurs antiques – s'il est admis que ces armées sont réduites à néant, il semble improbable que les populations celtes soient en mesure de se renouveler de manière si cyclique. C'est un constat également applicable plus tard lorsque César rapporte que les Celtes belges et les Germains s'affrontent tous les ans¹⁵¹ : s'ils ont pu prendre de telles habitudes, qui sans le moindre doute ont un impact sur la vie de tous les jours même hors de la période de campagnes, cela pourrait indiquer qu'ils n'envisagent pas un conflit terriblement meurtrier.

Ce modèle guerrier permet de mettre en œuvre des armées mobiles, nombreuses et certainement encadrées par des nobles et des vétérans pour garantir leur efficacité. Il n'est pas parfait, néanmoins, et F. Cadiou soutient par exemple, en citant Végèce (III.1), que les Romains ont toujours préféré pour leurs conquêtes des armées plus disciplinées que nombreuses. Cela présente d'abord un avantage financier¹⁵², mais permet aussi de mener des actions plus précises et décisives. Face à ce genre de système, une société guerrière comporte un désavantage non négligeable, et l'intensité de la doctrine militaire romaine force leurs adversaires à se livrer à « leur » genre de guerre, plutôt que le modèle tribal de migrations et de mercenariat pour lequel les Celtes ont optimisé leurs méthodes.

Appien justifie le massacre et l'esclavage entier des Sénons par le fait que Britomaris ait fait tuer des diplomates romains lors de la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C.¹⁵³. Qu'il s'agisse d'un *casus belli* de l'époque ou d'une justification a posteriori de sa part, cela montre qu'il considère la réponse justifiée et proportionnée. Avoir une culture belliqueuse avec Rome à proximité est un risque énorme, puisque cette tendance des Celtes à attaquer cycliquement ses voisins finit par provoquer de la part des Romains une réponse non pas guerrière mais militariste, à laquelle les tribus sont loin d'être préparées. Elle relève d'une science en évolution et adaptation constante, ce qui permet aux Romains de prendre régulièrement l'avantage face à

¹⁵⁰ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 25.

¹⁵¹ BRUNAU, 2004, p. 37.

¹⁵² CADIOU, 2008, p. 173.

¹⁵³ App., *Celt.*, I.11.

des voisins moins aguerris, la pression exercée par les Celtes en mouvement peut s'avérer écrasante. Lors de l'expédition vers les Balkans du III^e siècle av. J.-C., un détachement de l'armée de « Brennos », comptant 15 000 fantassins et 3 000 cavaliers, est laissé défendre les arrières des autres troupes. Malgré ce faible nombre, le détachement parvient à venir à bout non seulement des Gètes mais aussi des Triballes¹⁵⁴, ce qui semble indiquer la supériorité d'un petit groupe endurci, dépourvu d'attaches locales (il est bien plus facile de ponctionner des terres lorsqu'il ne s'agit pas des nôtres, par exemple. De plus, cette situation permet d'être plus explosif stratégiquement puisqu'il n'y a pas de considérations sociales, légales, politiques ou administratives à prendre) susceptibles d'altérer son jugement – ce qui pourrait partiellement faire écho aux succès des Cimbres et des Teutons en Gaule un siècle et demi plus tard.

☪ Une science parfois négligée : le choix du terrain

L'équipement relativement léger et la structure parfois disparate des troupes celtiques leur permettent de se retirer dans des terrains difficilement accessibles et de mettre à mal des troupes romaines qui comptent beaucoup sur leur capacité à prendre l'ascendant en infligeant une défaite brutale. Un exemple de cela serait Cottis, roi des Celtes alpins, qui tient tête à Auguste grâce à la topographie inaccessible et impraticable de son territoire, jusqu'à ce qu'il traite avec les Romains et leur ouvre les routes des montagnes¹⁵⁵. Notons que César, peut-être pour éviter une situation similaire, avait déjà recruté 2 000 Gaulois des montagnes avant de marcher sur les Helvètes¹⁵⁶. En outre, les Ardennes ont servi de refuge à Ambiorix en 53 et à Suros en 51. Il y a donc manifestement certains territoires qui servent de maquis, à partir desquels il est plus aisé de résister à Rome¹⁵⁷.

Cette capacité à contrôler le terrain semble plutôt s'appliquer au territoire familial, car il y a plusieurs circonstances où l'absence manifeste d'éclaireurs, notamment lors de la Guerre des Gaules, s'avère très désavantageuse pour les Celtes. Par exemple, César parvient à camoufler la taille de son armée grâce à des tranchées pour attirer les Gaulois dans un piège¹⁵⁸. Néanmoins les Gaulois se montrent capables d'agir spontanément et avec une stratégie

¹⁵⁴ EMILOV, 2015, p. 370.

¹⁵⁵ Amm., XV.10.

¹⁵⁶ App., *Celt.*, I.15.

¹⁵⁷ DEYBER, 1987, p. 167.

¹⁵⁸ Polyen., VIII.7.

préalable. Suite à des expériences répétées, certains ont compris que le moment de faiblesse pour attaquer une armée romaine est lorsqu'elle est en train d'établir son camp, qui sert ici de principal contre-exemple en raison du déséquilibre des sources. Cela revient à attaquer quand la première légion est en train de construire, pendant que les bagages entre chaque légion sont en train d'arriver (et donc la gêneraient), et que la deuxième légion est encore loin¹⁵⁹. Ceci isole les premiers soldats à arriver, qui sont plus occupés par la construction du fort, c'est un rare moment de vulnérabilité qu'il est en effet sage d'exploiter. En Gaule du Nord une majorité des chevaux sont de taille moyenne, de 110 à 140 cm au garrot, ce qui facilite les déplacements en zones accidentées¹⁶⁰.

Utiliser le terrain pour mettre les Romains en difficulté est également une pratique des Celtes insulaires. Au moment des tensions avec Caratacos dans les années 40 de notre ère, les Icènes (pourtant alliés à Rome depuis César, semble-t-il) et peut-être les Coritaniens se révoltent et fortifient une position étroite qui de fait rend les manœuvres de cavalerie impossibles. Ceci pourrait traduire une peur de la cavalerie romaine chez les Britons, qui sont moins à l'aise à cheval que leurs cousins continentaux. Ladite cavalerie romaine auxiliaire étant d'ailleurs en grande partie composée de peuples celtes. En dépit de cette tactique, les Britons sont vaincus notamment à cause de la qualité inférieure de leur équipement, face aux cavaliers d'Ostorius Scapula qui ont mis pied à terre¹⁶¹. Il est d'ailleurs possible que grâce à leur influence considérable les druides aient pu diriger des réseaux d'informateurs, particulièrement au Pays de Galles actuel, leur permettant de gêner considérablement les opérations des soldats romains¹⁶², multipliant les escarmouches de ce genre.

Il existe bien sûr plusieurs échelles d'affrontements, de la rixe entre deux individus à la bataille rangée. Certaines pratiques, motivations, méthodes et issues seront communes, d'autres pas. Les pillages et raids sont pertinents, mais ne revêtent pas particulièrement de marqueurs culturels de La Tène en raison de leur nature spontanée. Ainsi, la bataille rangée est la plus intéressante à analyser puisqu'elle nécessite un degré de préparation qui laisse place à une part de ritualisation, et les moyens mis en œuvre (son enjeu ainsi que les effectifs des armées) amènent à une lutte complexe en plusieurs étapes, ce qui explique sa prépondérance dans ce mémoire. Néanmoins, le conflit plus asymétrique est important à évoquer puisqu'il s'agit d'un domaine dans lequel les Celtes sont manifestement très compétents, et illustre un savoir-faire

¹⁵⁹ Polyen., II.17.

¹⁶⁰ DEYBER, 1987, p. 158-159.

¹⁶¹ WEBSTER, 1993, p. 22.

¹⁶² *Ibid.*, p. 28.

martial qui nuance ce qui peut être perçu de leurs capacités lors de batailles rangées. C'est après tout avec une attaque surprise que César est pour la première fois mis en péril, à la bataille de la Sambre¹⁶³. Pour revenir à Scapula, sa frustration monte lors de sa campagne face aux Silures qui harcèlent ses forces dispersées tout au long de la frontière. Il y a notamment un incident relaté par Tacite (XII.38) qui a lieu peu avant la mort d'Ostorius Scapula en 52 où plusieurs cohortes sont attaquées de toutes parts pendant qu'elles construisent leur camp. Ce détachement n'est sauvé que par l'arrivée de la cavalerie romaine qui provoque un retrait de ses assaillants. Les Romains perdent huit centurions et leur préfet de camp. Graham Webster avance que ceci indique un taux de pertes de 25 %, ce qui ignore la potentielle étendue de pertes chez les unités où le centurion a survécu, mais aussi le taux de pertes exacerbé chez ce genre d'officier. Il suppose aussi que la présence du préfet de camp permet d'identifier une demi-légion, soit cinq cohortes. Sans être déraisonnable, cette déduction semble quelque peu hâtive et illustre les limites des sources à notre disposition. Cette guerre devient progressivement un cauchemar pour Scapula et constitue un des meilleurs exemples d'un conflit asymétrique mené par des Celtes car ce genre d'attaques se multiplie. Tacite mentionne également deux cohortes auxiliaires qui sont interceptées et isolées par les Silures alors qu'elles fourragent. Ces succès encouragent d'autres tribus, peut-être motivées par des druides selon Webster, et permettent de recruter d'autres guerriers par le biais de biens pillés, d'équipement et d'esclaves¹⁶⁴.

Sur le sujet de stratagèmes asymétriques, Polyen livre une curieuse anecdote. D'après lui des Celtes auraient empoisonné leurs propres vivres avant d'abandonner le camp et de feindre une retraite, puis profité que les Autariates d'Illyrie soient incapités par le poison pour remporter la victoire¹⁶⁵. Cette anecdote est très inhabituelle, mais il est impossible d'affirmer si c'est parce qu'elle est particulièrement marquante ou parce que c'est une invention de l'auteur. Ces événements doivent logiquement avoir lieu entre l'expédition des Balkans du III^e siècle av. J.-C. et la purge celtique de Burebista¹⁶⁶.

Ces exemples peuvent être comparés à ce qui est su de la science militaire de l'époque par le biais d'Asclépiodote, un tacticien et philosophe du I^{er} siècle av. J.-C. Il affirme que si un pays est facile d'accès et que l'ennemi peut l'envahir de plusieurs côtés, il faut sécuriser les points stratégiques pour disputer à l'ennemi les chemins vers les villes. Si cela s'avère impossible, il ne reste qu'à occuper près de la ville des positions qui permettent à la fois de

¹⁶³ DEYBER, 1987, p. 172.

¹⁶⁴ WEBSTER, 1993, p. 36.

¹⁶⁵ Polyen., VII.42.

¹⁶⁶ Str., VII.3.11.

combattre avec un avantage ou de battre en retraite sans danger quand il faut se retirer¹⁶⁷. Il ajoute que lorsque l'on est envahi, ralentir l'armée en l'empêchant de s'établir ou de se procurer des vivres est une doctrine militaire depuis au moins le IV^e siècle av. J.-C.¹⁶⁸ ; en outre, il semble courant de faire disparaître ou de rendre inutilisable ce que l'on ne peut pas retirer des campagnes envahies par un ennemi¹⁶⁹.

Ces notions sont similaires aux exemples précédemment abordés, bien que plus poussées. Elles semblent nécessiter un État plus centralisé et une armée plus professionnalisée pour être menées à bien. La politique de terre brûlée de Vercingétorix est ce qui se rapproche le plus de ces méthodes, et en particulier de la stratégie fabienne évoquée¹⁷⁰. En dehors de cet exemple, les moyens employés sont moins décisifs. Lorsqu'elles sont mises sur la défensive, les communautés celtiques ont plus de mal à faire des sacrifices en comptant sur les alentours ou sur leurs alliés pour les soutenir. Elles se montrent donc mobiles et efficaces face à de petits effectifs¹⁷¹, mais cèdent sous la pression d'assauts concentrés qui menacent leur cœur.

L'historiographie insiste sur les batailles rangées, ce qui ignore une grande partie des conflits. En effet, on ne se retrouve pas dans ce type de situation par hasard. De plus, la ruse et les embuscades ne sont pas le domaine honteux des barbares. Les Romains savent également très bien en faire usage – ce qui explique leurs capacités à s'en prémunir¹⁷². César insiste plusieurs fois sur la supériorité de ses services de renseignement par rapport à ceux des Gaulois ou des Germains¹⁷³, même s'ils ne sont pas parfaits et se trompent par moments¹⁷⁴. Les Gaulois sont en mesure de mettre sur pied des réseaux d'informateurs fiables, néanmoins. Ils sont capables de lever un siège pour ne pas être pris en tenailles si leurs éclaireurs révèlent la présence d'une armée de renfort en approche¹⁷⁵, et diverses factions gauloises ont des informateurs actifs dans les armées de César¹⁷⁶. Ici aussi, Vercingétorix brille par sa rigueur dans l'exercice de son commandement, ce qui constitue un contre-exemple parmi une tendance

¹⁶⁷ Asclépiod., XVI.1.

¹⁶⁸ *Ibid.*, VIII.1.

¹⁶⁹ *Ibid.*, XXI.1.

¹⁷⁰ Caes., *G.*, VII.14.

¹⁷¹ DEYBER, 1987, p. 174.

¹⁷² CADIOU, 2008, p. 194-196.

¹⁷³ WOOLF, 2019, p. 10.

¹⁷⁴ Caes., *G.*, I.22.

¹⁷⁵ *Ibid.*, V.49.

¹⁷⁶ DEYBER, 1987, p. 160.

générale. Le chef gaulois possède un service de renseignement qui l'informe à tous moments de la journée, ce qui l'aide dans son harcèlement des fourrageurs de César¹⁷⁷.

¹⁷⁷ Caes., *G.*, VII.16.

b) La harangue et l'intimidation : le rôle des démonstrations de force avant le combat

Pour les Celtes de La Tène, le rôle culturel et cultuel du combat ainsi que son aspect communautaire en font une occasion sociale qui appelle à mettre en scène la grandeur d'un combattant et son importance devant tous. La performance au combat est liée au statut, ce qui intrinsèquement sous-entend que le statut dépend de la performance au combat. C'est peut-être pour cela que les Romains décrivent les Celtes comme orgueilleux, si ce n'est vaniteux – pour ces derniers, l'image et la réputation sont des notions particulièrement importantes, tant parmi leurs semblables par le biais de réseaux d'influence et de clientèle que dans leur rapport à leurs ennemis, contre lesquels des pratiques mêlant culture martiale et guerre psychologique sont appliquées afin de se donner un avantage avant même le début du combat.

☞ L'importance de l'image, de la réputation et du réseau

Une illustration de l'emphase culturelle sur la réputation et le paraître chez les Celtes se trouve dans la description d'un ambassadeur allobroge par Appien, peu avant les campagnes de Domitius Ahenobarbus :

« Au moment où ce général quittait le territoire des Salyes, un ambassadeur de Bitoïtos, roi des Allobroges, en somptueux équipage, vint au-devant de lui il était escorté de gardes richement vêtus, et de chiens. Les barbares en ces contrées ont aussi une garde de chiens. Un poète suivait, qui dans une poésie barbare chantait le roi Bitoïtos, puis les Allobroges, puis l'ambassadeur lui-même, leur naissance, leur courage et leurs richesses; c'est, même pour cela surtout que parmi les ambassadeurs ceux qui sont illustres emmènent avec eux des gens de cette sorte. »¹⁷⁸

Cette importance du reflet social des prouesses guerrières, par l'intermédiaire d'un réseau et d'un étalage de prestige, tend à expliquer l'importance des bardes. Ces derniers font partie des classes sacerdotales, aux côtés des eubages ou *uates* (les devins et prêtres), et des druides (les penseurs dont le rôle est d'aborder des questions métaphysiques et philosophiques). Les bardes quant à eux célèbrent les grandes actions dans des chants héroïques accompagnés

¹⁷⁸ App. *Celt.*, I.12.

de lyres¹⁷⁹. L'importance des bardes dans la culture guerrière est un sujet indéniable puisqu'elle peut être identifiée de La Tène jusqu'au Moyen Âge en Irlande et au Pays de Galles¹⁸⁰.

La littérature gaélique appuie particulièrement la fierté des guerriers ainsi que l'aspect social du combat et le statut que leurs prouesses peuvent leur conférer. Cela illustre son importance à travers les siècles et l'impact durable de ces notions chez les individus portant des marqueurs culturels celtiques. Cela est illustré dans un texte qui s'intitule *Le Récit du porc de Mac Dathó* (*Scél Mucci Mic Dathó*), qui décrit la pratique de *curadmír*, c'est-à-dire « la portion du champion », selon laquelle le guerrier le plus brave présent lors d'un banquet choisit pour lui-même la meilleure part. Les héros et champions de cette foule de guerriers sont tenus par leur honneur et leur caractère belliqueux de vouloir la meilleure portion pour eux-mêmes. S'ensuivent des joutes verbales et parfois de vrais combats. Dans le récit, le favori est Cet mac Mágach, de Connacht. Il provoque tous les membres de l'assemblée en duel pour prendre la place du champion. Tous ceux qui s'avancent finissent par se retirer lorsque Cet détaille la manière dont il les a déjà vaincus auparavant¹⁸¹. Arrive ensuite Conall Cernach d'Ulster, qui répond avec son propre discours : il aurait dormi chaque nuit avec la tête d'un homme de Connacht sous la sienne et n'aurait jamais passé un jour ou une nuit sans avoir blessé un homme depuis qu'il est en âge de tenir une lance. Cet lui reconnaît la supériorité, déplorant l'absence d'Anlúan, son propre frère, qui aurait pu vaincre Conall à son tour. Devant toute l'assemblée, Conall saisit l'opportunité de corriger Cet en dévoilant la tête coupée d'Anlúan qu'il porte à la ceinture et la jette au visage du frère si fort que ses lèvres sont éclaboussées de sang. Cette démonstration de force lui donne l'ascendant mais lorsqu'il distribue les portions, les hommes de Connacht sont si mal servis qu'un combat féroce et violent éclate¹⁸².

Cette histoire ressemble remarquablement à ce que l'on trouve dans les sources classiques – le stéréotype du « banquet gaulois » persiste encore et toujours dans notre culture populaire. C'est ce que rapporte Diodore de Sicile qui reprend le livre XXIII de Posidonios. Il parle d'une assemblée de Gaulois autour d'un festin, où les guerriers les plus courageux ont accès aux meilleurs morceaux de viande – à partir des discours naissent des querelles, qui aboutissent à des duels¹⁸³. Cette ressemblance entre les récits ne doit pas être ignorée : elle appuie la crédibilité de notre méthodologie qui consiste à utiliser certains aspects évoqués par

¹⁷⁹ Amm., XV.9.

¹⁸⁰ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 12, 40-42.

¹⁸¹ *Le Récit du porc de Mac Dathó* (*Scél Mucci Mic Dathó*), 9-14.

¹⁸² *Ibid.*, 16-18.

¹⁸³ DS., V.28.

la littérature insulaire pour préciser le flou antique. On rencontre un autre exemple gaélique de l'importance de l'image et de l'influence des guerriers pour les communautés aux codes culturels celtiques dans un récit moins connu que le précédent, *Le Festin de Bricriu (Fled Bricrend)*. Dans cette histoire, Bricriu de la Langue Maléfique invite les héros d'Ulster à un banquet où il souhaite semer la zizanie pour les monter les uns contre les autres en jouant sur leur fierté¹⁸⁴. Conchobar mac Nessa et les Ulates ne sont pas dupes, mais ils sont forcés à s'y rendre – ce qui confirme les soupçons de Fergus mac Róich, car Bricriu menace de faire s'entretuer les héros d'Ulster s'ils ne viennent pas. Loigare, Conall Cernach et Cú Chulainn sont les trois champions. Encouragés par Bricriu qui vante la qualité et les parts copieuses de son festin, tous revendiquent la portion du champion. Ils en appellent à leurs victoires et à leur femme¹⁸⁵, jusqu'à perdre leur calme et se battre à l'épée et au bouclier au milieu du banquet avant d'être séparés. Il est donc décidé qu'ils devront accomplir diverses prouesses d'exception pour se départager.¹⁸⁶ Pendant qu'ils s'exécutent, Bricriu monte également les femmes les unes contre les autres. Elles vantent leur statut et leur beauté, mais parlent ensuite de leurs maris et de leur valeur au combat, des têtes qu'ils ont prises comme trophées et des blessures qu'ils ont subies¹⁸⁷. Cú Chulainn finit par gagner, notamment après une évocation de ses prouesses – dont la traduction du gaélique vers le français en passant par l'anglais laisse certaines significations peu claires¹⁸⁸ : il est question de « prouesse du chat », « prouesse de la pomme », « prouesse du fantôme », « frappe rapide », « rugissement fou », « prouesse du bord de lame », « fureur du héros » et bien d'autres. Le parallèle entre ce genre d'épisode dans *Le Récit du porc de Mac Dathó* et *Le Festin de Bricriu* et ce qui est expliqué par Diodore de Sicile est indéniable. Il s'agit d'un mécanisme social, et non d'une anecdote isolée¹⁸⁹, et une occasion que les femmes et enfants des communautés regardent¹⁹⁰.

Faire l'évocation de la maîtrise de ses armes et de soi-même est un *topos* récurrent du Cycle d'Ulster, en particulier en ce qui concerne Cú Chulainn. Cela vise à grandir le héros dont il est question et à présenter ses capacités comme des démonstrations d'un talent exceptionnel¹⁹¹. Les communautés celtiques sont unies par de forts liens entre les membres des

¹⁸⁴ *Le Festin de Bricriu (Fled Bricrend)*, p. 2.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 3-5.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 7.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 8-11.

¹⁸⁸ Pour une discussion plus approfondie des prouesses du Cycle d'Ulster et les tentatives de traduction, voir par exemple SAYERS, 1983, p. 45-80 dans la *Revue canadienne d'études irlandaises*.

¹⁸⁹ BRUNAU, 2004, p. 46.

¹⁹⁰ CUNLIFFE, 2006, p. 112.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 14.

élites. Ces réseaux de clientèle et d'influence dépassent les liens de sang ou même tribaux. L'un des réseaux les plus influents est peut-être celui de Cunobelinos, qui impose alors une certaine stabilité à tout le sud-est de l'Angleterre actuelle. Après trente ans de stabilité, sa mort en l'an 40 motive probablement l'invasion des Romains, qui souhaitent profiter de cette opportunité¹⁹². Ces liens indéfectibles peuvent également être vus comme un frein. L'importance que les Celtes accordent à la loyauté à la tribu et au chef va à l'encontre de tout projet de devenir une puissance unifiée¹⁹³. Cette prise de pouvoir des élites au détriment de la royauté plus traditionnelle est ce qui différencie l'exemple « à l'irlandaise » de celui d'un grand roi comme Ambigat, et mène aux gouvernements oligarchiques des Éduens, Helvètes et Arvernes à l'époque de César¹⁹⁴. Ces alliances diverses et variées sont très puissantes, et encouragées par la grande richesse de la Gaule – d'après Velleius Paterculus, le trésor rapporté de Gaule à Rome par César est supérieur à celui qu'Auguste rapporte d'Égypte¹⁹⁵.

Ces réseaux se retrouvent à plus grande échelle, du fait de l'interconnexion des mondes celtiques et le développement d'alliances diverses. Les Gaulois sont unis par des alliances qui impliquent du soutien militaire, pour des raisons politiques – les Trévires et les Éburons qui sont liés *societate et foedere* (« par alliance et par traité », *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, VI.2) – ou culturelles, comme les Suessions et les Rèmes qui sont *fratres consanguineique* (« frères du même sang », *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, I.33, II.3)¹⁹⁶. Dumnorix est l'un des meilleurs exemples de ce genre de lien, si important pour la mise en armes des Celtes. Il possède un réseau d'influence par ses sœurs et sa mère qui se sont mariées à des nobles de diverses tribus. En outre, sa femme est une Helvète et il possède beaucoup de clients (« cavaliers » ou « chevaliers ») dans les territoires voisins du sien, ce qui témoigne de des interconnexions du monde celtique et de la porosité de la notion de tribu. César décrit l'ordre des « chevaliers ». C'est à eux et à leurs vassaux que revient le rôle de partir en guerre, ce qui selon César arrive tous les ans. La seule influence qu'ils respectent est le nombre de vassaux et de clients qu'ils ont¹⁹⁷, ce qui induit une rivalité entre factions, avec des intrigues politiques certainement aussi complexes que celles qui ont lieu à Rome.

L'influence n'est pas le seul domaine des aristocrates, semble-t-il. Ambiorix aurait été contraint par son peuple de prendre les armes contre César – si cela est vrai, cela pourrait

¹⁹² PRYOR, 2004, p. 423.

¹⁹³ PEDDIE, 1998, p. 2.

¹⁹⁴ PERNET, 2019, p. 193.

¹⁹⁵ Vell., II.39.

¹⁹⁶ PERNET, 2010, p. 34.

¹⁹⁷ Caes., G., VI.15.

suggérer que le peuple a un certain pouvoir décisionnel, au moins chez les Éburons¹⁹⁸. Ces réseaux ne rendent pas non plus les chefs invulnérables – en 54 av. J.-C. Dumnorix et Acco sont assassinés, et la même chose manque d’arriver à Commios en 51¹⁹⁹. César a conscience de ces réseaux de magistrats et de nobles combattants, et fait d’une pierre deux coups en les démantelant. Les magistrats mentionnés une trentaine de fois dans ses écrits disparaissent au fur et à mesure du récit. Alain Deyber interprète cela comme une perte d’influence tant parmi les populations gauloises ; et auprès de César, qui réduit progressivement leur influence tout en recrutant leurs hommes de main²⁰⁰, s’appropriant ainsi les effectifs et meneurs de potentielles rébellions. Il n’est pas anodin qu’en 49 il compte 3 000 nobles cavaliers gaulois dans son armée²⁰¹.

Lorsque le rapport entre des chefs et leurs guerriers est abordé, il ne faut pas les imaginer dirigeant leurs hommes de loin – même certains rois combattent personnellement, comme Vismaros et Moenicaptos qui meurent à la bataille d’Auringis au service des Carthaginois²⁰². Il en est de même pour Vertiscos, le chef des Rèmes tué par les Bellovaques. César explique que c’est en accord avec les coutumes gauloises que ce vieux chef reste à la tête de ses hommes, tout en refusant qu’ils combattent sans lui²⁰³. L’importance que les chefs combattent personnellement se fait fortement sentir dans ces passages et l’on comprend implicitement que leur position dépend de cette prise de risques. Le fait qu’il s’agit d’un archaïsme héroïque est très improbable, puisque César (ou plutôt, Hirtius) mentionne le même principe deux fois encore dans le même livre. Correos, le chef des Bellovaques, est décrit comme combattant avec courage et capable de blesser plusieurs soldats de César, qu’il provoque par la suite en les encourageant à lui lancer leurs projectiles²⁰⁴. On retrouve un cas similaire avec Drappes le Sénon qui est fait prisonnier car il se battait lors d’un engagement contre les Romains et Germains de Caninius²⁰⁵. Malgré les risques que cela entraîne, les chefs ont des raisons – si ce n’est une forme d’obligation – tangibles d’aller au combat aux côtés de leurs clients. La réputation, par le réseau, sert l’image ; et l’image, avec le réseau, sert la réputation.

¹⁹⁸ DEYBER, 1987, p. 152.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 157.

²⁰⁰ PERNET, 2019, p. 190.

²⁰¹ DEYBER, 1987, p. 159.

²⁰² Liv., XXIV.42 ; voir BRUNAUX, 2004, p. 29.

²⁰³ *Caes.*, G, VIII.12.

²⁰⁴ *Ibid.*, VIII.19.

²⁰⁵ *Ibid.*, VIII.36.

☞ Le rôle de l'intimidation dans le conflit laténien

Le moral des troupes présentes est un facteur indissociable du déroulement d'un fait militaire. Quand celui-ci flanche les combattants ne pensent plus qu'à leur survie et deviennent particulièrement vulnérables, c'est là qu'adviennent les pires pertes. En effet, la peur de la mort ou de la blessure, qui retenait auparavant leurs ennemis, ne s'applique plus donc elle peut se jeter sur les fuyards. Énée le Tacticien insiste par exemple sur l'importance des paniques dans l'issue des batailles²⁰⁶. Briser le moral de l'armée ennemie équivaut presque invariablement à gagner la bataille. Ce n'est donc aucunement une surprise que les Celtes accordent une certaine importance à l'intimidation de leurs ennemis avant et pendant le choc initial pour minimiser le contact prolongé et donc éviter un combat trop meurtrier. Cette tactique de briser l'ennemi mentalement avant de l'attaquer est si marquante que les Celtes deviennent synonymes d'effroi dans l'esprit des auteurs antiques. Avant de poursuivre, il est pertinent ici d'aborder quelques témoignages de ce que les Celtes inspirent aux Méditerranéens, pour rendre compte de l'efficacité de leur guerre psychologique.

Appien insiste sur cette notion et affirme que les Romains considèrent les Gaulois comme une telle menace que la loi qui exempte les plus âgés et les prêtres de la mobilisation en cas de crise précise qu'elle ne s'applique pas « en cas de guerre avec les Gaulois » : ceux-ci exigent tous les moyens à disposition pour être vaincus²⁰⁷, ce qui les définit comme un danger existentiel pour la civilisation. Polybe va plus loin et met en scène la crainte des tribus celtiques que ressentent les Romains :

« De toutes ces luttes les Romains ont développé deux avantages importants. Tout d'abord après s'être fait tant massacrer par des Gaulois, ils ne pouvaient ni vivre ni s'attendre à quoi que ce soit de pire, et deuxièmement, grâce à ceci, quand ils combattirent Pyrrhus ils étaient devenus des athlètes parfaitement entraînés à l'art de la guerre. »²⁰⁸

De plus, il y a un autre exemple un peu plus tard dans son texte. Il décrit l'inquiétude face à la confédération d'Insubres, Boïens et Gésates à la fin du III^e siècle av. J.-C. – les Romains paniquent avant même que les Celtes ne se mettent en mouvement. Ils signent précipitamment un traité avec Hasdrubal malgré leur position de force depuis le traité de

²⁰⁶ En. *Tact.*, XXI.2.

²⁰⁷ App., *Celt.*, II.150.

²⁰⁸ Pol., II.20.8-9.

241 av. J.-C. pour leur permettre de se préoccuper directement de la situation face aux Celtes en Italie²⁰⁹.

Pausanias quant à lui livre une description des Celtes au combat, parlant dans sa mise en lumière de notions ayant pu marquer les esprits gréco-romains :

« Avec colère, en furie, sans raisonnement ils marchaient contre leurs adversaires comme des bêtes sauvages. Et même pourfendus d'un coup de hache ou de sabre, leur folie, tant qu'ils respiraient, ne les quittait pas ; percés de traits, de javelots, ils ne perdaient rien de leur fureur, tant que le souffle leur demeurait. Il y en eut qui, arrachant de leurs blessures les dards dont ils avaient été frappés, les lançaient contre les Hellènes, ou s'en servaient pour combattre de près. »²¹⁰

Ce constat sauvage et incoercible est également mis en avant pour les Celtes insulaires, encore plus éloignés de la civilisation selon les écrivains antiques. Hérodien les dépeint ainsi : « Ils se font sur le corps, au moyen de piqûres, des peintures variées, des images d'animaux de toute espèce. Aussi ne s'habillent-ils pas pour ne pas recouvrir ces peintures de leurs corps. ». Il dit également qu'ils se parent de fer de la même manière que les autres peuples font avec l'or pour accentuer leur état primitif²¹¹. Au combat il les décrit comme « batailleurs et sanguinaires », armés simplement et sans protection ni vêtement pour ne pas être entravés dans les marais²¹². La première mention des Britons au corps coloré vient de Jules César lors de son expédition face à eux en 55 av. J.-C., et il s'agit là de l'origine de l'association de peintures²¹³ bleues aux guerriers de Grande-Bretagne actuelle. Il les présente ainsi : « Tous les Britons se teignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée et rend leur aspect horrible dans les combats. »²¹⁴ Cette description semble si frappante (ou témoigne d'un phénomène généralisé parmi les Britons) que Claudien, à la fin du IV^e siècle, la retient lorsqu'il décrit chaque province de l'empire d'Occident comme une femme sous des traits typiques aux yeux des Romains des peuples indigènes. Après la description allégorique de la Gaule, les cheveux en arrière, portant un torque et tenant des javelots en main, la Bretagne porte la peau d'une bête calédonienne, une cape bleue et elle a les joues tatouées²¹⁵. Un peu plus tôt, Solinus au III^e siècle est plus imagé dans sa description – dans son texte les Britons sont excessivement belliqueux,

²⁰⁹ Pol., II.22.7-11.

²¹⁰ Paus., X.21.3.

²¹¹ Hdn., III.7.

²¹² *Ibid.*, III.8.

²¹³ Ces marques sont communément vues comme des peintures, mais cette interprétation fait débat : voir MACQUARRIE Charles W., 1997, et Ó CRÓINÍN Dáibhí, 2016, ainsi que les récits hagiographiques de la vie de Sainte Brigitte d'Irlande pour explorer la possibilité qu'il s'agit plutôt de tatouages. En effet, aucun texte ne mentionne explicitement de la peinture de guerre, tandis que les tatouages le sont dès le III^e siècle par le biais de Solinus, bien que ce dernier offre une vision particulièrement romancée des peuples qu'il aborde.

²¹⁴ Caes., *G.*, V.14.

²¹⁵ Claudien., II.3.

et s'étalent le sang de leurs victimes sur le visage. Dès l'enfance, ils sont tatoués de divers symboles et formes animales qui grandissent avec l'âge. Aucune couleur particulière est mentionnée, Solinus fait référence à des individus peints en bleu et teignant leurs cheveux de la même couleur, mais en évoquant les Agathyrses, un peuple Scythe²¹⁶.

Pour une fois, l'historiographie, basée sur le ressenti de l'époque des conflits entre les Romains et les Celtes, fait le jeu de ces derniers. Une telle réputation devait constituer un avantage sur le champ de bataille. Dans une bataille cela peut être décisif, mais dans ce cadre les Romains ou Grecs peuvent aussi être rassurés par leur nombre ou la présence d'officiers et généraux²¹⁷. Dans une escarmouche en l'absence d'officiers en revanche, cet effet de terreur devait être d'autant plus prégnant. L'intimidation sert à produire le genre de réaction constatée chez les hommes de César lorsqu'ils sont perturbés à l'idée de combattre les Germains, c'est à dire un effroi généralisé qui décourage l'armée entière²¹⁸.

D'après Polybe, « il semblait qu'à cette époque²¹⁹ la Fortune affligeait tous les Gaulois d'une sorte d'épidémie de guerre. »²²⁰ : d'après ce commentaire, la guerre serait donc intrinsèque chez les « barbares du Nord ». Il s'agit là d'un constat repris par Strabon, non sans un optimisme méprisant :

« Toute la race appelée aujourd'hui gauloise ou galate a la manie de la guerre ; elle est irascible, prompte à la bataille, du reste simple et sans malice. Aussi, une fois irrités, ils se rassemblent en foule pour courir aux combats, et cela avec éclat, sans aucune circonspection, de sorte qu'ils tombent facilement sous les coups de ceux qui veulent employer contre eux la stratégie. »²²¹

Cette description oppose le naturel guerrier à la science militaire. Il ne s'agit pas de dire que les Gaulois sont faciles à vaincre, mais que leur expression martiale est, contrairement à celle des Grecs et des Romains qui possèdent une science militaire, entièrement spontanée et instinctive.

C'est là le jeu de la confiance exhibée par les guerriers. La guerre leur semble intrinsèque, donc par extension aller à leur rencontre revient à une sorte d'imposture, car on ne vit pas la guerre comme eux : pour les peuples qui se considèrent civilisés, la guerre est un

²¹⁶ Solin., XV.2, XXII.3, 12.

²¹⁷ Voir Arr. *Alan.*, 9 pour un exemple de l'importance d'officiers expérimentés dans le déroulement d'une bataille et Caes., *G.*, I.39 pour illustrer l'effet d'une forte réputation guerrière sur une armée qui s'en retrouve démoralisée.

²¹⁸ App., *Celt.*, I.17.

²¹⁹ Polybe fait ici référence à une période de la toute fin du IV^e siècle av. J.-C. jusqu'à la bataille de Télamon en 225 av J.-C.

²²⁰ Pol., II.20.7.

²²¹ Str., IV.4.2.

choix, pas un état de fait. Il n'est certainement pas déraisonnable de penser que cette image est entretenue délibérément par les Celtes pour grandir leur influence et diminuer le risque que l'on ose leur tenir tête. Il serait imprudent de reléguer cet aspect de l'historiographie au rang d'hyperbole gréco-romaine ou d'archaïsme voué à disparaître, sans y voir en partie une forme délibérée de guerre psychologique.

D'après Graham Webster, le regard des Méditerranéens sur leurs voisins « barbares » est évidemment influencé par leur philosophie, ce qui amène à l'influence des courants de pensée grecs puis romains sur l'historiographie des sources ayant perduré. Il est courant pour de jeunes Romains d'être éduqués par des Grecs, en dépit de l'opinion – de moins en moins répandue – de ceux qui rejettent les influences helléniques, comme Caton l'Ancien. L'une des philosophies les plus intéressantes pour notre propos est le stoïcisme, représenté notamment chez les Romains par Sénèque. Il semblerait que Tacite et Agricola suivent aussi ce courant de pensée. Les stoïciens valorisent principalement l'indépendance et le contrôle de soi²²². Ils vivent en harmonie avec la nature et se détachent des influences externes, ce qui sous-entend une maîtrise de leurs émotions. Les stoïciens rejettent l'idée de dieux et déesses dans le sens gréco-romain plus courant au profit d'une force vitale abstraite que l'on peut rejoindre au moment de mourir à condition d'avoir vécu de manière vertueuse. Cette doctrine stoïcienne éclaire en partie le portrait moralisateur qui est fait des Celtes. Ces notions culturelles et philosophiques expliquent pourquoi les auteurs gréco-romains définissent les Celtes par leurs excès en tous genres, mais aussi pourquoi la guerre psychologique qu'ils pratiquent est si efficace. Pour les Méditerranéens, les croyances des Celtes sont du domaine de l'étrange, dont les marqueurs effroyables reflètent une culture monstrueuse.²²³ Cela est illustré dans la description des sanctuaires druidiques chez Lucain²²⁴, dans l'interdiction de la pratique druidique par Auguste et dans leur expulsion du territoire romain par Tibère²²⁵. Cette mesure s'inscrit probablement dans un raffermissement de l'autorité impériale, qui nécessite de renforcer le culte civique et impérial. Élien a quant à lui une opinion quelque peu admirative et se détache en cela des autres auteurs. Il décrit les Celtes comme intrépides, glorieux, fiers et courageux jusqu'à l'insouciance²²⁶, ce qui indique que les hautes sphères romaines ne sont pas d'un seul avis à l'égard de ces peuples. Selon Jean-Louis Brunaux, qui semble se baser sur ce genre de

²²² Voir CHEVALIER, 1960, p. 534-562 pour plus de détails.

²²³ WEBSTER, 1986, p. 20-21.

²²⁴ Luc., I.450, III.399.

²²⁵ Suét., *Claud.*, 25.

²²⁶ EG., *V.H.*, XII.23.

caractérisation, le modèle martial gaulois est très meurtrier même pour eux et pour des raisons démographiques ne peut donc pas se répéter trop régulièrement. Pour soutenir les références à des conflits constants, il faudrait donc y voir des opérations à plus petite échelle²²⁷. Brunaux remet donc en question les effectifs rapportés par les auteurs antiques, mais pas les taux de pertes, sur lesquels il serait pourtant tout aussi légitime de s'interroger. En outre, il faudrait donc concevoir qu'un peuple dont la culture valorise fortement l'héroïsme guerrier enverrait ses jeunes générations mourir en masse régulièrement pendant des siècles sans trouver un meilleur système et sans disparaître.

Le réseau, l'influence et l'intimidation qu'ils procurent se voient unis de manière particulièrement frappante par le biais de la charrerie. Le char laténien est une structure reposant sur des roues de 90 cm de diamètre environ attachées à un timon qui relie le tout aux deux chevaux²²⁸. Le char est un exemple de l'application de notions de hiérarchie sociale appliquées au domaine militaire. Bien qu'archaïque, le combat de char est très évocateur dans son lien symbiotique entre le noble guerrier, le cocher, parfois l'écuyer du noble en question et même les chevaux²²⁹. César décrit leur utilisation chez les Britons, qui est d'une plateforme mobile, c'est-à-dire un mode de transport à partir duquel on peut pratiquer du combat à distance, ou mettre pied à terre à un endroit souhaité, servant à désordonner les rangs ennemis avant que les guerriers ne mettent pied à terre pour profiter du chaos et faire des dégâts avant de remonter sur le char et se retirer²³⁰. Dion Cassius corrobore cela²³¹. Diodore de Sicile et Athénée évoquent également une triade guerrière en décrivant les chars quelque peu plus anciens utilisés par les Celtes continentaux jusqu'à la bataille de Sentinum en 295 av. J.-C., une victoire romaine majeure qui clôt un conflit entre eux-mêmes et une confédération impliquant Celtes, Étrusques et Samnites. Chez Diodore, le guerrier et le cocher sont assistés par un porteur de bouclier qui sert d'intermédiaire entre les deux. Le cocher et le porteur de bouclier sont tous les deux des valets choisis parmi des classes sociales inférieures²³². Athénée, en citant Posidonios, décrit un modèle similaire en des termes différents, où le porteur de bouclier devient porteur de lance et le cocher porteur de bouclier. Tacite, en faisant référence à des chars calédoniens, ne mentionne qu'un noble et un valet, mais met le noble dans le rôle de cocher et le valet comme

²²⁷ BRUNAU, 2004, p. 70.

²²⁸ CUNLIFFE, 2006, p. 112.

²²⁹ BRUNAU, 2004, p. 64.

²³⁰ *Caes., G.*, IV.24, 33-34.

²³¹ *DC.*, XL.2.4.

²³² *DS.*, V.29.

combattant²³³. Notons par ailleurs que les gardes de l'ambassadeur de Bitoïtos décrits par Appien sont appelés littéralement « porteurs de lance »²³⁴. Cette multiplicité d'interprétations pourrait indiquer qu'il s'agit d'une équipe polyvalente dont les valets en particulier sont capables d'endosser plusieurs rôles, peut-être tendant vers un système de relais à la manière de la *trimarkisia*²³⁵ : c'est-à-dire le combat relayé par des triades de cavaliers comprenant un noble et deux valets. Les multiples facettes du char sont visibles dans son utilisation – il peut être utilisé comme plateforme pour mettre pied à terre ou tirailler, mais aussi comme une arme de choc qui effraie les chevaux adverses et cause la panique dans leurs rangs, comme à Sentinum :

« Debout sur ses chars de guerre et sur des chariots, l'ennemi, armé, arrive à grand bruit de chevaux et de roues, et effraie les chevaux des Romains qui n'étaient pas habitués à ce vacarme. (...) ils troublent même les enseignes des légions, et nombreux sont les fantassins des premiers rangs écrasés par l'élan des chevaux et des chars entraînés à travers l'armée (...) »²³⁶

Ainsi le char représente l'application de l'ordre social sur le champ de bataille, et illustre particulièrement le réseau et la puissance du noble que celui-ci met en avant. L'arrivée d'un ou plusieurs chars signifie une certaine logistique et une préparation indéniable pour l'affrontement, qui plus est avec des paires ou triades de combattants complémentaires. Cette importance est maintenue dans le Cycle d'Ulster, et notamment l'utilisation très fréquente de chars par Cú Chulainn et son cocher Láeg. Au cours de la traduction de Joseph Dunn de la *Táin Bó Cúailnge* (« *Le Raid du bétail de Cooley* ») qui fait 242 pages, le char est mentionné 178 fois et les cochers 70 fois. À titre de comparaison, épées, lances et boucliers le sont 119, 123 et 137 fois respectivement. Ceci image à quel point le char est associé au pouvoir et à l'action héroïque, notamment puisque sa présence sous-entend les ressources nécessaires pour le concevoir et l'entretenir, tout en témoignant de l'importance de son utilisateur du fait de la présence d'un cocher au service de sa gloire.

²³³ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 178.

²³⁴ App., *Celt.*, I.12.

²³⁵ Les orthographes de « *trimarrisia* » et « *trimarcisia* » existent aussi.

²³⁶ Liv., V.28.

🌀 Les méthodes d'intimidation et leurs applications

La méthode première pour impressionner consiste à reproduire ce que font les animaux dans la nature : un spectacle où l'on se grandit dans le son et l'espace pour sembler plus dangereux (et peut-être plus déterminé qu'on ne l'est vraiment). C'est ainsi que les Celtes cherchent à déstabiliser l'adversaire. Ils invoquent une sorte d'animalité : Appien décrit des Celtes nus poussant des cris affreux, frappent leurs armes avec fracas et agitent leurs épées et leur chevelure face à Camille²³⁷. Ledit fracas est augmenté notamment par le carnyx, le célèbre instrument à vent dont la forme laisse à penser que le son vient de la bouche d'un sanglier. On en retrouve en territoire gaulois, mais il en existe même un retrouvé à Deskford (Écosse), aujourd'hui conservé au Musée national d'Écosse. Polybe et Diodore de Sicile²³⁸ décrivent tous deux le son rauque du carnyx. Polybe raconte :

« (...) l'aspect de l'armée gauloise et le bruit qui s'y faisait les glaçaient d'épouvante. Le nombre des cors et des trompettes était incalculable ; en même temps, toute l'armée poussait de telles clameurs que l'on n'entendait plus seulement le son des instruments et les cris des soldats, mais que les lieux environnants, qui en renvoyaient l'écho, semblaient ajouter leur propre voix à ce vacarme²³⁹. »

Cette image de vacarme si intense qu'il réveille même la nature ou les dieux n'est pas sans rappeler l'épisode où Cú Chulainn part au combat contre Fer Diad sur son char. Il y est décrit comme une force de la nature autour de laquelle crient gobelins et démons, jusqu'à ce que même les Tuatha De Danann (un peuple divin de la mythologie irlandaise) amplifient la cacophonie²⁴⁰. Se lancer au combat dans le fracas et le tumulte a donc peut-être pour les guerriers celtes une signification culturelle particulière. Dans la littérature insulaire, il y a également l'exemple parlant de la *dord fianna*. Il s'agit d'une trompette de guerre utilisée par la Fianna, un groupe de guerriers d'élite mené par Fionn mac Cumhail dans le cycle ossianique des récits irlandais²⁴¹. Comme peut-être avec le carnyx, le son de la *dord fianna* est associé aux actions guerrières épiques, à de l'héroïsme imminent. Lorsque Cú Chulainn constate la taille de l'armée de Medb, il « secoue son bouclier, brandit ses lances et manie son épée »²⁴². Il pousse ensuite « le cri du héros », capable de faire mourir de peur ceux qui l'entendent²⁴³. Il n'est pas

²³⁷ App., *Celt.*, I.8.

²³⁸ DS., V.30.

²³⁹ Pol., II.29.5-6.

²⁴⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 141.

²⁴¹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 251.

²⁴² *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 109.

²⁴³ BORSJE, 2005, p. 174.

le seul à s'adonner à ce genre de danse de guerre. Fer Diad s'échauffe avec des prouesses remarquables pour intimider Cú Chulainn avant leur duel²⁴⁴. Cette pratique peut en quelque sorte être interprétée comme un *kata* japonais qui met en condition et prépare le corps, ou même un *haka* maori²⁴⁵. Avant la bataille finale de la *Táin Bó Cúailnge*, le bruit des chars, des chevaux et des hommes de l'armée d'Ulster qui arrive au loin hante trois pages entières²⁴⁶. Leur approche pèse réellement sur le texte, et certainement sur la diction d'un conteur. L'historiographie joue ici le jeu des Celtes – en les diabolisant, elle donne raison à leurs tactiques d'intimidation, ce qui se voit particulièrement chez Pline qui écrit : « On ne saurait donc suffisamment estimer l'obligation due aux Romains pour avoir supprimé ces monstruosité dans lesquelles tuer un homme était faire acte de religion, et manger de la chair humaine une pratique salutaire. »²⁴⁷

Bien qu'ils ne soient pas des soldats professionnels, les guerriers celtes ont une vie rude et exigeante, qui produit des physiques impressionnants selon les témoignages sur le sujet ayant survécu. D'après César la taille des Romains était un fréquent sujet de moquerie chez les Celtes²⁴⁸, étant lui-même marqué par la beauté et la stature de corps celtes mais aussi germains gisant au sol²⁴⁹. L'importance d'un corps actif et capable se voit dans le récit irlandais *La Destruction de l'auberge du dieu rouge*. Particulièrement descriptif, ce texte compte 273 descriptions de corps masculins, notamment de guerriers qui sont dépeints comme très imposants et personnifiant la force brute, littéralement et narrativement²⁵⁰.

Tite-Live décrit bien le tandem entre l'effroi animal et la menace physique immédiate provoqués par les Celtes :

« (...) de tous les peuples d'Asie, les Gaulois sont réputés les plus belliqueux. C'est au milieu des peuples les plus pacifiques qu'est venue s'établir cette nation farouche, après avoir couru le monde entier. Stature gigantesque, longs cheveux roux, larges boucliers, épées démesurées, chants guerriers au moment de charger l'ennemi, hurlements, trépignements terribles, cliquetis d'armes et de boucliers heurtés d'après un usage national, tout semble combiné chez eux pour inspirer la terreur. »²⁵¹

Cet extrait résume parfaitement l'intimidation physique et psychologique générée par les Celtes, insurmontable pour des armées faites d'hommes nerveux et insuffisamment préparés à ce genre de pression. Naturellement, Tite-Live accroît la sauvagerie celte pour justifier les

²⁴⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 154.

²⁴⁵ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 78.

²⁴⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 197-199.

²⁴⁷ Plin., *H. N.*, XXX.4.1.

²⁴⁸ Caes., *G.*, II.30.

²⁴⁹ Caes., *B. A.*, LX.5-6.

²⁵⁰ MULLIGAN, 2005, p. 1, 9.

²⁵¹ Liv., XXXVIII.17.2-5.

actions militaires entreprises contre ces derniers, et grandir la réputation ceux qui en sont venus à bout et leurs nobles familles. Néanmoins, il s'agit manifestement aussi de ce que les Celtes cherchent à provoquer – ils n'envahissent pas que les territoires, mais également les esprits. En effet, il est préférable de gagner en combattant le moins possible, pour minimiser le risque envers sa vie. D'après Tacite les Calédoniens emploient des chants pour élever leur moral et intimider celui de leurs ennemis, et les plus téméraires d'entre eux adressent des défis à leurs adversaires – bien qu'il soit difficile d'affirmer s'il s'agit d'une reprise de *topos* préexistants ou une description fiable de pratiques guerrières insulaires du I^{er} siècle de notre ère.

Diodore de Sicile explique quant à lui qu'en se grandissant eux-mêmes, les guerriers celtes rabaissent leurs ennemis²⁵² : plus qu'un simple signe d'agressivité, c'est un défi adressé aux adversaires les plus hardis. Ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et leurs propres vertus, tout en adressant des insultes à leur opposition qu'ils traitent de lâche²⁵³. Ce procédé se retrouve dans la littérature gaélique – avant leur duel, Fer Diad et Cú Chulainn s'insultent, se dévalorisent et se menacent. Pour des individus aux codes culturels celtiques, cela renvoie à la culture de l'honneur : Fer Diad rappelle que Cú Chulainn était son valet lorsqu'ils s'entraînaient avec Scáthach²⁵⁴ et le demi-dieu répond qu'il est déçu du manque d'honneur de son adversaire qui sacrifie ainsi leur amitié pour le compte de Medb²⁵⁵. Dans le schéma que décrivent Diodore et les récits gaéliques, un duel relevant de l'image et de la réputation précède l'affrontement physique.

Ceci s'inscrit dans une culture de l'éloquence, voire d'une sorte d'oralité combative. L'importance culturelle de la parole chez les Celtes, et le lien entre des prouesses des armes et des mots, est fait dès le II^e siècle av. J.-C. par Caton l'Ancien, qui rapporte que les Gaulois cultivent avant tout l'art militaire et l'art oratoire²⁵⁶. Diodore de Sicile ajoute à cette notion le trait que les Gaulois parlent peu et par énigmes, pour laisser deviner ce qu'ils veulent dire, ce qui accomplit le double objectif de se grandir soi-même et de mettre son interlocuteur en difficulté²⁵⁷. Là où cela peut être du domaine de l'exagération pour appuyer l'altérité des peuples celtes, il n'est pas le seul à dresser le portrait d'une société valorisant les duels oraux et l'éloquence. Chez Ammien Marcellin, les Gaulois « ont presque toujours dans la voix des

²⁵² CUNLIFFE, 2006, p. 111.

²⁵³ DS., V.29.

²⁵⁴ Scáthach est une femme guerrière de la mythologie gaélique qui enseigne tous les types de combat à certains héros, dont Cú Chulainn et Fer Diad.

²⁵⁵ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 144-149.

²⁵⁶ BRUNAU, 2020, p. 11.

²⁵⁷ DS., V.31.

tons menaçants et terribles »²⁵⁸. Le lien entre martialité et oralité se retrouve ici aussi chez les Celtes insulaires, et pas que lors des joutes verbales avant certains combats. Lors d'une longue description d'une armée ulate, Fergus mac Róich critique durement un des jeunes chefs, qui bégaye lors de son discours à ses hommes, malgré le fait qu'il ait reconnu ses capacités guerrières (qui ne le protègent donc pas de ce genre de critique)²⁵⁹. Le Cycle ossianique reprend cette thématique également, avec la mention que l'éducation de Fionn mac Cumhaill comprend tant la chasse et la guerre, que l'expression et l'éloquence²⁶⁰.

Tous leurs adversaires ne seront pas sensibles à cela, ceci dit. Cela est illustré par le biais du regard que porte Denys d'Halicarnasse sur ce rituel de pré-bataille, qui porte le célèbre nom de *tumultus gallicus*²⁶¹ dans un discours qu'il prête à Camille pour motiver ses hommes :

« En effet, pas même leurs tentatives d'effrayer leurs ennemis avant le combat ne devraient vous inquiéter, comme si nous étions nouveaux à l'art de la guerre. (...) Ils caracolent maladroitement, brandissent leurs armes inutilement, frappent leurs boucliers, et toutes les autres démonstrations de confiance barbare et insensée, à travers les gestes comme les sons, ponctués de menaces envers leurs adversaires – quels avantages est-ce que cela représente pour ceux qui attaquent bêtement, et quelle peur pour ceux qui tiennent calmement leur position face au danger ? »²⁶²

Ce genre de source a néanmoins ses biais, puisque le texte de Denys d'Halicarnasse ne cherche aucunement à comprendre le peuple dont il parle. Bien entendu, le constat qu'il tire est plus facile à émettre à l'écrit et loin du champ de bataille, mais il faut souligner qu'effectivement, ce genre de guerre psychologique a ses limites : une armée suffisamment disciplinée ou endurcie peut garder son sang-froid, voire leur opposer un contre-choc encore plus violent. Tout en gardant à l'esprit la tendance gréco-romaine à l'exagération, ce serait une erreur de reléguer la description des physiques gaulois à de l'hyperbole pure : un champ de bataille du III^e siècle av. J.-C. a été retrouvé à Ribemont-sur-Ancre, avec notamment les ossements de cinq cents hommes, en grande majorité de jeunes adultes. La taille moyenne est d'un mètre soixante-treize et plusieurs atteignent le mètre quatre-vingt. Ils sont bien nourris et possèdent une forte musculature²⁶³.

La fierté du corps et des prouesses physiques chez les Celtes se manifeste dans la nudité de certains guerriers, que Cunliffe interprète comme rituelle²⁶⁴ – contrairement à Polybe qui

²⁵⁸ Amm., XV.12.2.

²⁵⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 202.

²⁶⁰ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 15.

²⁶¹ BRUNAUX, 2020, p. 38.

²⁶² DH., XIV.9.4.

²⁶³ BRUNAUX, 2020, p. 90.

²⁶⁴ CUNLIFFE, 2006, p. 109.

affirme dans sa description des guerriers gésates²⁶⁵ qu'il s'agit d'une manière de ne pas être gêné par les vêtements qui se retrouveraient pris dans des ronces²⁶⁶. Bien que Polybe s'appuie sur Fabius Pictor, qui était présent à Télamon²⁶⁷, peut-être est-ce là davantage son interprétation personnelle. Diodore de Sicile semble quant à lui peut-être plus juste en disant que combattre vêtu d'une ceinture seulement démontre le mépris de la mort²⁶⁸. Il est particulièrement intéressant que Polybe décrive ces guerriers nus hormis leur armement comme postés aux premiers rangs : de prime abord, cela ressemblerait presque davantage à un déploiement romain avec devant les jeunes moins bien équipées, prêtes à se replier si nécessaire et les vétérans lourdement armés derrière. Mais cette interprétation ne serait pas en phase avec la place de la martialité dans la culture celtique, tout comme il serait absurde de considérer à l'inverse ces guerriers comme suicidaires. Il est probablement plus pertinent d'y voir une preuve que les Celtes ont conscience de l'importance de la psychologie et de l'intimidation. Mettre en première ligne des soldats déterminés, impavides face au danger du fait de leur nudité et étranges peut être une manière d'apeurer les premiers rangs adverses, de provoquer une déroute et d'emporter le reste de l'armée.

Cette pratique est aussi attestée par l'iconographie, comme sur la frise de Civitalba (Ombrie) aujourd'hui exposée au musée d'Ancône, qui montre deux Celtes nus en armes²⁶⁹. On a également retrouvé un guerrier se battant nu contre des Étrusques sur un vase d'Étrurie du Sud du début du IV^e siècle av. J.-C.²⁷⁰, des sculptures comme le Gaulois nu mourant datant du règne d'Attale I^{er} de Pergame²⁷¹ et une stèle funéraire du V^e siècle av. J.-C. où un Gaulois nu combat un cavalier Étrusque en armure²⁷². Brunaux est en désaccord avec l'idée d'une nudité guerrière littérale et la considère comme une forme de *topos*, même dans le cas des Gésates. Il voit la ceinture décrite par Diodore comme une sorte de lambrequin semblable à celui du guerrier de Roquepertuse²⁷³. La conclusion semble quelque peu hâtive, surtout qu'à tous ces exemples s'ajoutent des statues celtibériques en bronze montrant ce même phénomène de guerrier en armes héroïsé dans sa nudité²⁷⁴. De plus, c'est également illustré dans les récits irlandais, lorsque les hommes d'Ulster sont motivés au combat par Láeg, l'aurige de Cú

²⁶⁵ BRUNAUX, 2020, p. 235.

²⁶⁶ Pol., II.28.7-8.

²⁶⁷ BRUNAUX, 2020, p. 236.

²⁶⁸ DS., V.29.

²⁶⁹ CUNLIFFE, 2006, p. 29.

²⁷⁰ BRUNAUX, 2020, p. 236.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 237.

²⁷² *Ibid.*, p. 239.

²⁷³ BRUNAUX, 2004, p. 59-60.

²⁷⁴ MALLORY, 2006, p. 264.

Chulainn. Ils sont si prêts à en découdre qu'ils sont entièrement nus sauf pour leurs armes. Leur destination étant vers l'ouest, ceux dont les tentes s'ouvrent vers l'est les traversent en ligne droite plutôt que d'en faire le tour²⁷⁵. Cela pourrait donner un indice quant à la signification de la nudité. Les guerriers sont entièrement dévoués à leur mission guerrière et débarrassés de leurs attaches au monde extérieur, et leurs adversaires s'en rendent au moins partiellement compte. Lorsqu'ils s'élancent vers les rangs ennemis, leur tenue décuple la charge mentale déjà considérable qu'induit le combat rapproché. La nudité guerrière se retrouve également dans le Cycle d'Ulster. Le personnage de Cethern mac Fintan est le plus représentatif de ceci lorsqu'il attaque le campement de l'armée de Medb pour permettre à Cú Chulainn de se remettre de ses blessures après avoir combattu Fer Diad :

« Un homme sauvage, entièrement nu, dans un char s'approche (...), sans armes, sans armure du tout sauf un pieu de fer en main. (...) Ainsi arriva Cethern fils de Fintan, et le camp et sa garnison furent si surpris qu'il blessa tous autour de lui dans toutes les directions et de tous les côtés et ils le blessèrent dans toutes les directions et de tous les côtés. »²⁷⁶

À son retour à l'armée d'Ulster, ses organes et entrailles à l'air libre, le talentueux Fingin est appelé à la demande de Cú Chulainn pour traiter ses blessures après que Cethern ait tué à mains nues les quinze médecins précédents ayant refusé de le guérir car ils considéraient son cas trop grave. Fingin lui donne le choix d'être malade un an pour se rétablir, ou pouvoir encore combattre trois jours au terme desquels il mourra. Il choisit la deuxième option, et son corps est immergé dans un chaudron de moelle et de chair animale pour que ses blessures les « boivent » et se referment. Il est recousu avec de la peau de bétail, et les plaies béantes de son torse sont bouchées grâce à des morceaux de son char. Une fois prêt il cherche à tuer les chefs de l'armée coalisée mais est attiré dans une embuscade et massacré par des centaines de guerriers, non sans avoir tué Manè, le fils d'Ailill et Medb, suite à un prodigieux lancer de son bouclier²⁷⁷. Cethern représente une singulière intention de tuer l'ennemi, et sa détermination implacable dépasse même celle de Cú Chulainn – un demi dieu incarnant l'idéal guerrier celtique. Sa nudité n'est certainement pas une coïncidence et pourrait représenter son abandon total de sa vie en dehors du combat. Cette interprétation est soutenue par le récit de la quête de Conaire pour conquérir le trône de Tara, qui commence par l'abandon de ses vêtements²⁷⁸. Cette pratique n'est toutefois pas exclusive à des héros. Lorsque Láeg, le cocher de Cú Chulainn, motive les hommes d'Ulster pour la bataille finale du récit de la *Táin Bó Cuailnge*, les guerriers sont si déterminés et prêts

²⁷⁵ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 223.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 170.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 171-177.

²⁷⁸ MULLIGAN, 2005, p. 11.

à en découdre que ceux dont les tentes s'ouvrent vers l'est les traversent en les déchirant pour aller vers l'ouest sans en faire le tour et se détourner de leur objectif. Ces hommes sont décrits comme étant entièrement nus hormis leurs armes²⁷⁹.



Figure 7: La frise de Civitalba, datant du II^e siècle av. J.-C., montre des scènes de pillage par des guerriers gaulois, emportant des cruches et des amphores. La nudité des guerriers n'est pas une généralité, ce qui n'en fait donc pas une simple convention artistique. La représentation détaillée de torques, de saillons et de vêtements sur les guerriers habillés pourrait indiquer qu'il s'agit d'une image réaliste des guerriers gaulois de cette époque et cet emplacement (d'après POUX, 2000)²⁸⁰.

Du vacarme à la nudité, il y a une volonté d'induire et amplifier un état second (ou au moins le suggérer de manière suffisamment convaincante pour provoquer une réaction de doute voire de panique chez l'adversaire), poussé par l'adrénaline et la légitimation culturelle et cultuelle de se livrer à des actes de violence. Ceci relève d'une altérité cultivée par les guerriers celtes, dont l'assimilation socio-culturelle répétée à des animaux sauvages engendre une

²⁷⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 223.

²⁸⁰ POUX, 2000, p. 326.

méfiance parmi les leurs également²⁸¹. L'idée d'une classe sociale « autre » est illustrée chez César, qui rapporte que chez les Gaulois il est tabou pour un homme d'être en présence de son fils en public si celui-ci est trop jeune pour porter des armes²⁸². L'idée d'isolement voire de renaissance pour incarner le guerrier semble être importante. Dans ce contexte, la nudité guerrière pourrait représenter l'aboutissement d'une notion de dépassement de soi. L'homme en armes devient un guerrier, qui n'est pas un individu comme les autres. Il est investi d'un pouvoir qui le dépasse et ne peut être entouré que de semblables²⁸³. La nudité reviendrait donc à renoncer aux liens avec la vie normale, tout en constituant un parallèle avec l'assimilation animale (particulièrement canine et lupine) très présente dans la construction de l'identité sociale du guerrier celte²⁸⁴. L'écart social entre les guerriers et la société qu'ils habitent est un thème récurrent du Cycle ossianique. C'est illustré par le biais des tensions entre un groupe de guerriers endurcis à la fois protecteurs et prédateurs, la Fianna, et les institutions dont ils vivent par le biais de tributs et de traités qui finissent par les rejeter au profit d'un pouvoir moins héroïque ou immédiatement puissant, mais plus stable²⁸⁵. Ceci est représenté de manière très littérale par la *ríastrad* de Cú Chulainn, c'est-à-dire les contorsions et déformations monstrueuses qui accompagnent son état second et sa folie guerrière. Dans cet état, il dépasse ses propres bornes physiques mais aussi morales, ce qui nuance son statut de héros en faisant de lui une représentation du désordre et l'imprévisibilité des guerriers indépendants²⁸⁶. Cette dualité narrative qu'incarne Cú Chulainn, lui-même l'objet d'une renaissance héroïque dans son adoption de ce titre guerrier et animalisant (« le chien de Culainn »²⁸⁷) au détriment de son nom de naissance Sétanta, représente l'ambiguïté et les nuances de l'identité d'un guerrier celtique dans son rapport à ses semblables et ses ennemis. L'altérité des guerriers dans ces récits est visible dans leur héroïsation qui est surnaturelle, narrative, mais aussi partielle et pas entièrement positive comme des héros de tradition chrétienne, où des personnages comme Cú Chulainn ou Fergus mac Róich sont des forces de la nature capables de d'engendrer une destruction immédiate que l'on peut au mieux détourner, mais pas réellement arrêter à moins

²⁸¹ MONETTE, 2013, p. 80.

²⁸² Caes., G., VI.18.

²⁸³ BRUNAUX, 2004, p. 86.

²⁸⁴ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 30-33.

²⁸⁵ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 15, 202.

²⁸⁶ ERNI, 2013, p. 53-55.

²⁸⁷ Il s'agit là de la traduction communément acceptée, mais dans *Myth, Legend, and Romance: An Encyclopaedia of Irish Folk Tradition* (1991), le folkloriste irlandais Dáithí Ó hÓgáin suggère une interprétation différente. Il avance que même si *cú* veut littéralement dire « chien » en gaélique, il était utilisé au sens figuré en vieil irlandais pour dire « guerrier » ; donc puisque *cul* est un terme archaïque pour dire « char », son nom serait plutôt à traduire comme « guerrier en char ».

d'être un de leurs semblables²⁸⁸. Une exception à ce schéma est le personnage de Diarmuid dans le Cycle ossianique. Il combat toute la journée avant de succomber à une folie guerrière, qui pour lui ne relève pas d'une forme de préparation en amont mais repose au contraire sur la durée du combat²⁸⁹, ce qui constitue une inversion de la caractérisation habituelle d'un Celte en armes.

Un passage particulièrement imagé sur l'intimidation par le biais d'une apparence déconcertante vient de Diodore de Sicile. Selon lui, les Gaulois s'hérissent les cheveux grâce à « une lessive de chaux, ils les retirent du front vers le sommet de la tête et la nuque, de sorte qu'ils ont l'aspect de Satyres et de Pans. Grâce à ces moyens, leurs cheveux s'épaississent tellement qu'ils ressemblent aux crins des chevaux²⁹⁰. » Comme pour les banquets, un parallèle se dessine avec certains passages de littérature insulaire, ce qui indiquerait une croyance antérieure, un ancêtre commun, qui mène à des variantes continentales et insulaires. Lors de la *ríastrad* de Cú Chulainn, ses cheveux deviennent des épines dangereuses au bout desquelles se dresse une goutte de sang²⁹¹. Lors de cette même contorsion, de son front émane la *lon laith*, ou « lumière du champion », tout en étant entouré d'une brume de sorcellerie. Le protagoniste principal du Cycle ossianique, Fionn mac Cumhaill, est pris d'un effet semblable lorsqu'il fait face une redoutable armée : « Alors que l'ennemi regardait Fionn leurs cœurs se remplirent de terreur, car autour de sa tête brille la lumière rouge de la bataille, et parfois la forme d'un serpent enflammé se tord et se contorsionne autour de lui (...). »²⁹²

Comme il sera abordé plus tard, l'étude des aspects psychologiques, voire psychiatriques du conflit sont le fruit de recherches récentes. La considération médicale de ces maux est de ce fait absente des récits de l'époque, et en tirer des conclusions est compliqué par la différence d'armement et de mentalité envers la violence entre l'Antiquité et aujourd'hui. Bien que pour des raisons matérielles et culturelles des témoignages plus récents ne sont pas parfaitement transposables aux réalités du combat tel qu'il était pratiqué par les Celtes antiques, certains de leurs aspects sont pertinents pour remarquer certaines vérités quant à l'état d'esprit nécessaire pour faire face à la possibilité imminente de combattre, tuer et être tué.

Tout d'abord, il faut se confronter à une réalité inconfortable : même si l'acte de tuer à la guerre est pour beaucoup un dernier recours particulièrement désagréable, ce n'est pas le cas

²⁸⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 200-201.

²⁸⁹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 114.

²⁹⁰ DS., V.28.

²⁹¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 115.

²⁹² *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 200.

de tous. Le philosophe Glenn Gray, membre des services de renseignements américains lors de la Seconde Guerre mondiale, écrit ceci à propos de l'accoutumance à la violence : « “Joie” est certainement un mot insuffisant pour désigner la satisfaction que les hommes ressentent lorsqu'ils sont possédés par le désir de détruire et tuer leurs semblables... Des milliers de jeunes qui ne pensaient pas avoir cette pulsion en eux ont appris la folle excitation de détruire. »²⁹³ Ce même constat peut être envisagé, voire même exacerbé, pour des guerriers antiques entourés de semblables ayant déjà tué (ou au moins combattu réellement) et baignés dans une culture qui valorise l'héroïsme belliqueux. Il semblerait que beaucoup d'hommes ordinaires des Guerres mondiales et de la Guerre du Vietnam, une fois que l'entraînement leur avait permis de dépasser l'hésitation initiale, aient été surpris de la facilité à tuer. Le psychiatre américain Theodore Nadelson le confirme : chez certains cela provoque même une réaction semblable à une excitation sexuelle ou une extase provoquée par la prise de drogues. Nadelson insiste toutefois sur le fait que cette aisance dans la violence ne protège en rien de séquelles psychologiques²⁹⁴.

Un potentiel point de vue celtique sur les séquelles du combat sera abordé plus bas. Toutefois, l'efficacité de la désensibilisation de certains à la tuerie est à considérer. En effet, là où les Celtes mettent en avant leurs meilleurs éléments, une armée romaine des modèles dits « polybiens » ou « camiliens » les tient en réserve – donc au premier impact le meilleur des Celtes se heurte aux plus inexpérimentés des Romains. Cela peut en partie expliquer l'efficacité des Celtes dans les opérations à plus petite échelle²⁹⁵, dans lesquelles les Romains n'ont pas la profondeur de rangs nécessaire pour temporiser le choc (comme en 295 av. J.-C. lors de la bataille de Camerinum par exemple, prélude à la bataille de Sentinum²⁹⁶). De même, cela a pu jouer dans l'évolution de l'équipement des premiers rangs romains vers le duo *pilum/gladius*, genèse de ce qui est aujourd'hui associé à la panoplie typique d'un légionnaire romain. Sans résumer le sujet à cela, cette évolution peut être perçue comme une manière de contrer des peuples comme les Celtes qui comptent fortement sur un choc initial dévastateur.

Bien entendu, la réalité du combat depuis la Grande Guerre peut rendre l'acte de tuer moins personnel, du fait de l'utilisation majoritaire d'armes à feu, bien que certains témoignages puissent être utiles. Henry de Man, qui a combattu dans la Première Guerre mondiale, dit : « Un jour (...) j'ai tiré droit dans un campement ennemi, j'ai vu des corps et morceaux de corps voler dans les airs, et j'ai entendu les cris désespérés des blessés et rescapés.

²⁹³ JONES, 2006, p. 230.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 229-230.

²⁹⁵ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 24, 132, 172, 183.

²⁹⁶ Pol., II.19.5.

J'ai dû admettre à moi-même que c'était un des moments les plus heureux de ma vie. »²⁹⁷ Là où l'armement des Celtes ne permet pas de reproduire ce qui est mentionné ici, peut-être qu'une telle satisfaction devant une armée ennemie en déroute, son campement prêt à être pillé serait envisageable – un triomphe atteint grâce à des communautés et des familles combattant ensemble. Ce genre de cadre est certainement un des moyens les plus efficaces d'atténuer les traumatismes pouvant résulter d'affrontements de la sorte.

Toutefois, lorsque les vétérans britanniques de la Première Guerre mondiale sont rentrés chez eux, ils ont eu du mal à se réintégrer dans la société, notamment à cause d'un ostracisme social induit par le fait qu'ils avaient tué²⁹⁸. Un parallèle s'impose, entre cela et la catégorisation du guerrier vis-à-vis du reste de la société comme une personne « autre » nécessitant parfois un isolement, voire une renaissance— ce que l'on retrouve dans les écrits de César jusqu'au cycle ossianique²⁹⁹. Cette récurrence, qui n'est absolument pas exclusive aux Celtes, pourrait être une manière de mitiger les traumatismes des survivants, comme par exemple la culpabilité d'être revenu lorsque ce n'est pas le cas d'un ou plusieurs camarades.

²⁹⁷ JONES, 2006, p. 233.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 246.

²⁹⁹ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 36-37.

c) Un violent prélude : le tiraillement

L'écart entre deux forces armées invite à deux cas de figures : qu'elles se rapprochent, ou que leur affrontement se fasse initialement avec des armes à distance. Les sources gréco-romaines n'abordent que peu les tirailleurs celtiques, cette lacune étant peut-être due à un biais historiographique où les textes cherchent à mettre en lumière les actions décisives de batailles majeures, ce qui occulte les nombreuses actions préalables qui ont dû avoir lieu, dont le tiraillement fait partie. Le peu de références à cette manière de combattre négligée par les sources et plus généralement la considération historique comparé au corps à corps sans compter la rareté de mobilier militaire pertinent, pourrait indiquer une importance moindre de cette fonction de tirailleur. Pour trouver la place des tirailleurs au sein de la pratique martiale celtique il sera question d'aborder leurs armes – et par extension ce qu'ils apportent sur le champ de bataille, leur application au combat, qu'il faudra éclaircir avec des hypothèses quant à leur considération sociale, avant d'utiliser une démarche d'archéologie expérimentale pour mettre en perspective le corpus parfois lacunaire sur le sujet.

🌀 Une présentation des tirailleurs celtiques

Est désigné ici comme « tirailleur » un guerrier ou soldat qui a comme fonction première de combattre à distance (un tirailleur peut porter un couteau ou une massue pour ne pas être démuné en cas d'urgence sans pour autant compromettre son rôle de combattant à distance), au sein d'une formation nette comme dispersée, ou en tant qu'individu. Leur utilisation passe de la guérilla et des attaques spontanées sur des groupes d'ennemis isolés à une présence lors de batailles rangées, par le biais d'actions préliminaires pour jauger ou affaiblir un adversaire, ou l'immobiliser et le démoraliser grâce à une pression constante. Il existe de nombreux termes antiques pour désigner des armes de jet, ce qui est illustré dans une énumération chez Aulu-Gelle, qui comprend des noms comme *phalarica*, *soliferrea*, *spari*, *tragulae*, *scorpii*, *veruta* ou *cataeiae*³⁰⁰. Ces termes peuvent être difficiles à traduire nettement, d'autant plus qu'Aulu-Gelle ne cherche qu'à rapporter des noms, donc là où certains sont peut-être des termes techniques se référant à des armes précises, d'autres peuvent être des termes usuels interchangeables. La mention de la *cataeia* est reprise chez Isidore de Séville, qui en fait un bâton de lancer en citant

³⁰⁰ A. Gell., X.25.

Horace et Virgile. D'après lui, il s'agit d'une arme gauloise fait d'un bois très dense, qui se lance à courte portée mais frappe très violemment – et serait capable dans les mains d'un lanceur particulièrement adroit de revenir à son point de départ à l'image d'un boomerang³⁰¹. Cette curieuse arme, peut-être exclusivement utilisée à la chasse, n'est pas mentionnée dans le corpus de récits sur le sujet des Celtes en guerre, et illustre de ce fait la nécessité de regrouper notre attention vers des familles majeures d'armes de jet. Les tirailleurs celtiques peuvent ainsi être divisés en trois catégories majeures d'équipement : javeliniers, archers et frondeurs.

Le javelot est l'arme qui brouille le plus la distinction entre arme de jet et de corps à corps, car il peut être utilisé comme une lance de fortune si le besoin se présente³⁰². De fait, il ne suffit pas qu'un fer d'arme d'ast soit de petite taille pour être identifié avec certitude comme appartenant à un javelot, ce qui complique l'identification de ceux-ci parmi le mobilier militaire retrouvé. Certains bois sont identifiés depuis longtemps comme étant plus appropriés quant à leur utilisation comme hampe de javelot. Homère évoque des lances et javelots en frêne dans le contexte de la guerre de Troie³⁰³. Ovide³⁰⁴ et Théophraste³⁰⁵ mentionnent des hampes en cornouiller pour la chasse et la guerre. Alliant souplesse et résistance, le frêne, le cornouiller ou encore l'if sont parmi les bois les plus appréciés pour faire des javelots, bien que d'autres moins aptes comme du sapin peuvent être utilisés³⁰⁶. Il semblerait également que les hampes puissent être de tailles différentes, pour des questions d'utilisation ou peut-être de préférence personnelle³⁰⁷.

La portée réduite du javelot est quelque peu équilibrée par le poids du projectile, mais peut être compensée par l'utilisation d'un propulseur. Le principe d'un propulseur étant connu depuis la préhistoire, son itération antique est une cordelette en cuir (*amentum*, ἀγκῶλη), utilisée par les armées méditerranéennes mais, selon Strabon, pas par les Celtes³⁰⁸. Tite-Live mentionne qu'à la bataille de Magnésie du Sipyle en 189 av. J.-C. l'humidité nuit à l'efficacité et relâche les arcs, les frondes et les propulseurs des javelots³⁰⁹. En raison de leur climat plus septentrional cette mention pourrait expliquer non seulement pourquoi les Celtes n'utilisent pas de propulseur

³⁰¹ Isid. Sév., *Etym.*, XVIII.6.5.

³⁰² De la même manière d'ailleurs qu'une lance peut être utilisée comme un javelot de fortune, avec des résultats variables en fonction de la morphologie de l'arme.

³⁰³ Hom., *Il.*, XXII.328.

³⁰⁴ Ov., VII.661.

³⁰⁵ Th., *H. P.*, III.12.1-2.

³⁰⁶ KLEJNOWSKI, 2015, p. 74.

³⁰⁷ DESCROIX, 1948, p. 310-311.

³⁰⁸ Str., IV.4.3.

³⁰⁹ Liv., XXXVII.41.4.

mais aussi la sous-représentation militaire de l'arc chez leurs tirailleurs, au profit de la fronde qui est bien plus facile à garder au sec. Or, à moins que les javelots ne soient imbibés d'humidité et détendent ainsi les propulseurs, si l'on peut préserver une fronde des éléments la même chose est possible pour ledit propulseur. De plus, l'absence de témoignage de ce genre de difficulté chez les armées de Hannibal ou César rend cette explication insatisfaisante pour élucider entièrement ce mystère. Le contact prolongé entre des forces armées celtiques et leurs voisins ou employeurs romains, grecs, étrusques ou carthaginois rendent l'idée que les tirailleurs celtes ne connaissent pas le propulseur d'autant plus improbable. D'après les expérimentations de Grzegorz Klejnowski, le propulseur permet de faire passer le lancer d'un javelot de guerre de 31,7 à 56,1 mètres de distance³¹⁰, un avantage tout de même considérable. De fait, il pourrait s'agir tout simplement d'une erreur de la part de Strabon, ou que les Celtes ont une raison particulière de ne pas s'en servir – peut-être parce que l'utilisation d'un propulseur réduit la cadence de tir par rapport à un lancer à la main. Ceci amènerait à la conclusion que les javeliniers celtiques comptent sur la vitesse de la succession de leurs lancers. Même sans propulseur, les javelots gaulois sont très dangereux, étant capables par exemple de traverser le bouclier du centurion Titus Pullo jusqu'à se planter dans sa ceinture³¹¹. Notons par ailleurs que les armes d'hast de mauvaise qualité, de fabrication non soignée et manifestement rapide, se multiplient lors de La Tène finale. Par opposition aux dépôts de la fin du IV^e siècle jusqu'au milieu du II^e siècle av. J.-C., les armes déposées sont principalement des javelots légers (ou des lances aux fers étonnamment petits) de mauvaise qualité, ce qui pourrait refléter un élargissement du recrutement poussé par l'urgence du danger que représentent les expéditions des Cimbres et des Teutons, ou les campagnes de Jules César³¹².

³¹⁰ KLEJNOWSKI, 2015, p. 78-80.

³¹¹ Caes., *G.*, V.44 ; remarquons néanmoins que ces lancers ont lieu après que Pullo ait lancé son *pilum* avec assez de force pour tuer, ce qui suggère au moins que c'est un lancer de courte portée, si ce n'est qu'il s'agit d'un javelot plus lourd, utilisé par des combattants au corps-à-corps avant de venir au contact, plutôt qu'une arme de tiraillement, mais il est impossible de savoir.

³¹² BATAILLE et al., 2015, p. 134-135.



Figure 8: L'utilisation d'un propulseur ajoute, d'une manière semblable à la fronde, une articulation au bras et permet de lancer un javelot beaucoup plus loin qu'à la main. Il semblerait étrange que les Celtes se priveraient de cet outil, laissant deux possibilités : soit ils ont une raison jusque lors inconnue de ne pas s'en servir, soit ce qu'en dit Strabon est incorrect et ils s'en servent. (d'après les expérimentations dans KLEJNOWSKI, 2005³¹³)

³¹³ KLEJNOWSKI, 2015, p. 82.

Les archers celtiques sont plus difficiles à attester pendant la plupart de la période de La Tène. Ils ne sont pas mentionnés dans les textes avant La Tène finale, et les plus grands dépôts de pointes de flèches avant le I^{er} siècle av. J.-C. sont composés de pointes trilobées en bronze chez les Celtes danubiens d'un type commun avec les Scythes³¹⁴, une exception puisque de manière générale les pointes de flèches sont rares dans les tombes celtiques³¹⁵. Cette surreprésentation pourrait amener à plusieurs conclusions. Cette proximité avec les Scythes aurait pu amener à leur recrutement comme mercenaires, ou à ce que leur influence amène ces Celtes eux-mêmes mettent un fort accent sur l'archerie parmi leurs rangs. Cette mesure reconnaît a priori un besoin martial auquel répond une utilisation d'archers inhabituellement répandue pour des Celtes, mais il est difficile d'identifier lequel, à moins que cette évolution ne corresponde à une sorte de syncrétisme vis-à-vis de la culture scythe qui valorise particulièrement cette arme, ce qui en ferait une évolution culturelle plutôt que strictement tactique. Il semblerait qu'à La Tène finale, les références à des combattants à distance se multiplient. Cela est illustré par exemple par les sources numismatiques, comme sur les pièces ambiennes et bellovaques dites « à l'archer »³¹⁶. Les rapports annuels de Jules César indiquent une utilisation grandissante d'archers, chez les Nerviens par exemple³¹⁷. Il rapporte que les archers sont très nombreux en Gaule³¹⁸, ce qui soulève la question de pourquoi ils ne sont pas mentionnés jusque-là, à moins qu'une culture ou une mode de l'arc se popularise ; ou que les conflits avec Rome soulèvent des problématiques auxquels les archers répondent mieux que d'autres tirailleurs. Ceux qui sont mentionnés le plus directement sont les Rèmes, auxquels César oppose des spécialistes crétois en 57 av. J.-C.³¹⁹ D'après G. Renoux, puisque les seules « populations » d'archers mentionnés par César sont les Rutènes et les Crétois, qui sont utilisés comme des auxiliaires experts en leur domaine, logiquement les Rutènes doivent être particulièrement compétents. Ce propos peut être nuancé par le fait que César cite aussi des archers numides³²⁰, qui n'ont pas du tout la même association historiographique à l'archerie. Les Numides sont certainement très compétents, leur présence dans l'armée de César en témoigne, mais leur mention rend la comparaison entre les Crétois et les Rutènes moins convaincante, et peut être que ces derniers ne sont donc pas plus efficaces que la moyenne.

³¹⁴ CUNLIFFE, 2006, p. 106.

³¹⁵ FERENCZ, 2010, p. 311.

³¹⁶ DELESTRÉE & DELPLACE, 1986, p. 19.

³¹⁷ Caes., *G.*, V.43.

³¹⁸ *Ibid.*, VII.31.

³¹⁹ RENOUX, 2006, p. 22

³²⁰ Caes., *G.*, II.7.

L'exemple le plus parlant de la mobilisation grandissante de tirailleurs lors de la Guerre des Gaules est par Vercingétorix, qui en 52 av. J.-C. demande à ce que tous les archers disponibles se rassemblent aux côtés de ses troupes³²¹. Le terme utilisé dans le texte latin étant « *sagittariosque* » il ne fait nul doute qu'il s'agit spécifiquement d'archers, non pas de tirailleurs en général. La rareté de mentions d'archers dans les armées gauloises avant ce recrutement de masse amène donc la possibilité qu'il s'agit de chasseurs ou d'individus sachant tirer formés au combat, qui viennent massivement s'ajouter aux tirailleurs utilisant déjà un arc sur le champ de bataille. Le fait que Vercingétorix ait insisté de la sorte sur l'approvisionnement de ses troupes en archers pourrait indiquer une efficacité particulière face aux Romains, ou à l'inverse qu'ils ne sont pas nécessaires face aux adversaires habituels des Gaulois, c'est-à-dire d'autres Gaulois ou des Germains, ce qui pourrait pointer du doigt l'équipement défensif supérieur des légionnaires comme étant le « problème » nécessitant une solution. Une autre possibilité serait que combattre les Romains implique une plus forte emphase sur la poliorcétique, auquel cas l'arc a deux avantages majeurs face à son alternative (en terme de distance et de quantité de munitions) : il est capable de tirer beaucoup plus efficacement en paraboles, et nécessite moins de place pour être tiré – deux qualités fondamentales lorsque l'on combat face ou avec des fortifications³²². Cela amène la suggestion qu'il s'agisse culturellement plutôt d'une arme de chasse, pour expliquer le fait qu'il semble inhabituel de faire face à tant d'archers gaulois, qui se montrent décisifs lors d'un revers romain près de Gergovie lors d'une attaque sur deux légions en camp par Vercingétorix, qui blesse un grand nombre de légionnaires³²³.

³²¹ Caes., *G.*, VII.31.

³²² Son désavantage majeur étant la difficulté de fabriquer des flèches en quantité satisfaisante pour une campagne militaire, comparé aux pierres et galets qui suffisent pour constituer des munitions de fronde efficaces, ce qui pourrait en partie expliquer la rareté de l'arc dans la panoplie guerrière celtique.

³²³ *Ibid.*, VII.41.

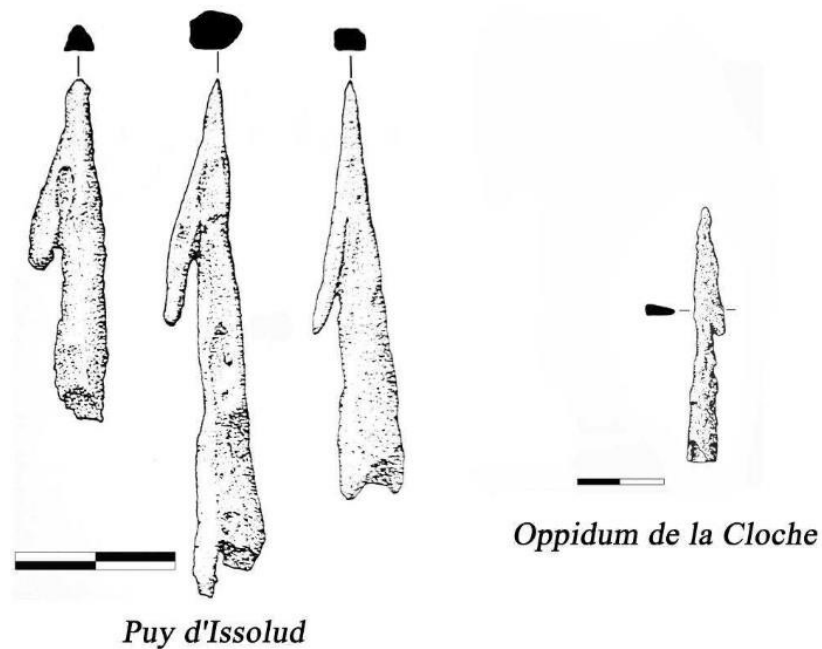


Figure 9: La plupart des pointes de flèches gauloises sont droites et simples, bien que certaines, comme celles-ci, possèdent une barbelure, la rendant plus dangereuse et surtout bien plus difficile à extraire d'un corps. Malgré leurs similarités, étant toutes à douille et une barbelure, ces pointes ont toutes une section différente (d'après RENOUX, 2006)³²⁴.

La fronde est une arme simple, qui multiplie l'efficacité d'un geste plus simple encore : lancer une pierre peut être très dangereux même à quelques dizaines de mètres, particulièrement face à une personne sans casque, et la fronde rajoute une articulation au bras comme un propulseur ou une fustibale avec l'avantage de pouvoir faire accélérer la pierre beaucoup plus vite, en mélangeant la force centrifuge (qui met l'arme en tension) et claquement (qui propulse le projectile en le faisant accélérer en une direction particulière). Plusieurs types de projectiles sont connus, les plus courants sont des pierres³²⁵, ou des balles en argile, qui peuvent être cuites ou non³²⁶. Les pierres de fronde sont connues principalement de sites d'*oppida*, étant identifiées comme telles car il s'agit de tas de pierres et galets lisses (ou lissés) disposés à des intervalles réguliers de fortifications. Il a été proposé que cette récurrence au sein d'*oppida* (qui peuvent compter jusqu'à 50 000 pierres identifiées comme des projectiles de fronde dans des *oppida* insulaires. Dans certains cas, il s'agit manifestement de galets venant de plages à proximité) pourrait suggérer que la forme de certaines fortifications vient d'une volonté d'optimiser l'angle de tir de frondeurs défendant la place-forte avec à la fois de larges angles de tir et des zones

³²⁴ RENOUX, 2006, p. 100.

³²⁵ DUVAL, 1959, p. 53.

³²⁶ *Ibid.*, p. 54.

plus restreintes qui concentrent des attaquants dans des passages étroits.³²⁷ Les balles de fronde en argile sont connues dans l'arsenal celtique dès la culture de Hallstatt, comme en témoignent des fouilles de 1942 sur les couches hallstattiennes du site de Gergovie, là aussi retrouvées en dépôts³²⁸. Ces balles peuvent être formées à la main, en les roulant sur la paume de la main ou sur une surface plate, afin d'atteindre de créer un projectile lisse et sphérique ou le plus souvent aérodynamique avec une forme biconique ou ovale avec des extrémités plus ou moins prononcées. De nombreux projectiles cuits de ce genre sont aussi présents à l'*oppidum* d'Entremont par exemple, notamment à proximité des remparts, indiquant une utilisation lors d'affrontements poliorcétiques³²⁹. Selon César, des balles en argile peuvent être chauffées suffisamment pour être utilisées comme projectiles incendiaires, ce que les Nerviens emploient pour mettre le feu aux tentes d'un campement romain qu'ils assiègent³³⁰. Des balles de fronde en plomb sont présentes sur les sites d'Entremont, Alésia, Glons et Thuin par exemple, mais sont plutôt associées avec la tradition de fronde méditerranéenne, et en l'occurrence sont le signe de conflits face aux légions. Notons que même si ces balles de plomb ont une forme similaire à celles en argile, témoignant d'une évolution convergente dans un but d'aérodynamisme, leurs extrémités sont plus pointues et marquées³³¹. La petite taille de ces projectiles a une incidence sur le rôle des frondeurs sur le champ de bataille, ce qui se vérifie chez Xénophon : il écrit que les Rhodiens sachant tirer des balles de plomb touchent leurs cibles plus loin que les archers perses, ou leurs frondeurs car ces derniers utilisent de très grosses pierres³³². Il s'agit là d'un calcul de préférences entre la dangerosité intrinsèque du projectile, et celle que ce dernier gagne grâce à une vitesse de vol et une portée bien supérieures. Une fois que la force nécessaire est imprimée dans le mouvement du projectile, par un mouvement de lancer ou de rotation, une fronde tire lorsqu'on lâche la sangle tenue, libérant ainsi le projectile. D'expérience personnelle, une grosse pierre est plus difficile à utiliser efficacement car elle exerce une force centrifuge plus élevée, nécessitant de tenir la fronde trop fermement pour être à l'aise lorsqu'on relâche la pression pour tirer.

D'après C. Harrison, la forme elliptique ou biconique que l'on retrouve sur des balles de fronde du monde celte jusqu'au Moyen-Orient rend les projectiles plus mortels face à des armures textiles ou en cuir puisque le danger vient de l'impact lui-même, non pas la capacité

³²⁷ TREVIÑO et WILCOX, 2000, p. 61, 72.

³²⁸ HATT, 1943, p. 97.

³²⁹ BENOÎT, 1968, p. 6.

³³⁰ Caes., *G.*, V.43.

³³¹ BRULET et LEPOT, 2018, p. 30-31.

³³² Xén., *An.*, III.3.16.

de pénétration³³³. Il est raisonnable d'affirmer que ce genre d'armure est la plus courante chez les Celtes, en raison du coût très élevé des protections en métal, et il suit que les balles de plomb soient répandues chez les Grecs et Romains, car plus souvent confrontés à des troupes plus lourdement armées, le principe venant d'être évoqué étant répété avec un projectile plus dense et dangereux pour contrer des armures plus résistantes. Les cibles principales des frondeurs celtes sont d'autres Celtes, des Germains, ou les premiers rangs des armées Romaines qui pendant des siècles ont des protections guère plus résistantes que les leurs. Leurs seules cibles suffisamment protégées pour justifier la production et l'utilisation de balles de plomb seraient des chefs, des vétérans ou des officiers. Surtout si l'on imagine un tiraillement utilisant des tirs de saturation ne cherchant pas à viser une cible en particulier, ce ne serait pas économiquement viable de produire en masse des projectiles en plomb plutôt qu'en argile. Les munitions les moins coûteuses sont bien sûr des pierres, mais leur forme et leur densité n'est pas toujours optimale.

En dépit de sa simplicité, la fronde est reconnue comme une arme dangereuse, remarquée comme telle dans le célèbre épisode de David et Goliath de la Bible, ou l'Énéide : « Mézence dépose ses javelots, saisit sa fronde stridente, en fait tournoyer trois fois autour de sa tête la lanière tendue et, d'un plomb qui a fondu en traversant l'air, il fend au milieu le front du jeune homme et l'étend mort sur le sable dont il recouvre une large place³³⁴. » Les armes de jet ne se prêtent que peu à la culture guerrière de La Tène, car que lorsque plusieurs personnes échangent des tirs il est difficile de savoir qui a tué qui, donc il y a moins de gloire à atteindre dans le combat. Malgré cela, la fronde est une arme fortement valorisée lors des récits héroïques irlandais, contrairement à l'arc qui est absent. Connla s'en sert pour assommer Connal Cernach³³⁵, et Cú Chulainn, l'archétype du parfait guerrier, tue des dizaines de guerriers de Medb et Ailill, dont l'aurige de ce dernier, Cuillius³³⁶. Dans le Cycle mythologique, le récit *Cath Maighe Tuireadh* (*La Bataille de Mag Tuired*³³⁷) raconte l'affrontement entre Lugh, le père de Cú Chulainn et l'équivalent du Lugus gaulois, et son grand-père Balor, le roi des géants maléfiques appelés Fomoirs qui possède un œil (on ne sait pas avec certitude s'il s'agit d'un troisième œil ou si Balor est un cyclope) au milieu du front qui paralyse et empoisonne des

³³³ WERNICK, 2014, p. 101.

³³⁴ Virg., *Æn.*, p. 214-215.

³³⁵ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 9.

³³⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 68.

³³⁷ Ce récit raconte la seconde bataille de Mag Tuired qui oppose les Tuatha Dé Danann (généralement considérés comme étant l'adaptation littéraire des dieux celtiques gaéliques) aux Fomoirs – la première, face aux Fir Bolg, faisant partie d'un récit différent.

armées entières. Au milieu de la bataille, lorsque quatre de ses hommes soulèvent l'immense paupière de son œil mortel, Lugh lui tire une pierre de sa fronde si fort que l'œil traverse l'arrière du crâne de Balor, retournant son effet sur les hommes se tenant derrière leur roi³³⁸. La ressemblance avec l'histoire de David et Goliath est évidente, et n'est pas sans rappeler le récit de son équivalent grec Hermès qui tue Argos (un géant aux nombreux yeux) avec un jet de pierre³³⁹. Ainsi, la fronde est l'arme de jet que l'on peut attester le plus souvent et certainement chez les Celtes, et est fortement représentée dans les exemples guerriers de la mythologie insulaire.

Un propulseur multiplie la force d'un javelot mais permet de garder un mouvement de lancer quasiment identique. L'arc supprime le besoin de lancer le projectile car une fois l'arme mise en action c'est sa morphologie qui imprime de la force au projectile. La fronde est dans une sorte d'entre-deux plus difficile à appréhender car son utilisation se distance d'un mouvement naturel de lancer mais nécessite un mouvement beaucoup plus complexe que bander un arc. De ce fait l'expérimentation gestuelle s'avère nécessaire pour quantifier l'impact potentiel de cette arme sur des cibles potentielles. Il est de ce fait pertinent de se pencher sur des tests conduits par la police israélienne, basés sur les tirs de quatre officiers de police doués dans l'utilisation de la fronde. Ils tirent avec des projectiles allant de boules en acier (faisant 57 à 227g) à une balle de golf (47g) en passant par des pierres (100-200g). Il y a un très haut potentiel traumatique sur des personnes non-protégées, avec des possibilités de fractures du tronc, des membres ou au visage. D'après ces tests, les projectiles asymétriques de plus de 100g sont les plus dangereux, pouvant briser des os à jusque 60m de distance et provoquer des blessures sérieuses à la tête à jusqu'à 200m. Les auteurs recommandent donc aux forces de police faisant face à des frondes de porter des protections anti-émeute intégrales et de se tenir à au moins 60m des frondeurs pour éviter les blessures sérieuses. De plus, porter des casques à visière à moins de 200m du danger est tenu comme obligatoire³⁴⁰. De très près, et jusqu'à 40-60m de distance, les projectiles pesant 50g ou plus représentent un danger important pour quelqu'un qui ne porte pas de protections³⁴¹.

³³⁸ *Cath Maighe Tuireadh (La Bataille de Mag Tuired)*, 133-135.

³³⁹ *Apd.*, I.132-133.

³⁴⁰ BOROVSKY et al., 2017, p. 3.

³⁴¹ *Ibid.*, 2017, p. 9.

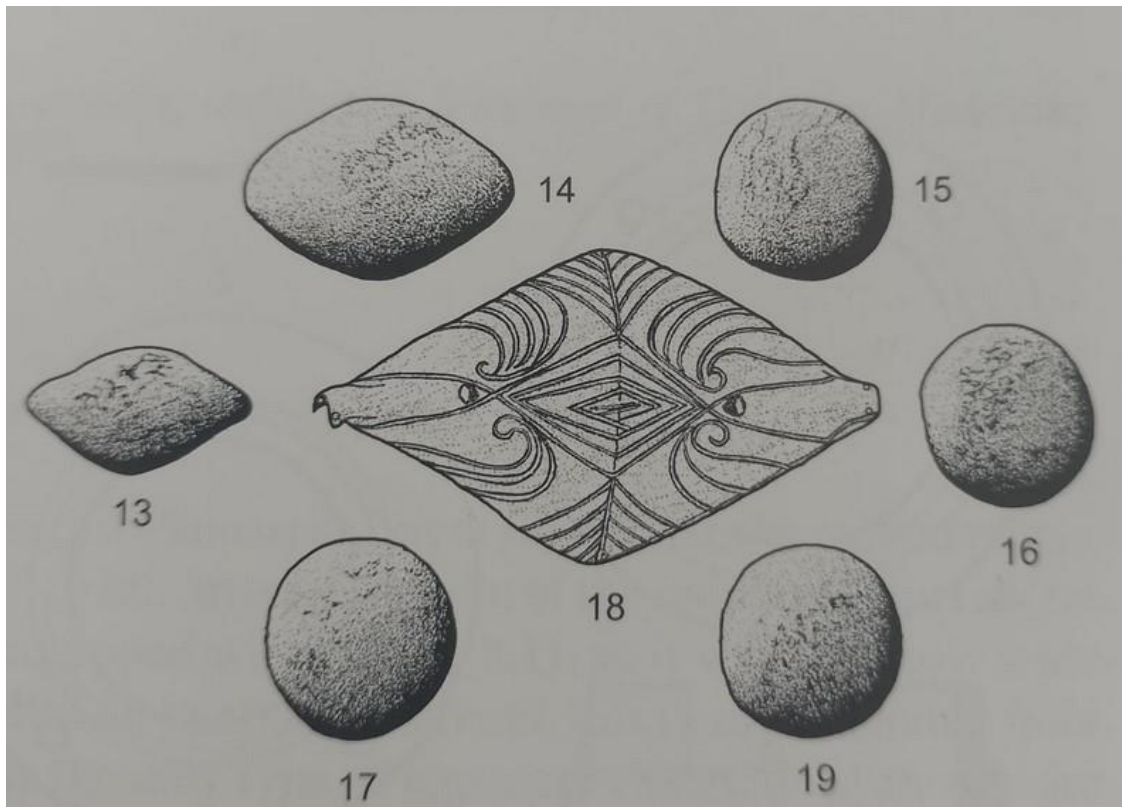


Figure 10: Des balles de fronde romaines en terre cuite du site de Vindolanda. Remarquons que comme chez les Celtes il existe des projectiles sphériques et biconiques ; mais aussi qu'une poche de fronde a survécu, faisant environ 10cm de long. Il s'agit là d'un rare exemple d'une arme de jet décorée, et soulève la question de si les frondes celtiques pouvaient l'être également (d'après BISHOP et COULSTON, 2006)³⁴².

☞ Forces et faiblesses des tirailleurs continentaux sur le champ de bataille

Deux des plus grandes batailles auxquelles ont participé des Celtes de La Tène, à Télamon (225 av. J.-C.) et au mont Olympe (189 av. J.-C.), montrent une certaine difficulté à l'égard du tiraillement.

À Télamon les Gésates sont décimés par une pluie de javelots contre lesquels ils ne sont pas suffisamment protégés en plus d'être surexposés par leur position avancée dans le déploiement gaulois³⁴³. Le texte pourtant détaillé de Polybe ne fait aucune mention d'une

³⁴² BISHOP & COULSTON, 2006, p. 89.

³⁴³ Pol., II.30.5-8.

réponse aux tirs romains, et une coalition de Gésates, Taurisques, Boïens et Insubres aurait assurément pu mettre sur pied des unités de tirailleurs. Qui plus est, il aurait été facile pour des tribus adverses de le faire et arriver au même résultat pour vaincre une armée dans la même position que la coalition à Télamon (bien que le fait d'être piégé entre deux armées romaines a peut-être retardé la charge gauloise, permettant donc aux vélites de tirer plus longtemps et plus précisément). Il faut donc y voir le fait que la coalition ne s'attendait pas à être attaquée de la sorte, ou elle n'aurait pas tout misé sur sa masse d'infanterie de corps à corps lorsqu'elle fût mise sur pied. Là aussi les descriptions sont malheureusement lacunaires, Diodore ne faisant état que des lourdes pertes gauloises³⁴⁴.

Tite-Live explique qu'au Mont Olympe les Galates sont à l'aise lors du combat rapproché et « forts de leur colère », mais qu'ils perdent leurs moyens comme à Télamon lorsqu'ils sont débordés par des tirs de projectiles. La vulnérabilité que cela provoque brise les Galates qui paniquent et s'ils ne meurent ou ne fuient pas, se jettent sur les vélites de manière désorganisée et se font abattre³⁴⁵. D'après Tite-Live, les boucliers longs mais peu larges des Galates ne les protègent pas suffisamment des projectiles. Il mentionne que l'inexpérience de ceux-ci dans le domaine du tiraillement les empêche de lancer efficacement des projectiles (il fait référence à des pierres), et il ne semble pas qu'ils aient eu de munitions prêtes³⁴⁶. Il est intéressant, et rare, pour un auteur antique de valoriser des troupes à distance et mépriser ainsi des ennemis préférant se battre de près, peut-être parce qu'il saisit l'opportunité d'appuyer l'impréparation des Celtes, et au contraire la polyvalence des Romains. La panique et la folie furieuse que Tite-Live décrit est possible, lorsque le mental de certains individus cède, et pourrait désigner un problème centralisé ou une panique généralisée au reste de l'armée. L'inexpérience en tiraillement expliquerait le fait que les Galates n'ont pas su opposer une résistance efficace aux vélites, pourtant les plus inexpérimentés de l'armée romaine. Cette supériorité écrasante des tirailleurs romains ne laisse comme possibilités qu'une absence d'homologues galates, ou que ces derniers aient été rapidement balayés, ce qui appuie une fois de plus l'hypothèse d'une importance réduite accordée à l'engagement à distance par les Celtes continentaux.

Cette absence d'une infanterie légère polyvalente est une faiblesse dont les Grecs et Romains ont assurément conscience, puisqu'ils en ont eux-mêmes identifié les qualités depuis

³⁴⁴ DS., XXV.3.

³⁴⁵ Liv., XXXVIII.8, 12.

³⁴⁶ *Ibid.*, XXXVIII.21.

longtemps. Asclépiodote au début du I^{er} siècle av. J.-C. mentionne ainsi beaucoup d'usages différents pour l'infanterie légère, comme causer les premières pertes chez l'ennemi, les provoquer, rompre leur formation, éclairer des terrains, être les premiers à occuper des points stratégiques, préparer des embuscades et soutenir les fantassins lourds grâce à leur vitesse³⁴⁷. Dans une armée celte où ce genre de rôle pourrait se retrouver confié aux moins capables et expérimentés – et probablement dans une certaine mesure moins motivés à continuer le combat au péril de leur vie – il y a une réelle lacune dans le soutien apporté à leurs éléments lourds. De plus, cela contribue à l'inflexibilité tactique des Celtes une fois que le gros de leurs forces est engagé, puisque la perte de l'engagement initial entre tirailleurs cède l'initiative tactique à l'ennemi, ce qui est illustré par ces deux exemples. L'armée cosmopolite de César exploite cela, en concentrant divers peuples liés par leur culture commune au sein de leurs unités et donc possédant des talents similaires, comme les archers numides et crétois ainsi que les frondeurs des Baléares. Grâce à leur aide, les Rèmes résistent aux Belges³⁴⁸, ce qui témoigne une fois de plus de l'efficacité de tirailleurs concentrés et coordonnés face à des homologues « amateurs ».

Le meilleur exemple d'une application efficace de tirailleurs celtiques est lors de la bataille d'Aduatuca, qui illustre comment mettre en avant les avantages de troupes légères tout en évitant presque entièrement les points forts des légions. En 54 av. J.-C., le chef des Éburons, Ambiorix, parvient à négocier sous un faux prétexte la sortie de camp des lieutenants de César, Cotta et Sabinus, ce qu'ils font avec une longue colonne de marche ralentie par leurs bagages. Après quelques kilomètres, l'embuscade d'Ambiorix se déclare, et les extrémités de la colonne sont harcelées. En réponse à cela les Romains se forment en cercles défensifs pour pouvoir faire face de tous les côtés. Le problème est que cette formation statique cède l'initiative à l'ennemi³⁴⁹. C'est là qu'Ambiorix maintient une discipline supérieure à la norme gauloise – leurs chefs garantissent le pillage après la bataille et ainsi temporisent. Ambiorix accepte que les Romains ont l'avantage au corps à corps, ces derniers espérant très certainement que les effectifs des Gaulois s'affinent suite à des charges sporadiques successives. Il n'en est rien, car Ambiorix ordonne à ses hommes de combattre à distance et de reculer si les Romains chargent. Grâce à cet avantage tactique, les pertes romaines montent et les tirailleurs celtes peuvent mieux choisir leurs cibles. Un centurion de haut rang, Titus Balventius, est blessé à chaque cuisse par des javelots, et Cotta en personne est touché à la bouche par un tir de fronde. La concentration du récit sur les blessures par armes de jet est quelque peu exceptionnelle, et témoigne ainsi de

³⁴⁷ Asclépiod., VII.1.

³⁴⁸ Caes., *G.*, II.7.

³⁴⁹ *Ibid.*, V.31-33.

l'exploit qu'accomplit Ambiorix mais aussi la surprise de César quant à cet événement. Grâce à cette pression concentrée exercée par la multitude de traits gaulois, les Romains perdent pied et leur tentative de parlementer échoue. Ils sont brisés par une ultime charge au cri de « Victoire ! », une coutume gauloise d'après César³⁵⁰. Ce revers romain indique que les succès à distance de ces derniers ne sont pas systématiques, et que gagner l'avantage par l'initiative joue énormément pour bloquer l'armée ennemie et lui faire subir une pluie de projectiles si elle n'attaque (chose risquée en temps normal et potentiellement très dangereuse dans ce cas) ou ne se replie pas. C'est cette pression qui engendre un désespoir grandissant au sein des troupes se faisant abattre à distance qu'Ambiorix exploite lors de la bataille d'Aduatuca³⁵¹. Cette bataille est en un sens l'anti-modèle de celle du Mont Olympe. En 189, les Celtes jouent le jeu des légions et les affrontent sans y être préparés. Leur panoplie étant inadaptée face à des tirs nourris, les guerriers ne peuvent combattre efficacement. En 54 c'est tout l'inverse. Les Gaulois sont mieux préparés, et capables d'utiliser leurs armes de jet et les intégrer dans une tactique cohérente qui leur donne un rôle central tout en refusant aux légions le genre de combat qui leur sied.

🌀 Quelques hypothèses concernant la considération sociale du tirailleur chez les Celtes

La place de l'infanterie légère chez les Celtes est un sujet difficile par manque de sources, mais aussi une valorisation moindre dans leur expression martiale, qu'il est pertinent d'essayer d'expliquer. En effet, là où les Grecs et Romains recrutent régulièrement des tirailleurs spécialistes qui leur permettent de dominer le combat à distance, les Celtes ne font rien de comparable, même au risque de céder l'initiative à leurs adversaires. Certains auteurs gréco-romains semblent avoir repéré cette différence d'approche, Dion Cassius écrivant que les Vénètes qui combattent César en 56 av. J.-C. n'utilisent que très peu les armes à distance, par exemple³⁵².

En effet, il est rare de retrouver des armes de jet, même dans des contextes funéraires³⁵³. C'est une chose de trouver une pointe d'arme d'hast dans une tombe avec beaucoup de mobilier

³⁵⁰ Caes., *G.*, V.34-35, 37.

³⁵¹ DC., XL.6.1-3.

³⁵² *Ibid.*, XXXIX.43.

³⁵³ BATAILLE et al., 2015, p. 134-135.

et un équipement complet, c'en est une autre d'identifier la pointe pour sûr comme appartenant à un javelot ou trouver une panoplie appartenant manifestement à un tirailleur. Pour qu'une panoplie appartienne clairement à un tirailleur, il faudrait identifier que les armes principales soient utilisées à distance, et que les armes de poing soient secondaires ou absentes. Il s'agirait par exemple d'un bouclier, plusieurs javelots et un couteau en arme de dernier recours, ou de nombreuses pointes de flèches indiquant la présence passée d'un arc, ses munitions et peut-être un carquois. L'équipement de guerrier adapté au corps à corps est très présent dans le mobilier funéraire, comme à Saumeray par exemple. Le site est très richement fourni, avec une dizaine de panoplies très complètes, datées du début du IIe siècle av. J.-C. Elles sont composées notamment d'umbos et pointes de lance, des épées avec leurs fourreaux, et de l'équipement de cavalier ou d'aurige³⁵⁴. Malgré la richesse de ces trouvailles, il n'y a pas d'armes à distance. Leur absence ici et leur grande rareté dans des tombes guerrières plus classiques³⁵⁵ est étonnante et ces constats amènent donc à formuler plusieurs hypothèses.

Sur la masse de sépultures contenant des panoplies militaires complètes ou partielles, il est étonnant de ne pas en trouver qui appartiennent manifestement à un tirailleur. Le fait que les arcs et les frondes soient très périssables n'aide en rien la recherche, qui n'est compensé qu'en partie par les trouvailles de projectiles. Il se pourrait qu'un tirailleur n'ai pas d'un statut suffisant pour mériter une tombe guerrière, mais pour que ce raisonnement soit maintenu il faudrait démontrer que toutes les tombes connues appartiennent à quelqu'un d'un prestige supérieur à un tirailleur. Cela amène ainsi l'hypothèse qu'être tirailleur n'est pas considéré comme un « état de fait » ou un rôle désirable pour un guerrier. Auquel cas, il ne serait pas honorable de se présenter dans la mort comme tel, ou il s'agit d'un rôle transitoire avant d'être un guerrier confirmé. Les échecs répétés des tirailleurs celtiques continentaux, comparé aux succès nettement identifiables de leurs fantassins de corps-à-corps et l'excellence de leur cavalerie font de ceux-ci le talon d'Achille des armées de La Tène, en quelque sorte. Dans l'éventualité que les tirailleurs soient des guerriers « comme les autres », ce qui semble entrer en contradiction avec l'accent culturel mis sur le combat héroïque et toutes ses facettes, il devient beaucoup plus ardu d'expliquer leurs difficultés (voire leur absence) face à leurs homologues méditerranéens. De plus, le tiraillement s'éloigne des éléments valorisés par l'avancement social par le combat et la capacité à briller au sein de ses pairs (sans pour autant s'en écarter complètement). Avec le temps, un guerrier qui accumule richesse, statut et

³⁵⁴ HAMON et al., 2002, p. 120.

³⁵⁵ FERENCZ, 2010, p. 311.

expérience sera en mesure de compléter sa panoplie, la rendant de moins en moins adaptée au tiraillement³⁵⁶. Rester agile et efficace à distance, dans la manière dont les Celtes utilisent leurs armes de jet (ne faisant pas usage d'unités de tirailleurs en armure, par exemple), est contradictoire avec les marqueurs sociaux de l'équipement.

Ce constat d'une nette séparation entre un guerrier équipé pour combattre de près et un tirailleur semble être une spécificité des Continentaux. Les Celtes insulaires n'ont pas évolué à la même vitesse que les autres, leur équipement est resté plus simple et des méthodes de combat plus archaïques comme la charrerie ont perduré. Les Celtes continentaux ont dû s'adapter aux diverses pressions externes entre le III^e et le I^{er} siècles av. J.-C. suite à leurs conflits avec les Étrusques, les Grecs, les Romains ou les Carthaginois ; les Belges sont en conflit constant contre les Germains, les Volques ont imité la phalange hoplitique et les plus méridionaux ont alourdi leurs panoplies au même rythme que les armées méditerranéennes.³⁵⁷ L'isolement progressif des Insulaires les empêche aussi pour des raisons matérielles d'être aussi bien équipés que les Gaulois – étant éloignés du commerce autour de la Méditerranée et dans une moindre mesure de part et d'autre du Rhin, ce qui est soutenu par les écrits de Tacite, qui décrit les Britons calédoniens de Calgacos comme équipés de petits boucliers, de longues épées et de javelots, et il n'est fait aucune mention d'armure. Agricola est contraint d'envoyer ses auxiliaires Tongres et Bataves au contact car l'agilité et l'équipement des Britons leur donne l'avantage à distance.³⁵⁸ Peut-être que ces hommes aux petits boucliers sont des tirailleurs, mais en raison de la vitesse à laquelle les Britons se sont repliés dans les bois environnants il ne semblerait pas que le reste de leurs forces n'aient été bien plus pesamment équipés. De plus, il y a peut-être un lien à faire entre la différence matérielle séparant Gaulois et Calédoniens et le fait que ces derniers soient très adroits à distance³⁵⁹. La description de Tacite n'est pas sans rappeler un relief de la période romaine retrouvé dans le Gloucestershire actuel, ce qui soutiendrait l'idée qu'il s'agit d'une description plus générale de fantassins britons plutôt que simplement de leurs tirailleurs³⁶⁰.

³⁵⁶ L'emploi de javelots par des nobles en armure à pied, en char ou en cheval ne fait pas de leurs utilisateurs des tirailleurs.

³⁵⁷ CUNLIFFE, 2006, p. 115.

³⁵⁸ Tac., *Agr.*, 36.

³⁵⁹ *Ibid.*, *loc. cit.*

³⁶⁰ O'NEIL et TOYNBEE, 1958, p. 57.

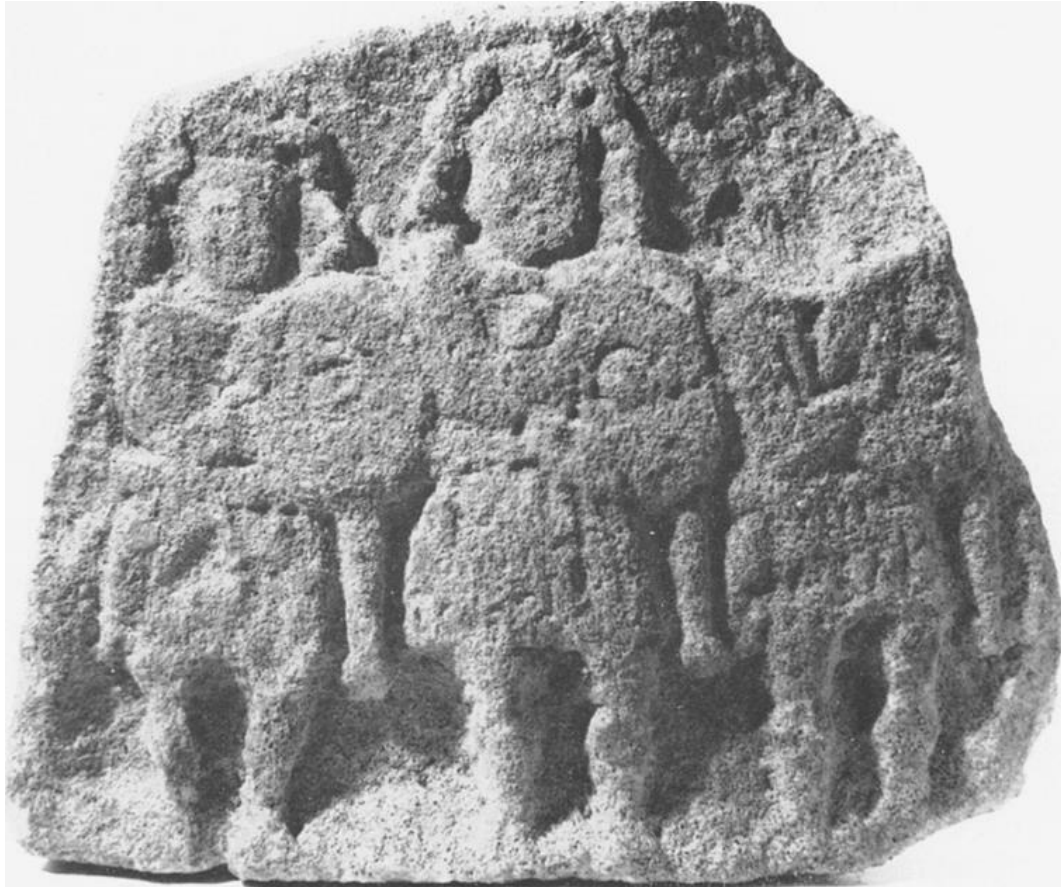


Figure 11: Ce relief briton datant de l'occupation romaine représente trois individus armés. Contrairement à l'iconographie continentale, celle des Britons tend à montrer des guerriers à petits boucliers, une tendance qui se maintient jusqu'au Moyen-Âge et l'iconographie picte ou gaélique. Ceci tend à suggérer que les Celtes insulaires favorisent un combat plus proche de la guérilla que leurs cousins continentaux, faisant moins de distinction entre des guerriers combattant au corps-à-corps ou comme tirailleurs³⁶¹

Dans une société dont la structure et hiérarchisation sociale et l'avancée technologique ne permet pas (ou moins) le développement d'unités lourdement armées, il faut des fantassins polyvalents, capables de tirer et combattre de près aussi si nécessaire. Ce cas de figure se poursuit plus au nord de la Grande-Bretagne actuelle : l'armement et la structure militaire des guerriers au Nord du Mur d'Hadrien ne sont manifestement toujours pas adaptés aux combats directs, probablement par nécessité de ne pas combattre les légions de front : la tablette de Vindolanda au numéro 164 datant de peu avant la construction du mur dit que « les Britons combattent sans armure³⁶². Leur cavalerie est nombreuse. Leurs cavaliers n'utilisent pas d'épées, et ces diables de Britons³⁶³ ne montent pas à cheval pour lancer leurs javelots ». Contrairement aux Celtes continentaux donc, ces Insulaires privilégient un combat léger et

³⁶¹ O'NEIL et TOYNBEE, 1958, p. 57.

³⁶² Le mot utilisé est « *nudi* », mais ici désigne probablement un combat sans armure que littéralement nu.

³⁶³ Les guerriers sont désignés comme des « *Brittunculi* », littéralement (et vulgairement) « sale petits Britons ».

irrégulier, par opposition à un combat dense en formation rangée. Il est ainsi probable, grâce à ces informations venant du texte de Tacite, la tablette de Vindolanda et les considérations sociales militaires et matérielles évoquées précédemment que si l'expression martiale calédonienne (et plus généralement, insulaire) baigne davantage dans le tiraillement que chez les Celtes continentaux, il serait logique qu'ils soient plus efficaces dans ce domaine. Ceci expliquerait également l'emphase sur les javelots et la fronde dans les récits gaéliques, ainsi que la rareté de mentions d'armures et de casques, ces derniers étant par exemple totalement absents du Cycle ossianique.

La réalité des Celtes de Grande-Bretagne actuelle est donc bien différente de celle des Continentaux. Quant au statut et à l'identité desdits tirailleurs, là où les sources classiques sont muettes sur le sujet certains éléments dégagés des récits irlandais, du cycle d'Ulster plus précisément, peuvent s'avérer utiles pour éclaircir cette question. D'abord, ils insistent sur la différence entre certains guerriers par leur expérience et leur mérite combattant. Le traitement narratif des fils de Necht, avant qu'ils soient tués par Cú Chulainn, en est un exemple. Les trois fils, Foill, Tuachall et Fandall, sont tués par un javelot, une lance et une épée respectivement³⁶⁴, ce que l'on peut interpréter comme le déroulement métaphorique des phases d'une bataille, avec les distances se réduisant peu à peu – une notion qui sera développée plus tard. Cú Chulainn incarne dans la narration de ces récits la jeunesse combattante et quelque peu archaïque, dont l'existence même est une menace aux lieux de pouvoir changeants et de plus en plus centralisés, car il est incontrôlable et sa seule présence est capable de bouleverser un quelconque ordre établi³⁶⁵. Son fils, lui, incarne la jeunesse plus littéralement, et meurt encore plus tôt que son père. C'est vers Connla qu'il faut se tourner pour trouver une représentation narrative du tirailleur, et sa jeunesse fait partie intégrante de ce portrait. Le personnage de Connla, le jeune fils de Cú Chulainn, est remarquable par le fait qu'il n'utilise une épée qu'une fois, pour combattre son père. Lorsqu'il combat, c'est avec des javelots, sa fronde ou sa fustibale³⁶⁶. De plus, il est comparé directement à un javelot³⁶⁷. De plus, l'idée d'associer la jeunesse inexpérimentée au tiraillement se retrouve dans la doctrine militaire gaélique de la fin du Moyen-Âge :

À partir du XIV^e siècle, la tripartition des armées gaéliques se concrétise et devient le modèle général : les *gallowglass* (infanterie lourde de choc), *kerns* (infanterie légère, tirailleurs

³⁶⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 50-52.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 150.

³⁶⁶ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 3, 8.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 12.

et éclaireurs) et *hobelars* (cavalerie légère, éclaireurs, messagers)³⁶⁸. Le groupe d'infanterie typique qu'ils utilisent est une « bataille » (*corrughadh*) menée par un capitaine. Elle se compose de 180 soldats, dont 80 à 90 *gallowglass*, le reste sont des *kerns*. Les premiers servent d'arrière-garde pendant les raids pour protéger le butin, et de fer de lance pour des charges furieuses lors de batailles rangées. Ils sont expérimentés, bien entraînés et ont les moyens d'être lourdement armés³⁶⁹. Les *kerns* sont, pour leur part, utilisés pour leur nombre et leur vitesse. Ils opèrent en groupes de 3, où une paire de *kerns* est assistée par un *ladde*, ou apprenti guerrier³⁷⁰. Il ne faut pas transposer une coutume irlandaise médiévale aux doctrines guerrières de La Tène, mais nous avons la preuve que c'est une possibilité, et sa plausibilité est indéniable puisqu'il est indispensable de familiariser les jeunes guerriers avec le combat et qu'ils sont le plus à même d'aider leur armée pendant cette formation grâce à leur vitesse. Bien que prudemment les tirailleurs celtes seront ici considérés comme pouvant être au moins majoritairement de jeunes hommes avec peu ou pas d'expérience au combat. L'idée selon laquelle les tirailleurs en contexte celtique continental soient des apprentis ou jeunes guerriers expliquerait plusieurs choses – le fait qu'ils soient malmenés si souvent par les spécialistes méditerranéens comme les Crétois que César oppose aux Rèmes en 57 av. J.-C.³⁷¹ ; et l'absence de tombes de tirailleurs, puisque les guerriers sont passés par ce « rite de passage » mais n'y sont pas restés car c'est un statut destiné à être dépassé. Il est inévitable que des tirailleurs soient tués au combat et leur corps retrouvé, donc la question de pourquoi ils n'ont pas les honneurs se pose. Aux raisons déjà évoquées, peut s'ajouter une explication pratique et culturelle – l'armement des tirailleurs ou leurs munitions sont par définition consommables, et donc ne représentent que peu d'intérêt symbolique à être enterrés avec un défunt, tout en ayant probablement trop peu de signification pour ne pas être recyclé.

³⁶⁸ BLUMBERG, 2013, p. 51.

³⁶⁹ *Ibid.*, 2013, p. 52.

³⁷⁰ *Ibid.*, 2013, p. 53.

³⁷¹ RENOUX, 2006, p. 22.

☞ Une étude de la fronde par une hypothèse de reconstitution de ses paramètres d'utilisation

Du fait de sa représentation conséquente parmi les occurrences connues d'utilisation laténiennes d'armes de jet³⁷² et son importance dans l'imaginaire guerrier insulaire, il sera ici question de mener des expérimentations visant à ajouter aux connaissances existantes sur le sujet de la fronde dans le cadre de la guerre antique. N'ayant pas l'accès à des descriptions détaillées de l'utilisation de cette arme par les Celtes, il va falloir se tourner vers des sources romaines pour établir un portrait raisonnable de la portée efficace et l'emploi de frondeurs au combat. L'efficacité de la fronde semble effectivement quelque peu variable. Même si elle peut être mortelle, ses projectiles semblent plus facilement endigués par des protections – il est difficile d'imaginer un galet traverser un bouclier comme peut parfois le faire une flèche par exemple. Pourtant, quelque peu paradoxalement la fronde devient une meilleure arme encore que l'arc lorsqu'on utilise des munitions plus adaptées à frapper des cibles caparaçonnées. D'après Végèce les grosses pierres de fronde sont plus efficaces face à des protections que des flèches : « la blessure qui en résulte, sans déchirer les chairs, est néanmoins mortelle ; l'ennemi frappé succombe sans perdre une goutte de sang. » Ce commentaire peut sous-entendre plusieurs types de blessure, comme une commotion cérébrale ou une hémorragie interne. De plus, la fronde a l'avantage incontournable de pouvoir utiliser des munitions naturelles, et les terrains pierreux sont ainsi très propices à son utilisation.³⁷³ Ce témoignage n'est pas une généralité – Cotta par exemple est touché au visage lors de la bataille d'Aduatuca et ne meurt pas³⁷⁴, bien que nous ne savons pas à quelle distance ou par quel type de projectile. Le consul romain Aemilius Paulus est blessé dès le début de la bataille de Cannes en 216 av. J.-C., gravement d'après Tite-Live, par une balle de fronde. La nature de sa blessure est difficile à déduire, car il est capable de parler et est manifestement conscient. Là aussi la distance à laquelle le projectile a été tiré est inconnue. De plus, malgré l'apparente gravité de la blessure, il est capable de diriger des charges successives face aux Carthaginois³⁷⁵. La caractérisation héroïque de Paulus semble appuyée dans le texte par cette blessure, ce qui suggère que c'est inhabituel de pouvoir être aussi proactif malgré avoir été touché. Cela dit, une « blessure grave » pourrait être un impact au niveau de la main, du coude ou l'épaule par exemple, qui lui

³⁷² DUVAL, 1959, p. 61.

³⁷³ Vég., *Mil.*, I.16.

³⁷⁴ *Caes., G.*, V.35.

³⁷⁵ *Liv.*, XXII.49.

paralyserait le bras sans trop endiguer sa capacité à diriger jusqu'à ce qu'il soit forcé de descendre de cheval car il n'en a plus la force.

Ainsi peut-être est-il envisageable de suggérer qu'à moins d'utiliser des projectiles particulièrement pesants capables d'au moins assommer des adversaires casqués, les tirs de fronde servent à blesser ou démoraliser l'adversaire : si l'on part du principe qu'une grande majorité de pertes lors d'une bataille a lieu lorsqu'un côté tourne le dos et fuit, pourquoi s'attendre du tiraillement qu'il soit en règle générale particulièrement meurtrier ? De plus, il n'y a pas de réponse globale puisque des tirs de balles de plomb à 30 mètres sur des cibles non protégées auront un effet drastiquement différent à des galets à 80 mètres sur des cibles en armure. Le combat n'étant pas linéaire et mathématiquement prévisible, il est question de savoir ce qui peut être possible en théorie avant que la pratique ne cherche à appliquer cette pression au moment et à l'endroit le plus optimal.

Pour formuler des tests sur le sujet il convient de s'interroger sur plusieurs éléments : les projectiles, la technique de lancer et la distance de tir. Les Gaulois n'utilisent pas de balles de fronde en plomb avant les contacts avec les Romains, mais plutôt des galets que l'on retrouve notamment sous la forme de concentrations denses dans des tas prêts à l'emploi comme à l'*oppidum* de la Cloche (Les Pennes-Mirabeau) ainsi que des balles en argile³⁷⁶. Ainsi pour ces expérimentations, à part un tir effectué à bout portant avec une balle en plomb pour un but bien particulier, nous utiliserons des pierres et des balles d'argile pesant entre 15 et 150g. Nous utiliserons deux frondes identiques (une lanière de la première s'étant brisée au cours des tests) avec des lanières en corde longues de 64cm nœud ou boucle compris et une poche formée de deux lanières de cuir de 16cm de long par 3cm de large chacune. J'effectue tous les tirs de ces expérimentations, car une morphologie différente pourrait affecter la pertinence des données qui en résultent. Concernant les munitions, des pierres, galets, balles en argile cuite ou seulement séchée et une balle de plomb sont utilisées.

³⁷⁶ CHABOT & FEUGÈRE, 1993, p. 346 ; il semblerait que les projectiles en terre cuite ne soient que peu utilisés en Gaule du Sud.



Figure 12: Une sélection des balles de fronde faites pour ce mémoire, prêtes à être cuites. Une grande quantité de formes et de poids ont été produits. Celles-ci sont particulièrement pointues, avec des formes différentes et parfois asymétriques. Les plus longues se sont parfois fractionnées à cause de la force centrifuge de la rotation de la fronde avant même d’être tirées. Les plus « compactes », quant à elles, ont pu atteindre des distances impressionnantes, et auraient facilement dépassé 100 mètres si mes tirs visaient plus haut. (Photographie par Thomas Rankin Clergues)

Malgré la portée théorique d’une fronde pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres³⁷⁷, il ne faudrait pas y voir une portée habituelle pour son utilisation. Végèce livre quelques précieuses données sur la formation des frondeurs romains, sans faire de distinction entre son époque et le passé qu’il héroïse. Il explique que comme les archers, les frondeurs s’entraînent à tirer sur des bottes de paille placées à six cents pieds romains, soit 177 mètres. Il serait peut-être déraisonnable de considérer cette distance comme celle d’un tir normal – surtout avec un objectif de précision, et sur le champ de bataille celle-ci semble peut-être excessive en raison de la perte de vitesse du projectile et le degré auquel le moindre vent pourrait modifier la trajectoire. Plus tôt dans le même chapitre Végèce écrit que les légionnaires s’entraînent avec des armes lestées de sorte à ce qu’elles pèsent deux fois le poids des vraies afin de faciliter l’escrime en conditions réelles³⁷⁸, ce qui pourrait expliquer cette distance : il semble logique que les conditions idéales ou presque d’un entraînement permettent d’en demander davantage

³⁷⁷ CHABOT et FEUGÈRE, 1993, p. 346.

³⁷⁸ Vég., *Mil.*, I.11.

de leurs tirailleurs dans le but qu'ils soient plus performants sur le champ de bataille. En suivant le précédent des armes lestées, peut-être qu'il s'agit là d'environ deux fois la distance habituelle pour tirer à l'arc ou à la fronde, qui reviendrait donc à 300 pieds romains, soit 89 mètres, une distance peut-être plus cohérente. Cela peut être nuancé grâce à Polybe et la description qu'il fait de la méthodologie de construction des camps romains. Il explique qu'il y a toujours un écart de 200 pieds romains, soit 59 mètres, entre les retranchements et les premières tentes. Ceci empêche les tentes d'être incendiées dans la nuit et protège les soldats de tirs de l'extérieur puisque les projectiles dépassant cette distance auront perdu la plupart de leur inertie³⁷⁹. Les munitions de fronde perdent énormément de potentiel destructeur lors de tirs en cloche, en raison de leur poids, et seraient inoffensives si elles atterrissent ainsi sur des tentes. Ainsi il est possible d'estimer une distance habituelle de tiraillement sur des tirs directement visés (plutôt qu'ayant à survoler des fortifications) entre 59 et 89 mètres. Les bornes efficaces et raisonnables de cette distance seraient au maximum (en supposant des munitions romaines, donc plutôt des balles de plomb) 177 mètres ou légèrement plus, et au minimum entre 31,7 et 56,1 mètres, ces distances correspondant aux résultats des expérimentations de lancer de javelot de Grzegorz Klejnowski avec et sans propulseur³⁸⁰. La plupart des tirs sont arrêtés en pleine course entre 60 et 70 mètres par des arbres, et auraient ainsi pu aller plus loin, au prix d'une vitesse moyenne plus basse en raison de la décélération du projectile.

Pour que les tests soient comparables entre eux, une seule et même technique doit être utilisée, sauf mention du contraire. Il y a plusieurs manières de tirer à la fronde, en fonction des préférences et objectifs de chacun, mais Végèce livre des informations quant à celle que les *funditores* romains utilisent. Comparer des professionnels à des non-professionnels, si ce n'est néophytes, présente le problème de la validité de la comparaison. Néanmoins, la fronde est une arme très largement utilisée et ne se restreint pas à une utilisation militaire, donc le manque de professionnalisation des tirailleurs celtiques leur fera davantage défaut dans leur emploi en tant que groupe et leur synergie avec d'autres unités, pas leur capacité à exécuter un geste technique. De plus, le niveau d'expérience de ces frondeurs ne change pas les impératifs dictés par leur utilisation, car les circonstances d'une bataille n'ont que peu de chances d'être particulièrement accommodantes quant à leurs capacités. La comparaison est imparfaite, mais présente suffisamment de points communs et, faute de mieux, doit suffire. Végèce écrit qu'ils font un

³⁷⁹ Pol., VI.31.

³⁸⁰ KLEJNOWSKI, 2015, p. 9, 11. ; nous considérerons ici que même si la fronde peut évidemment être utilisée à moins d'une trentaine de mètres, ce n'est pas son utilisation préférable, car si c'était le cas des munitions bien plus lourdes et denses pourraient être utilisées, or aucune trace de cela n'est identifiable.

seul tour au-dessus de leur tête (le projectile suivant donc un mouvement circulaire grossièrement perpendiculaire à l'axe du corps) avant de tirer, et plus tard rappelle que les frondeurs utilisent « un certain tour de bras » pour tirer³⁸¹. Il n'est pas clair si cela signifie que les Romains font un tour complet avant d'accélérer et tirer le projectile, ou si l'entièreté du mouvement se résume à un seul tour. Voici pourquoi la seconde possibilité semble plus correcte : lors d'un tir de fronde il y a deux forces qui s'accumulent pour effectuer une propulsion dangereuse. La force centrifuge qui place les lanières en tension grâce à la masse du projectile, et l'accélération qui se construit sur cette base et confère une grande inertie dans une direction en particulier. La force centrifuge vient du coude et surtout du poignet, et bien qu'elle ne transfère que peu d'énergie au projectile, la tension et la vitesse qu'elle exerce sur l'arme permet d'éviter de perdre de l'inertie de l'accélération dans les lanières rend ledit projectile plus rapide plus tôt. L'accélération quant à elle peut venir de tout le corps, mais mobilise principalement le tronc, l'épaule et le coude. D'après mon expérience un tir avec une seule rotation n'atteint pas la distance, la vitesse ou la précision d'un tir « préparé », c'est-à-dire avec plusieurs rotations préalables permettant de stabiliser le projectile ; ou d'un mouvement particulier du corps comme un tour sur soi-même à 180° (nécessitant donc d'être initialement dos à la cible). Quel est donc l'avantage de tirer ainsi avec relativement peu de préparation ? Certainement la rapidité de recharge et la fréquence de projectiles en capacité de blesser ou tuer, un principe pertinent pour des tirailleurs celtiques également. Ce que décrit Végèce pourrait être assimilé à du tir de saturation, qui demeure mortel du fait de l'entraînement des frondeurs, leurs munitions, et la portée que nous suggérons ne nécessitant pas une technique particulière. Il n'y a aucun moyen de savoir si les Celtes utilisent la même technique de tir, mais à moins de tirer à une distance étonnamment longue il semble plus judicieux dans une majorité de cas de miser sur la concentration de tirs plutôt qu'une force d'impact peut-être inutilement élevée qui ferait paradoxalement souffrir leur capacité à paralyser et harceler et unités ennemies. De plus, tester cette technique donne un minimum possible, que l'on peut en l'occurrence développer en changeant de méthode, plutôt qu'idéaliser des conditions de tir qui permettraient une projection plus savante ou difficile.

³⁸¹ Vég., *Mil.*, II.22, III.13.



Figure 13: Ma technique de rotation pour du tir "simple" de saturation. Ce tour simple commence en mettant les cordes en tension, avant d'accélérer et d'ajouter une impulsion soudaine (comme un claquement de fouet) quand la poche est derrière ma tête, imitant un lancer. Chaque point représente la position de la poche à un huitième de seconde près, illustrant le moment et l'intensité de l'accélération du projectile. (Photographie par Graham Rankin)

La méthodologie des expérimentations a changé car les premières méthodes se sont avérées inadaptées et ont mené à la perte de données et le gaspillage de munitions. La méthodologie des tests préliminaires était de jalonner une distance de tir de marqueurs, puis au moment de propulser le projectile, prendre des photographies en rafale afin de déterminer l'écart entre chaque photographie qui, grâce aux jalons, fournirait de quoi identifier la vitesse en mètres par seconde. Il s'est avéré plus efficace de filmer l'entièreté du tir afin d'identifier le moment de lâcher du projectile et le moment d'impact, afin de faire une moyenne du temps nécessaire pour parcourir une distance jalonnée de marqueurs. À l'accélération se conjugue la masse, afin d'appliquer la formule de vitesse (en mètres par seconde)² x masse (en grammes) pour trouver la force, mesurée en newtons. Un seul newton équivaut à la force nécessaire pour déplacer un kilogramme à un mètre par seconde². Ce choix de mesure est fait en raison de l'utilisation des données produites : le tir d'un projectile est traditionnellement mesuré en joules (J), mais se pencher sur une production de données presque balistiques nécessiterait de connaître d'autres facteurs comme le vent, la température, la densité et la forme de chaque

projectile et la parabole de chaque trajectoire, et même la manière dont les projectiles s'échappent de la poche. Même une approximation linéaire de la diminution de l'énergie des tirs sur la distance éloignerait trop les méthodes du propos initial et serait malheureusement trop chronophage vis-à-vis de la réalisation de ce mémoire, tout en fournissant des données finalement incomplètes. Ainsi, les données traitées ici le sont dans l'optique d'être comparées entre elles et ainsi juger de l'importance de la masse, la distance et l'accélération lors de l'utilisation de la fronde. De ce fait la force en newton est une unité plus simple et fiable – nécessitant moins de facteurs, et donnant un ordre de grandeur fiable. Bien que les « mauvais » tirs font partie de la pratique de toute arme de jet, ils ne représentent pas les capacités de la fronde ou de ses projectiles, donc même si leur existence sur le champ de bataille est un fait inévitable, les données qui en résultent ne sont pas pertinentes ici et donc seront omises pour ne pas déstabiliser les moyennes dû à des facteurs qui émanent d'erreurs de ma part, au niveau du mouvement, de l'accélération, la position des pieds, le moment de lâcher ou d'autres encore. Lorsque la vitesse des tirs est mesurée, il s'agit du laps de temps entre l'ouverture de la poche et un impact vérifiable, car l'objet d'études ici est la dangerosité que la fronde peut transférer à un projectile lors de son lancer, non pas le temps entier de recharge et rotation au dessus de la tête. Enfin, la mesure en newtons est à relativiser car ce n'est pas une indication absolue : être frappé par une aiguille ou un coup de poing tous deux avec une force de 100 newtons (N) ne produit pas le même impact – car des variables comme l'angle, la forme et densité de l'objet et ce qu'il impacte changent drastiquement la donne. Il est donc question de produire une donnée polyvalente et concrète, mais à replacer dans un contexte.

La malléabilité de l'argile permet d'expérimenter avec plusieurs formes et tailles différentes, notamment afin de comprendre pourquoi elles n'étaient pas utilisées. Des formes plus longues, bien que cuites, sont souvent brisées par la force centrifuge de la fronde – prouvant ainsi la nécessité de projectiles plus denses. Certains de forme longue mais mieux équilibrés ont provoqué un phénomène étonnant : plutôt que voler droit au tourner sur eux-mêmes dans le sens de la longueur, plusieurs ont volé – semble-t-il sans perdre beaucoup de vitesse – à la manière d'une hélice de bateau. Un impact aurait lieu sur la longueur du projectile, provoquant assurément sa fracture et diffusant son impact pour la même raison. Il est ainsi raisonnable d'affirmer que cette forme n'est pas adaptée à du tir guerrier.

Comme comparaison à établir entre mes tirs et une valeur plus aisée à visualiser, nous pouvons utiliser l'exemple d'un lancer professionnel lors d'un match de base-ball. Le poids moyen d'une balle de base-ball est 145 grammes, ce qui est plus lourd qu'une majorité des

projectiles évalués ici. Pour l'exemple, la balle est lancée à 40,23 m/s, car au-delà de ça est un tir considéré comme exceptionnel, une « balle-rapide ». Ceci revient à 5,8N, et le lancer doit faire 18,4 mètres, une distance bien plus faible que celle pratiquée par la fronde. Cette donnée est idéalisée et ne prend pas en compte le vent, une technique de lancer plutôt qu'une autre, ou la trajectoire de la balle – tout comme les données concernant les projectiles de fronde. En effet, le combat n'est pas linéaire, et un même coup ou tir peut rater, blesser, rebondir ou tuer en changeant très peu de facteurs autour de ceux-ci – il s'agit tout simplement de donner une base à partir de laquelle comparer des tirs de fronde, qui touchent de beaucoup plus loin avec des projectiles généralement plus légers.

Une majorité des tirs se trouvent entre 30 et 46,6 mètres par seconde. Un adversaire à 70 mètres ou plus du frondeur aurait au moins une seconde et demi pour réagir au tir. Ce laps de temps est bien au-delà de ce dont un individu préparé a besoin pour réagir à temps. Si le projectile peut être vu au cours de son vol, il pourrait certainement être paré ou évité par sa cible, mais par prudence cela n'a pas été tenté. Face à un seul frondeur ou un groupe qui tire simultanément la fronde souffre comme le javelot par rapport à l'arc, car le tir est téléphoné et le moment de lâcher relativement évident. Ainsi à cette vitesse de tir il est tout à fait raisonnable de garder un contact visuel sur le ou les tireurs jusqu'à ce qu'ils tendent les lanières et entament leur lancer, et là se retrancher derrière son bouclier pour couvrir le plus de son corps possible. Que ce soit fait en se tenant immobile ou en se déplaçant dans la zone de portée des frondeurs, il est facile de réagir à un mouvement aussi net. Lorsque plusieurs tireurs harcèlent à des rythmes différents, il devient exponentiellement plus dangereux de laisser dépasser quelque partie de son corps du bouclier. Ceci amènerait logiquement à une situation où une unité en incapacité de répondre se retrouve neutralisée, figée par la nécessité de ses composants de se mettre à l'abri. Bien sûr, ceci s'applique également aux frondeurs eux-mêmes s'ils sont face à des tirailleurs capables d'exercer une pression supérieure. Ce raisonnement s'applique à l'infanterie légère celtique. Si celle-ci est confrontée à des professionnels ou semi-professionnels méditerranéens qui utilisent des propulseurs avec leurs javelots et des balles de fronde en plomb (qui semble-t-il peuvent atteindre des distances entre 30 et 50% plus élevées que des pierres³⁸²) et s'entraînent davantage, permettant des tirs plus forts, mieux ciblés et une vitesse de recharge plus élevée, elle se retrouvera paralysée et forcée à battre en retraite : forcée

³⁸² CHABOT et FEUGÈRE, 1993, p. 346 ; la distance pure ne reflète pas tout le potentiel de l'arme. Si ces deux munitions lancées avec la même force auraient atteint des portées bien différentes – 232 et 352 mètres, une soudaine fin de course à une distance plus usuelle comme 60 mètres produirait un impact exponentiellement plus violent en faveur de la balle de plomb.

par ce biais à céder l'initiative de toute distance au-delà de la portée d'un lancer de javelot à la main à l'ennemi.

Le rapport entre le poids et la vitesse est très bien illustré par une comparaison entre deux tirs enregistrés, tous deux s'arrêtant subitement dans leur course après 65 mètres suite à une collision dans le même arbre. Le premier projectile est une balle en argile de forme ovoïde pesant 171 grammes et accomplit sa trajectoire à une vitesse de 28,3 mètres par seconde. Le second est une pierre de 100 grammes, qui fend l'air à 40,6 mètres par seconde. Le lancer est le même et la trajectoire aussi, mais l'un possède un avantage de masse et l'autre d'accélération. La pierre frappe avec une force de 4,06N, contre 4,8N pour la balle. Avec ces poids, la masse de la balle semble être un avantage sur la vitesse de la pierre. Bien sûr, ceci prend en compte la mesure de la force, non pas la densité ou la forme de l'objet, ou comment celui-ci peut interagir avec une hypothétique protection. Si toutefois la masse de ces deux projectiles est baissée d'une quarantaine de grammes, l'avantage de la balle croît, car la pierre malgré sa vitesse est tout simplement trop légère, ce qui illustre le délicat équilibre entre ces deux facteurs sur le papier : dans les faits la faible masse serait encore plus désavantagée car elle aurait du mal à garder la même trajectoire.

Un tir rapide à 65 mètres dépasse légèrement 40 mètres par seconde, mais une majorité se trouve entre 30 et 33 mètres par seconde. Des projectiles de pierre et d'argile, pesant entre 65 et 80g, produisent une force qui se trouve généralement entre 1,8 et 2,3N. Il semble improbable que de tels projectiles propulsés à de telles vitesses puissent tuer sur le coup, ou même provoquer une blessure qui finira par être fatale. Cela dit, hormis l'utilité mentionnée plus haut de paralyser des unités, ce genre de tiraillement peut s'avérer autrement dangereux – même s'ils ne tuent pas, ces projectiles sont certainement capables de casser un doigt, une dent ou crever un œil. Un individu incapable d'utiliser efficacement sa main droite perd drastiquement en utilité sur le champ de bataille, et la capacité des frondeurs à faire usage de munitions naturelles multiplie les chances de faire ainsi diminuer les effectifs actifs d'une armée adverse. L'importance de la masse peut être illustrée ainsi : grâce au nombre de tirs effectués pour ces expérimentations il y en a deux qui sont remarquablement similaires en terme de distance et de vitesse. Le premier, avec un projectile de 55g, parcourt 70,76 mètres, tandis que l'autre, de ses 120g, le dépasse pour s'arrêter à 72m. Les deux se font en 2,98 secondes, ce qui malgré le léger écart de distance permet de souligner la contribution de la masse à la force exercée : le premier tir revient à 1,3N, tandis que le second atteint 2,9N, plus du double. Dans ce cas, pourquoi ne pas uniquement faire des balles de plus de 100g, puisqu'elles semblent plus

efficaces ? Tout d'abord, peut-être qu'elles étaient utilisées mais leur taille ne leur a pas permis de survivre. Peut-être que le tiraillement n'a pas de volonté particulièrement meurtrière dans ce contexte et vise plutôt à figer et fragiliser des unités, en provoquant des blessures si possible mais de sorte à les rendre vulnérables face à des attaques de groupes de fantassins mobiles.

Quant à la dynamique du vol des projectiles la masse et la vitesse ont été abordées, mais puisque les projectiles ne peuvent frapper qu'une fois par tir il est impossible de comparer un même tir touchant à différents moments de sa trajectoire. Néanmoins, même si les vitesses que utilisées sont des moyennes du tir dans son entièreté, il serait logique que l'inertie soit haute au début et baisse avec le temps, ce qui est vérifiable en variant les distances de tir. En effet, un projectile de 180g, propulsé sur 64 mètres, atteint 31,3 mètres par seconde ce qui produit une force conséquente de 5,6N (donc légèrement moins que le lancer, mais à une distance plus de trois fois supérieure et avec un projectile bien plus dangereux), mais il atteint une vitesse maximale qui ralentit inévitablement et nuit ainsi au potentiel impact. Cela est comparable avec un projectile de 140g, plus léger donc, qui impacte une cible en contreplaqué de peuplier épais de 9mm à 45 mètres. La trajectoire, du lâcher de la poche à la collision avec la cible, ne met que 0,55 secondes, ce qui équivaut à 81,8 mètres par seconde. Ce tir provoque un impact visible dans la cible en enfonçant le bois. Ceci permet de multiplier exponentiellement la masse déjà non-négligeable de la pierre et arriver à une force finale colossale de 11,4N. Nuançons ce chiffre grâce à un tir réalisé de très près (6 mètres) avec une balle de plomb pesant 44g. Se rapprocher n'est pas suffisant pour progressivement augmenter la force à l'infini. La balle met 0,12 secondes à toucher la même cible, ce qui la fait voler à 50 mètres par seconde. Ainsi il y a non pas un enjeu de proximité, mais d'accélération du projectile dans l'air, ce qui dépendra fortement de la technique utilisée et l'effort employé. Rapprocher la cible rend le tir beaucoup plus dangereux, mais tirer de trop près n'est pas avantageux du point de vue des données chiffrées. Ceci illustre une limite de ces dernières : la pierre à 45 mètres enfonce la cible avec 11,4N, tandis que la balle de plomb la traverse complètement grâce à « seulement » 2,2N. De ce fait, la forme et la densité du projectile entrent en jeu, et la force d'une balle de plomb est de pouvoir concentrer toute sa force sur une petite aire plus dure que la cible (ou l'épiderme d'un ennemi), contrairement à la pierre qui lors de son impact diffuse son immense force dans le bois.

L'objectif de la dernière série de tirs est d'évaluer la différence entre les résultats précédemment cités et des impacts à plus courte portée, ici à 30 mètres. La situation évoquée par ce test est un cas de figure différent, un tiraillement effectué face à une unité sur la défensive.

Elle ne répond pas, mais tirer à moins de 30 mètres pourrait devenir trop dangereux à cause du risque de lancers de javelots par les fantassins ciblés. La technique utilisée est également différente, pour refléter le fait que l'hypothétique frondeur n'ait pas à faire pression par la quantité de ses tirs. Plutôt que du tir de saturation pour paralyser une unité en mouvement ou forcer des tirailleurs peu protégés à se replier, l'idée ici est que le ou les tireurs ont le « luxe » de pouvoir préparer leurs tirs pour faire davantage de dégâts. Il y a donc des rotations préalables pour stabiliser la pierre, lui permettant d'être déjà en mouvement et la corde tendue afin de transférer un maximum de force lors du lancer dans l'accélération du projectile. Ce qui ressort est que les vitesses moyennes ne sont qu'à peine (à 0,1m/s près) plus rapides, avec une sélection de projectiles de poids équivalents à ceux des tests précédents – entre 20 et 95g. Une différence que l'on peut constater est que les pierres et balles les plus légères, de 35g ou moins, perdent moins de vitesse que lors des autres séances, ce qui suggère que leur vitesse diminue au-delà des 30 mètres de vol. Le rendu en newtons est comparable aux précédents, en raison de la vitesse très légèrement plus élevée mais la distance plus faible – ce qui montre la limite de ce genre d'outil de mesure. Malgré cela, les tirs sont plus précis et un impact en particulier se démarque du meilleur des précédents tirs. Ainsi, bien que les données brutes ne changent que peu, la trajectoire est plus droite en raison de la technique et la plus faible distance. Une immense majorité des tirs mettent entre 0,9 et 0,95 secondes à atteindre 30 à 35 mètres. Cela constitue une menace considérable comparé à un javelot car même s'il est possible de réagir à un seul projectile à cette vitesse, une pluie, qui plus est désynchronisée par les rotations préalables, minimise fortement les fenêtres d'opportunité pour se découvrir afin de se déplacer ou repérer une opportunité tactique.

Les premières séries de tirs montrent que la distance estimée à partir des textes de Végèce et Polybe est efficace et très fonctionnelle pour du tir tendu. Avec des projectiles plus lourds ou denses, les tirs la dépassent aisément. De plus, les projectiles de plus de 45g perdent très peu en précision sur 70-80m. Pour tirer dans des groupes d'individus, à cette distance les toucher est facilement réalisable, mais les blesser est plus difficile. En effet, le projectile perd drastiquement en force d'impact plus la distance augmente. Les parties du corps les plus vulnérables à ce genre de coup sont les tempes, le visage et les dents, la gorge et les mains – or, elles sont toutes facilement protégées par un bouclier, même de petite taille. De fait, face à des troupes lourdement protégées, l'utilité de la fronde est plus psychologique que physique, servant à immobiliser et démoraliser des unités, permettant à des troupes de corps-à-corps mobiles et explosives d'attaquer à un moment opportun. De plus près, à partir de 50 mètres, les

tirs deviennent exponentiellement plus dangereux et les impacts capables d'enfoncer du contreplaqué de presque un centimètre d'épaisseur montrent un risque énorme face à une quelconque partie découverte du corps, ou une commotion cérébrale dans le cas d'un tir dans un casque. Une telle dangerosité, même avec des pierres ou galets que l'on peut ramasser par terre, montre l'avantage de la fronde par rapport à l'arc ou le javelot, dans le fait de pouvoir gravement blesser à plusieurs dizaines de mètres sans avoir à « sacrifier » une munition qui a dû être produite en mobilisant un travail d'artisanat non-négligeable pour ce faire. Pour des guerriers non-professionnels, une telle arme, facile à transporter et recharger avec des projectiles eux aussi légers et peu coûteux, est optimale dans un cadre tribal où l'économie d'une population ne peut être dédiée longtemps à la production massive d'équipement militaire. Les armes de jet sont particulièrement sujettes à cela car le vent, les intempéries, le type de munitions, la distance et le déploiement peuvent avoir un effet dramatique sur leur efficacité : donc les hypothèses que considérées sont nécessairement une sorte d'idéalisation³⁸³. À l'inverse, il y a certainement une énorme différence entre quelqu'un se servant d'une fronde aujourd'hui, et quelqu'un qui s'en sert depuis son enfance comme à l'époque, donc dans un contexte guerrier laténien les circonstances et paramètres des tirs abordés lors de ces expérimentations ne peuvent être que plus dangereux encore.

³⁸³ BOFFA, 2010, p. 68.



Figure 14: L'impact d'une pierre de 100g tirée à 30m sur une planche de contreplaqué de peuplier de 9mm d'épaisseur. Malgré l'enfoncement considérable, il va de soi qu'un galet plus lisse propulsé par un guerrier de l'époque aurait été encore plus dévastateur. Une telle force de frappe représente un danger considérable. Même si le tir ne mène pas à la mort de la cible, une touche au visage comme a pu vivre Cotta serait très déstabilisante. (Photographie par Thomas Rankin Clergues)

II) Champions et téméraires s'avancent : le combat singulier

a) L'importance du duel dans la société celtique

Le combat au corps à corps impose une nouvelle dynamique : les armes, distances et dangers sont tout autres. Le combat singulier est abordé avant le groupe car c'est l'expression la plus pure d'une panoplie avant qu'elle ne soit sujette aux aléas et imprévus du combat de groupe. Les Celtes mettent un point d'honneur particulier sur celui-ci, qui influence leur perception de la mise en armes et la manière d'appréhender l'idée d'un affrontement qui en devient public par sa dimension sociale et culturelle. Le duel doit être bien différencié du combat individuel fortuit. Ainsi il est d'abord question de définir l'identité des participants, et la notion d'un « champion », porteur de valeurs guerrières et représentant un ordre social ou sa communauté grâce à ses prouesses. L'équipement qui peut être utilisé dans ce genre d'occurrence et par ces individus sera traité par la suite – puis le pilier de l'escrime antique autour duquel tout le reste s'articule – le bouclier, où il sera notamment question de s'appuyer sur des témoignages de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Ceci permettra de comprendre les possibilités qu'offrent une panoplie celtique et une base technique de mouvements envisageables développés plus tard. Ces considérations débouchent sur une étude de cas d'une arme quelque peu méconnue, l'épée à sphères. La typologie et les hypothèses qui l'entourent en seront étudiées en raison de la possibilité qu'il s'agisse d'une arme faite spécifiquement pour le combat singulier et afin de préparer le terrain pour l'expérimentation de cette arme qui aura lieu plus bas.

☪ Une question culturelle : l'honneur et la notion de champion

La valeur guerrière est une des facettes les plus importantes de l'expression guerrière chez les Celtes. Les textes gaéliques mettent ainsi en avant la priorité de l'honneur et de l'héroïsme au détriment de la sécurité et la réflexion. Dans le cycle d'Ulster, même face au risque de tuer son propre fils pour un malentendu imposé par des *gaesa* – ce qu'il finit par faire

– Cú Chulainn est déterminé à le combattre en raison de ses valeurs³⁸⁴. Le cycle ossianique propose une situation similaire: même au beau milieu de la terrible bataille de Gabhra qui clôt les luttes de pouvoir entre les héros de la Fianna dirigée par Fionn mac Cumhaill et une armée coalisée contre eux par des chefs et le roi Cairbre désireux d'écarter cette menace à leur pouvoir, la Fianna cherche parmi l'océan d'adversaires leurs ennemis jurés du clan Morna, faisant passer leurs anciennes querelles avant l'urgence de la situation, qui finit par leur échapper³⁸⁵. Ce dernier texte, lorsqu'il parle de combat, met un fort accent sur l'enthousiasme provoqué par la violence, la force et la férocité. La technique et la vaillance sont présents, mais dans une moindre mesure. L'armure y est rare, les casques sont absents.

L'idée d'une culture de l'honneur qui valorise l'exploit individuel n'est pas exclusive aux Celtes. Les Romains apprécient beaucoup l'héroïsme, avec par exemple la légende de Horatius Coclès qui retient à lui seul une armée étrusque sur un pont ou ce passage de Salluste qui glorifie les vertus des premiers romains, dans une éloge des mœurs des temps les plus reculés de la république : « C'est entre eux qu'ils rivalisaient de gloire : frapper l'ennemi, escalader le rempart, se montrer aux yeux de tous en accomplissant un tel exploit, voilà vers quoi chacun s'empressait. »³⁸⁶ La valeur individuelle, toujours saluée, est mise au service du collectif et revêt souvent un caractère moralisateur, ce qui est illustré par le biais des exploits et récompenses de personnages héroïsés au cours de l'histoire romaine : Lucius Siccus Dentatus (première moitié du V^e siècle av. J.-C.), Publius Decius Mus (milieu du IV^e siècle av. J.-C.), Marcus Calpurnius Flamma (première moitié du III^e siècle av. J.-C.) et Cnaeus Petreius (deuxième moitié du II^e siècle av. J.-C.)³⁸⁷. La différence est qu'il y a une nécessité culturelle et culturelle chez les Celtes de montrer sa valeur guerrière, qui se traduit par une ascension sociale et influence les interactions qui en découlent, comme avec la pratique de *curadmír* et des affrontements lors de banquets³⁸⁸ comme il a déjà été abordé³⁸⁹, ce qui pourrait créer une pression envers leurs commandants et ainsi décourager des stratagèmes ne permettant que plus difficilement l'ascension et la reconnaissance sociale des guerriers. En effet, des individus désireux de se montrer et gravir des échelons sociaux grâce à leurs prouesses sont susceptibles de faire passer leurs propres intérêts avant un plan de bataille ou des objectifs tactiques complexes. Des nobles lourdement armés par exemple pourraient refuser former un front uni

³⁸⁴ *La Mort tragique du fils unique d'Aife (Aided Óenfhir Aife)*, p. 12.

³⁸⁵ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 206-207.

³⁸⁶ Sall., *Cat.*, VII.7.

³⁸⁷ Plin., *H., N.*, XXII.5-6.

³⁸⁸ WATSON, 1941, p. 253.

³⁸⁹ *Le Récit du porc de Mac Dathó (Scél Mucci Mic Dathó)*, IX-XIV.

pour arrêter l'infanterie romaine puisqu'ils ne participeraient pas à une action décisive, alors qu'ils sont les plus entraînés et mieux équipés pour. Ceci se positionnerait à l'inverse des Romains qui, forts d'une science militaire étudiée et instruite de génération en génération, n'ont pas ce genre de considération quant aux moyens nécessaires pour arriver à leurs fins.

Même s'ils n'ont manifestement aucune volonté de la comprendre, les auteurs gréco-romains ont très clairement conscience de l'importance sociale et communautaire du combat chez les Celtes. Ammien Marcellin souligne particulièrement cela :

« Le Gaulois est soldat à tout âge. Jeunes, vieux courent au combat de même ardeur ; et il n'est rien que ne puissent braver ces corps endurcis par un climat rigoureux et par un constant exercice. L'habitude locale en Italie de s'amputer le pouce pour échapper au service militaire, et l'épithète de "*murcus*" (poltron) qui en dérive, sont choses inconnues chez eux. »³⁹⁰

L'archétype du champion celtique, du guerrier idéal, est bien sûr Cú Chulainn. D'abord, il est presque invincible, ses prouesses martiales sont sans égal. Il tue des centaines de champions de Medb ainsi que plusieurs princes à la fois³⁹¹. À ces prouesses déjà exagérément impressionnantes s'ajoute une occurrence tout à fait mythique : Cú Chulainn démontre « la prouesse du tonnerre » (c'est une traduction littérale, qui pourrait traduire une sorte de lien archaïque avec Taranis ou un équivalent ayant survécu au temps) qui « cent, deux cents, trois cents, quatre cents, et s'arrête à cinq cents. » Contextuellement, il est rendu clair qu'il s'agit du nombre de ses victimes. Il écrase « des murs gigantesques de cadavres de ses ennemis et adversaires dans un grand cercle autour de leur armée. » Juste après, il tue 3200 rois, chefs et hommes, et une quantité de chiens, de chevaux, de femmes et d'enfants qui n'est pas spécifiée, seul un tiers de l'armée ennemie n'est pas blessée³⁹².

L'identité sociale du champion celtique ne s'arrête pas à sa présence physique et ses prouesses. Dans ce même récit, le paria nommé Ferchu Longsech et ses douze hommes souhaitent tuer Cú Chulainn pour se racheter auprès de Medb et Ailill. Ils attaquent le demi-dieu en traître et finissent tous décapités, leurs têtes placées sur des rochers qu'il a planté dans la terre³⁹³. Le raisonnement de Ferchu est que le danger que représente Cú Chulainn, et sa puissance, ont une valeur sociale – s'il s'en débarrasse, c'est une monnaie d'échange précieuse pour retrouver son propre statut. Le poids social de l'honneur se perçoit également dans le prélude au duel entre Cú Chulainn et Fer Diad. Medb promet à ce dernier des trésors en échange

³⁹⁰ Amm., XV.12.3.

³⁹¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 64, 93 et 108.

³⁹² *Ibid.*, p. 116-117.

³⁹³ *Ibid.*, p. 128.

d'une victoire, mais menace aussi de détruire son image et sa réputation s'il refuse, notamment grâce à des bardes. Fer Diad finit par accepter à contrecœur, soulignant non seulement qu'il était son frère d'armes, mais aussi que Scáthach avait prédit sa mort aux mains de Cú Chulainn³⁹⁴. Le texte insiste aussi sur le déshonneur de l'armée de Medb lors de la mort d'Oengus fils d'Oenlam Gabè, car il était admis qu'il aurait pu combattre les deux tiers de l'armée ennemie en combat singulier, donc les coalisés préfèrent l'attaquer par surprise en surnombre écrasant – leur acte est intrinsèquement motivé par une forme de déshonneur³⁹⁵.

Il n'est pas question ici de figurer un récit au moins semi-léendaire comme représentant des réalités de La Tène, mais de montrer comment ce genre de question est abordée par le biais de codes culturels celtiques cousins de ceux de l'Antiquité et une mentalité proche. Il ne faut pas chercher à faire parfaitement correspondre ces idéaux, mais l'utilisation de ce genre de texte permet de combler des lacunes historiographiques et en l'occurrence de rendre compte que combattre chez les Celtes n'est pas qu'une affaire physique, ou même matérielle. Il s'agit de tout un système social et culturel qui permet de légitimer, soutenir ou accompagner la violence, qui s'en retrouve plus ou moins ritualisée. L'importance de ces notions est telle qu'elle est retrouvée jusque dans les récits historiques de l'Irlande médiévale. À la bataille de Clontarf en 1014, point culminant des campagnes de Brian Boru face aux Norrois et leurs alliés, la première action est un duel où Plait, du côté de Boru, injurie et recherche parmi les rangs ennemis Domnall mac Eimin, qui se présente. Ils se saisissent de leur main libre par les cheveux et se transpercent mutuellement de leurs épées, mourant tous les deux³⁹⁶.

Qui participe aux duels et l'application de leurs panoplies

Aucune règle nette pour empêcher des guerriers de classe sociale modeste de participer à des duels avant un affrontement n'est connue, mais il semble que cette pratique soit principalement le domaine de l'aristocratie combattante. C'est également cohérent avec le combat équestre des Celtes qui a longtemps été, avant le développement d'une vraie cavalerie, une question d'infanterie montée. Cela est cohérent avec les petites dimensions des chevaux de l'époque³⁹⁷, et le rôle du cheval comme une plateforme à partir de laquelle on va et on revient

³⁹⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 133-137.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 123.

³⁹⁶ *Les Guerres des Irlandais contre les étrangers (Cogadh Gaedhel re Gallaibh)*, p. 179.

³⁹⁷ AMBROSE et HENIG, 1980, p. 139.

du combat peut indiquer une certaine continuité avec la pratique de la charrerie plus archaïque telle qu'elle est représentée par les biaux de Diodore de Sicile³⁹⁸, et de César en référence aux Insulaires³⁹⁹. L'idée d'une élite distincte est une part intégrante des sociétés celtiques plusieurs siècles avant La Tène. À partir des modèles sociaux semble-t-il plus égalitaires de l'âge du Bronze, se développe une élite marquée et distincte entre les VIII^e et V^e siècles av. J.-C.⁴⁰⁰ L'un des marqueurs de ces premières élites est le char, comme celui retrouvé à Wetwang dans le Yorkshire daté du IV^e au III^e siècles av. J.-C. et reconstitué par Robert Hudford⁴⁰¹. Il y a plusieurs références à un char à faux, dit « *covinnus* » utilisé par des Celtes⁴⁰² mais cela pourrait interférer avec l'utilisation première dudit char comme transport pour un guerrier qui met pied à terre, et à ce jour il n'y a aucune trace archéologique de cela.

La notion de champion chez les Celtes de La Tène est transmise par le biais des anecdotes des romains Titus Manlius et Marcus Valerius⁴⁰³. Il s'agit, selon la tradition romaine, de jeunes officiers romains de dignes familles aristocratiques venant courageusement à bout d'arrogants champions gaulois venus les défier. Il est intéressant que malgré le manque de respect fréquent dont font preuve les méditerranéens envers les pratiques gauloises⁴⁰⁴, et donc le biais évident de cette représentation des faits, les Romains opposent aux champions celtes des adversaires de statut équivalent. Dans les textes gaéliques des duels épiques entre héros sont nombreux, mais il y a parfois une sorte d'interaction sociale moralisatrice entre fonctions sociales différentes. Ceci est imagé une fois de plus dans les nombreux guerriers cherchant à défier Cú Chulainn. Son ancien ami Ferbaeth se met au service de Medb et vient pour le tuer. Cú Chulainn rappelle leur amitié plusieurs fois mais Ferbaeth ne change pas d'avis. Le demi-dieu lui tourne ensuite le dos, lançant un pieux de houx nonchalamment par-dessus son épaule qui transperce le cou de Ferbaeth et ressort par sa bouche⁴⁰⁵. Le récit accorde à ce dernier une mort indigne, presque ridicule, non seulement pour le punir de sa trahison morale, mais aussi car il n'est considéré comme comparable à Cú Chulainn. Une notion similaire est le « combat » de ce dernier avec le jeune Larinè. Il provoque le demi-dieu en espérant s'accaparer la gloire de sa mort. L'inexpérience et la précipitation de Larinè lui vaut un traitement unique dans le texte. Il est désarmé et physiquement brisé par Cú Chulainn à mains nues. Il est battu

³⁹⁸ DS., V.29.

³⁹⁹ Caes., G., IV.24.

⁴⁰⁰ PRYOR, 2004, p. 342.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 350-352.

⁴⁰² WATSON, 1941, p. 251.

⁴⁰³ Eutr., II.2-3 ; Liv., VII.9-10 ; DH., XV.1-3 ; A. Gell., IX.13.

⁴⁰⁴ DH., XIV.9.4.

⁴⁰⁵ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 98.

brutalement et bien qu'il soit le seul adversaire de Cú Chulainn dans toute la *Táin* à survivre à leur affrontement il succombe à ses blessures plus tard⁴⁰⁶. Cette mort très particulière met en scène les différences de statut et d'expérience des deux combattants – contrairement à Ferbaeth il ne meurt même pas directement sous les coups du héros. Il y a donc une vraie différenciation dans les récits gaéliques entre ceux qui ont mérité le statut de champion, et se démarquent grâce à leurs prouesses, et les individus pour lesquels la simple association à cette notion est une aberration. Le statut de héros est dans ce contexte traité comme un rang social en lui-même. Sa suppression semble avoir été une étape dans la consolidation du pouvoir des chefs irlandais⁴⁰⁷. Remarquons que les seuls cas de combats singuliers ritualisés mentionnés par César concernent les druides. Là aussi il est donc question d'une interaction interne à une seule classe sociale, non seulement très haut placée mais sacerdotale. D'après César, un druide préside parmi les autres. À sa mort, s'il n'avait pas d'égal pour le remplacer une élection qui peut se solder par des duels entre druides a lieu, mais l'intensité des duels n'est pas précisée⁴⁰⁸.

Faire partie de l'élite se traduit par l'utilisation d'un certain équipement. Non seulement pour être plus efficace, mais pour se démarquer, grâce aux moyens que l'on est capable de mettre en œuvre. La mention des champions combattants Manlius et Valerius étant parés d'armes rutilantes et resplendissantes inadaptées aux réalités du combat⁴⁰⁹ peut relever d'une convention littéraire, caractérisant la vanité et la superficialité des excès typiques des « barbares », mais il y a une part de vérité également – certaines trouvailles de mobilier militaire montrent un goût pour l'esthétique et la décoration assez prononcé. Rappelons que la qualité des armes peut aussi être très variable, et constitue un autre marqueur de prestige. Pour prendre l'exemple des épées irlandaises, une étude de 1990 de six trouvailles montre les écarts possibles : l'une est de très grande qualité et à la hauteur de son fourreau décoré de bronze, tandis qu'une autre est qualifiée « d'arme inefficace »⁴¹⁰.

Il n'est pas certain que des armes très décorées aient été utilisées dans des duels ou par des « champions » mais leur valeur indique qu'il s'agit d'armes de statut, et le statut guerrier est lié aux prouesses au combat. L'armement richement décoré des adversaires de Manlius et Valerius témoigne de cela dans les textes. Le berceau de la culture celtique témoigne quant à lui d'un grand nombre de fourreaux ornés lors de la période de La Tène. Dans la première

⁴⁰⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 100.

⁴⁰⁷ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 36, 37 et 184.

⁴⁰⁸ Caes., *G.*, VI.13.

⁴⁰⁹ BRUNAUX, 2020, p. 85.

⁴¹⁰ HUGHES, 2016, p. 161.

tombe de Dobl-Zwaring, en Autriche, des archéologues ont découvert une épée et un fourreau en fer du type Hatvan-Boldog, décoré de disques en haut-relief ornés. À Untermestätten-Zettling, les archéologues ont trouvé une épée similaire, mais avec un fourreau encore plus orné, dans ce cas-ci par des incisions et un triskèle⁴¹¹. À Thür, en Allemagne, l'archéologie témoigne d'une tombe de La Tène C2 et une épée typique des proportions pour cette époque faisant 80cm dont 10cm de soie, pour 5cm de largeur et 0,5cm d'épaisseur⁴¹². Son fourreau est décoré là aussi de triskèles mais aussi de lunes⁴¹³. La décoration de fourreaux est si présente dans le mobilier militaire celtique qu'il y a un motif qualifié de panceltique : la paire de dragons, qui trouve peut-être sa place dans le domaine culturel plus que de l'esthétique pure. Dans *Le Livre rouge d'Hergest*, une œuvre de compilation galloise du XII^e siècle, se trouve une histoire intitulée « *Le Songe de Rhonabwy* » (*Breuddwyd Rhonabwy*). Lors de cette histoire, Kadwor le duc des Cornouailles possède une épée dont la lame, lorsqu'elle est tirée de son fourreau, révèle l'image d'une paire de serpents crachant des flammes, dont la vue est prétendue insoutenable⁴¹⁴. Un parallèle entre la croyance qui a engendré ce mythe et celle, peut-être apotropaïque, des paires de dragons que l'on retrouve sur de nombreux fourreaux peut ainsi être suggéré⁴¹⁵. En poussant ce raisonnement plus loin, peut-être que d'autres symboles représentés, tels que les lunes sont liés à des croyances aujourd'hui perdues.

Ainsi, l'idée que les armes décorées ont un caractère exceptionnel et rarissime⁴¹⁶ est peut-être à reconsidérer. En 1977 des archéologues ont trouvé près de 800 artefacts en fer à Gournay-sur-Aronde, dont notamment des épées, leurs fourreaux et systèmes de suspension, des umbos et des armes d'hast⁴¹⁷. Beaucoup de ces armes ont été restaurées par A. Rapin. Ses travaux sur les trouvailles de Gournay montrent que les décors sont une occurrence plus fréquente que ce qui était pensé jusque lors et invite à réfléchir sur l'importance des armes ornées⁴¹⁸. Peut-être, donc, que les textes romains sont à ce niveau plus proches de la réalité que ce qui est admis et que cette facette de l'expression guerrière celtique ne serait pas qu'un *topos* historiographique méditerranéen. De plus, les épées – arme aristocratique par excellence depuis bien avant La Tène – ne sont pas les seules armes à être décorées. Les Celtes décorent leurs pointes de lance depuis le début de la période laténienne. Les Germains imitent cela à la fin de

⁴¹¹ GUŠTIN et KAVUR, 2015, p. 66.

⁴¹² LEJARS, 2017, p. 201.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 203.

⁴¹⁴ PLEINER, 1993, p. 36.

⁴¹⁵ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 81.

⁴¹⁶ BRUNAU, 2020, p. 25.

⁴¹⁷ QUATRELIVRE, 2019, p. 20.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 33.

La Tène et ce nouvel engouement ravive cette pratique chez les Celtes avec certaines influences germaniques⁴¹⁹. Les fers retrouvés ont des arrangements géométriques de points et lignes, et dans certains cas des formes et symboles plus complexes décorant les lames. Cette pratique semble très diversifiée, et est attestée tout au long de La Tène des Alpes à la Scandinavie en passant par la Pologne⁴²⁰.



Fig. 10 Zvonimirovo-Veliko polje, grave LT 2 (Virovitičko-podravska žup. / HR). Detail (a) of the sword scabbard and reverse (b). – (Photos courtesy M. Dizdār).

Fig. 11 Thür (Lkr. Mayen-Koblenz). Sword stamps: (a) on sword 1; (b) on sword 2; width of stamps c. 10 mm. – (Photos M. Neumann, GDKE, Landesarchäologie, Koblenz).

Fig. 12 »Cherub« type sword stamps. Width of stamps 9 mm: a Slatina v Rožni dolini / SLO, grave 9. – b Römerberg-Heiligenstein / D. – (a photo Pokrajinski muzej, Celje; b photo RGZM).

Figure 15: Une sélection de fourreaux retrouvés en Rhénanie-Palatinat, très richement décorés. Ce genre de trouvaille sert à illustrer que les descriptions romaines de nobles à l'équipement resplendissant n'est finalement peut-être pas une convention littéraire, et témoignent du statut de leurs porteurs. Ces symboles, des croissants de lune et des courbes typiquement retrouvées sur des objets de confection celtique, pourraient avoir une utilité apotropaïque plutôt que simplement décorative (d'après LEJARS, 2017)⁴²¹.

⁴¹⁹ LAHARNAR et GASPARI, 2016, p. 61-62.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 63.

⁴²¹ LEJARS, 2017, p. 210.

La mythologie celtique comprend beaucoup d'armes magiques, parfois nommées. Le dieu Nuadu/Nuada, possède « *Fragarach/Freagarthach* » (les deux orthographes se prononcent de la même manière), une épée qui ne peut pas être arrêtée par un adversaire une fois sortie de son fourreau et d'après sa légende personne n'y a survécu. T. F. O'Rahilly y voit en 1946 même une représentation de la foudre divine⁴²². Dans le cycle d'Ulster, l'épée de Fergus mac Róich s'appelle *Caladcholg*, ou « dure épée », et apparaît dans plusieurs histoires. L'irlandais *Caladcholg/Caladbolc/Caladbolg*, a été rapproché du Gallois *Kaladwlch*, une épée qui apparaît dans l'histoire galloise *Culhwych et Olwen* compilée vers l'an 1100 où elle appartient au roi Arthur, et s'appelle aujourd'hui Excalibur⁴²³. L'arme magique celtique la plus célèbre est bien sûr la *Gáe Bolga*, la lance enchantée de Cú Chulainn, qui permet à ce dernier de prendre le dessus sur Fer Diad lors de leur affrontement⁴²⁴. Dans ce même cycle de récits il y a aussi une lance appelée *Lúin Celtchair*, décrite comme prenant régulièrement feu et devant être plongée dans un chaudron de poison pour être calmée. Elle tue à tous les coups, et si elle est lancée tuera toujours neuf hommes, parmi eux toujours un chef, prince ou roi⁴²⁵. La plupart de *La Destruction de l'auberge du dieu rouge* est une description de héros et de leur équipement du point de vue de l'inquiétant cyclope Ingcél ou de ses espions, l'équipement orné ou enchanté étant tout au long de cette longue séquence associé aux héros et leurs prouesses. Parmi plusieurs armes aux capacités et origines magiques dans le cycle ossianique – notamment venant du forgeron Culainn⁴²⁶ - le héros Fionn mac Cumhaill possède une lance qui parle et frétille pour l'avertir du danger⁴²⁷, ainsi qu'un bouclier enchanté conçu sous l'ordre du dieu Manannan⁴²⁸. Ainsi, l'idée d'armes aux propriétés surnaturelles est particulièrement parlante chez les peuples celtiques de Moyen-Âge, à un point qu'il serait peut-être imprudent d'affirmer que ça soit un particularisme insulaire relativement récent. Il n'est pas impossible que le port d'une arme magique soit une caractéristique type du héros celtique, même à l'époque de La Tène, moyennant possiblement une volonté d'émulation, ou au moins apotropaïque, dans les armes les plus ornées. Ainsi, les pièces décorées, impressionnantes, porte-bonheur ou magiques

⁴²² PLEINER, 1993, p. 32.

⁴²³ *Ibid.*, p. 33.

⁴²⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 133.

⁴²⁵ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 300-302. ; dans la mythologie irlandaise, des armes enchantées peuvent avoir plusieurs utilisateurs. Lors du passage cité, elle est en la possession de Dubthach Dóeltenga.

⁴²⁶ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 29.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 197.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 247.

occupent une place importante dans le rapport culturel celtique aux armes. Toutefois, l'importance rituelle ou l'éclat social cède face à l'impératif d'efficacité.

Malgré l'importance folklorique de la nudité héroïque, la plupart des guerriers les plus habiles et reconnus seraient protégés, d'une cotte de maille ou d'armures textiles ainsi que d'un casque. Même si celui-ci n'est pas en métal ou capable de sauver son porteur d'un coup direct, ne serait-ce qu'un bonnet épais serait utile pour ne pas être blessé par un retour de son propre bouclier. En plus de l'avantage physique évident de l'armure, la porter donne un avantage psychologique⁴²⁹. Si un guerrier se sent protégé, il hésite moins, il aura moins de mauvais réflexes défensifs, il sera plus déterminé, et pourra davantage appuyer ses coups. Il semble raisonnable qu'il est très difficile de combattre quelqu'un équipé de la sorte, lorsqu'on sait que l'on risque la mort ou l'estropiement à chacun de ses coups sans pouvoir répondre de pareillement. De plus, ce facteur est non-négligeable dans l'explication de l'avantage régulier qu'ont les Romains face aux Celtes au corps-à-corps.

Nous en venons à l'utilisation des armes dont il est ici question, ainsi que les possibilités qu'offrent cette panoplie dans le cadre d'un combat singulier. Il est par exemple possible d'avancer quelques hypothèses grâce à des marques d'impact au combat sur des zones récurrentes attestées par l'archéologie. Des lames de l'âge du Bronze méditerranéen à celles de l'âge du Fer finlandais, les zones les plus sollicitées sont le tiers le plus proche de la pointe, et la partie découlant de la garde – semble-t-il les points de contact préférés pour frapper, et le résultat de tentatives de touches sur la main de l'ennemi. Ceci tend à suggérer des similarités des notions basiques de l'escrime, certainement dictées par la biomécanique. Curieusement, certaines lames sont marquées sur leur largeur, peut-être suggérant des parades ou déviations avec le plat de la lame⁴³⁰. Les dimensions et la forme des armes peuvent aussi donner un début de piste. La poignée courte et la garde dite en « chapeau de gendarme » de beaucoup d'épées laténiennes par exemple ont suscité diverses interprétations dans le monde de l'Histoire vivante française. Dans le cadre de cette recherche, plusieurs entretiens avec des instructeurs et reconstituteurs amènent à un certain nombre de remarques. Gildas Auzou, président et instructeur de la troupe de reconstitution gauloise des Ambiani, y voit une forme faite pour y poser l'index, afin de guider la lame avec plus de précision. Brice Lopez, fondateur de la société de sports antiques et de spectacle vivant historique Acta, propose cependant une interprétation différente qui implique que cette garde faite pour y poser le pouce, permettant de trancher à des

⁴²⁹ BOFFA, 2010, p. 70.

⁴³⁰ ARTTO, 2018, p. 5.

angles différents. Plus réservé est Régis Harter, instructeur de la troupe de reconstitution gauloise des Trimatrici, est plus réservé – pensant que cette garde n’est pas faite spécifiquement pour le pouce ou pour l’index, mais que le détail de la technique de préhension est subjectif. Il prend l’exemple d’épées à deux mains médiévales, pour lesquelles nous connaissons beaucoup de positions et orientations possibles des mains grâce à de nombreuses représentations. De plus, il souligne en s’appuyant sur la thèse de Guillaume Reich que le chapeau de gendarme n’est pas une généralité⁴³¹. Ces mêmes débats ont pu se tenir dans l’antiquité, sur la souplesse nécessaire des armes, le bois à utiliser, les techniques préférables – à l’image des différentes écoles présentes dans les arts martiaux d’aujourd’hui. N’oublions pas non plus que des préférences changent avec le temps, que différentes logiques s’appliquent à différentes communautés, et qu’il faut certainement un équilibre entre la prudence de ne pas surinterpréter des caractéristiques d’éléments de mobilier et l’initiative d’explorer toutes les possibilités techniques qu’elles offrent.

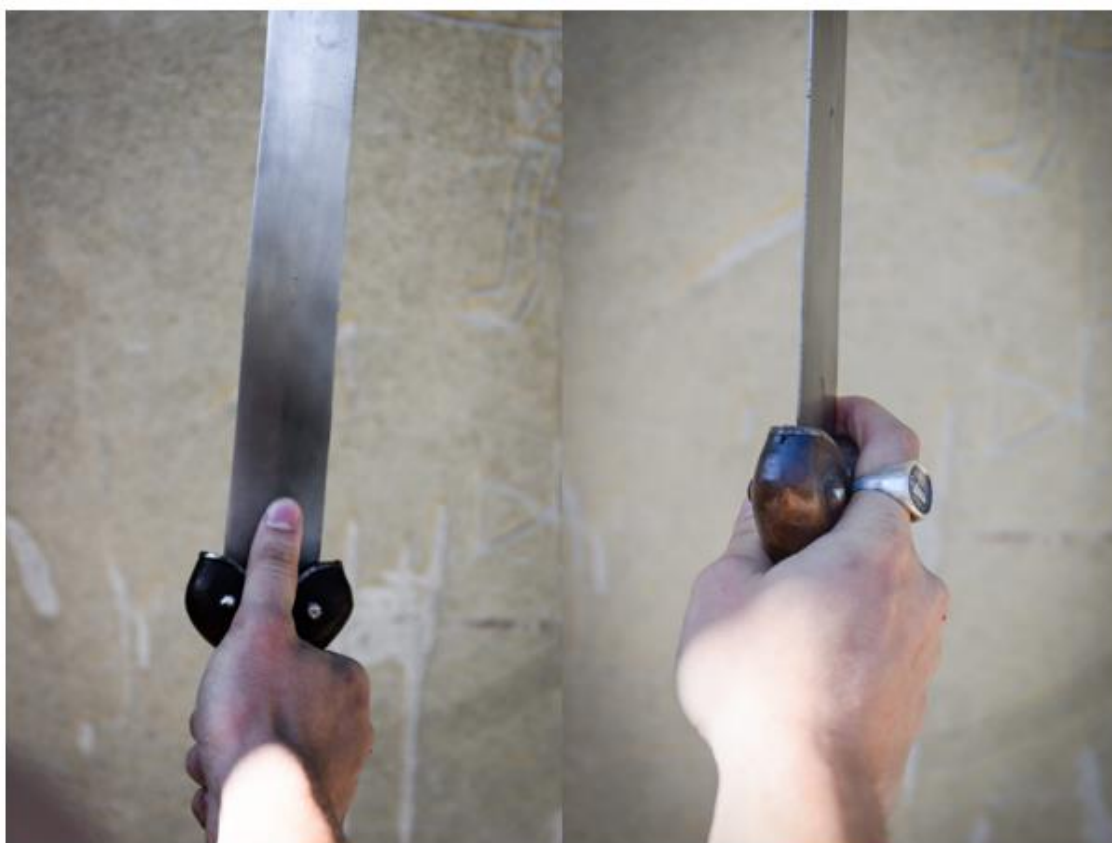


Figure 16: La garde discrète des épées longues gauloises, souvent à la forme dite en "chapeau de gendarme", permet des variations au style de préhension. Ces nuances à une prise plus typique à pleine main permettent d'exploiter de nouvelles possibilités et ainsi une meilleure fluidité en multipliant les angles d'attaques et les cibles potentielles (inspiré par REICH, 2022). (Photographie par Marilyn Paleri)

⁴³¹ Merci à Gildas Auzou, Brice Lopez et Régis Harter pour leurs témoignages. Voir la section « Remerciements ».

N'oublions pas non plus que d'après les analyses des armes laténiennes, elles sont forgées en métal relativement doux. Des mouvements destinés à optimiser la force de frappe, surtout avec une épée, sont donc rare si ce n'est à proscrire dans la plupart des cas pour ne pas rendre son arme (au moins temporairement) inutilisable⁴³². Les armes de l'époque ne peuvent pas survivre à l'intensité que peut déployer un corps humain, ce qui impose une escrime teintée de prudence. L'archéologie renseigne toutefois sur plusieurs détails – notamment le fait que les lames ont des pointes, contrairement à ce que peuvent dire les sources romaines⁴³³. Une question, toutefois, se pose. Il est admis que l'épée gauloise est principalement une arme utilisée de taille, mais dans ce cas pourquoi ne pas simplement faire une machette ? Les Gaulois connaissent la « *falcata* » (le terme est moderne) ibérique, qui est très efficace en la matière. Cette dernière étant plus simple à produire, le fait que les Gaulois optent pour des épées plus longues est un choix qui dépasse l'intérêt purement pratique du coup de taille. Les deux ont un point commun qui est que le cœur de la lame est en une sorte de proto-acier, tandis que les extrémités sont en fer doux, peut-être pour faciliter les aiguiseurs successifs de la lame⁴³⁴. Il s'agit donc peut-être de différentes approches envers le coup de taille, la longueur de l'épée laténienne témoignant peut-être d'une volonté de contrôler davantage d'espace ou pouvoir menacer davantage de points vulnérables – ainsi qu'une synergie différente avec le reste de la panoplie.

Le bouclier léger, long et plat des Celtes quant à lui se prête assez naturellement à certains mouvements, de simples ajustements pour absorber ou dévier des coups, et surtout deux manières de le projeter à partir de la posture de garde. Le premier mouvement peut tout autant être un réflexe de panique qu'une technique habile. Il faut simplement tendre le bras, le bouclier restant à la verticale naturellement. Le deuxième est un « coup de poing », mettant le bouclier à l'horizontale pour frapper avec son bord (ou l'orle si celui-ci est présent).

⁴³² QUATRELIVRE, 2019, p. 43.

⁴³³ PLEINER, 1993, p. 62.

⁴³⁴ BERTAUD, 2017, p. 185.



Figure 17: L'utilisation d'un bouclier plat permet de frapper avec l'umbo ou l'orle, ce qui offre au guerrier la possibilité de frapper à plusieurs distances en fonction de ses besoins, et ainsi préparer un coup d'épée. Le cintrage d'un bouclier incurvé favorise une percussion horizontale, mais complique considérablement la frappe avec l'umbo. (Photographies par Marilyn Paleri)

Il convient de s'interroger concernant si ces mouvements sont majoritairement offensifs ou défensifs. Commençons par le premier mouvement, que nous appellerons la percussion verticale. Le cintrage du *scutum* romain recule son centre de gravité, et si l'on tend le bras avec, la partie supérieure repose sur l'épaule, mettant le bouclier dans une position diagonale. Le bouclier plat des Celtes ne fait pas cela naturellement, bien que la position puisse être adoptée en le bloquant en place. L'équilibre du bouclier plat est donc plus facilement porté vers la percussion verticale. Du point de vue défensif, cette position est utile car même avec le bras tendu le bouclier reste droit, ce qui crée un cône de protection bien plus efficace que si le bouclier était plaqué contre le corps. Il semble toutefois important de le ramener rapidement contre soi pour deux raisons. D'abord, le garder plaqué à soi permet de contrôler ses mouvements à partir de l'épaule, du coude et du genou contre lesquels le bouclier repose, ce qui est beaucoup plus ergonomique, car tout le corps contribue à mouvoir le bouclier, plutôt que seulement le bras. Ensuite, à la manière d'une garde longue en boxe anglaise, si la projection du bouclier est maintenue cela pourrait presque ressembler à une invitation à être contournée. Abandonner une position statique pour en adopter une autre n'est que légèrement plus protecteur, et crée de nouvelles ouvertures – si l'on ramène le bouclier, il suffit de répéter le geste pour couvrir ses points faibles.



Figure 18: Une illustration du "cône de protection". En tendant simplement le bras, quasiment toutes les cibles possibles deviennent momentanément inaccessibles de face. Il suffit de reculer le bouclier pour revenir en garde. Lors d'une attaque au corps-à-corps, celui-ci peut être utilisé en effectuant une percussion verticale visant la main de l'agresseur, le contraignant à interrompre son assaut (inspiré par REICH, 2020). (Photographies par Marilyn Paleri)

De manière offensive, la percussion verticale est intéressante, et est attestée chez Tacite en parlant de la bataille du Mons Graupius, il décrit l'escrime au corps à corps des auxiliaires (armés d'un bouclier presque identique à celui des Gaulois) bataves et tongres des Romains ainsi : « Les Bataves se mirent à cogner dans la mêlée, à frapper de la bosse de leurs boucliers, à balafrer des visages. »⁴³⁵ Nous pouvons donc discerner un avantage à frapper de cette manière. Elle permet de figer ou déstabiliser un adversaire afin de frapper dans un point faible – comme le *jab* en boxe anglaise, mais sans l'inconvénient de se découvrir puisque le corps est toujours bien protégé. Le désavantage de cette manière de frapper est que mouvoir une surface aussi large avec un point de contact central aussi petit déstabilise facilement le coup, mais ce problème n'est pas suffisant pour remettre entièrement en question l'efficacité de cette technique.

Le second mouvement est celui de la percussion horizontale. Il est indéniablement plus dangereux au niveau de l'impact, surtout avec un bouclier doté d'orles, mais il n'y a pas de description textuelle directe de ce mouvement. Nous pouvons nous tourner vers la *Vie de Camille* de Plutarque pour une possible référence à son utilisation au IV^e siècle av. J.-C. par Manlius : « Il eut affaire à deux ennemis à la fois, dont l'un levait déjà la hache pour le frapper,

⁴³⁵ Tac. Agr., 36.

lorsque Manlius, le prévenant, lui abat la main d'un coup d'épée : en même temps il heurte l'autre si rudement au visage avec son bouclier qu'il le renverse dans le précipice⁴³⁶. » Il est impossible d'affirmer certainement s'il s'agit d'une percussion verticale ou horizontale, mais la force de l'impact tend plus vers la deuxième option. Ce mouvement est représenté dans un relief gladiatorien retrouvé aux Thermes de Dioclétien, mais il n'est pas clair s'il s'agit d'un coup, ou d'une manière de jauger la distance ou gêner son adversaire avant de se rapprocher. En raison de l'équilibre d'un bouclier plat, Régis Harter, Guillaume Reich et Brice Lopez favorisent l'utilisation de la percussion verticale pour éviter de trop se découvrir. En effet, cette manière de frapper semble inadaptée au combat de groupe serré car elle ouvre trop la garde de son utilisateur face à un coup venant d'autre part que de son adversaire immédiat⁴³⁷.

De plus, la percussion horizontale présente le désavantage d'avoir besoin d'être armée, même légèrement, ce qui nécessite obligatoirement plus le coup que la percussion verticale qui ne nécessite que de tendre le bras (d'où sa faiblesse de frappe relative, il y a un choix à faire entre frapper plus fort à l'horizontale ou plus vite en se protégeant à la verticale). Régis Harter souligne que l'allonge d'un bouclier est inférieure à celle d'une épée de la fin de La Tène, donc mettre celui-ci à l'horizontale crée presque une « autoroute » pour que la lame adverse passe par-dessus ou par-dessous. Pour pallier ce problème, G. Reich suggère que cette frappe sert plus à gêner l'adversaire que réellement infliger des dégâts, ce qui permettrait de garder plus de contrôle sur ses gestes et moins se découvrir⁴³⁸. Pour résumer, plusieurs témoignages sont de l'avis que l'effort supplémentaire qui est nécessaire pour orienter un bouclier plat pour frapper à l'horizontale n'est pas avantageux, surtout contre les ennemis les plus fréquents des tribus celtes, d'autres Celtes, dont les armes ont tendance à être trop longues pour que le bouclier puisse frapper et protéger en même temps. Gildas Auzou se démarque de ces interprétations par son goût pour la percussion horizontale en raison de son potentiel destructeur. Il emploie souvent une garde avec le bouclier en diagonale si ce n'est à l'horizontale, prêt à frapper plus rapidement, en utilisant la lance comme première défense pour dévier les coups et réduire le risque que provoque l'ouverture de sa garde. Il souligne aussi une utilité au corps à corps proche qui ne nécessite pas de se découvrir autant (si l'on suit le mouvement du bouclier en se baissant légèrement) – pour casser les pieds de ses ennemis, ce qu'il appuie en citant une multitude de pieds broyés chez les squelettes du champ de bataille de Ribemont-sur-Ancre.

⁴³⁶ Plut., *Cam.*, 34.

⁴³⁷ REICH, 2020, p. 27.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 26.



Figure 19: La percussion horizontale, attestée ici à gauche par un relief gladiateur des thermes de Dioclétien⁴³⁹. Cette frappe découvre les jambes, surtout si l'on vise la tête. Ceci la rend moins adaptée au combat de groupe qu'au duel. Dans un cas de combat singulier, la personne effectuant la percussion horizontale peut la faire avec le pied droit avancé (comme le gladiateur du relief) afin de dérober sa jambe gauche du bras armé adverse venant potentiellement trancher ou piquer sous le bouclier.

🌀 L'étude d'un cas particulier : l'épée à sphères

Parmi les nombreuses épées celtiques de Hallstatt à La Tène retrouvées, un type se démarque particulièrement. Il s'agit des épées dites « à sphères » ou « à rognons » en référence à leurs gardes caractéristiques. Ce type apparaît au second âge du Fer, comporte une lame effilée à pointe triangulaire et section losangique, et une poignée au système d'élaboration complexe. Comme la poignée, le système de suspension du fourreau est entièrement métallique⁴⁴⁰. La radiographie permet de comprendre le montage des gardes, et révèle que la soie est recouverte de deux plaques soudées pour former la poignée⁴⁴¹. À première vue, la forme de ces épées est ce qui les démarque des épées laténiennes plus typiques⁴⁴², ce qui suggère une tout autre utilisation. Cette pièce de suspension à la typologie variable est réalisée indépendamment du fourreau qu'il suffisait de faire glisser dans ladite pièce pour qu'il s'y bloque. Celle-ci est toujours positionnée perpendiculairement au tranchant de la lame, un détail qui sera développé

⁴³⁹ GILES, 2021, p. 43.

⁴⁴⁰ GENDRON et al., 1986, p. 39.

⁴⁴¹ TAFFANEL et TAFFANEL, 1980, p. 1.

⁴⁴² KRÄMER, 1962, p. 110.

plus tard⁴⁴³. Les protubérances ostentatoires de ces armes n'y sont pas exclusives : il ne faut pas oublier les armes à antennes de la période Hallstatt et les poignards dits anthropomorphes de La Tène⁴⁴⁴.

Une première classification majeure de ces artefacts est celle de W. Krämer, qui définit deux grands groupes d'épées à sphères via la forme de la poignée et de la lame. Le premier type est composé des épées courtes (86 à 87cm) et larges, avec les quatre nodules qui forment le pommeau sont indépendants et disposés en léger arc de cercle. Le second type est plus représenté, entre 94 et 105cm, et divisé en deux sous-groupes⁴⁴⁵ pour la longueur, d'abord 94 à 96,6cm, et ensuite 104 à 105cm. Ce qui les rassemble est l'organisation du pommeau : les quatre sphères agencées en trapèze sont faites d'une seule pièce. L'épée de Chiemsee par exemple, faisant 96,6cm, se place typiquement dans la première sous-catégorie du deuxième type⁴⁴⁶. Notons toutefois que cette typologie est imparfaite, et que l'épée de Regensbourg par exemple se place entre les deux types de W. Krämer⁴⁴⁷. Il faut davantage y voir une classification archéologique qu'une différence de types particulièrement reconnue à l'époque. Moritz Paysan a élaboré une classification plus précise en quatre types, centrée sur la morphologie des sphères du pommeau et leur consolidation avec la fusée⁴⁴⁸.

La datation de ces armes est difficile, notamment puisqu'elles sont très majoritairement retrouvées dans des cours d'eau⁴⁴⁹, si ce n'est exclusivement d'après A. Testart⁴⁵⁰, bien que cette conclusion est peut-être hâtive. Ces conditions de découverte ont fait suggérer à W. Krämer qu'il y a un aspect rituel dans les dépôts des armes dans l'eau, puisqu'il s'agit manifestement d'une occurrence délibérée, les armes n'y sont pas simplement perdues. Il y a un précédent pour cela, car depuis l'âge du Bronze final des armes sont souvent immergées, et concernant l'âge du Fer des épées hallstattiennes et laténiennes dans la Boutonne et particulièrement dans la Loire ont été retrouvées⁴⁵¹. Néanmoins, ces conditions rendent la datation précise des épées à sphères difficiles. C'est par exemple le cas de l'épée de Germond, retrouvée recourbée sur elle-même avec du mobilier militaire comme d'autres épées et des fers de lance. Comme l'épée de Juac, la lame est étroite et d'une largeur constante, avec une poignée

⁴⁴³ GENDRON et al., 1986, p. 39-40.

⁴⁴⁴ KRÄMER, 1962, p. 116.

⁴⁴⁵ GENDRON et al., 1986, p. 54.

⁴⁴⁶ KRÄMER, 1962, p. 109.

⁴⁴⁷ GENDRON et al., 1986, p. 40 et 54.

⁴⁴⁸ BEYLIER et al., 2016, p. 176.

⁴⁴⁹ GENDRON et al., 1986, p. 53.

⁴⁵⁰ TESTART, 2021, p. 104.

⁴⁵¹ GOMEZ DE SOTO et DUCONGÉ, 2007, p. 478.

métallique massive qui aurait pu faciliter son maniement⁴⁵², ce que l'on retrouve également chez les épées de Mailhac (la lourdeur des poignées des épées de Mailhac peuvent également être une indication des longueurs originales des lames, puisqu'elles n'ont pas pu être restaurées entièrement mais auraient pu être longues pour justifier un tel contrepoids)⁴⁵³. En effet, les épées à sphères sont fréquemment retrouvées avec d'autres objets⁴⁵⁴, et notamment d'autres armes. À Saint-André-de-Lidon, plusieurs épées à sphères ont été découvertes, ainsi qu'une épée anthropomorphe portant des symboles astraux.

Wieland en 1996 avance que l'épée à sphères est faite dans un but d'offrande puisqu'on la retrouve presque uniquement dans des milieux aquatiques, plutôt que dans des sépultures confirmées⁴⁵⁵. W. Krämer en 1962 stipule qu'il s'agit d'une arme du début de La Tène⁴⁵⁶. L'épée du Marais de Goulaine (près de Nantes) a été découverte avec un grand fer de lance de La Tène moyenne⁴⁵⁷. Un important lot d'épées du second type a été retrouvé et daté à la première moitié du premier siècle av. J.-C. à Mailhac. Cette datation quelque peu surprenante datant du début des années 80 part du principe que l'enfouissement du dépôt d'épées est contemporain de l'incendie du Cayla IV, lui-même daté au début de La Tène finale⁴⁵⁸. À l'époque de la découverte, une douzaine seulement d'exemplaires étaient connus, répartis entre l'est de la France et en Allemagne, or à l'oppidum du Cayla il s'agit de 16 épées à sphères. Des analyses plus récentes ont permis par ailleurs de reculer de plusieurs siècles la datation au premier siècle av. J.-C.⁴⁵⁹, de plus les fourreaux sont postérieurs à 450 av. J.-C. mais ne sont pas datables au sein du second âge du Fer⁴⁶⁰. Pour résumer, la datation des épées à sphères a longtemps été attribuée au Hallstatt final ou La Tène ancienne⁴⁶¹. Depuis les découvertes de Taffanel, la période La Tène finale a été préférée, avant que cette chronologie ne soit elle aussi remise en question. André Rapin identifie parmi les épées de Mailhac des pièces caractéristiques du V^e siècle av. J.-C. Faute de mieux, il faut se rabattre sur des considérations technologiques pour dater le dépôt, donc retour à la case départ suite à cette méthodologie et

⁴⁵² GENDRON et al., 1986, p. 45-47.

⁴⁵³ TAFFANEL et TAFFANEL, 1980, p. 2.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁴⁵⁵ GOMEZ DE SOTO et DUCONGÉ, 2007, p. 487.

⁴⁵⁶ KRÄMER, 1962, p. 116.

⁴⁵⁷ GENDRON et al., 1986, p. 40.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, 1986, p. 40.

⁴⁵⁹ BEYLIER et al., 2016, p. 114 et 176.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, 2016, p. 177.

⁴⁶¹ LEJARS, 2014, p. 35.

aux trouvailles d'A. Rapin : la datation semble être entre fin Hallstatt et début La Tène⁴⁶², peut-être jusqu'à La Tène moyenne s'il est admis que certaines survivent à cette tendance.

Le système de suspension est peut-être ce qu'il y a de plus inhabituel avec cette arme. Krämer n'a d'ailleurs pas su l'identifier clairement. Il mentionne une plaque rectangulaire soudée comportant un gond et une douille, mais ne sait pas s'il s'agit d'un système de suspension, d'une attache, ou la jointure d'une structure plus grosse⁴⁶³. C'est une plaque de fixation perpendiculaire à la lame. Celle-ci est composée d'une large pince brasée sur une plaque rectangulaire, prenant le fourreau de l'épée en tenaille. Ce système semble exclure une suspension par baudrier, et pourrait indiquer une fixation sur une selle ou un char⁴⁶⁴. De plus, l'œilleton que l'on trouve parfois peut servir à passer une attache, maintenant l'arme au poignet de l'utilisateur⁴⁶⁵. Ceci mène à un constat curieux. Il n'y a pas de typologie particulière pour les armes utilisées à bord de chars, dans les cas où le combattant ne met pas pied à terre pour combattre, par faute de sources. Quand il choisit de descendre, Diodore de Sicile évoque l'utilisation d'épées⁴⁶⁶, cela dit. Mais les épées de cavalerie sont plutôt associées aux coups de taille, et les épées à sphères ne semblent pas propices à un tel emploi. Peut-être qu'il s'agit d'une arme utilisée à pied par de l'infanterie montée, d'où le système de fixation.

L'hypothèse de l'arme d'estoc est avancée dès 1962 par Krämer, qui remarque la pointe acérée de l'épée de Chiemsee et pour ses 800g, sa lourde poignée. Il pose l'hypothèse qu'une arme utilisée de taille aurait besoin d'une poignée plus légère pour permettre une escrime plus fluide⁴⁶⁷. R. Pleiner la catégorise également comme intrinsèquement une arme d'estoc, qui de plus va à l'encontre du *topos* historiographique des épées celtiques ne servant que pour des coups de taille. Il propose que l'arme sert lors de duels exceptionnels, si ce n'est cérémoniels ou rituels, notamment en raison de l'attache inadaptée à une ceinture ou un baudrier. Pour lui, les épées à sphères n'ont jamais vu le champ de bataille et ne faisaient pas partie de la panoplie guerrière habituelle⁴⁶⁸. S. T. James est aussi de l'avis qu'il s'agit d'une arme de duels ritualisés⁴⁶⁹.

⁴⁶² BEYLIER et al., 2016, p. 176.

⁴⁶³ KRÄMER, 1962, p. 122.

⁴⁶⁴ BEYLIER et al., 2016, p. 62.

⁴⁶⁵ TAFFANEL et TAFFANEL, 1980, p. 2.

⁴⁶⁶ DS., V.29.

⁴⁶⁷ KRÄMER, 1962, p. 111.

⁴⁶⁸ PLEINER, 1993, p. 70.

⁴⁶⁹ JAMES, 2010, p. 43.

Il est peut-être hâtif de limiter l'usage des épées à sphères ainsi. En fonction de l'époque ou des communautés, des usages rituels et martiaux sont tous les deux possibles. La présence d'armes communément admises comme étant fonctionnelles aux côtés d'épées à sphères dans certains dépôts semble exclure l'idée d'une arme à part, et le fait d'en retrouver totalement repliées sur elles-mêmes indique qu'elles sont concernées par les mêmes pratiques funéraires si ce n'est culturelles que les autres armes. Puisque cette pratique est réservée aux armes, non pas aux outils par exemples, c'est bien l'utilisation qui différencie des éléments de mobilier entre eux. Pour exclure les épées à sphères d'un cadre martial il faudrait justifier une explication parallèle pour l'expression d'une même pratique (replier la lame sur elle-même) que d'autres armes pour des motifs différents. L'hypothèse des duels ritualisés est intéressante, bien qu'impossible à prouver. Il ne faut pas oublier que la période de La Tène démocratise la guerre et les classes sociales inférieures s'arment de plus en plus⁴⁷⁰. C'est une période de migrations et d'effectifs militaires grandissants qui réduit quelque peu le rôle de l'aristocratie dans le conflit⁴⁷¹, ce qui pourrait tendre à expliquer la longévité des épées laténiennes plus classiques, plus polyvalentes, au détriment des épées à sphères qui seraient plus spécialisées et spécifiques à une noblesse guerrière de moins en moins insulaire des autres classes sociales.

⁴⁷⁰ CANESTRELLI, 2022, p. 55.

⁴⁷¹ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 129.

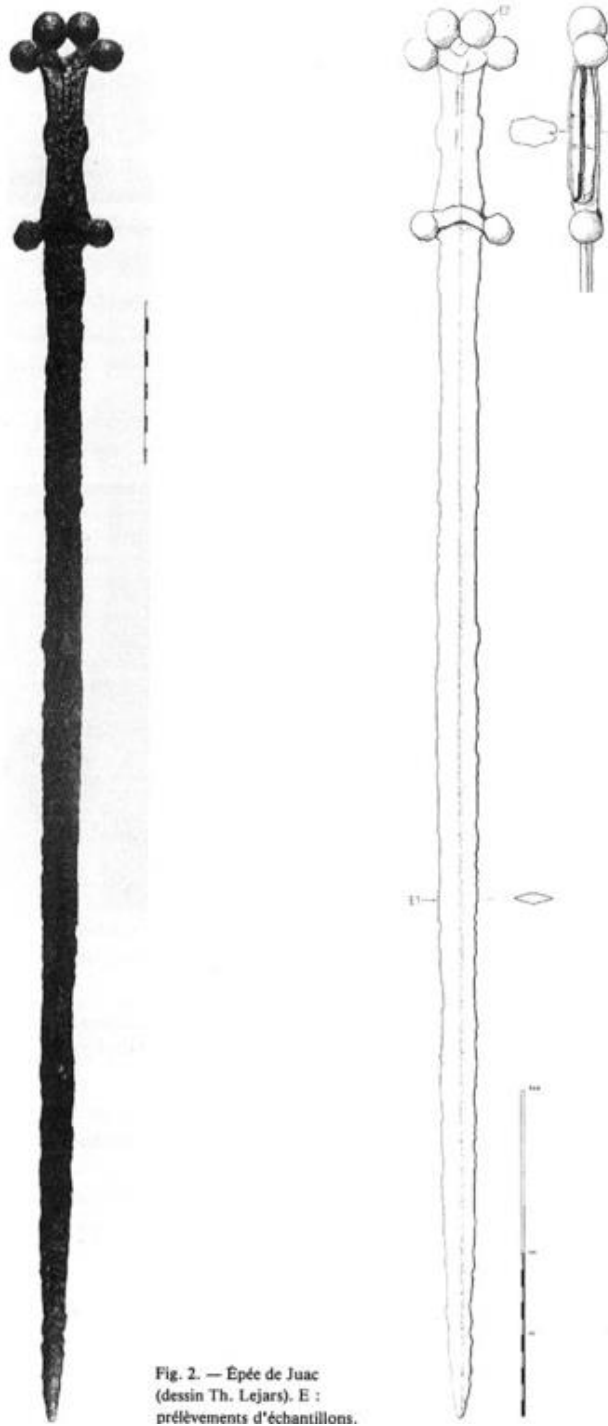


Fig. 2. — Épée de Juac
(dessin Th. Lejars). E :
prélèvements d'échantillons.

Figure 20: L'état actuel de l'épée de Juac, nuancé par un dessin par T. Lejars. La typologie très particulière des épées à sphères ne peut qu'indiquer une utilisation différente des épées plus classiques, mais elle n'apparaît pas dans les sources textuelles ou iconographiques, suscitant une multiplicité d'interprétations sur son sujet (d'après GENDRON et al., 1986)⁴⁷².

⁴⁷² GENDRON et al., 1986, p. 41.

b) Les occurrences de combats singuliers celtiques

🌀 D'après les sources gréco-romaines

Les deux exemples les plus représentatifs de duels entre Gaulois et Romains sont ceux déjà brièvement abordés plus haut. La mise en avant du duel dans un contexte culturel laténien est préservée par les anecdotes des victoires de Manlius et de Valerius, lors d'événements de 361 et 348 av. J.-C. respectivement⁴⁷³. Les auteurs insistent sur des détails moralisateurs et patriotes, avec le *topos* d'un Romain, sobre et aux armes simples, tuant un adversaire géant, arrogant, qui tire la langue et se pavane avec ses armes rutilantes peu propices à la réalité du combat⁴⁷⁴ - dont l'utilité narrative est de glorifier certaines grandes familles aristocratiques. Il s'agit là des seules descriptions détaillées d'escrime entre Gaulois et Romains, donc notre compréhension de la gestuelle martiale de La Tène dépend en partie des bribes ayant survécu, bien que ceux-ci sont à considérer avec prudence. Commençons par Manlius. Lorsqu'un champion gaulois défie l'armée romaine, il se porte volontaire pour le combattre et vante ses ancêtres, qui auraient précipité les Gaulois de la roche Tarpéienne. J.-L. Brunaux qualifie ceci d'un « comportement gaulois »⁴⁷⁵. Cette analyse est critiquable, étant donné qu'il dit cela en parlant à son supérieur, le dictateur Titus Quinctius Pennus⁴⁷⁶, pour le persuader de le laisser combattre le champion, non pas pour intimider ou injurier son adversaire comme chez les Celtes⁴⁷⁷.

D'abord, il est important de noter que même si à cette époque un officier devrait porter un équipement hellénique, Manlius prend « un bouclier d'infanterie et ceint un glaive espagnol, meilleur pour combattre de près », ce qui confirme par ailleurs l'efficacité de la panoplie du légionnaire en combat singulier aux yeux des sources postérieures. Ceci soulève l'interrogation de pourquoi une armée romaine un siècle avant le début de la Première guerre punique aurait des glaives espagnols. Peut-être s'agissait-il d'un xiphos ou tout simplement d'une épée droite avec une forte capacité à frapper d'estoc, retenue plus tard par l'historiographie comme une arme « comme un glaive espagnol », puis simplement un glaive espagnol, en raison de la

⁴⁷³ CUNLIFFE, 2006, p. 113.

⁴⁷⁴ BRUNAUX, 2020, p. 85.

⁴⁷⁵ BRUNAUX, 2004, p. 88.

⁴⁷⁶ Liv., VII.9.

⁴⁷⁷ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 75.

distance entre le récit et l'épisode relaté. Tite-Live, qui donne la description la plus détaillée de l'affrontement, décrit leur duel ainsi :

« Le Gaulois, comme une masse prête à tout écraser, tend son bouclier de la main gauche, et, du tranchant de son épée, frappe avec un grand bruit, mais inutilement, les armes de l'ennemi qui s'avance. Le Romain, l'épée haute et droite, commence par choquer de son bouclier le bas de l'autre bouclier, pénètre de tout son corps sous cet abri qui le préserve des blessures, se glisse entre le corps et l'armure de l'ennemi, lui plonge par deux fois son glaive dans le ventre et dans l'aine, et l'étend sur le sol, dont il couvre un large espace. »⁴⁷⁸

Il y a donc cinq actions décrites. Le Gaulois utilise son bouclier, puis son épée ; Manlius utilise son bouclier, se rapproche et utilise son glaive. Les mouvements de leurs épées sont clairs dans les grandes lignes : le Celte cherche à trancher (non pas à « tout écraser »), le Romain à transpercer. Une nuance est peut-être nécessaire pour la mention qu'il frappe l'équipement de Manlius. Cela peut être une invention de l'auteur ou de l'historiographie, surtout puisqu'il est su qu'une épée gauloise (du IV^e siècle av. J.-C. qui plus est) est un objet trop cher et trop fragile pour justifier des coups sourds sur le bouclier ou le casque d'un adversaire, surtout dans une situation de duel où son utilisateur ne peut être sauvé par un tiers. Il y a donc deux possibilités plus probables. Il peut s'agir de frappes visant le corps de Manlius bloquées par son bouclier, auquel cas il semble que (peut-être grâce à l'action de son bouclier) le Gaulois a le temps de frapper au moins une fois avant que le Romain ne réponde. Il pourrait aussi s'agir non pas de vraies frappes, mais du Gaulois qui utilise l'allonge de son épée pour maintenir la distance en appuyant sur le bouclier de son adversaire afin de préparer une action. Tite-Live n'est pas un témoin oculaire du duel, donc le degré auquel son texte est ainsi exploitable est discutable. Néanmoins, il s'agit de gestes rapportés par un individu venant d'une époque à laquelle ce genre d'armement est la norme, et des témoins ou participants à ce genre de combat très présents aussi, donc ce qu'il écrit sur leur sujet contient une valeur intrinsèque.

Il est plus difficile de déterminer ce qu'il se passe au niveau des boucliers. Nous savons que le Gaulois tend son bouclier, mais il est difficile de savoir comment. Les deux possibilités sont les percussions horizontales et verticales déjà abordés. Pour plusieurs raisons, il semble plus logique qu'il s'agisse d'une percussion horizontale avec l'orle. D'abord, les deux combattants sont à distance pour que le Gaulois frappe de taille avec son épée. Non seulement se rapprocher pour effectuer une percussion verticale ou un cône de protection aurait été moins pratique pour enchaîner ensuite avec des coups, mais Manlius doit par la suite s'avancer après avoir lui-même frappé avec son bouclier afin de rentrer dans la distance qui l'avantage. Il

⁴⁷⁸ Liv., VII.10.

semble très improbable donc que le Gaulois aurait commencé le duel en se rapprochant de son adversaire pour assener un coup moins violent que s'il frappait avec l'orle. De plus, la formulation de Tite-Live peut être d'un certain recours : « le Gaulois, comme une masse prête à tout écraser, tend son bouclier de la main gauche ». Il est facile de se dire qu'il s'agit d'une formule typique de l'historiographie romaine à l'égard des Celtes et imaginer l'auteur caractérisant une brute qui s'apprête à abattre son épée sur Manlius, « et frapper violemment tel un sanglier, mettant tout le poids dans son coup comme un bûcheron coupant du bois ou un homme creusant à la pioche, (...) comme s'il voulait tailler en pièces le corps entier de son adversaire, armure comprise », pour paraphraser Denys d'Halicarnasse⁴⁷⁹. Or, Tite-Live semble désigner ainsi le coup du bouclier, ce qui, assurément, à moins que le Gaulois ne cherche à charger bouclier en avant – comme il a été montré plus haut, cela semble peu probable, désigne nécessairement une percussion horizontale. Cette position, avec le bouclier tendu et l'épée prête à frapper de taille comme d'estoc, se retrouve notamment sur un des gobelets aujourd'hui préservé au musée archéologique Lugdunum à Lyon.



Figure 21: L'un des gobelets d'Aco, signé Chrysippus, aujourd'hui conservé au musée Lugdunum à Lyon. Cette iconographie gladiatorienne montre une action tout à fait adaptée à cette situation : le bouclier maintient la distance et immobilise l'adversaire, préparant ainsi une ou plusieurs frappes à l'épée. (Photographie de gauche par Thomas Rankin Clergues, de droite par Marilyn Paleri)

Un autre détail est qu'il n'est fait aucune mention que Manlius contourne son adversaire. Après avoir frappé le Gaulois de son bouclier, il s'en rapproche suffisamment pour lui porter deux coups d'estoc. Or, si le bouclier du Gaulois est plaqué contre lui, le glaive ne peut pas le frapper au ventre et à l'aîne. Il est donc plus probable qu'à l'avancée de Manlius, son adversaire aura pu chercher à reculer et avoir tendu son bras en cône de protection pour limiter les cibles

⁴⁷⁹ DH., XIV.10.17.

possibles (car manifestement il y a un certain écart entre lui et son bouclier), or le Romain est trop près et parvient à contourner le bouclier et plonger son glaive dans le corps du Gaulois. Ainsi, s'il faut se fier à cette interprétation des faits, le Gaulois utilise l'orle de son bouclier pour déstabiliser son adversaire et préparer ses coups de taille à l'épée. Cette idée est également cohérente avec la valeur accordée aux épées celtiques : il vaut mieux préparer le coup avec une frappe préalable pour ne pas user la lame pour rien. Mi-technique de défense, mi-réflexe humain face à un danger mortel, le champion projette son bouclier vers l'avant pour éloigner le danger, ce qui – s'il était un peu plus loin – aurait très bien pu fonctionner.

Aulu-Gelle livre aussi un récit de ce duel en citant Claudius Quindragius⁴⁸⁰, un auteur romain du début du I^{er} siècle av. J.-C. Il est manifestement plus romancé que la version de Tite-Live, mais il est toujours pertinent de savoir comment des individus de l'époque avec une compréhension de ce genre de combat bien au-delà de la nôtre se représentent ce genre de faits. Contrairement à Tite-Live, qui est contemporain de la Guerre des Gaules et n'aurait certainement eu aucun mal à trouver des témoins de combats entre Celtes et Romains, Aulu-Gelle vit au II^e siècle de notre ère, donc sa perception de ce genre de combat peut être affectée par des biais de son époque, reflétant par exemple davantage un soldat auxiliaire ou un combattant germanique des guerres marcomanniques. Les points communs sont de l'ordre historiographique. Le champion gaulois se démarque de part sa « taille gigantesque » et « ses insolentes provocations ». Manlius est armé comme un fantassin, et finit par tuer son adversaire grâce à son courage. Une différence est le fait que le Gaulois ici, bien que paré de bracelets et d'un torque, est nu. Ce qui diverge particulièrement est la description des gestes du combat :

« Le Gaulois, suivant la coutume de sa nation, tenant son bouclier en avant, attendait son ennemi ; Manlius, mettant sa confiance dans son courage plutôt que dans son adresse, frappe de son bouclier le bouclier du barbare qu'il fait chanceler. Tandis que le Gaulois cherche à reprendre sa première position, Manlius frappe de son bouclier le bouclier du Gaulois, qui est une seconde fois ébranlé. Aussitôt le Romain se glisse sous la longue épée gauloise, et de son glaive espagnol il lui perce la poitrine ; et aussitôt, d'un second coup, le blesse à l'épaule droite ; il le presse de manière à ne pas lui laisser l'espace pour frapper ; il redouble ses attaques jusqu'à ce qu'il ait terrassé le barbare. »

Notons que tenir son bouclier en avant soit qualifié de coutume gauloise. Le fait qu'ils utilisent des boucliers plus légers que ceux des Romains permet en effet une garde plus allongée, contrairement au *scutum* que l'on doit en comparaison principalement garder contre soi pour ne pas épuiser son bras. Il peut donc s'agir d'un constat généralisé à l'escrime au bouclier plat et ovale de plus petites dimensions. Si le Gaulois attend que Manlius attaque en

⁴⁸⁰ A. Gell., IX.13.

premier, une percussion horizontale est là aussi plus logique (n'oublions pas toutefois que simplement parce que quelque chose est « logique » d'un point de vue actuel n'indique pas qu'elle a nécessairement dû se passer ainsi. Les êtres humains commettent des erreurs, surtout en situations de stress intense comme celles-ci). Ainsi le Gaulois pourrait tendre son bouclier pour gêner son adversaire à la manière suggérée par G. Reich⁴⁸¹. S'il s'agit d'un cône de protection, il semble très désavantageux d'anticiper le coup à venir ainsi, puisqu'il découvre l'espace entre le bouclier et le corps avant même que le Romain n'ait choisi où frapper. De plus, attendre avec le bras tendu comme lors d'une percussion verticale forcerait le Gaulois à le détendre puis le retendre pour agir une fois que Manlius vient à lui. Ici Manlius frappe deux fois avec son bouclier, suffisamment fort pour repousser et déstabiliser son adversaire. Une fois que ce dernier frappe avec son épée, Manlius est dit se glisser dessous (ce qui revient au même que la version de Tite-Live) et une fois à sa distance s'acharne sur le Gaulois qui après plusieurs frappes finit par succomber. Le passage confirme quelque chose qui est déjà su, c'est à dire que les épées gauloises nécessitent plus de place pour être utilisée que les glaives romains – mais la formulation laisse à penser que le Gaulois essaye de rétablir la distance, bien que la panique d'être blessé à répétition a certainement nui à ses efforts. Les récurrences principales identifiables dans les récits sont l'utilisation offensive des boucliers et la différence de distance. Le bouclier romain frappe lourdement pour déstabiliser et préparer une attaque décisive, tandis que le bouclier gaulois semble plus mobile, étant davantage capable d'être mêlé aux mouvements de l'épée du champion. La distance, quant à elle, montre que le Gaulois combat de plus loin, nécessitant que son adversaire fasse plusieurs mouvements pour utiliser sa propre arme efficacement.

⁴⁸¹ REICH, 2020, p. 26.



Figure 22: Contextuellement, il semble plus probable que le champion tende son bouclier avec l'orle en avant, plutôt que l'umbo. Il n'a aucune raison de se mettre volontairement à une portée où le glaive de Manlius peut l'atteindre et sa propre épée sera moins efficace, et le contact proprioceptif du bouclier tendu permet de réagir plus facilement à une charge, bien que la force et la rapidité de l'enchaînement du romain l'en a empêché. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

L'anecdote de Valerius est bien plus lourde en symbolisme et présente moins d'éléments à analyser. Avant cela, se trouve toutefois un problème de traduction. Denys d'Halicarnasse ne décrit clairement qu'un seul mouvement, un coup d'estoc de la part du Gaulois visant à mettre fin au duel⁴⁸². La nature de ce coup varie en fonction des versions du texte, car les traductions communément acceptées en italien et en anglais divergent sur un point clé.

Un retour à la langue originale s'impose pour étudier cela plus clairement. Il dit : « Ὡς δὲ πολὺς ἐγγεγόνει τῇ μάχῃ χρόνος, ὁ μὲν Κελτὸς φέρων ἐπὶ τὸν Οὐαλέριον τὴν μάχαιραν ὡς διὰ τῆς προβολῆς εἰς τὰ πλευρὰ βάψων (...) ». Cela se traduit ainsi : « Comme (au sens causal) le combat s'éternisait (littéralement : « beaucoup de temps était attribué au combat »), le Celte porta (littéralement : « portant », c'est un participe apposé qui doit être conjugué en français) son arme (ce n'est pas le mot grec pour « épée » dans le texte) pour (au sens d'un but au participe futur) la plonger (« βάψων » est un participe futur sans équivalent en français donc il faut adapter à la syntaxe de la subordonnée de but en français) dans son flanc à travers sa garde (le mot « προβολῆ » signifie « la garde ») (...) »⁴⁸³. Il faut voir une tentative de la part du champion (qui est décrit comme un chef⁴⁸⁴) de porter un coup décisif avec la pointe de son arme. Si l'on part du principe que Valerius est, comme Manlius, équipé d'un *scutum*, le

⁴⁸² DH., XV.1.3.

⁴⁸³ Merci à Marie-Ludivine Cadot pour ces informations. Voir la section « Remerciements » ; ces divergences de traductions illustrent la nécessité d'une approche pluridisciplinaire pour juger de leurs pertinences respectives, ainsi que de l'importance de pouvoir se référer à la langue d'origine, ce qui s'avère par exemple beaucoup plus difficile dans le cas des récits gaéliques.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, XV.1.1.

champion gaulois doit contourner cette large protection pour frapper le flanc (a priori droit) de son adversaire. S'il est armé d'une épée, il y a là un beau contre-exemple de l'idée que les épées celtiques sont « *sine mucronibus* », sans pointes⁴⁸⁵, et inutiles d'estoc. Il devrait effectuer une supination du poignet pour que sa lame contourne le bouclier de Valerius, ou faire un pas de côté pour dégager une ligne droite entre son arme et sa cible. Le fait que le texte grec ne parle que d'une arme, pas explicitement d'une épée, devrait encourager à la prudence, car il pourrait s'agir aussi d'une lance. C'est peut-être pour cela que le texte se sépare si facilement du *topos* des Celtes frappant de taille, et une pointe de lance a plus de chance en prise haute de contourner ou traverser la garde d'un adversaire qu'une épée gauloise.



Figure 23: Pour blesser ou tuer Valerius en atteignant son flanc droit, son adversaire doit faire un pas de côté pour l'atteindre, ce qui amène le problème de donner la même opportunité au Romain. Une alternative moins risquée serait d'effectuer ce mouvement avec une lance tenue en prise haute, ainsi capable d'atteindre cette cible avec plus de facilité. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

Tite-Live résume l'impact de ces anecdotes sur l'historiographie romaine, car il s'agit de symboles de leurs victoires : « (...) des Romains se sont mesurés corps à corps avec eux, et T. Manlius et M. Valerius ont fait voir la supériorité de la valeur romaine sur la fougue gauloise ». Il ne s'agit pas des seules descriptions de combats singuliers, bien que ce soient les plus détaillées. Plutarque relate la victoire de Marcellus sur Viridomarus (ou « Britomartus ») en 222 av. J.-C. Ils se battent à cheval, et le Romain perce l'armure du Gaulois avec sa lance. Une fois son adversaire au sol, Marcellus l'achève de 2 coups supplémentaires⁴⁸⁶. Cela suggère que Viridomarus avait survécu au premier coup. Il existe aussi une anecdote de ce genre concernant Scipion Emilien qui autour de 150 av. J.-C. bat un champion celtibère immense paré

⁴⁸⁵ PLEINER, 1993, p. 62.

⁴⁸⁶ Plut., *Marc.*, VIII.

d'or et aux armes décorées, suivant donc le schéma narratif récurrent, mais il n'y a pas de détails sur le combat même⁴⁸⁷.

Silius Italicus, dans son œuvre sur la deuxième guerre punique, décrit un affrontement entre Hannibal et Publius Cornelius Scipio (qui devient plus tard Africanus)⁴⁸⁸. Dans l'armée d'Hannibal se trouvent des Sénons et des Boïens menés par leur chef Crixus. Le texte est particulièrement romancé. Bien qu'il s'agisse d'une victoire carthaginoise, les Romains parviennent à mettre en déroute les Gaulois et tuer leur chef. En d'autres mots, leur honneur est sauf car ils ont réussi à vaincre leur ennemi de toujours et démontrer leurs capacités martiales même si Hannibal les contraint à se replier. Le texte n'est pas à prendre comme une narration fiable des événements, mais plutôt comme une indication de plusieurs techniques que Gaulois et Romains peuvent utiliser pour blesser ou tuer au combat au cours d'une série de duels qui seront abordés en ordre chronologique. La mention des prénoms des combattants semble relever du caractère poétique du texte, et peut dépendre par exemple de la métrique des vers, et ce qui peut être tiré de ces passages est une illustration d'affrontements divers entre Gaulois et Romains, destinés à un public ayant accès à des témoignages directs, si ce n'est étant témoins eux-mêmes. De plus, ce genre de poème épique est différent des textes plus communément abordés car il se rapproche dans le style des récits gaéliques et gallois, ayant une dimension héroïsante, sans pour autant jouer sur des éléments surnaturels comme le font ces derniers, faisant de cette narration une sorte d'entre-deux. La différence fondamentale est que les récits insulaires sont à l'origine une mythologie et reposent sur des connaissances plus faibles de leur passé, tandis que Silius Italicus a un lien plus direct avec ce qu'il évoque et la manière de combattre dont il est question, d'où la supériorité du détail dans la gestuelle abordée par exemple.

D'abord, le chef celte Crixus se démarque par la sauvagerie de son attaque sur les Romains. Il tue Laurus avec son épée, puis traverse la cuisse de Picens avec sa lance jusqu'à atteindre son cheval qui panique et entraîne son cavalier à la mort. Crixus tue ensuite Venulus avec d'un javelot dans le cou, qu'il retire et utilise pour tuer à son tour Farfarus avant de tuer d'autres Romains. Le Gaulois Ligaunus élance son cheval vers celui du Romain Quirinus qui vient de tuer Teotalus d'un coup dans l'aine et Sarmens en le percutant avec sa monture. Ligaunus esquive ou pare le javelot qui lui tombe dessus et après un moulinet au-dessus de sa tête abat soudainement son épée sur la clavicule ou l'épaule de Quirinus. La blessure est

⁴⁸⁷ App., *Iber.*, VI.53.

⁴⁸⁸ Sil., *Pun.*, IV.

suffisante pour que le Romain rentre dans une sorte de catatonie et il est achevé par un autre Gaulois. Le moulinet qui s’abat soudainement semble surtout être d’utilité narrative : le lecteur retient son souffle en imaginant l’épée tournoyer avant de fondre sur le malheureux Quirinus. Néanmoins, cela rappelle une autre notion importante de combat – le rythme. Ainsi il est possible de visualiser une rotation qui met l’épée en mouvement sans se mettre en danger, avant de changer de rythme pour prendre Quirinus par surprise, pour l’appliquer à cet exemple.



Figure 24: Dans la section du récit racontant la manière dont Ligaunus tue Quirinus, Silius Italicus décrit un premier moulinet qui précède la touche mortelle. Ceci pourrait être sa manière de figurer une escrime typiquement gauloise, ou une technique pour imprimer davantage de force dans le coup. Une autre possibilité, illustrée ici, est que la première action sert à provoquer un mouvement de protection, tandis que la deuxième, la véritable attaque, exploite le retrait de ladite protection pour faire mouche. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

Lorsque Scipion se lance au combat suivi de « l’élite de l’Ausonie » il tue une multitude d’ennemis, deux desquels ont une mort marquante. Le « vaillant Leponticus » périt « victime d’une triste destinée » - en essayant de se saisir de la bride du cheval de Scipion, sa tête est fendue en deux, tombant divisée sur ses épaules. « L’insensé » Battus tente d’arrêter le cheval du Romain avec son bouclier et se fait fracasser le crâne d’un coup de sabot. Crixus est de retour, et semble avoir accepté qu’il allait mourir. Il tue Tadius, qui combattait près de Scipion. Il plante sa lance dans son corps, ce qui le fait tomber de son cheval sur le visage avant d’être traîné par ce dernier par le harnachement auquel ses membres sont restés accrochés. Crixus et Scipion se ciblent mutuellement avant de s’invectiver. Curieusement, ils combattent au javelot – Crixus réalise un lancer prodigieux qui bien que puissant dépasse largement sa cible. Scipion répond et son trait traverse la cuirasse de lin et de cuir du Gaulois. Basé sur ces événements, il peut être déduit que Crixus va au combat avec au moins deux javelots, une épée et une ou deux lances (en fonction de s’il garde ou perd la lance qui traverse la cuisse de Picens et se plante dans son cheval).

Contrairement aux caractérisations abordées jusqu'à présent, les Gaulois sont ici mis à l'honneur. Ils mettent les Romains en difficulté à plusieurs moments et leurs capacités au combat sont indéniables, ils représentent un véritable danger martial – au lieu d'incarner simplement une force de la nature qui leur est intrinsèque et est presque destinée à être vaincue. Cela pourrait être parce que Silius Italicus écrit au premier siècle de notre ère, lorsque bon nombre d'aristocrates gaulois (ou gallo-romains) ont intégré le sénat romain et que la Gaule fait partie intégrante du territoire – ses habitants ne sont donc plus un ennemi originel et cela pourrait être offensant (bien que d'autres auteurs plus tardifs ne s'en privent pas) de les caractériser comme tel, bien que des auteurs plus tardifs comme Ammien Marcellin maintiennent une tradition historiographique plus hostile. De plus, le style de l'œuvre, un poème épique, ouvre la possibilité de dépeindre les Gaulois d'une manière plus valorisante qu'un récit à volonté historique légitimant des siècles de conflit, et permet d'explorer une perception bien différente de ce qui est habituellement abordé.

Concernant l'intégration des habitudes guerrières dans la société romaine, les combats de gladiateurs de la société romaine sont une forme de violence théâtralisée, normalisée et une part emblématique de la vie sociale avec un symbolisme social important et une signification religieuse non-négligeable⁴⁸⁹. Peut-être qu'un effet similaire parmi les Celtes, témoins d'éléments de la culture héroïque, pourrait se produire – et que lors de la domination romaine les régions plus culturellement celtiques auraient pu apprécier les combats de gladiateurs en raison de la valeur particulière qu'ils accordent au combat singulier et sa mise en scène⁴⁹⁰. Ces textes méditerranéens, malgré leurs biais et leur caractère partisan, livrent de précieuses informations sur la manière dont les individus les plus proches du combat pratiqué par les guerriers gaulois écrivent sur le sujet. Dépassant le *topos* habituel de barbares sans technique ni réflexion, plusieurs gestes ressortent au sein d'une utilisation polyvalente et syncrétique d'éléments des panoplies abordées.

⁴⁸⁹ GILES, 2021, p. 5.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 2 et 3.

☪ D'après les sources celtiques

L'escrime typiquement celtique marque les textes antiques pour son emploi d'une épée longue, utilisée principalement de taille. R. Pleiner avance en se basant sur les textes gaéliques que cette manière de combattre aurait survécu plus longtemps en Irlande puisque l'influence romaine y est moindre. Une autre hypothèse est envisageable, puisque les épées irlandaises de l'âge du Fer ayant été retrouvées sont étonnement petites comparées à leurs homologues continentales et de Grande Bretagne actuelle, et moins faites pour porter des coups de taille⁴⁹¹. L'influence des glaives romains dans l'élaboration des épées irlandaises est indéniable. Toutefois, une différence importante est que les soies des armes irlandaises sont bien plus courtes que les glaives qu'elles imitent – la plus longue fait 10,7cm, contre 15 à 20cm en moyenne. De plus, les pommeaux et gardes sont beaucoup plus discrets. Il ne s'agit donc pas de pseudo-glaives optimisés pour l'estoc, ce sont des armes courtes bien que polyvalentes. Le bouclier de Clonoura retrouvé dans le comté de Tipperary est un autre exemple de la taille réduite des panoplies irlandaises de la fin de l'Antiquité et du début du Moyen-Âge. Paradoxalement, cette différence soutient notre utilisation des récits irlandais. Le risque de s'en servir est de transposer des faux-amis culturels venant d'un contexte insulaire plus tardif sur les lacunes des sources antiques concernant en l'occurrence La Tène. Or, les panoplies des héros gaéliques, comme il est illustré tout au long de ce mémoire, avec leurs longues épées et leurs grands boucliers avec des orles ne sont manifestement pas inspirées par le mobilier connu. Leur manière de combattre, l'accent mis sur la fougue déraisonnée, l'honneur et la présence de druides et de bardes ainsi qu'un équipement anachronique, semblent être l'indication de codes culturels laténiens présents dans ces textes.

Lorsque les textes celtiques abordent la question du combat, cela se fait notamment, comme dans les textes antiques d'ailleurs, pour en valoriser les héros. Cela est illustré lorsqu'en dépit de sa démonstration de prouesses de précision à l'épée, Etarcumul, fils adoptif de Medb, souhaite défier Cú Chulainn dans un combat à mort. Dès le début du combat, ce dernier abat son épée verticalement sur Etarcumul et ouvre son corps en deux jusqu'au nombril, puis fait de même à l'horizontale, de sorte qu'Etarcumul s'effondre en trois morceaux⁴⁹². Une autre anecdote montrant la dangerosité des coups de taille du plus grand héros celtique est son combat face à Cuar, le fils de Scáthach. Cuar s'épuise à attaquer vainement son adversaire. Quand il a

⁴⁹¹ HUGHES, 2016, p. 161.

⁴⁹² *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 79.

perdu la force de ses bras, Cú Chulainn lui coupe en trois coups un bras et les deux jambes. En tombant, Cúar mord l'épaule du demi-dieu et lui arrache la peau du bras jusqu'aux ongles, suite à quoi Cú Chulainn le décapite⁴⁹³.

Là où le potentiel offensif du demi-dieu est exagéré, sa résilience face aux blessures l'est aussi. En parlant à son père, Sualtair, il dit après une longue période de combat que l'endroit de son corps ayant le moins de blessures (« seulement » 150) est sa main gauche, car protégée par l'umbo de son bouclier⁴⁹⁴. Là où les boucliers dans ce récit ont des orles, comme ceux des Celtes de La Tène, ceux-ci peuvent en plus être aiguisés. Ce même Sualtair, justement, meurt suite à une chute qui le fait tomber sur l'orle aiguisé d'un bouclier qui le décapite⁴⁹⁵. Dans les récits les combats sont souvent des éléments de narration en tant que tel, comme lors du phénomène de *curadmír*, la portion du champion pour laquelle les guerriers présents à un festin sont en compétition.

Ladite dimension induit une importance du duel qui est autre qu'un calcul d'efficacité martiale. Lors de la bataille finale du cycle ossianique à Gabhra, Cairbre décide malgré la présence de ses gardes du corps d'affronter seul l'un des héros, Oscar – ce qui mène à leur mort mutuelle⁴⁹⁶. La notion d'une compréhension sociale du combat qui dépasse la violence spontanée que les auteurs classiques cherchent à attribuer aux Celtes se retrouve aussi lors du duel entre Cú Chulainn et Fer Diad. Malgré le caractère épique et violent de leur duel sur plusieurs jours, quand ils vont se coucher ils se font la bise, leurs chevaux dorment dans la même étable, et leurs auriges sont au même feu après la première journée de combat⁴⁹⁷. Le lendemain, ils se provoquent encore mais leur motivation est amoindrie, ils se plaignent de leur sort et regrettent la parole donnée à Medb par Fer Diad qui les force à combattre⁴⁹⁸. Au fur et à mesure, quand les combattants rendent leurs armes à leurs auriges respectifs, ils ne sont plus au même feu et les chevaux sont dans différentes étables⁴⁹⁹. Le texte présente l'aspect tragique de leur lutte comme déconstruisant les traditions et coutumes avec lesquelles ils ont grandi et qu'ils respectent. Malgré leur amour du combat et des traditions qui l'entoure, ils se battent malgré eux car forcés par des circonstances qui les dépassent et pervertissent la noblesse des institutions

⁴⁹³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 30.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 189.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 191.

⁴⁹⁶ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 207.

⁴⁹⁷ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 151.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 152-153.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 154.

guerrières. Une fois le duel remporté, Cú Chulainn est inconsolable et pleure longuement la mort de son ancien frère d'arme⁵⁰⁰.

Quelques descriptions de champions celtiques par des auteurs méditerranéens ont été abordées plus haut, mais la même chose existe dans les récits insulaires. En suivant la tendance irlandaise à l'exagération, la panoplie de Cú Chulainn est décrite ainsi : il porte 27 tuniques rassemblées par des cordelettes (Peut-être une sorte d'équivalent à un linothorax. Le chiffre 27 est important car il représente le chiffre sacré des Celtes, le 3, multiplié trois fois) ; une armure de cuir de vache allant de sa taille à ses aisselles pour dévier « *lances, pontes, fers, pieux et flèches* », pour qu'ils « rebondissent comme sur de la pierre ou de la corne » ; un kilt de cuir de bœuf pour se protéger des hanches aux cuisses ; 8 petites épées ainsi qu'une droite avec une poignée d'ivoire ; 8 traits ainsi qu'un javelot orné de dents de morse ; 8 petits bâtons ainsi qu'un sceptre de jeu ; 8 petites lances ainsi qu'une à 5 pointes ; 8 boucliers « pour ses prouesses » ainsi qu'un rouge décrit comme cintré ou incurvé avec un orle de fer coupant comme un rasoir sur les bords, de telle sorte à ce qu'il puisse démontrer « la prouesse du bord (ou de l'orle) », lui permettant de trancher pareillement avec son épée, sa lance ou son bouclier ; et enfin un grand casque à crête⁵⁰¹.

La principale lacune d'utiliser les récits gaéliques ici est qu'ils ne traitent pas des mêmes événements que les sources antiques. En effet il est rare d'avoir un contre discours aux histoires romaines en dehors de leurs interactions avec le monde grec, notamment suite à la destruction des archives carthaginoises. Toutefois, il existe un exemple intéressant dans la littérature galloise, traitant de l'expédition britannique de Jules César. Même César est divinisé sous le Principat, cette campagne ne fait pas l'unanimité. Tacite, Dion Cassius, Orose et particulièrement Lucain – animé par une haine pour Néron qui s'étend à la dynastie julio-claudienne et donc son fondateur indirect – sont critiques de l'expédition de César⁵⁰². Son résultat est quelque peu ambigu, ce que l'on retrouve chez Geoffroy de Monmouth, qui dit « O vieux Britons admirables (...), avoir fait battre en retraite par deux fois celui qui eut soumis la Terre entière. Celui auquel le monde ne pouvait résister, ce peuple même après la fuite résistait, prêts à mourir pour leur pays et leur liberté. » Cette version des faits est cohérente avec l'opinion de Lucain : « Terrifié, il tourna le dos aux Britons qu'il avait agressé. »⁵⁰³

⁵⁰⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 161-168.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 114.

⁵⁰² NEARING, 1949, p. 893.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 904.

L'historiographie plus récente a également remis en question les dires de César. Dans « L'art de la Guerre Terrestre » de 1944, A. H. Burne dit en parlant des capacités de commandement de Cassivellaunos (le principal adversaire de César lors de sa deuxième invasion de l'île dite de Britannia) qu'il s'agit d'un « plan audacieux et brillant qui dupe Jules César et mène à l'abandon de sa tentative de conquérir la Bretagne. »⁵⁰⁴ Cette réflexion s'inscrit dans la continuité de la narration de Geoffroy de Monmouth dans son *Histoire des Rois de Bretagne*. Ce récit est très postérieur aux faits et les sources sur lesquelles il s'appuie sont à remettre en question. En effet, il serait osé de considérer ce texte comme une source qui peut prouver que le texte de César est malhonnête, mais pourrait plutôt être exploité comme le témoignage d'une mémoire alternative, présente chez des populations descendantes des tribus insulaires de son époque qui prouvent que sa version peut être discutée, qui plus est dans une narration avec des codes culturels celtiques.

Cette version galloise de la première invasion de César mentionne deux armées se battant à l'arc et à l'épée. Lors de cette bataille, les deux plus grands princes celtiques, Nennius et Androgeus, mènent les troupes des Britons face aux légions de César. Les Romains sont bousculés par les Celtes « en rangs serrés » et frôlent le désastre. Lors de cet affrontement, Nennius affronte personnellement César, qui ressent « une grande joie de pouvoir frapper ne serait-ce qu'une fois un personnage si illustre. »

Geoffroy décrit leur duel ainsi :

« César (...) tend son bouclier pour le (Nennius) recevoir, et de toutes ses forces le frappe dans le casque avec son épée sortie, qu'il relève avec l'intention d'achever la première frappe, et la rendre mortelle ; mais Nennius l'intercepte habilement avec son bouclier, dans lequel l'épée de César, déviée par le casque, s'enfonce si profondément que lorsque les troupes aux alentours se rapprochent et interrompent leur duel, le général ne pût la ressortir. Nennius, ainsi devenu maître de l'épée de César, se débarrasse de la sienne, et en sortant l'autre, l'employa avec ferveur sur l'ennemi. Quiconque il frappa avec, finit soit décapité, soit blessé sans aucune chance de survie. Pendant cet effort, il affronta Labienus, un tribun, qu'il tua dès le départ de l'engagement. »⁵⁰⁵

Il y a plusieurs choses à dire sur ce récit. D'abord, la récurrence d'un enchaînement au bouclier et à l'épée à l'image des textes abordés plus haut. César tend son bouclier et frappe avec, a priori pour gêner Nennius et figer sa garde, avant de l'achever d'un terrible coup d'épée. Il est ensuite dit que Nennius intercepte le coup avec son bouclier, après que l'épée de César n'ait été déviée par son casque. C'est une description étrange, puisque risquer de se faire fendre

⁵⁰⁴ BEVAN, 2015, p. 5.

⁵⁰⁵ GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, p. 56.

le crâne à travers le casque, souffrir une compression des vertèbres ou perdre connaissance en prenant un coup cherchant à tuer sur le casque est incompatible avec l'idée qu'il ait « habilement intercepté » le coup.

Il s'agit peut-être d'un défaut de traduction. Une hypothèse de description plus claire pourrait être que malgré ce que fait César, Nennius sauve sa vie en levant habilement son bouclier, dans lequel l'épée de César s'enfonce et l'aurait quand même tué s'il ne portait pas de casque. La mention de la perte de l'arme est aussi inhabituelle et un ajout intéressant à la série d'aléas et possibilités du combat. Curieusement, Nennius est maître du duel sans avoir frappé, et se débarrasse volontairement de son arme, deux détails très différents de ce qui est retrouvé dans la littérature gaélique. De plus, l'auteur confond, intentionnellement ou non, Labienus et Laberius, ce dernier étant effectivement tué par les Britons lors d'un affrontement⁵⁰⁶.

Peu après cet engagement, César bat en retraite. Nennius, qui dans ce texte est le frère de Cassibellaun (Cassivellaunos), décède le soir même à cause d'une blessure infligée par César. Il est enterré avec l'épée de ce dernier, qui s'appelle « *Crocea Mors* » (Mort Jaune), et est mortelle à la moindre touche⁵⁰⁷. L'idée d'une épée maléfique est intéressante, surtout dans ce contexte très héroïque de duel de champions entre les chefs d'armées opposées. Il y a quelques choses à dire sur le nom de l'arme. « *Crocea* » signifie safran à l'origine, et est utilisé pour désigner la couleur en question à partir du Moyen-Âge. Il est donc possible qu'un homme de lettres comme Geoffroy de Monmouth utilise la référence à cette fleur orientale pour appuyer une caractérisation de la fourberie romaine dans l'utilisation d'une arme déshonorable, que l'on peut rapprocher de l'association médiévale de l'Orient avec la tromperie ou l'empoisonnement⁵⁰⁸. De plus, l'épée prend tant de place symbolique que Nennius jette sans hésiter sa précédente lame, ce qui peut aussi être interprété comme une manière de faire porter le chapeau du massacre de ses prochaines victimes à cette arme maléfique. Le fait d'avoir résumé toute la première campagne de César à une bataille représente l'idée d'une bataille décisive pour décider une guerre, ce que nous reprendrons plus tard. Même si l'arme de César est meilleure que la sienne, que Nennius se débarrasse ainsi de son épée est curieux, et pourrait être expliqué par la familiarité de Geoffroy de Monmouth avec l'opinion romaine de la supériorité du glaive sur l'épée celtique.

⁵⁰⁶ Caes., *G.*, V.15.

⁵⁰⁷ GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des Rois de Bretagne*, p. 57.

⁵⁰⁸ Merci à Marie-Ludivine Cadot pour ces informations. Voir la section « Remerciements ».

☪ L'issue du combat singulier et son but recherché

Quelque chose de particulièrement marquant dans l'expression guerrière celtique est la chasse à la tête, qui choque particulièrement les auteurs méditerranéens. Plus précisément il s'agit de la pratique de décollation, c'est-à-dire prendre la tête d'un individu déjà tué. Il n'y a pas de sources suffisantes pour affirmer si la décollation est systématique ou non, mais elle constitue néanmoins un but majeur du combat singulier. Chez les Celtes, la tête est interprétée comme un symbole du pouvoir divin et un lien avec le monde surnaturel puisqu'elle est la source de l'être du point de vue spirituel⁵⁰⁹. Pour définir la décollation et la différencier de la décapitation comme punition ou moyen de susciter l'effroi, un bon référentiel serait les quatre points cités par M. Petitjean : il faut que la collecte soit un motif ou la cause principale du déclenchement du conflit (ces trophées étant l'objet d'une appropriation sociale et pouvant être conservés dans des lieux spécifiques ou communautaires) ; que la chasse participe à la définition d'un groupe de guerriers et contribue à sa légitimation ; qu'elle s'appuie sur des croyances religieuses ; et qu'elle procède de la représentation de la violence comme une forme de chasse. Ainsi, les Celtes pratiquent la chasse à la tête en un sens anthropologique et tout à fait distinct des pratiques romaines par exemple.⁵¹⁰

L'archéologie témoigne de l'importance spirituelle de la prise de la tête chez les Celtes. Il existe par exemple la représentation de Rudianos, un dieu guerrier, à St-Michel-de-Valbonne, incisée dans la pierre. Il y est représenté comme étant à cheval, ayant lui-même une très grande tête, et avec cinq têtes coupées jonchant le sol⁵¹¹. Ceci constitue un symbole de sa puissance matérielle, de sa puissance spirituelle (et donc de la valeur qu'aurait représenté sa tête si quelqu'un l'avait prise) et ses trophées. Un exemple peut-être plus courant est la tête retrouvée sur un poteau à Guiting Power dans le Gloucestershire actuel⁵¹². En effet, l'aspect social du combat chez les Celtes se retrouve dans l'ajout de trophées du combat dans l'*ager publicus*. La présence de têtes d'ennemis illustres dans ces cadres sert d'outil de reconnaissance de la valeur guerrière⁵¹³. C'est notamment par cela que cette pratique suscite l'horreur des méditerranéens⁵¹⁴. L'intégrité et l'identité du corps est bafouée en lui retirant son lien

⁵⁰⁹ WEBSTER, 1986, p. 39.

⁵¹⁰ PETITJEAN, 2022, p. 260.

⁵¹¹ GREEN, 1992, p. 112.

⁵¹² WEBSTER, 1986, p. 40.

⁵¹³ BRUNAU, 2004, p. 111.

⁵¹⁴ Faire de la décollation ou la prise de têtes comme trophées un particularisme celte est une simplification outrancière qui est remise en question par exemple par Jean-Louis Voisin dans « Les Romains, chasseurs de têtes »,

d'appartenance à sa collectivité et donc par extension son identité. Les têtes s'intègrent à la cité ou au peuple victorieux en servant de témoignage de leur grandeur, ce que les gréco-romains rationalisent comme un chasseur qui met en scène les animaux qu'il a tué⁵¹⁵.

Le regard des auteurs antiques quant à cette pratique se voit chez Strabon par exemple. Il la décrit ainsi :

Avec leurs habitudes de légèreté, ils ont cependant certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère, mais qui se retrouvent, il faut le dire, chez la plupart des nations du Nord. Celle-ci est du nombre : au sortir du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons. Posidonius dit avoir été souvent témoin de ce spectacle, il avait été long à s'y faire, toutefois l'habitude avait fini par l'y rendre insensible. Les têtes des chefs ou personnages illustres étaient conservées dans de l'huile de cèdre et ils les montraient avec orgueil aux étrangers, refusant de les rendre même quand on voulait les leur racheter au poids de l'or⁵¹⁶.

La décollation est présentée comme une sorte de bémol aux « habitudes de légèreté » des Celtes, ce qui rentre dans les stéréotypes historiographiques déjà mentionnés maintes fois. Par le biais de Posidonios, il attribue la pratique à la nature des peuples du Nord, une réalité regrettable mais intrinsèque, en quelque sorte. En effet, là où cette vision chasseresse du conflit héroïque le chasseur, elle déshumanise de fait la proie⁵¹⁷. L'acte même de prendre la tête d'un ennemi vaincu est décrit par plusieurs sources antiques. Là où le texte de Tite-Live racontant la victoire de Manlius sur un champion gaulois suggère qu'il a pris son torque après avoir coupé sa tête⁵¹⁸, Quadrigarius est beaucoup explicite, détaillant : « Abattu, il lui coupa la tête, lui arracha son collier, qu'il se mit, encore sanglant, au cou. »⁵¹⁹ Chez Silius Italicus, après que Quirinus se soit fait trancher le bras et achever par un second assaillant, ce dernier récupère sa tête qu'il pend au harnachement de son cheval⁵²⁰. À la bataille de Télamon en 225 av. J.-C., d'après Polybe le consul Gaius Atilius Regulus attaque trop tôt et sans soutien, et se fait tuer.

Publications de l'École Française de Rome 79, 1984, p. 241-293. J.-L. Voisin souligne le fait que les auteurs grecs sont plus impressionnés par cette pratique que leurs homologues romains. Il détaille divers cadres, notamment politiques, militaires ou judiciaires dans lesquels les Romains brandissent la tête coupée comme un trophée significatif. Or, les exemples abordés relèvent souvent de l'effet d'intimidation et la capacité de prouver la mort de quelqu'un de connu dans l'espace public. À partir de cela il est possible de différencier une chasse à la tête culturellement celtique, et une autre romaine. De plus, le propos de J.-L. Voisin est nuancé par Maxime Petitjean dans PETITJEAN, 2022. Il souligne que J.-L. Voisin omet l'absence de collecte massive de crânes telles qu'attestent les fouilles du sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre par exemple dans sa comparaison des chasses à la tête des Celtes et des Romains, ainsi que l'absence d'une distinction satisfaisante entre décapiter un ennemi ou opposant et le phénomène anthropologique de « chasse à la tête » (p. 257, 260).

⁵¹⁵ BRUNAUX, 2004, p. 110 et 112.

⁵¹⁶ Str., IV.4.5.

⁵¹⁷ PETITJEAN, 2022, p. 265.

⁵¹⁸ Liv., VII.10

⁵¹⁹ VOISIN, 1984, p. 245.

⁵²⁰ Sil., *Pun.*, IV.

Sa tête est prise sur le champ et amenée aux rois celtes⁵²¹. Pendant la Deuxième Guerre punique, des esclaves enrôlés par les Romains sont promis leur liberté en échange d'une tête ennemie prise au combat. Tite-Live écrit que cette pratique s'est avérée contre-productive car les meilleurs combattants s'arrêtent pour récolter leurs trophées, qu'ils tiennent dans leur main droite, les empêchant de combattre efficacement par la suite. Gracchus, le commandant romain, fût ainsi obligé de leur promettre à tous la liberté contre une action victorieuse, pour inciter tous ses hommes à reprendre le combat⁵²². Il n'est pas impossible que les Gaulois aient rencontré le même problème, les rendant ainsi moins efficaces au combat après un succès initial. La mesure que prend Gracchus pourrait être apparentée à celle que prennent les chefs gaulois et Ambiorix à la bataille d'Aduatuca, qui garantissent le pillage à leurs guerriers après l'affrontement, pour ne pas qu'ils quittent leurs positions ou se dispersent⁵²³, ce qui pourrait avoir fait référence entre autres à de la décollation. César ne mentionne pas cette pratique directement lors de la Guerre des Gaules, mais M. Petitjean identifie dans des écrits de Cicéron un calembours reposant sur le fait que les Trévires soient des chasseurs de tête⁵²⁴. Là où il est possible que la décollation ait toujours été pratiquée à une échelle moins diffusée que par le passé, il est également possible que ce passage n'est pas à prendre au sérieux et utilise des constats dépassés pour commenter la situation contemporaine à Cicéron.

Des ossements corroborent aussi la mention de cette pratique, et attestent de sa diffusion. Les trouvailles sur le site de Ribemont-sur-Ancre comptent de nombreuses pointes de lances, d'umbos, des épées mais peu de crânes pour aller avec la multitude de squelettes. La présence de nombreuses vertèbres cervicales permet de déduire la manière de décollation – un couteau est utilisé pour récupérer la tête d'un corps gisant⁵²⁵. Cela est illustré sur du mobilier également : le torque en or massif retrouvé sur ce même site montre des traces de lame sur la tige et le tampon, ce que Brunaux interprète comme des dérapages du couteau ayant permis à la décollation effectuée sur son porteur⁵²⁶. Les têtes coupées décoratives sont aussi attestées par l'archéologie, notamment dans le sud de la France actuelle comme à l'*oppidum* d'Entremont⁵²⁷.

Les exemples de décollation sont abondants dans la littérature gaélique, malgré l'influence chrétienne sur les textes. Cú Chulainn récupère la tête de la plupart de ses victimes,

⁵²¹ Pol., II.28.10.

⁵²² Liv., XXIV, 14-15.

⁵²³ Caes., G., V.34.

⁵²⁴ PETITJEAN, 2022, p. 259.

⁵²⁵ BRUNAUX, 2004, p. 106-107.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁵²⁷ MARCADÉ et SALVIAT, 1976, p. 84-85.

comme Foill, Tuachall, Fandall et Orlam⁵²⁸. La reconnaissance de ses prouesses est particulièrement visible plus tard dans la *Táin*, lorsqu'il est à un événement social paré d'armes magnifiques et tenant en main 19 têtes coupées pour l'occasion⁵²⁹. Cú Chulainn n'est pas le seul du cycle d'Ulster à pratiquer ceci. La chose a notamment déjà été abordée concernant Connall Cernach. Mac Cecht décapite l'un des hommes qu'il surprend en train de prendre la tête de Conaire. Un autre fuit avec la tête et Mac Cecht l'arrête en lui lançant un pilier dans le dos qui lui brise la colonne avant de prendre sa tête à lui. Mac Cecht donne à boire à la tête de Conaire qui le complimente et lamente brièvement son sort avant de succomber⁵³⁰, ce qui corrobore l'interprétation de l'importance spirituelle de la tête. L'exception la plus notable est le fait que malgré le caractère exceptionnel du duel et de la valeur qu'aurait la tête de Fer Diad, Cú Chulainn ne la prend pas après leur duel. La décollation se retrouve dans le cycle ossianique également. Fionn mac Cumhaill, après avoir vaincu le sorcier Aillen mac Midna, prend sa tête comme trophée⁵³¹ et malgré la présence plus faible d'éléments préchrétiens dans ce cycle que le précédent le récit insiste sur le caractère sacré de cette prise.

La décollation n'est pas le seul rituel guerrier de l'âge du Fer connu, mais c'est le mieux compris. Il y a à Alken Enge, dans le Jutland au Danemark, sur 75 hectares un site archéologique comprenant entre 82 et 380 individus d'après les ossements et leur distribution. Il s'agit presque entièrement d'hommes et principalement des adultes. D'après M.-K. Holst, les fouilles indiquent que ces ossements appartiennent à un seul événement du I^{er} siècle de notre ère, donc a priori un site d'enfouissement consécutif à une bataille. Ces os montrent une récurrence de dégâts d'armes tranchantes, ce qui avec des découvertes de matériel militaire mène à la conclusion qu'il s'agit du site d'une bataille. Ce qui est pertinent ici est que certains os sont entassés, et il y a un empilement d'os coxaux sur un bâton ainsi que des traces de coupures et raclures, qui témoignent d'une forme de rituel envers ces restes avant qu'ils ne soient déposés dans une rivière. Il y a manifestement une sorte de pratique culturelle ou cultuelle identifiable, mais les informations manquent trop pour en connaître les tenants et aboutissants. Il n'est pas déraisonnable d'avancer qu'il y a un certain nombre de rituels d'avant ou après bataille qui ne seront jamais connus faute de sources.⁵³²

⁵²⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 50-52 et 57.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 119.

⁵³⁰ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 323.

⁵³¹ *Heroes of the Dawn (An Fhiannaíocht)*, p. 35.

⁵³² HOLST, 2018, p. 5920.

Il y a également une recherche plus matérielle, qui dépasse des cadres rituels formalisés. César explique que les Gaulois sont naturellement, comme tous les hommes, dégoûtés par la condition de l'esclavage⁵³³. Malgré cela, il existe des traces d'esclavage parmi les Celtes notamment grâce aux offrandes votives de Llyn Cerrig Bach retrouvées en 1942, datées entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C. Elles comprennent des chaînes qui semblent faites pour entraver quatre personnes à la fois⁵³⁴, avec des harnachements de chevaux et de chars, des pointes de lances, des épées, des fragments de boucliers et des outils⁵³⁵.

Peut-être que l'esclavage est le sort réservé à ceux dont les têtes ne valent pas l'effort d'être prises, ou qu'il s'agit d'une mesure d'exception, les informations manquent, et une réponse unilatérale sur le sujet semble d'autant plus hors de portée. Ce qui est pertinent ici est qu'en raison de la nature ritualisée du duel, il va de soi que le trophée le soit aussi, qu'il s'agisse d'un torque ou d'une tête. Il est possible qu'un champion victorieux ait eu l'opportunité de se saisir des biens de son adversaire vaincu, pour lui-même ou pour les dédier aux dieux. Ainsi, le combat singulier vise un tandem entre la reconnaissance sociale et l'enrichissement personnel, passant par la prise de têtes (qui enrichissent spirituellement plus que matériellement), d'esclaves ou de butin, permettant un pillage plus formalisé et direct que lors de combats de groupe (comme lorsque Manlius s'accapare le torque du champion gaulois qu'il tue).

⁵³³ Caes., *G.*, III.10.

⁵³⁴ CHAPMAN, s.d., p. 11.

⁵³⁵ PRYOR, 2004, p. 424-425.

c) Le passage à la pratique : mettre en situation l'escrime celtique

☪ Son application face à un adversaire équipé de manière similaire

Dans un cas où deux Celtes aux longues épées se battent en duel, il ne faut pas seulement qu'ils soient attentifs à leur propre sécurité, bien que celle-ci reste prioritaire. Il semble très improbable que l'escrime antique se fasse à la manière de formes d'escrime plus récentes avec des chocs fréquents entre épées, puisque le risque d'endommager si ce n'est briser sa lame équivaut à mettre sa propre vie en jeu⁵³⁶. Avec deux lames de grandes tailles, portées par l'inertie des coups, il faut éviter qu'elles s'entrechoquent, d'où l'utilité d'une préaction avec un déplacement ou une action du bouclier. L'exception à ces dimensions serait les lames irlandaises, légèrement plus tardives que les épées laténiennes de Grande-Bretagne actuelle. Chez ces dernières, leurs dimensions passent d'une taille maximale de 65,5cm à 85cm vers la fin de leur âge du fer et suivent la même évolution que sur le continent⁵³⁷. Là où il semble douteux de restreindre les épées irlandaises à un seul rôle, leurs pointes indiquent une bonne pénétration en estoc. Curieusement, certains des plus longs exemplaires n'ont pas de pointes⁵³⁸.

Les dimensions et proportions de ces armes peuvent être interprétées comme une sorte de marque de statut et de connexion – si ce n'est plus abstraitement de symbole – avec Rome. Il s'agit là de toute manière plus d'une adoption d'une esthétique romaine, pas de leurs tactiques. La longueur des *spathae* irlandaises montre que même lorsqu'ils peuvent se procurer ou imiter des épées plus longues, les guerriers gaéliques choisissent de les raccourcir fortement⁵³⁹. Ces épées, que S. Hughes propose de renommer « hiberno-romaines » pour éviter les termes archéologiques plus courants comme « pseudo-romaines » ou « sous-romaines », sont des armes qui témoignent de l'interconnexion du monde antique, même pour les Irlandais relativement isolés.

L'escrime avec ces courtes épées présente plusieurs options. Il s'agit certainement d'une arme polyvalente, utilisée pour trancher et piquer. Elles exigent de se rapprocher davantage que

⁵³⁶ COLQUHOUN, s.d., p. 56.

⁵³⁷ HUGHES, 2016, p. 166.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 165-166.

⁵³⁹ HUGHES, 2022, p. 37.

de longues épées laténiennes, ce qui nécessite de se mettre plus en danger, d'autant plus si l'arme principale reste la lance. La mobilité est le principal pari des fantassins irlandais, ce que l'on voit dans l'iconographie comme sur la gravure de la croix de pierre retrouvée à Kells, dans le comté de Meath, ou grâce au bouclier de Clonoura⁵⁴⁰. Dans le cas de ce dernier, l'utilisation d'une épée courte et d'un bouclier semblable à un *scutum* romain de taille réduite pourrait rapprocher la manière de combattre de certaines iconographies gladiatoriennes représentant des *provocatores*.

Certaines pièces d'équipement montrent des signes d'utilisation et racontent une histoire en elles-mêmes. Une tombe guerrière retrouvée à Grimethorpe, datée entre 360 et 160 av. J.-C., et ce qui reste de son bouclier notamment indique des signes d'utilisation sur l'umbo. De plus, le bouclier lui-même pourrait être une chimère de plusieurs boucliers⁵⁴¹. En effet, les armes peuvent témoigner d'un vécu. Dans certains cas, ce sera des objets précieux à conserver, dans d'autres du consommable, et ces différentes considérations seront reflétées dans l'utilisation de l'objet. Ce calcul est illustré dans la fabrication des armes, des épées plus spécifiquement. Les Gaulois savent tremper certains outils afin de les rendre plus résistants, mais les armes ne le sont pas, il s'agit donc manifestement d'un choix pour favoriser la souplesse des armes et éviter qu'elles ne se brisent⁵⁴². Malgré cela, dans la plupart des cas un fort coup d'épée sur l'épaule par exemple, même avec de l'armure et un rembourrage conséquent, est suffisant pour casser la clavicule⁵⁴³. De plus, retirer l'armure de quelqu'un ayant une fracture à l'épaule ou la clavicule par exemple pour les soigner est particulièrement douloureux⁵⁴⁴, créant des complications supplémentaires. Pour des questions de coût et d'endurance, les armures antiques de l'âge du Fer sont fines. Face à un coup porté avec beaucoup de force, elles servent à minimiser la profondeur et la taille d'une blessure plutôt que de l'arrêter complètement.

Certaines zones sont manifestement préférables pour porter une touche lors d'un duel, où la logique voudrait qu'il y ait davantage de choix et de coup d'œil possible que dans un combat de groupe. En effet, il est plus aisé d'analyser les mouvements d'un adversaire face auquel il est possible d'avancer, reculer et contourner⁵⁴⁵, quand ceux de plusieurs adversaires dans un groupe où un coup fatal peut venir d'un individu entièrement en dehors de notre champ

⁵⁴⁰ HUGHES, 2016, p. 168.

⁵⁴¹ CHITTOCK, 2019, p. 1-2.

⁵⁴² Merci à Régis Harter pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

⁵⁴³ JAMES, 2010, p. 50.

⁵⁴⁴ Je me permets d'affirmer cela grâce à mon expérience personnelle.

⁵⁴⁵ Bien que cela soit évidemment réciproque.

périphérique. Par exemple, il y a le bras droit, qui nécessite d'être dans une certaine mesure découvert pour utiliser son arme⁵⁴⁶. Comme pour les 150 blessures de la main gauche de Cú Chulainn, relativement épargnée comparé au reste de son corps, qui illustre donc dans une vraie situation le besoin de protéger les autres parties du corps, il existe un passage semblable dans *La Destruction de l'auberge du dieu rouge*. Lors de sa fuite, il est expliqué que le bras gauche de Conall Cernach est percé par 150 pointes de lance ayant traversé son bouclier⁵⁴⁷. Ceci rappelle qu'un bouclier n'est pas impénétrable, et que face à une garde compacte c'est une option de frapper fort à la lance (au risque de coincer et probablement endommager cette dernière) pour toucher le corps derrière – bien qu'il est peut-être plus judicieux d'attendre qu'une opportunité plus nette se présente. Par opposition à ces blessures multiples mais superficielles, le bras droit de Conall est aux deux tiers en lambeaux et ne tient que par ses nerfs⁵⁴⁸. Ceci s'explique d'abord par le fait qu'il s'agit du côté découvert du corps, et qu'il combattait face à plusieurs personnes. Ensuite, Conall est naturellement obligé d'ouvrir sa garde pour frapper, et dans une certaine mesure tendre le bras, qui s'expose ainsi à une contre-attaque. Cette initiative n'est toutefois pas chose aisée, puisque si le bras est sorti, c'est certainement pour frapper. Chercher à toucher ce bras peut donc être contre-productif, puisque ça nécessite d'ouvrir soi-même ses défenses. Il est plus facile dans cette optique d'attendre que l'adversaire ait terminé son attaque pour le frapper au bras ou à la main, puisque la rétraction du bras armé peut être imparfaite ou trop lente. Une autre option est un coup de taille montant de bas en haut visant à intercepter l'avant-bras d'un adversaire dont la propre inertie aggrave considérablement la blessure.

Le cœur est une des cibles les plus efficaces pour tuer rapidement, après la tête et la gorge, bien que l'adrénaline puisse permettre au corps de continuer. Un homme poignardé à travers le cœur peut ensuite courir 400 mètres avant de succomber, dans des cas exceptionnels (ici dans un contexte d'interpellation policière)⁵⁴⁹. Or, le torse et la tête sont les parties du corps le plus souvent protégées, donc frapper les extrémités peut être une meilleure option. Ceci est illustré lors du duel entre Cú Chulainn et Fer Diad. Lorsqu'ils escriment au bouclier et à l'épée longue, le texte mentionne clairement qu'ils visent et se touchent les épaules et les cuisses, c'est-à-dire les premières cibles qui dépassent du bouclier⁵⁵⁰. Ce sont aussi des zones de touche

⁵⁴⁶ En partant du principe que les individus combattent en droitiers, ce qui semble avoir été très majoritairement le cas.

⁵⁴⁷ *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 327.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 329.

⁵⁴⁹ JAMES, 2010, p. 48.

⁵⁵⁰ PLEINER, 1993, p. 32.

que l'on peut atteindre tout en gardant le bras droit relativement protégé par le bouclier, ce sont donc des choix de sécurité face à un adversaire capable d'exploiter des ouvertures dans la garde. Cette ouverture finit par arriver lorsque les deux adversaires combattent en « prouesse du tranchant » jusqu'à ce que Fer Diad frappe Cú Chulainn d'un fort coup estoc dans le torse⁵⁵¹. Dans ce cas-ci, les attaques de taille sont des manières de préoccuper l'adversaire, de le gêner et de jauger la distance, là aussi comme un *jab* dynamique en boxe anglaise, avant de frapper d'estoc lorsqu'une ouverture se présente. L'application de cette manière de faire est doublement cohérente dans un contexte laténien en raison de la préciosité et fragilité des épées, que l'on peut souhaiter préserver jusqu'au moment opportun.

Cú Chulainn a aussi une curieuse manière de chercher une frappe décisive. Pour tuer Nathcrantail, il saute, « prend appui » sur l'umbo de son adversaire et le décapite⁵⁵². Il serait plus logique que Cú Chulainn ait pris appui sur l'umbo de Nathcrantail en le bloquant avec son propre bouclier en percussion horizontale, plutôt qu'en mettant le pied dessus. De plus, cela correspondrait une fois de plus à la position déjà abordée, le bouclier tendu vers l'avant et l'épée levée pour frapper. Pourtant c'est bien une sorte de saut sur l'umbo, une prouesse d'équilibre et d'agilité, qui est décrit, puisque Cú Chulainn tente cette technique face à Fer Diad plusieurs fois, et à chaque fois se fait violemment repousser d'un coup d'épaule⁵⁵³. Peut-être que ce passage relève entièrement de la mythologie, ou c'est une déformation de quelque chose de plus plausible : Cú Chulainn cherche à bloquer le bouclier de son adversaire avec le sien pour assener un coup, et malgré sa force et sa précision prodigieuses Fer Diad arrive à conserver sa garde et s'en prévenir.

Les zones les plus sensibles que sont la tête et le torse peuvent être très bien protégées. Malgré cela il n'est pas raisonnable d'imaginer un casque ou une armure comme étant un objet qui n'attend qu'à être démolé par un coup porté par un assaillant de toutes ses forces⁵⁵⁴. Non seulement leur porteur bouge, et la force d'un impact peut être diffusée par un mouvement d'esquive même maladroit, mais ce même porteur cherche à se défendre. Les touches que l'on pourra lui porter seront souvent faites à bout de bras, d'un mouvement léger visant à revenir vite en garde et éviter de coincer ou endommager son arme. Dévier une attaque grâce au bouclier, ou l'éviter entièrement si possible, semblent être des modes de défense préférables, puisqu'ils n'impliquent peu ou pas d'impact ressenti directement, et dans le cas d'une esquive

⁵⁵¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 157.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 82.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 156.

⁵⁵⁴ JAMES, 2010, p. 51.

peut laisser une fenêtre d'ouverture pour contre-attaquer pendant que l'assaillant se remet de son échec. Dans le cas d'un impact direct, il convient de ne pas exagérer les capacités défensives de l'équipement disponible à l'époque. Un casque robuste, par exemple, empêche qu'une arme ne perce le crâne, mais l'impact peut provoquer une commotion cérébrale ou endommager sérieusement les vertèbres et le cou⁵⁵⁵. Cette réalité dépasse les considérations purement matérielles d'un équipement, et rappelle qu'un combat est une lutte physique et psychologique qui ne dépend pas simplement d'une comparaison théorique de panoplies.

☞ L'entraînement physique, mental et la relation aux blessures possibles

L'escrime entre Gaulois et Romains en l'occurrence est régie par le bouclier que l'on utilise. Il empêche des mouvements totalement libres et son utilisation comme protection est instinctivement prioritaire. Le bouclier des Celtes permet plus de mobilité qu'un équipement grec, mais est moins couvrant que le *scutum*⁵⁵⁶. Rappelons que le fait que le *scutum* ne permette pas autant de mobilité est pris en compte par les Romains puisque leurs vélites, des troupes légères composées de jeunes hommes peu ou pas expérimentés ne l'utilisent pas, au profit d'un bouclier rond de trois pieds romains (89cm) de diamètre⁵⁵⁷.

Le bouclier celtique est simple à produire et à utiliser, et comme le souligne Gildas Auzou, intuitif et approprié pour des non-professionnels⁵⁵⁸. Il y a certainement une part d'habitude, qui avec le temps devient tradition, mais utiliser ce type de bouclier est manifestement un choix. En effet, si le *scutum* était unilatéralement meilleur, les Celtes auraient su en produire, ou au moins en piller. Après ses grandes victoires à la Trébie (218), à Trasimène (217) et à Cannes (216 av. J.-C.) respectivement Hannibal choisit de récupérer en masse l'équipement romain, ce qui indique que ce dernier est approprié pour l'utilisation qu'en font ses troupes libyophéniciennes. Soit les Celtes font de même au cours de leurs conflits face à Rome, soit ils ont une bonne raison de ne pas le faire⁵⁵⁹ – peut-être puisqu'ils n'ont pas la

⁵⁵⁵ JAMES, 2010, p. 50

⁵⁵⁶ REICH, 2020, p. 25

⁵⁵⁷ Pol., VI.22.

⁵⁵⁸ Merci à Gildas Auzou pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

⁵⁵⁹ BOFFA, 2010, p. 74.

logistique nécessaire pour transporter une grande quantité de matériel en plus (dans le cas des armures) et comptent sur leur vitesse de mobilisation, et que sur le plan tactique un bouclier romain par exemple n'est tout simplement pas le meilleur choix pour eux. Le point commun entre les boucliers romains et gaulois est leur manipule central horizontal, qui offre une préhension bien différente de celle d'un bouclier grec hoplitique par exemple. Le fait qu'il soit tenu à la main plutôt que maintenu à l'avant suscite chez Brunaux quelques réflexions. Il avance que sa « curieuse manipulation » existe pour que le bouclier serve de rempart portatif :

« Il n'est, en effet, pas imaginable que ce bouclier fixé sur la rotule centrale que serait le poignet ait pu servir d'arme quasi offensive, comme certains ont pu l'envisager. La rotation en tous sens autour du pivot que formait le bras tenant le manipule était source de blessures multiples pour le guerrier qui tenait le bouclier : le bord supérieur du plat entraîné par une coup (...) pouvait heurter son visage, le bord inférieur (...) pouvait heurter le genou ou la cuisse ; dans tous les cas c'est le poignet qui risque de se briser. »⁵⁶⁰

Ce constat est intéressant puisqu'il illustre la limite de l'étude théorique. D'abord, il existe de nombreuses personnes comme Guillaume Reich, Régis Harter, Gildas Auzou, Gilles Martinez et Brice Lopez⁵⁶¹, qui ont régulièrement manipulé ce genre de bouclier de manière détendue comme intensive et leur expérience dément l'affirmation de Brunaux. Il est également étonnant qu'il semble surpris à l'idée que combattre implique nécessairement de prendre des coups, en l'occurrence des retours de bouclier. Il écrit ensuite : « Il faut donc conclure que le bouclier gaulois n'était utilisé qu'en défense statique ou pour dévier des coups et certainement pas de manière offensive »⁵⁶². Cette affirmation, même en ignorant l'expérience de spécialistes du domaine, est dangereusement catégorique, surtout alors qu'il existe des sources textuelles affirmant le contraire. Elle peut être contredite par exemple par le biais de l'anecdote de Gaius Acilius qui en 49 av. J.-C. près de Marseille prend le contrôle d'un navire bien qu'il se soit fait trancher la main droite en repoussant l'équipage à coups de bouclier⁵⁶³. Brunaux applique ce raisonnement au bouclier gaulois en raison de sa préhension, il suit donc que l'on peut le calquer sur l'utilisation du bouclier romain aussi, or il serait particulièrement imprudent d'affirmer qu'ils sont utilisés de la même manière. De plus, dévier des coups – comme le préconise Brunaux – amène bien plus à mettre en tension le poignet et entraîner « la rotation en tous sens autour du pivot » qui risque tant de blesser l'articulation, que frapper. Ce genre d'interprétation montre ainsi l'importance de la démarche de l'Histoire vivante pour nuancer

⁵⁶⁰ BRUNAU, 2004, p. 55.

⁵⁶¹ Et dans une moindre mesure, l'auteur de ce mémoire aussi.

⁵⁶² *Ibid.*, *loc. cit.*

⁵⁶³ Suét., *Caes.*, 68.

des propos entièrement théoriques. Une autre question se pose quant à l'escrime avec un bouclier, qui est le calcul de la protection offerte comparée à la gêne au combat occasionnée. En effet, quelles que soient les capacités défensives d'un individu ou de son équipement, s'il n'est pas en mesure de riposter son attaquant finira par trouver une ouverture. Ainsi, il est important d'avoir une défense active, ou de frapper avant d'être frappé. L'équipement léger des Celtes et la prédominance de la lance se prêtent bien à cela. Parmi les rares descriptions explicites de combat antique, l'une des plus curieuses semble être une déformation de ce principe. Dans *Epitoma institutorum rei militaris*, Végèce nous renseigne sur plusieurs principes de combat, comme le fait qu'on « redouble nécessairement d'audace sur le champ de bataille quand la tête et la poitrine à l'abri défient impunément les coups », ce qui rejoint des notions précédemment abordées. Il dit toutefois quelques lignes plus haut : « lorsque (...) l'on combat dans la mêlée avec le glaive, le soldat alors doit avoir le pied droit en avant afin de dérober le flanc à l'ennemi et de rapprocher le bras droit qui portera les coups »⁵⁶⁴. Végèce montre là peut-être les limites de sa compréhension de l'escrime militaire, ou une spécificité particulière au *scutum* lenticulaire utilisé à son époque. Inverser sa garde dérobe un flanc certes, mais expose l'autre, qui est moins si ce n'est pas couvert par le bouclier. Ce qui est plus intéressant est l'idée de s'en servir pour atteindre l'ennemi d'abord. Cela semble désavantageux avec une panoplie romaine, puisque plus tôt Végèce mentionne le port d'une jambière (*ocrea*) sur le tibia gauche (qui ici serait donc inutile) et l'un des avantages de l'estoc vis-à-vis des coups de taille comme étant le fait de moins découvrir son bras⁵⁶⁵. Pour un Gaulois plus légèrement armé, dans une formation relativement libre, ceci est plus intéressant. S'il se bat à la lance, sa portée permet de ne pas être vulnérable si un adversaire se battant à l'épée comme un légionnaire ne le poursuit pas. Ainsi, inverser sa garde peut être une idée pour maintenir davantage de distance (et ainsi avoir plus de temps pour battre en retraite si le légionnaire charge). De plus, son bras gauche étant désormais le plus en arrière, il est à même d'imprimer bien plus de force dans un coup de bouclier s'il souhaite en porter un. Tout comme le cône de protection du bouclier, il est certainement plus judicieux de voir cela davantage comme une nuance de principes basiques plutôt qu'une manière de combattre à part entière. Il est bien plus surprenant (et donc ici efficace) pour un combattant de ponctuer des bases avec des techniques efficaces, plutôt que de se défaire desdites bases pour se concentrer sur une technique en particulier – ce qui laisse le temps à l'adversaire de s'y habituer.

⁵⁶⁴ Vég., *Mil.*, I.20.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, I.12, 20.



Figure 25: Une inversion de la garde permet d'atteindre une cible qui autrement serait hors de portée. Cette position est inadaptée à du combat de groupe puisqu'elle découvre et expose le flanc droit (la posture ici a pour but de couvrir uniquement le bras tendu et armer une percussion, une position de bouclier plus classique et couvrante est évidemment possible), mais dans un duel peut être utilisée efficacement. Comme pour le cône de protection, une garde inversée est mieux utilisée comme une nuance ou une technique qui ponctue une escrime en posture plus traditionnelle, pour minimiser la vulnérabilité qu'elle engendre et la capacité de l'ennemi à s'y adapter. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

La polyvalence de la panoplie celtique, intuitive et peu encombrante comparée à celle des Romains, plus couvrante (et fortement inspirée du meilleur de la panoplie gauloise, comme dans le cas de la généralisation progressive du casque de fer⁵⁶⁶), n'est pas le seul point de divergence vis-à-vis des soldats de Rome. La discipline, la doctrine militaire et plus tard la longueur du service lorsque les légions passent d'un modèle de conscrits, à semi-professionnel, à professionnel, aboutit à des soldats très endurcis. De ce fait, ils sont prêts à faire certaines choses auxquelles un individu « normal » ne serait pas prêt, ce qui se vérifie grâce à des anecdotes présentes dans les écrits de César, puisqu'ils ont été en contact fréquent avec des guerriers gaulois. À la bataille de l'Ochsenfeld face aux Germains d'Arioviste, les Germains forment une formation compacte semblable à une phalange que les Romains ont du mal à briser. La réaction des légionnaires est de se jeter sur les Germains et leur arracher leurs boucliers à la main pour leur planter leurs glaives par-dessus⁵⁶⁷. Cette initiative, sur le papier, est suicidaire, mais fonctionne parce que les légionnaires sont souvent plutôt bien protégés (ce qui comme améliore également la confiance) et surtout parce qu'ils sont davantage mentalement préparés

⁵⁶⁶ PERNET, 2010, p. 116, 120-121.

⁵⁶⁷ Caes., G., I.52.

que leurs adversaires qui, bien qu'aguerris, peuvent se figer de surprise face à ce genre d'intention meurtrière aussi explicite.



Figure 26: En duel, se retrouver dans cette position assure quasiment la mort du lancier. Face à une phalange compacte, se jeter ainsi sans bouclier face à ses adversaires témoigne d'autant de courage que d'insouciance, si le texte de César est à prendre au pied de la lettre. Il est possible que les lanciers étaient gênés, fatigués ou démoralisés, car cette action semble tout à fait suicidaire. Une action isolée d'un seul légionnaire, bien qu'impressionnante, serait probablement vouée à un échec rapide, donc peut-être qu'il s'agit d'une poussée soudaine d'un groupe ou un grand nombre de soldats. Quoiqu'il en soit, un tel mépris de la mort au milieu d'une bataille difficile face à un adversaire redoutable demande un endurcissement mental qu'une majorité d'individus ne peuvent atteindre qu'avec une vie militaire, un entraînement considérable et de l'expérience préalable, ce qui ne peut avoir été le cas d'une majorité des guerriers celtes. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

Plus tard, lors de la guerre civile entre Pompée et César, la détermination des légionnaires est illustrée lorsqu'ils cherchent à combattre « sans désordre, mais sans prendre soin de leur sûreté, et ne s'inquiétant pas d'eux-mêmes, pourvu qu'ils fissent périr leurs adversaires ». D'après Dion Cassius le combat est particulièrement violent. Les légionnaires lâchent leurs boucliers pour saisir leurs adversaires par le casque, casser leur posture et les

frapper dans le dos ; ils arrachent leurs boucliers pour leur percer la poitrine, se saisissent à la main de glaives ennemis pour tuer leurs porteurs ; d'autres encore, entrent en lutte incertaine.⁵⁶⁸ Cette détermination à tuer au risque de sa propre sécurité est, pour la plupart des gens, inatteignable sans un certain travail préalable. Les champions et vétérans savent certainement faire preuve d'une agressivité comparable, mais probablement pas les individus de la masse de guerriers qui constitue la majeure partie des armées celtiques. Malgré cela, beaucoup, confrontés à un légionnaire en situation de combat singulier, seront trahis par des réflexes innés comme la paralysie de peur ou garder le bouclier tendu pour éloigner le danger – un réflexe improductif, voire fatal lorsque son exécution est maladroite.

La panique face au danger de mort est, bien sûr, naturelle. Malgré l'élasticité relativement protectrice de la peau, il n'y a que peu pour empêcher la continuation d'une pointe acérée jusqu'aux organes une fois l'épiderme pénétré. Le foie et les reins sont particulièrement faciles à pénétrer. De plus, s'ajoute la crainte manifestée pour les parties génitales ; comme dans des situations telles que ce que décrit Denys d'Halicarnasse à propos de la manière dont un légionnaire peut contrer l'attaque d'un Gaulois (ce qui n'est pas sans rappeler l'avancée couverte sous le bouclier dépeinte chez Manlius et Valerius) :

« Pendant que leurs adversaires eurent encore le bras armé levé, ils se mettent accroupis, et levant leur bouclier, ils rendent inutile les coups venant sur eux, visés trop haut, alors que eux, frappant d'estoc, touchent à l'aine, pénètrent leurs flancs, et enfoncent le torse jusqu'aux parties vitales. Si leur adversaire cherche à se protéger, ils tranchent les tendons des genoux ou des chevilles (...) »⁵⁶⁹

La terreur qu'a certainement inspiré cette issue possible est une excellente raison de maintenir la distance entre soi et un légionnaire. Un adulte de 70kg possède environ 5 litres de sang. Jusqu'à 750 millilitres (soit 15%) peuvent être perdus sans conséquence majeure, mais à partir d'un litre et demi (30%) le souffle et les battements de cœur s'accélèrent pour compenser le manque d'oxygène amené à la circulation. L'estoc d'un glaive romain autour du bouclier dans les flancs ou l'aine, comme ce qui est décrit dans les textes précédemment évoqués, suffirait certainement à provoquer une hémorragie sérieuse, surtout s'il déchire les intestins, des organes ou les artères fémorales. À partir de 2 litres (40%) la vitesse de respiration double, le cœur s'accélère et l'individu est désorienté et proche de la mort. Au-delà de ce stade, le cerveau et les autres organes sont asphyxiés car la circulation devient inefficace. L'individu commence par devenir léthargique puis perd conscience, tombe dans le coma et décède peu

⁵⁶⁸ DC., XLVII.44.

⁵⁶⁹ DH., XIV.10.18.

après⁵⁷⁰. Sans que ces informations aient été précisément documentées par les Celtes eux-mêmes, le risque d'hémorragie ne peut qu'être connu. La « puissance agglutinative » de l'aloès par exemple est utilisée par les Romains pour arrêter les saignements⁵⁷¹, mais des remèdes plus spécifiquement celtiques ne semblent pas être connus.



Figure 27: Utiliser une longue arme de taille crée une distance entre le point d'impact désiré et le corps de l'utilisateur. Si ce point est dépassé par l'adversaire, il est dans une position très avantageuse. Ainsi, si le guerrier ne parvient pas à maintenir la distance avec le légionnaire, son arme principale devient inefficace tandis que le glaive est à sa distance optimale, rendue possible grâce à la large protection qu'offre le scutum. Le légionnaire a donc tout intérêt à combattre en contre-attaquant, attendant de pouvoir dévier ou encaisser une frappe adverse. S'il casse la distance avant même que son ennemi ne puisse armer un coup, ce principe est également illustré sur le dix-huitième mélope du Tropaeum Traiani.

Si la blessure – d'un glaive peut-être, mais aussi d'un pilum ou d'une lance gauloise par exemple – ne s'avère pas fatale, il y a néanmoins le risque d'infection. Il a été avancé de manière convaincante par Gabriel et Metz en 1991 que les maladies et pathogènes à risque seraient les mêmes qu'aujourd'hui, c'est-à-dire la septicémie, la gangrène et le tétanos⁵⁷². La survie au

⁵⁷⁰ JAMES, 2010, p. 49.

⁵⁷¹ Gal., III.50.

⁵⁷² JAMES, 2010, p. 49-50.

combat est néanmoins possible, et attestée : les récits de César illustrent la rivalité entre le sous-officier Caius Volusenus Quadratus, et un ancien allié du proconsul, Commios l'Atrébate, suite à une tentative d'assassinat. Ce dernier est attiré dans un traquenard – sous le prétexte d'un entretien diplomatique, les deux hommes se retrouvent avec une petite escorte, faisant mine de lui serrer la main Quadratus tient Commios en place pendant qu'un de ses centurions lui assène un fort coup d'épée à la tête. Malgré la gravité de la blessure, Commios survit⁵⁷³. Il est plus tard traqué par ce même tribun. Après une escarmouche entre leurs entourages, l'Atrébate bat en retraite et accepte de livrer des otages en échange de ne plus jamais être en présence d'un Romain – non sans avoir violemment planté sa lance dans la cuisse de Quadratus, qui survit également⁵⁷⁴. Ces incidents rappellent que chaque affrontement est unique et dépend de nombreux facteurs impossibles à quantifier de manière exhaustive. L'archéologie corrobore cela également. Au cimetière de Bathgate en Angleterre, un squelette daté de l'âge du Fer montre une blessure terrible suite à un coup d'épée ou de hache. L'impact a percé le crâne et enfoncé une grosse partie de l'os pariétal. Pourtant, le crâne montre des signes de guérison indiquant que la blessure n'était pas mortelle – et a même été traitée par trépanation, certainement pour des effets secondaires de ce traumatisme, bien qu'il ait été décapité ultérieurement⁵⁷⁵.

Remarquons que les descriptions de combat lors de récits celtiques abordent davantage une multiplicité de blessures et diverses zones de touche, alors que les anecdotes romaines sont plus focalisées sur des attaques décisives. Cette multiplicité de blessures implique à son tour une plus grande multitude de gestes, ce qui rejoint le portrait de l'escrime celtique à l'épée que dresse G. Reich : l'épée exigeant beaucoup d'énergie pour déployer la force nécessaire pour l'utiliser efficacement, maintenir l'inertie rotationnelle du premier coup permet une escrime bien moins énergivore et plus dynamique, facilitant grandement le maniement de l'arme⁵⁷⁶. Une lame tournoyante, capable de contourner un bouclier grâce à la forme de sa poignée et les différentes préhensions qui en résultent⁵⁷⁷, semble être un anti-modèle total à un glaive, qui nécessite de forcer le passage à travers une garde adverse avant de s'enfoncer dans un point vital. G. Reich décrit le maniement d'une épée gauloise ainsi : « ample, dynamique, véloce, presque aérien, mais exempt de précipitation »⁵⁷⁸, ce qui s'explique par sa morphologie mais

⁵⁷³ Caes., *G.*, VIII.23.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, VIII.48.

⁵⁷⁵ JAMES, 2010, p. 42.

⁵⁷⁶ REICH, 2022, p. 65.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, 66-67.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, 68.

aussi sa composition, puisqu'il s'agit d'une arme de statut qu'il est préférable (dans une certaine mesure) de préserver, et rappelle le moulinet que fait Ligeia avant de toucher mortellement Quirinus dans le récit de Silius Italicus⁵⁷⁹. Ceci se place entièrement à l'inverse de l'acharnement frénétique de Manlius⁵⁸⁰ qui attend une ouverture avant de sauvagement plonger à répétition son glaive dans son adversaire. Cette distinction illustre une différence culturelle dans la manière d'appréhender la violence, ainsi que dans la relation avec l'arme de guerre.

☞ Une arme unique mais incomprise – une mise à l'épreuve de l'épée à sphères

L'épée à sphères est une arme dont l'utilité fait toujours débat. Il est donc question ici d'apporter des éléments de réponse quant aux interrogations qu'elle suscite. Il faut toutefois maintenir le maître mot de ce mémoire lors de cette démarche, c'est-à-dire la prudence. Il ne s'agit pas d'apporter une réponse définitive, car cela est impossible. L'archéologie expérimentale sert à montrer ce qui aurait peut-être été possible, non pas ce qui est certainement arrivé⁵⁸¹, mais c'est un outil indispensable pour déchiffrer des données que les textes ou une observation du mobilier ne peuvent fournir. La préhension, l'équilibre et toutes les facettes de l'usage d'un objet sont nécessaires pour le comprendre, et il n'y a que la pratique qui permet d'appliquer un recul critique sur cela. De ce fait, bien que la prudence s'impose, il devient possible d'établir certaines notions concernant cette arme relativement peu étudiée.

Un exemple en particulier qui constituera l'objet de cette étude est l'épée de Juac, découverte au début du XIXe siècle en bon état de conservation. Sa lame effilée, et sa poignée solide (n'ayant pas été évidée) rendent l'arme facile à manier et pourraient suggérer une utilisation d'estoc. Sa particularité est les protubérances aplaties à mi-hauteur de la poignée. Elle fait 86,5 cm dont 13,1 de poignée. Celle-ci fait 2,3 à 3 cm de large. Le pommeau est large de 7,21 cm tandis que la garde est à 6,5 cm. La poignée est épaisse de 1,8 cm. La lame est large de 2,6 cm pour 0,7 cm d'épaisseur. Le tout fait 800 g. La lame de section losangique mène à une soie cylindrique galbée, sur laquelle on enfile la garde, la fusée et le pommeau⁵⁸².

⁵⁷⁹ Sil., *Pun.*, IV.

⁵⁸⁰ Liv., VII.10 ; A., Gell., IX.13.

⁵⁸¹ BISHOP, 2020, p. 65.

⁵⁸² GENDRON et al., 1986, p. 40-42.

Plus précisément, il sera ici question de tester l'efficacité de cette épée face à des cibles représentant un corps humain, avec une réplique de l'épée de Juac conçue par le forgeron Yves Schmitz. Bien qu'il serait méthodologiquement préférable d'utiliser plusieurs répliques, et plusieurs cibles, pour des raisons de coût cela ne sera pas possible ici et constitue la principale limite de cette expérimentation. En effet, le sacrifice de matériel théoriquement inévitable à une expérimentation n'est pas l'objectif ici. L'aspect financier entre en jeu, mais ce n'est pas forcément pertinent d'utiliser une telle arme de toutes ses forces pour en déduire les capacités « maximales ». La réplique est forgée en fer puddlé pour reproduire la souplesse et fragilité d'une arme gauloise de l'époque. De ce fait, il ne serait pas intéressant de tester l'épée avec de grands coups portés avec toutes les forces du corps puisqu'elle ne le supporterait pas et ne représenterait pas l'utilisation potentielle d'une arme si fine et précieuse en fer doux. Quant aux cibles, des blocs d'argile humide enroulés dans du tissu de lin mouillé seront utilisés pour imiter un corps en tunique. L'analogie est imparfaite, mais d'une « bonne » manière – le tissu mouillé est plus difficile à pénétrer que de la peau, donc par exemple un coup estoc qui parvient à transpercer la cible aurait fait de même plus facilement sur une personne. Les capacités de taille et d'estoc de l'épée à sphères seront ainsi mises à l'épreuve. Lors d'un entretien sur le sujet dans le cadre de ce mémoire, Brice Lopez a précisé que les coups de taille sont plus techniques à réaliser que les coups d'estoc. Ces derniers changent en fonction de l'expérience au niveau de la précision, mais la pénétration est la même⁵⁸³. De ce fait, pour quelqu'un qui n'est pas rompu à l'utilisation d'armes antiques, des tests avec la pointe produiront des résultats plus représentatifs.

⁵⁸³ Merci à Brice Lopez pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».



Figure 28: La réplique de l'épée de Juac forgée par Yves Schmitz. Elle est en fer puddlé, pour reproduire la fragilité d'une arme de l'époque. Malgré cela elle reste particulièrement acérée. (Photographies par Yves Schmitz)

Pour ne pas conduire des tests « décontextualisés », l'analyse de l'épée se fait avec elle seule, puis avec un bouclier, ce qui permet de dresser un portrait de son utilisation pour le moment énigmatique, ainsi qu'à plusieurs portées. Ces informations peuvent ainsi apporter des éléments de réponse quant à la principale question que soulève l'épée à sphères : si elle est fonctionnelle, pourquoi créer un type reconnaissable à part, manifestement distinct de la typologie plus habituelle présente depuis Hallstatt. La forme de la poignée et la finesse de la lame sont sources d'interrogations, puisque l'épée laténienne classique, qui existe déjà à l'époque de l'épée à sphères, est manifestement satisfaisante en ces égards comme son utilisation perdure pendant plusieurs siècles.

L'objectif de la première série de tests est de déterminer quels mouvements sont les plus intuitifs et fonctionnels avec l'épée, en utilisant pour cible des blocs d'argile humide de 10kg chacun maintenus ensemble avec de la ficelle et recouverts de deux couches de tissu (une tunique pliée de moitié) mouillé pour simuler la peau et la chair d'une zone peu osseuse comme une cuisse, un ventre ou une gorge. Ce qui ressort du maniement général de l'arme est qu'elle est très facile à utiliser. Le fait que la poignée soit en métal plutôt qu'en bois par exemple recule son centre de gravité, ce qui se conjugue avec la minceur de la lame pour créer une épée dont presque tout le poids est au niveau de la main. Ceci la rend très facile à mouvoir tout en maîtrisant son élan et sa précision – de plus, grâce à son faible poids et cet équilibre, je n'ai montré aucun signe de fatigue même après plus d'une heure d'utilisation.

Il convient d'abord d'établir ce qui semble le plus proche d'une mise en situation type. Ainsi, pour cette expérimentation il est supposé que l'épée est utilisée avec un bouclier, car se servir de la lame pour se protéger aurait au mieux laissé des traces visibles à l'archéologie et au pire été impossible en raison de sa fragilité. Les gestes exécutés le sont donc avec un bouclier plat hexagonal sans orles d'1m15 de long et pesant 3,5kg, et ce en garde avec une protection active, et généralement une posture de droitier avec le pied gauche vers l'avant. En effet, si l'épée est utilisée en combat, il n'est pas pertinent de la mettre à l'épreuve dans des circonstances qui lui auraient été tout à fait étrangères, c'est-à-dire idéalisées du point de vue biomécanique avec les mouvements entièrement libres et la capacité à frapper la cible d'un geste parfait. Pour refléter cela, des gestes divers et variés ont été sélectionnés à partir de ce qui semblait le plus intuitif et crédible suite au maniement de cette arme dans le vide. Il s'agit de frappes à très longue (2m85), longue (2m), moyenne (1m50) et courte (1m) portées, d'estoc et de taille ; d'estocs suite à une jauge de distance grâce au bouclier, en reproduisant l'iconographie du gobelet d'Aco signé Chrysippus ; d'entailles à courte portée sans élan où la lame est posée puis tirée, d'estocs répétés sur un même point en succession rapide, et avec une personne à une distance de sécurité derrière la cible maniant une lance factice destinée à gêner mes coups. Quant à l'intention derrière les gestes, ici aussi il y a une sorte de mise en situation puisqu'il serait déraisonnable de pousser l'épée au-delà de ce qu'elle peut supporter tout en étant dans une situation d'affrontement, donc la préservation de l'arme est la priorité, non pas la pure force d'impact qui ne peut pas représenter comment l'arme était utilisée, si elle l'était.

Le premier geste testé est un coup d'estoc porté avec la main à 2m85 de la cible. La posture est en garde inversée avec le pied droit devant. Il s'agit d'une fente en avant en rapprochant mon pied droit tandis que le gauche reste immobile. Le bouclier est tenu en

protection, en diagonale devant mon corps pour me protéger de la tête au genou, pendant que l'épée est envoyée droite vers la cible. Ce mouvement représente l'extension maximale qui m'est possible avec cette épée. L'utilité d'un tel coup serait par exemple de menacer soudainement un adversaire et provoquer une protection instinctive de la tête et pour lui frapper la cuisse, ou profiter d'une ouverture en frappant une zone vulnérable comme le ventre ou le visage grâce à la distance de frappe inattendue rendue possible par le changement de garde. Dans les deux cas, le bouclier sert à dévier ou absorber un coup, ou intercepter un mouvement de dégagement avec l'arme de l'adversaire visant la lame de mon épée. La pénétration varie entre 1 et 4,5cm, avec une moyenne de 2,2cm. Sur une cible non protégée, ceci pourrait s'avérer sérieux, mais des protections même moindres auraient certainement pu étouffer la pointe.

Le deuxième geste est à 2m de distance et s'exécute en garde de droitier. Il consiste en un pas du pied gauche en direction de la cible et une couverture du bouclier pour protéger le bras droit qui vient guider la lame portée par le mouvement vers l'avant du corps. Il s'agit peut-être du mouvement le plus simple et intuitif à réaliser avec l'épée. Pour ce deuxième geste, en excluant un minimum d'1cm et un maximum de 14,5cm, la pénétration de la lame se situe entre 4 et 8,5cm de profondeur, étant en moyenne à 6,4cm.

Le troisième geste est un estoc rapide à moyenne distance, c'est-à-dire à 1m60. Elle s'effectue en garde normale avec le pied gauche en avant. Le bouclier est projeté légèrement pour protéger le bras qui se déplie, pique avec l'épée et revient en garde. Ce mouvement est très soudain et ne permet pas d'être accompagné comme le précédent à cause du risque pour le bras armé. Là où ce dernier est fait avec tout le corps, ce troisième geste n'est amorcé que par un mouvement d'épaule pour gagner quelques centimètres sans avoir à tendre entièrement le bras, qui pourrait être violemment taillé si l'adversaire n'est pas immédiatement incapacité ou en panique. Ici la pénétration est bien moindre, se situant entre 1,5 et 3,5cm, avec une moyenne de 2,75cm. Ce geste pourrait être utilisé pour toucher quelqu'un qui se prépare à frapper par exemple, il n'est pas assez meurtrier pour être décisif, surtout face à un adversaire protégé, mais pourrait servir de prélude à une touche plus dangereuse, pour toucher une main ou un bras par exemple et ainsi préparer un autre mouvement. Une autre idée serait d'envoyer ce mouvement sec et rapide face à quelqu'un qui cherche à se rapprocher. En conservant la même prudence dans la protection et la vitesse de remise en garde, la faible pénétration serait compensée par l'élan de l'adversaire qui avance sur la lame. S'il est trop loin, le combat peut se poursuivre sans soucis en raison du mouvement court et simple.



Figure 29: Un estoc à moyenne distance, pénétrant la cible. Ce qui ressort particulièrement de l'utilisation de l'épée à sphères est la vitesse à laquelle elle peut assener un coup mortel. Son maniement particulièrement fluide s'adapte à toutes sortes de gardes et positions, permettant de se concentrer sur sa défense ou ses déplacements tout en demeurant prête à frapper. (Photographie par Marilyn Paleri)

Le quatrième geste est un coup d'estoc de plus près, avec le pied gauche à 1m de l'emplacement de la cible. C'est une action décisive, dont la proximité nécessite une réaction qui peut varier d'une charge soudaine à l'estropiement préalable de l'adversaire avec une attaque précédente. Quelle qu'elle soit, il semble improbable qu'un tel geste soit utilisé spontanément en raison de sa proximité, et dépend ainsi de la maniabilité de l'épée à sphères pour s'inscrire dans un complexe technique et servir de coup fatal. Ici aussi malgré l'intention de porter une touche mortelle la fragilité de la lame entre en considération – donc il n'y a pas de pas d'entrée ou de mouvement de torsion de la lame une fois celle-ci entrée. Le mouvement est porté comme un direct de boxe anglaise – l'épaule droite est tournée pour mobiliser le tronc, le bras guide l'arme en se dépliant et le pied droit se tourne vers l'intérieur pour tourner la hanche et ainsi gagner en force et en distance potentielle. La pointe traverse le tissu sans difficulté et pénètre la cible d'entre 21,5 et 25,5cm, et 23,2cm en moyenne.

	Distance (m)			
	2,85 (fente pied droit en avant)	2 (mouvement de tout le corps)	1,6 (mouvement d'épaule seulement)	1 (mouvement de tout le corps)
Pénétration (cm)	1,5	6	2,5	22,5
	4,5	6,5	3,5	23,5
	2	5	3	25,5
	1,5	5,5	3,5	23
	3	8	2	21,5
	1,5	8	1,5	22
	1	1	2,5	21
	1,5	4	2,5	23
	3	14,5		
	2,5	8,5		

Figure 30: Tableau de résultats des touches simples à quatre distances différentes. La deuxième série montre une pénétration bien supérieure à la troisième, illustrant ainsi que la technique est plus importante que la proximité, un fait certainement exacerbé par la légèreté de l'arme qui bénéficie grandement d'avoir davantage de poids derrière elle pour la guider.

Le cinquième mouvement testé est similaire au précédent, mais présuppose une garde plus active de la part de l'adversaire. Ainsi, la distance est la même, mais le mouvement diffère car il doit contourner un hypothétique bouclier pour atteindre le corps dudit adversaire. Pour ce faire, plutôt que frapper droit, le poignet passe en supination en déportant la main vers la gauche, ce qui permet de toucher le flanc droit de la cible malgré la présence du bouclier ce qui serait impossible en reproduisant par exemple le geste du quatrième mouvement. Concernant son utilisation, ce mouvement peut très bien être utilisé comme une attaque seule, suite à une feinte vers la gauche de l'adversaire pour que celui-ci ouvre sa garde, facilitant ainsi le geste, ou pour contrer une attaque haute, déviée ou interceptée par le bouclier, pour profiter de la vulnérabilité momentanée de l'aisselle ou du côté droit découverts pour permettre ladite attaque. Malgré une perte d'intensité due au contournement, la pénétration est toujours très efficace, atteignant entre 14 et 20,5cm de profondeur, cernant une moyenne de 16,5cm.

L'épée de Juac est manifestement une arme terrible d'estoc, étant capable de se plonger dans la cible avec relativement peu d'effort. Le moment de toucher doit être judicieusement choisi car une défense active au bouclier ou même avec l'arme de l'adversaire pourrait non seulement dévier la lame sans difficulté tant celle-ci est légère mais aussi l'endommager et permettre ainsi une contre-attaque immédiate. La concentration d'une majorité du poids près de la main permet d'en garder aisément le contrôle, ce qui fait qu'elle ne perd aucune légèreté au maniement, même prolongé. C'est dans ce cadre que les sphères éponymes s'avèrent utiles – il y a un choix d'avoir une poignée entièrement métallique, possiblement pour des raisons d'équilibre et de contrôle lors de l'estoc, et une nécessité de maintien de la main. Une surface lisse et arrondie tient parfaitement la main, permettant de changer de prise et un maniement particulièrement fluide, sans la gêne occasionnée par une poignée métallique plus angulaire. À ce constat pratique s'ajoute peut-être, en raison du statut nécessaire et l'implication de la

création et l'utilisation d'un tel objet, une volonté esthétique ou symbolique aujourd'hui incomprise. Les coups de taille produisent des résultats presque opposés. De cinq coups de taille assenés de haut en bas perpendiculaires au sol – dans la logique de trancher un avant-bras ou fendre un crâne, aucun n'a réussi à ouvrir le tissu. L'argile est enfoncée par l'impact, mais la lame s'en retrouve piégée par le tissu qui se referme et se compresse autour d'elle. Le coup peut bien-sûr provoquer une fracture, mais l'équilibre de l'arme et la légèreté⁵⁸⁴ de la lame ne permettent pas une utilisation en machette ou même à la manière virevoltante d'une épée laténienne plus classique. De plus, après seulement ces cinq frappes la lame s'est légèrement déformée, ce qui a provoqué l'abandon de ce geste. Elle ne serait donc probablement pas utile pour contrôler de l'espace en moulinets et menacer plusieurs personnes pour cette même raison. Contre l'argile seule, la lame coupe de taille sans problème : le fait qu'elle soit si rapidement freinée par des protections si maigres indique simplement que même si proscrire le coup de taille entièrement serait déraisonnable, il faut bien choisir sa cible et cela ne peut pas être son utilité principale. Par soucis de ne pas idéaliser les mises en situation un geste d'entaille a été testé, supposant que l'utilisateur et la cible sont au corps à corps et qu'il ne peut y avoir de coup armé. La lame est donc posée puis tirée en reculant légèrement. Dans ces cas-là le tissu est ouvert mais l'argile peu entaillée – ainsi même si ce n'est évidemment pas son usage premier, l'épée peut dégager son utilisateur d'une telle situation en coupant une gorge par exemple. Ceci montre que le problème de coups de taille n'est pas une question de tranchant, celui-ci est visiblement tout à fait bien affûté, mais plutôt de masse à l'impact qui défavorise cette utilisation.

Le huitième mouvement est une interprétation de l'iconographie sur le Gobelet d'Ac signé Chrysippus. Cette iconographie montre un gladiateur en panoplie ethnique gauloise (le « *gallus* »). L'individu casqué, le pied gauche en avant, tend le bouclier à l'horizontale tout en brandissant son épée comme pour porter un coup d'estoc de haut en bas. Ici le geste de bouclier est interprété comme une manière de figer et gêner l'adversaire, peut-être avec un coup, réalisé en faisant un pas de la jambe gauche vers l'avant afin de préparer un estoc décisif. Malgré la mobilisation plus active du bras gauche, cet enchaînement ne perd pas en précision, au contraire la position du bouclier sert de guide pour l'estoc de sorte à permettre assez instinctivement et malgré la mise en place d'une action mobilisant presque tout le corps de faire mouche. La touche peut venir droite, ou en diagonale du haut vers le bas, ce qui serait utile pour passer par-dessus un bouclier adverse maintenu en place par l'action percussive. Un autre cas de figure

⁵⁸⁴ Sans non plus exclure un manque de pratique ou de technicité de ma part.

envisageable serait que le bouclier vient tenir l'épaule droite adverse en échec pour permettre à l'épée de piquer au visage ou à la partie droite du tronc sans mettre en péril son bras. Enfin, cette position peut être adoptée dans le vide comme une menace, car le mouvement nécessaire pour dégager le bouclier tendu pourrait ouvrir la garde adverse à l'estoc déjà armé. Bien que cette iconographie ne représente pas l'utilisation d'une épée à sphères, cette dernière se prête très naturellement à cette interprétation. Cet enchaînement a des résultats très positifs, avec une pénétration variant entre 14,5 et 20,5cm, étant en moyenne à 17,3cm de profondeur.

Le neuvième mouvement mis à l'épreuve est une succession de 5 estocs à moyenne distance, assenés en prise haute comme pour contourner par le haut un bouclier et en prise basse de sorte à imiter un acharnement à travers une garde trop ouverte. Multiplier les touches met davantage à l'épreuve l'équilibre et la saisie de l'arme qu'une seule frappe. Néanmoins, l'arme reste efficace et ne devient pas encombrante ou imprécise. Ici ce n'est pas la profondeur de pénétration qui est mesurée, mais le plus grand écart entre les touches. Celui-ci se retrouve entre 5cm et 8,5cm, ce qui s'améliorerait certainement avec de la pratique. La moyenne est un écart maximal de 6,4cm – ceci indique que l'épée est capable de frapper sur une petite zone à répétition et ainsi viser des points faibles comme le bas du visage (face à un individu casqué et le réflexe de baisser la tête), la gorge ou l'aisselle.

Le dixième et dernier test n'est pas un mouvement spécifique mais plutôt une mise en situation visant à mettre à l'épreuve la légèreté et la vitesse d'utilisation de l'épée. À une distance de sécurité derrière la cible se trouve une assistante⁵⁸⁵ avec une lance factice, et pour instruction de s'en servir pour m'empêcher de l'atteindre en cherchant à contourner mon bouclier pour me frapper avec. Pour ce faire, je ne porte aucune protection hormis ledit bouclier, afin que ma défense et le moment que je choisis pour dévier l'attaque et entrer au contact ne soient pas faussés. Plutôt qu'un duel de champions ceci reflète une attaque visant un guerrier relativement inexpérimenté dont je dois me rapprocher pour le tuer. En variant les tactiques d'approches et l'utilisation de mon bouclier, l'épée brille dans ce scénario également. Sa légèreté lui permet de rester en position prête à frapper malgré une défense très active au bouclier et l'insistance de la lance. La vitesse à laquelle elle peut être utilisée est également considérable, étant capable de surgir entre deux coups de lance et porter un coup assurément fatal sur un corps peu protégé. Sans compter une touche faite suite à un bond sur la droite pour éviter la lance, pour laquelle l'épée ne suit pas le prolongement naturel du bras comme les autres

⁵⁸⁵ Merci à Marilyn Paleri pour son aide considérable quant à la réalisation des expérimentations de ce mémoire. Voir la section « Remerciements ».

et s'enfonce de 9cm à travers le tissu et dans l'argile, l'épée pénètre d'entre 12 et 19cm, avec une moyenne de 16,3cm.

	Contournement vers l'intérieur	Position d'un des gobelets d'Aco	Face à une lance
Pénétration (cm)	14	15,5	16
	18	15	18,5
	19	14,5	9
	20,5	19	19
	16	17	14
	16	20	18
	14	19,5	18,5
	15,5	15	16
		17	15
		20,5	12

Figure 31: Un tableau des gestes et situations plus spécifiques mis à l'épreuve pour leur capacité de pénétration. Une majorité des cas se trouvent entre 14 et 20 centimètres de profondeur, ce qui illustre la maniabilité de l'épée à sphères du fait du maintien de cette même efficacité malgré une multiplicité de mouvements et d'angles d'attaque.



Figure 32: L'épée à sphères est une arme au maniement fluide mais son utilisation est particulièrement spécialisée. Son efficacité remarquable d'estoc ne peut que difficilement être une coïncidence, en contraste évident avec les épées de taille plus habituellement utilisées. (Photographies par Marilyn Paleri)

Ce qui ressort de la manipulation de ma reproduction de l'épée de Juac est particulièrement son poids et son équilibre. Ceux-ci en font une arme très maniable et rapide. En un geste elle peut mettre en danger toute partie découverte du corps de l'adversaire, et son profil fin la rend difficile à voir venir et anticiper. Il est très facile de bouger avec et on n'en perd pas le contrôle, même en enchaînant des gestes larges – ce qui serait peut-être plus difficile avec une poignée plus classique puisque l'équilibre serait plus proche de la pointe. Du fait du mobilier retrouvé sur des sites communs avec des trouvailles d'épées à sphères, celles-ci semblent être principalement utilisées autour du V^e siècle av. J.-C.⁵⁸⁶, une époque où les Celtes n'ont pas développé une vraie cavalerie mais font plutôt usage d'infanterie montée⁵⁸⁷, ce qui

⁵⁸⁶ BEYLIER et al., 2016, p. 176-177.

⁵⁸⁷ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 182.

permettrait de placer cette épée dans un contexte chronologique et pratique. Son utilisation serait davantage adaptée à du combat plus individuel, sans la consigner à des duels ritualisés : en partant du principe théorisé précédemment évoqué que la plaque soudée se fixe à une selle ou un char, cette vive arme d'estoc pourrait permettre à un noble guerrier de tuer rapidement une ou plusieurs cibles choisies et remonter aussitôt sur sa plateforme mobile pour permettre une retraite plus contrôlée.

Si une typologie totalement distincte des épées celtiques antérieures d'Hallstatt et du début de La Tène apparaît, ce n'est pas pour qu'elles servent à la même chose, ce qui suggère la nécessité de couvrir un angle mort dans l'escrime à l'épée plus classique. Les Romains ont identifié la létalité de l'estoc par rapport à la taille⁵⁸⁸, et il serait déraisonnable d'avancer que les Celtes n'en ont pas fait le constat également. En partant de ce principe, l'épée à sphères, une arme d'estoc, est créée pour compléter les épées de taille préexistantes, ce qui suggère la nécessité d'une arme plus mortelle. Plutôt qu'un remplacement temporaire, la plaque soudée pourrait indiquer que l'épée plus habituelle est gardée au fourreau, permettant de dégainer l'une ou l'autre en fonction des circonstances. Bien que deux fourreaux seraient théoriquement possibles à porter, ce ne serait pas pratique pour monter ou descendre de char ou de cheval. De plus, les ploiements observés par G. Reich sur des fourreaux vides suite à leurs battements sur le flanc de chevaux lancés⁵⁸⁹ pourraient affecter une épée à sphères dans la même position en raison de la finesse de sa lame, sa fragilité ainsi que la légèreté de l'ensemble, soutenant la nécessité d'un autre moyen de fixation. Ainsi, il pourrait s'agir d'une arme secondaire sensée compenser une potentielle lacune d'une épée plus large principalement utilisée de taille, fixée au moyen de locomotion d'un guerrier fortuné afin d'être dégainée si besoin grâce à l'énigmatique plaque soudée.

Ceci placerait ainsi l'épée dans un contexte de charrerie et d'infanterie montée, comme peut-être ce que décrit Diodore de Sicile à propos de tactiques celtibères archaïques – « Ils savent combattre à pied et à cheval : après que les cavaliers ont rompu les rangs ennemis, ils mettent pied à terre, et devenus fantassins, ils font des prodiges de valeur. »⁵⁹⁰ Dans ce genre de situation une épée capable de meurtrir plus rapidement et précisément semble très importante. Symboliquement, une arme d'estoc représente quelque chose de bien particulier –

⁵⁸⁸ Vég., *Mil.*, I.12.

⁵⁸⁹ REICH, 2016, p. 69-71.

⁵⁹⁰ DS., V.33.

elle est inadaptée pour prendre la tête d'un adversaire vaincu⁵⁹¹. Ceci la relègue ainsi au même cadre symbolique qu'une lance, or elle est à différencier de ces dernières puisque l'épée est un emblème aristocratique par excellence. Du fait de cette distinction, soit l'épée à sphères est le résultat d'un courant de pensée guerrière qui écarte l'importance de la décollation, soit elle est employée face à des individus dont la tête ne vaut pas l'effort d'être prise. Cette deuxième hypothèse s'appliquerait pour des raisons sociales – si les guerriers ciblés sont d'un statut insuffisant pour être considérés comme dignes de devenir des trophées ; ou des raisons circonstanciées – le combat fluide et sporadique de la charrerie et l'infanterie montée place le guerrier mettant pied à terre dans une situation extrêmement dangereuse loin du soutien de son armée, rendant la prise de têtes beaucoup plus difficile⁵⁹². Pour résumer ce cas de figure, un guerrier en char ou à cheval repère une ou plusieurs cibles qu'il veut éliminer rapidement ou considère comme vulnérables. Plutôt que son épée habituelle, adaptée à des affrontements plus longs et non à infliger des blessures mortelles en quelques secondes, le guerrier peut dégainer une épée à sphères après avoir mis pied à terre. Celle-ci lui permet d'abattre sa ou ses cibles assez rapidement pour retrouver sa plateforme de combat et se repositionner avant d'attirer trop d'opposition. Si le lien à la décollation est considéré comme peu convainquant, le même raisonnement peut s'appliquer à la possibilité d'éliminer des cibles de choix expéditivement. Peut-être que ces deux options ne sont pas mutuellement exclusives et que cette curieuse typologie d'épées ne se limite pas à un statut social de cible. Dans un contexte de charrerie ou de tandem entre un cavalier et un fantassin, l'épée à sphères pourrait aussi être l'arme d'un valet ou client de haut statut, utilisée en tandem avec la panoplie du noble qu'il défend et soutient.

L'épée à sphères aurait pu disparaître pour plusieurs raisons, malgré une longévité suffisante pour engendrer une typologie variée⁵⁹³. Sa fragilité l'empêche d'être utilisée longuement en combat de groupe ou dans des cadres imprévisibles. Elle nécessite ainsi de pouvoir choisir sa cible, d'où son association potentielle au char ou au cheval. Lorsque la noblesse celte continentale abandonne progressivement le char et l'infanterie montée au profit de la cavalerie⁵⁹⁴ – l'utilité de l'épée à sphères disparaît aussi. À cheval, elle est incapable de

⁵⁹¹ Les épées laténiennes n'étaient probablement pas utilisées pour pratiquer la décollation, mais leur utilisation et leur association à la noblesse les rend emblématiques de cette coutume – elles peuvent ainsi représenter la capacité à prendre la tête d'un adversaire digne, ce qui leur donnerait un poids social bien particulier. *Cú Chulainn*, dans ce qui est peut-être une lointaine évocation de cette notion, prend à de nombreuses reprises dans la *Táin* les têtes d'adversaires décapités par son épée.

⁵⁹² Voir Liv., XXIV.15 pour une illustration de l'obstacle que représente la décollation au milieu d'une bataille. Le texte souligne le fait que les meilleurs combattants sont ceux qui ont tué un ennemi et sont occupés à prendre sa tête ou la tenir de leur main droite, laissant les moins capables à combattre à leur place.

⁵⁹³ BEYLIER et al., 2016, p. 176.

⁵⁹⁴ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 183-184.

balayer des cibles potentielles et le besoin de viser précisément des points faibles met la monture en danger. Ses coups d'estoc n'ont pas la même force assis et s'en servir lorsque le cheval est en mouvement briserait certainement l'arme prématurément, si elle n'est pas perdue après s'être trop enfoncée dans une cible. La période de La Tène est contemporaine à une échelle de conflits grandissante qui écarte peu à peu le rôle de champions de plus en plus archaïques. L'épée à sphères pourrait avoir été créée en réponse à cette diffusion du conflit impliquant des effectifs plus élevés et des strates sociales précédemment peu sollicitées, car un outil pour éliminer hâtivement des nombres grandissants de guerriers peu protégés, mais aussi être devenue obsolète pour la même raison : avec le déclin du combat héroïque et de la charrerie, la prouesse individuelle des nobles perd son importance et de ce fait ils sont de plus en plus accompagnés par des combattants qui, étant majoritairement équipés de lances, se partagent la tâche de l'épée à sphères.

Une nouvelle expérimentation a été menée le 06/04/2024 avec pour objectif de mettre l'épée à sphères à l'épreuve dans d'autres circonstances. Tout d'abord, une mise en situation de l'épée à sphères lors d'un duel sans contact avec des boucliers, des masques d'escrime et une épée factice pour mon adversaire. La sécurité reste la priorité donc aucune touche n'a été tentée, mais la volonté est de comparer l'aise de mouvements avec l'épée et l'arme factice que j'aurais autrement utilisé, pour ne pas être influencé par des notions venues d'armes utilisées pour du combat sportif ou de loisir. Ce qui ressort confirme les constats précédents, l'arme est maniable et le fait de tenir presque tout le poids au niveau de sa main donne presque la sensation que les ouvertures dans la garde adverse (la main droite et le visage particulièrement) appellent à être touchées par un coup d'estoc rapide. Sa morphologie et sa préhension combinent la maniabilité d'une épée et la pointe qui frappe avant qu'on ne puisse réagir d'une lance, permettant ainsi avec de très faibles ajustements de menacer immédiatement n'importe quelle cible potentielle. Par la suite, l'épée a été utilisée face à plusieurs cibles. Dans chaque cas, j'ai exécuté un mouvement d'estoc droit à 1 mètre 20 de la cible avec un bouclier léger dans la main gauche, qui s'avance légèrement à chaque geste pour couvrir mon bras. Le mouvement en lui-même a pour but d'être rapide et précis plutôt que particulièrement appuyé, pour refléter l'utilisation suggérée ici. La cible initiale est identique à la fois précédente : des blocs d'argile humide enveloppés dans deux couches de tissu humide. Celle-ci est renforcée dans un cas par une

plaque de linothorax fait de 16 couches de lin maintenues par de la colle à bois moderne, puis par de la cotte de maille de fabrication indienne avec des anneaux rivetés de 6 millimètres⁵⁹⁵.

Les frappes face à la cible sans protection produisent un résultat similaire à ce qui est constaté lors des précédents tests : la lame transperce aisément le tissu et pénètre l'argile de manière assurément mortelle, entre 11 et 19,5 centimètres de profondeur avec une moyenne de 15,3 centimètres. L'introduction de protections change totalement la donne. Un seul coup face au linothorax le transperce, et dépassant d'un millimètre seulement. Après le septième, nous nous apercevons que le bout de la pointe est plié à presque 90 degrés à 2 millimètres. Il semble plus probable qu'un des coups précédents a tordu la pointe et que ladite torsion a été progressivement aggravée. La pointe a été redressée à froid grâce à une enclume et un marteau, et utilisée par la suite. La cotte de maille produit des résultats légèrement différents. Bien que l'épée ne parvient pas à écarter les anneaux suffisamment pour tuer un hypothétique porteur, sa souplesse n'arrête pas le coup net comme le linothorax et la pointe parvient grâce à sa finesse à transpercer le tissu mais ne touche l'argile que d'un ou deux millimètres – le moindre rembourrage aurait absorbé la faible pénétration. La « massivité » de la poignée des épées à sphères que mentionnent les auteurs de l'article « Deux épées à sphères du Centre-Ouest de la France », publié en 1986 dans la revue *Aquitania*⁵⁹⁶, est à relativiser : la frappe la plus vive, celle qui a légèrement pénétré le linothorax, a fait ressortir un problème avec la poignée – mes doigts ont failli glisser par-dessus les sphères de la garde et se retrouver sur la lame en raison de l'arrêt soudain. Un coup plus fort, ou viser une cible qui se rapproche en même temps aurait assurément fait dérapier ma main. Cela peut être comparé à la garde d'un glaive romain, qui est faite pour retenir la main suite aux arrêts nets et le travail d'estoc fortement appuyé qui sont intrinsèques à l'escrime d'un légionnaire. La fragilité de la lame et la finesse de la garde (les sphères étant même contre-productives pour cette raison) permettent d'affirmer que cette épée n'était pas utilisée pour contrer le port d'armures ou de protections, en suivant le même principe que d'autres armes effilées comme le pilum ou des flèches à pointe perce-maille médiévales. Si l'épée à sphères est effectivement plus qu'une arme cérémonielle, son utilisation semble nécessiter beaucoup de précautions, une raison possible pour son abandon. Cette utilisation

⁵⁹⁵ Ces protections ne sont pas à considérer comme identiques à une production de l'époque, une limite à prendre en considération dans le traitement des données de cette expérimentation. Ceci étant dit, nous considérerons que celles-ci sont suffisamment proches en terme de qualité de protection dans le contexte de ces tests pour fournir un résultat pertinent.

⁵⁹⁶ GENDRON et al., 1986, p. 41.

pourrait être pour neutraliser des chefs ou meneurs lourdement protégés en visant leurs points faibles, ou rapidement meurtrir des individus manquant de protections.



Figure 33: Après plusieurs estocs contre une protection de type-linothorax, la pointe se tord, suggérant ainsi que la morphologie de l'épée à sphères ne la rend pas adaptée à pénétrer des protections, ou à du combat de groupe où les gestes ne peuvent pas être aussi bien maîtrisés qu'en combat individuel ou face à des cibles choisies délibérément. (Photographie par Brân Dufraisse)



Figure 34: Il suffit de très peu de force pour pénétrer de plus de 10cm l'argile quand celle-ci n'est couverte que par une tunique repliée sur elle-même. Le poids de l'arme étant concentré au niveau de la main, la pointe est trop légère et le métal trop fragile et souple pour forcer le passage lorsqu'elle rencontre de la résistance. La maniabilité de l'arme devient essentielle face à une défense très active ou un adversaire bien protégé, afin de minimiser le risque de l'endommager. Est illustrée ici une comparaison entre les diverses protections – la tunique est aisément enfoncée, le linethorax légèrement percé avec une ouverture visible de l'autre côté, et la cote de mailles, qui est enfoncée mais ne s'ouvre pas. (Photographies par Brân Dufraisse)

III) Le moment de vérité : le combat de groupe

L'expression guerrière celtique est façonnée par son contexte géographique, social ou démographique, et pour comprendre leur manière de guerroyer le contre-exemple romain a ses limites. Les Romains se sont développés dans une optique d'expansion bien différente de celle des tribus celtiques, dont les effectifs sont plus faibles car désunis et ayant des objectifs à la suite du combat plus abstraits que les projets romains de conquêtes régionales⁵⁹⁷. Les Celtes se sont adaptés à un contexte bien particulier : en majorité des conflits sporadiques à petite échelle⁵⁹⁸ (comparée aux campagnes méditerranéennes) à but de pillage, ce qui sera le premier axe de cette réflexion. Malgré la multitude de témoignages d'efficacité guerrière celtique le *topos* antique déjà évoqué n'admet que l'inverse, et il est important d'opposer celui-ci à cette démonstration. Ce modèle rencontre également de fortes difficultés, même sur ses points forts, d'où l'intérêt d'aborder ce qui peut nuire à sa mise en place face à des troupes romaines ou germaniques, pour évoquer une autre sphère culturelle majeure ayant régulièrement combattu des Celtes.

a) Quel type d'engagement est le plus approprié au modèle guerrier celtique ?

Une armée romaine de plusieurs légions, ou une confédération massive comme celle des Cimbres et des Teutons, représentent une pression excessive capable d'outrepasser le savoir-faire guerrier des Celtes de La Tène moyenne et finale. Pour expliquer les échecs répétés des Celtes lors de batailles rangées majeures telles que Sentinum (295 av. J.-C.), Telamon (225 av. J.-C.), au Mont Olympe (189 av. J.-C.), ou lors des campagnes de Jules César, il est ici question de démontrer qu'il s'agit de concentrations de forces supérieures aux effectifs que les Celtes préfèrent, ne correspondant ainsi pas à leurs domaines de compétences et que ceux-ci sont largement plus efficaces lors d'affrontements à petite ou moyenne échelle (ici jusque 15 000 hommes) ; et que la bataille rangée n'est pas ce qui valorise le plus leur modèle guerrier.

⁵⁹⁷ Pol., II.19.1-4 ; Caes., *G.*, I.23, III.3, VI.11.

⁵⁹⁸ Pol., II.19.5-7 ; BRUNAUX, 2004, p. 70.

☞ Une martialité polyvalente mêlant flexibilité et explosivité

L'un des peuples celtiques ayant eu le plus de succès face à Rome est la tribu ou confédération des Scordisques, et sont auteurs d'excellents exemples d'une application réussie du modèle guerrier celtique face à Rome, à plusieurs échelles qui plus est. Étant quelque peu excentrés des principales zones de concentration militaire romaine, ils échappent à la série de désastres militaires du « long II^e siècle av. J.-C. » évoqué plus haut, et ce malgré leur soutien envers Philippe V de Macédoine face à Rome⁵⁹⁹. Les Scordisques ont su former des alliances avec leurs voisins immédiats d'Illyrie, de Dacie et de Thrace, et sont ainsi devenus suffisamment puissants pour que Rome cherche à mener une campagne contre eux pour légitimer et protéger leur récente mainmise sur l'administration directe de la Macédoine suite à la défaite d'Andriscos après la seconde bataille de Pydna⁶⁰⁰, mais ils semblent avoir sous-estimé leur efficacité martiale. En 114 av. J.-C. le consul Gaius Porcius Cato mène une armée face aux Scordisques mais subit une défaite humiliante⁶⁰¹. Peu après, les Celtes pénètrent dans la nouvelle province de Macédoine. Le commandant de la garnison à Héraclée, Lucullus, tente une sortie avec ses cohortes pour mettre fin au pillage des troupeaux des locaux. Les guerriers fuient, les Romains les poursuivent : mais c'est un piège. Lucullus et 800 de ses hommes sont attirés dans une embuscade et sont ainsi tués⁶⁰². Même s'il n'existe pas de sources concernant les effectifs précis de l'armée de Cato, il semblerait que les Scordisques aient remporté une victoire majeure, qui leur a permis d'obtenir d'autres victoires, comme contre Lucullus. Cette campagne est un rare échec total pour Rome, et en l'absence de descriptions suffisantes pour comprendre les causes de celui-ci il est pertinent de chercher à identifier comment il a eu lieu. La principale piste est l'efficacité de l'appât et l'embuscade qui suit. Au fil des exemples suivants, il devient possible d'établir un seuil de compétences guerrières démontrées par les guerriers celtes ainsi que leur capacité à mettre Rome en échec – et par quel biais. Celles-ci nécessitent une optimisation desdites capacités par le biais d'initiatives dynamiques qui ne laissent pas aux légions l'opportunité de dicter les conditions de l'affrontement, ce qui expliquerait à son tour le revers majeur de Caton.

En effet, il est important de souligner que d'après les sources textuelles qui ont survécu, la charge frontale démesurée et frénétique tant associée aux Celtes n'est pas leur premier choix,

⁵⁹⁹ Liv., XL.57.7.

⁶⁰⁰ Vell., I.11-12. ; Flor., II.14.

⁶⁰¹ Eutr., IV.10.

⁶⁰² Frontin., *Strat.*, III.10.7.

ni ce qui met le plus leur panoplie en valeur. Xénophon notamment décrit la manière de combattre des Gaulois utilisés comme mercenaires en Grèce aux côtés des Spartiates contre Thèbes lors de plusieurs engagements au cours des années 360 av J.-C.⁶⁰³ Il s'agit de tactiques de harcèlement, où des guerriers lancent leurs javelots à cheval, évitent le contact, et une fois à distance mettent pied à terre pour se reposer avant de recommencer⁶⁰⁴. Ainsi, il y a plusieurs réflexions préalables qui entrent en jeu. Il faut d'abord prévoir suffisamment de munitions pour se permettre plusieurs passages, ainsi qu'avoir des cavaliers et des montures suffisamment entraînés pour réaliser cette manœuvre à répétition face à un ennemi actif. Ce n'est pas non plus une action décisive, il est improbable de gagner un affrontement en utilisant seulement cette manière de faire ; donc c'est une démonstration d'une participation active à un plan de bataille à plusieurs étapes. En Cisalpine, les Gaulois gagnent en 225 av. J.-C. – en amont de la bataille de Télamon – face aux Romains à la bataille de Fiesole, qui là aussi montre l'efficacité des Celtes à petite et moyenne échelle grâce à leur vitesse et polyvalence. Lors de cette bataille, les Celtes quittent discrètement leur camp sans que les Romains ne le remarquent et cachent le gros de leurs forces à Fiesole. Ils utilisent là aussi leur cavalerie comme appât, et les Romains mordent à l'hameçon. Dans leur poursuite, ils sont attaqués par surprise par les hommes embusqués. Malgré une résistance et la fortification d'une colline pendant la bataille, les Romains sont vaincus et perdent 6000 hommes⁶⁰⁵. En 216 av. J.-C., peu après la bataille de Cannes, les Gaulois remportent à la Silva Litana leur plus grande victoire face à Rome depuis son pillage. Les Boïens attaquent une armée romaine en marche lors d'une immense embuscade, entraînant la mort de presque 25 000 hommes et leur commandant Lucius Postumius. Le pillage de l'équipement romain a certainement constitué un butin très important pour les Gaulois⁶⁰⁶, un élément de motivation indéniable pour la recherche de combats majeurs face aux légions.

Les écrits de César constituent la source la plus détaillée de conflits sporadiques comme prolongés face à des Celtes, et il y a de nombreux exemples de succès celtiques à petite et moyenne échelle, qu'il suit d'aborder en ordre chronologique. En 58 av. J.-C. la cavalerie des Helvètes surprend celle de César et, au nombre de 500 seulement, les fait battre en retraite grâce à une attaque soudaine et intense. César minimise l'impact de cette action mais préfère

⁶⁰³ BRUNAUX, 2004, p. 52.

⁶⁰⁴ BRUNAUX, 2020, p. 73.

⁶⁰⁵ Pol., II.25.5-9.

⁶⁰⁶ Liv., XXIV.10.

néanmoins attendre plusieurs jours avant de reprendre les hostilités⁶⁰⁷. En raison du faible nombre des Helvètes, le facteur décisif semble être l'initiative et l'impétuosité. De ce fait, ce nombre de 500 peut être un choix, si l'on suppose que dans ces circonstances un effectif supérieur aurait été contre-productif car les cavaliers se seraient gênés ou auraient été moins manœuvrables. Jusqu'en 56 av. J.-C. les Sotiates semblent éviter entièrement les affrontements directs et mènent une guérilla au cours de laquelle leur cavalerie attaque les colonnes romaines avant de battre en retraite vers des fantassins embusqués capables de mettre en difficulté les Romains qui cherchent à poursuivre leurs assaillants⁶⁰⁸. Il y a un constat de l'efficacité de tactiques asymétriques, surtout en comparaison des batailles rangées qui engendrent régulièrement des pertes catastrophiques. La possibilité d'une influence des tactiques de Sertorius sur les populations avoisinant son ancien territoire n'est pas à écarter non plus.

Une évolution convergente des procédés par lesquels combattre Rome peut être constatée car en Gaule Belgique les Morins et Ménapiens attaquent eux aussi sporadiquement à partir des forêts entre 56 et 54 av. J.-C.⁶⁰⁹ La campagne romaine est endiguée et César remet la faute sur les difficultés du terrain boisé et marécageux ainsi que le mauvais temps. Pour P.-M. Duval, il s'agit en fait d'une campagne vaine et épuisante, rythmée d'embûches au cours desquelles César s'est laissé surprendre par les Ménapiens, qui se termine qui plus est par un repli⁶¹⁰. L'échec que représente cette tentative manquée se retrouve masqué par l'insistance du proconsul sur la dévastation du territoire des tribus⁶¹¹. Un constat similaire concernant l'expédition du proconsul en Grande-Bretagne actuelle en 55 av. J.-C. peut être effectué, et les Britons utilisent eux aussi avec succès des tactiques de guérilla. César décrit notamment une embuscade très bien préparée : après avoir observé où une des légions prélève ses réserves de blé, et voyant qu'il ne restait plus qu'une parcelle de terre exploitable, les Britons se mettent en position autour de cette zone pendant la nuit. Les légionnaires, désarmés et occupés à moissonner, sont attaqués soudainement, subissant des pertes et ayant beaucoup de mal à se mettre en formation. De plus, la cavalerie et la charrerie des Celtes les ont enveloppés, rendant le repli très difficile. C'est là que les légionnaires sont confrontés pour la première fois à l'utilisation des chars comme plateforme mobile, permettant aux nobles de mettre pied à terre et se replier comme ils le souhaitent, empirant la confusion et le désarroi des Romains. Malgré

⁶⁰⁷ Caes., *G.*, I.15.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, III.20.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, III.28.

⁶¹⁰ DC., XXXIX.44.

⁶¹¹ DUVAL, 1989, p. 149.

l'intervention de César à la tête de deux cohortes, les Britons se retirent en bon ordre⁶¹². L'année suivante, le proconsul envahit de nouveau le territoire des Britons. En dépit d'une meilleure préparation et à la tête d'une plus grande armée, les mêmes stratégies fonctionnent face à ses légions. Les embuscades et attaques répétées à petite échelle que mènent les Celtes désorientent ses soldats trop lourdement armés pour poursuivre leurs assaillants. César mentionne également que ses cavaliers se mettent en danger par leur zèle et risquent d'être piégés s'ils s'éloignent du gros des troupes⁶¹³. Il n'est pas idéal de développer une stratégie qui part du principe que l'ennemi circule dans le territoire que l'on cherche à défendre – mais il semble n'y avoir guère d'autre option pour les Celtes s'ils souhaitent éviter une bataille rangée, et une défense en détail qui absorbe et sape l'armée qui les envahit semble être efficace⁶¹⁴. Le principal point faible visiblement est que cela laisse la liberté aux Romains de dévaster ou exploiter leur territoire. Ainsi ce n'est pas une tactique tenable au long terme, et le désespoir engendré par la destruction progressive (et parfois répétée) de leurs terres peut forcer des tribus à chercher un engagement décisif ou à parlementer. Là où les conflits hellénistiques ou romains sont ponctués de nombreuses escarmouches et engagements à petite échelle, pour des raisons démographiques, sociales et matérielles les Celtes ont tout intérêt de s'en contenter, plutôt que d'accepter une bataille rangée qui exige une concentration de forces, un entraînement, une préparation et une logistique potentiellement impossibles à mettre en œuvre à temps.

Suite à sa montée en puissance en 52 av. J.-C. Vercingétorix identifie ces outils de mise en difficulté des Romains et va plus loin avec sa tactique de terre brûlée qui pousse César à risquer le tout pour le tout à Avaricum la même année, une place forte des Bituriges exceptionnellement ardue à prendre d'assaut, qui plus est alors que son armée est coupée de ses vivres. Il s'agit, néanmoins, d'une défaite celtique, et Vercingétorix est forcé de constater que même en ayant mis toutes les chances de son côté le savoir poliorcétique romain a quand même permis la victoire : tant que les légions peuvent mettre en place un assaut organisé elles sont trop dangereuses pour ses guerriers. Lors de l'affrontement suivant à Gergovie, il parvient donc à mêler siège et guérilla pour empêcher les légions de faire valoir leurs points forts. Après avoir repoussé les Nitiobriges, l'armée de César – à deux légions près – avance jusqu'au pied de la ville. D'après le proconsul, ces troupes n'avaient pas entendu l'ordre de s'arrêter, et ils sont

⁶¹² Caes., *G.*, IV.32-34.

⁶¹³ *Ibid.*, V.16.

⁶¹⁴ Il pourrait s'agir d'une stratégie globale articulant la défense du territoire autour du point central qu'est l'*oppidum*.

attirés par l'apparente vulnérabilité de la population⁶¹⁵. Cette avance relativement facile était un leurre, et les Romains se fatiguent à repousser une succession d'attaques de guerriers frais se relayant en nombres grandissants⁶¹⁶. Cette pression s'avère suffisante pour repousser l'assaut romain qui battent en retraite. Les légions auraient perdu moins de 700 hommes, dont 46 centurions, ce que César explique par le fait que la X^e et la XIII^e légion étaient en réserve, empêchant ainsi une poursuite. Remarquons également le degré de contrôle de Vercingétorix sur ses hommes, qu'il retient de chercher un affrontement avec les réserves de César⁶¹⁷. Il est plutôt improbable que plusieurs légions soient contraintes de se retirer ainsi suite à la perte d'à peine plus d'une cohorte. Le portrait que dresse César, de troupes emportées par leur zèle et punies par le sacrifice d'un petit nombre, est nuancé par les écrits de Dion Cassius. Il ne fait aucune mention d'un signal d'arrêt, et au contraire ajoute que les Gaulois attaquent régulièrement à partir des hauteurs autour des remparts et ont généralement l'avantage sur les légionnaires⁶¹⁸. Voilà donc un des triomphes de Vercingétorix – là où un affrontement poliorcétique pur, même avec tous les avantages en main, reste le domaine des légions et se solde par une défaite, il a su prendre ce même cadre mais faire combattre les hommes de César d'une manière qui leur est défavorable et valorise la panoplie et l'organisation celtique, tout en gardant les avantages d'une position défensive comme les hauteurs, les points de retrait évidents ou l'approvisionnement plus facile qu'en rase campagne. La coalition de Vercingétorix est vaincue à Alésia la même année qu'Avaricum et Gergovie, et son pouvoir est brisé. Il est fait prisonnier, mais d'autres Gaulois continuent de résister⁶¹⁹. Ayant en grande partie perdu espoir en leurs capacités de battre les légions de front, ils cherchent à les distraire et les submerger grâce à la multiplicité de petites révoltes, certains par stratégie coordonnée et d'autres par dépit de ne pas en avoir les moyens ou la possibilité de s'unir à d'autres peuples⁶²⁰. Là où la guérilla a auparavant pu être le meilleur de plusieurs choix, elle se réduit désormais à la seule option, et se fait avec trop peu de moyens pour repousser les Romains ou reprendre du territoire. En 51 av. J.-C. les Bellovaques sont un des seuls peuples capables d'affronter Rome, mais utilisent plusieurs stratagèmes pour ce faire. Ils attirent la cavalerie des Rèmes, alliés de César, dans un piège grâce à leur cavalerie qui sert d'appât. Une fois qu'ils ont entamé la poursuite, les fantassins bellovaques sortent de la forêt, avant d'encercler et massacrer les Rèmes et leur chef

⁶¹⁵ Caes., *G.*, VII.46-47.

⁶¹⁶ *Ibid.*, VII.48.

⁶¹⁷ *Ibid.*, VII.51.

⁶¹⁸ DC., XXXVI.2-3.

⁶¹⁹ Caes., *G.*, VII.88.

⁶²⁰ *Ibid.*, VIII.1.

Vertiscos⁶²¹. Après avoir subi un revers aux mains des auxiliaires germaines et avoir été alertés de renforts sous Trebonius, les Bellovaques décident de quitter leur position fortifiée et pour couvrir leur retraite créent un mur de feu avec des tas de bois et de paille étendus devant l'armée. Craignant un piège, les Romains s'avancent lentement et les guerriers fuient⁶²². Une autre mention intéressante et rare est les attaques nocturnes menées par Drapes et Lucterios contre les hommes de Caninius⁶²³.

Un exemple très évocateur de ces tactiques au I^{er} siècle apr. J.-C. est la campagne de Scapula face aux Silures, qui sont les meilleurs représentants insulaires de ces notions. Il s'agit d'un moment de difficulté particulière pour les Romains, qui se voient mis en échec et incapables de soumettre cette seule tribu entre 47 et 74 de notre ère⁶²⁴. La description de Tacite des multiples revers de Scapula face à la guérilla des Britons ne s'arrête pas au passage que évoqué plus haut. En effet, il est fait mention des fourrageurs et leurs escortes auxiliaires étant mises en déroute semble-t-il plusieurs fois, ce qui peut indiquer une étude de la part de Tacite de rapports du gouverneur fatigué par cette situation parfois affolante dont il risque de perdre le contrôle. De plus, il semblerait que lorsque les légionnaires parviennent à être déployés sur les sites d'embuscade, les Silures sont en mesure de se replier en bon ordre et sortir vainqueurs de ces engagements sans se mettre inutilement en danger⁶²⁵.

Ces nombreux exemples montrent que les Celtes sont très efficaces lors d'affrontements à petite et moyenne échelle, semble-t-il plus que lors de grandes batailles qui se soldent presque invariablement par un échec celtique. La question de pourquoi ceux-ci persévèrent dans cette voie pendant des siècles est importante, d'autant plus qu'ils ont des options manifestement favorables. Une première explication serait le fait que le caractère désuni des Celtes et leur culture orale ralentit la transmission de constats et d'informations, empêchant la création d'une science militaire que l'on peut raffiner et mettre à l'épreuve. Deuxièmement, la culture héroïque ainsi que le caractère non-professionnel des armées découragent des campagnes prolongées, car les guerriers doivent retourner à leurs occupations préalables et habituelles – tandis que les éléments plus fougueux peuvent pousser leurs commandants à l'affrontement. Troisièmement, même si des tactiques asymétriques fonctionnent, si elles ont lieu sur le territoire que l'on

⁶²¹ Caes., *G.*, VIII.12.

⁶²² *Ibid.*, VIII.13-16.

⁶²³ *Ibid.*, VIII.34.

⁶²⁴ BEVAN, 2015, p. 13.

⁶²⁵ WEBSTER, 1993, p. 34-35.

défend elles nécessitent de céder une certaine liberté d'opérations aux envahisseurs, qui peuvent ainsi écarter les possibilités logistiques et matérielles de résistance.

Ainsi, le combat idéal pour des Celtes nécessite une grande fluidité, et leur choix d'équipement traduit cette volonté. La statue du guerrier de Mondragon illustre l'élément central de la panoplie guerrière : le bouclier⁶²⁶. Cette iconographie est intéressante car le bouclier est très grand, ayant les dimensions d'un *scutum* romain. Ces proportions, plus larges que les boucliers de l'arc d'Orange par exemple, ne servent pas à appuyer la structure d'un monument dont le bouclier ferait partie, et devraient être considérées comme réalistes. La statue, datée du I^{er} siècle av. J.-C., semble être le fruit de modèles archaïques et ne serait pas d'une inspiration gréco-romaine dans les détails de l'exécution. Cela est illustré par l'umbo à ailettes trapézoïdales du bouclier et la forme de la poignée de l'épée qui rappelle davantage la typologie Hallstatt⁶²⁷. Sa taille permet à son porteur d'être plus serein face à des projectiles, mais pourrait gêner sa vitesse de déplacements : la meilleure chose à faire étant peut-être d'adopter la position illustrée par un des soldats du relief de la bataille de Pydna (168 av. J.-C.) sur le monument de Paul-Émile⁶²⁸ : le bouclier en diagonale plaqué sur le côté gauche du corps, afin de libérer les jambes et qu'elles ne soient pas gênées lors d'une course par le bas dudit bouclier.

⁶²⁶ GIANPAOLO, 2019, p. 208.

⁶²⁷ COUISSIN, 1923, p. 213, 215, 217, 218.

⁶²⁸ FEUGÈRE, 2002, p. 65.



Figure 35: Un avantage d'utiliser un bouclier plat est l'option de le tenir sur le côté, illustré ainsi par un des personnages du monument de Paul-Émile⁶²⁹. Ceci laisse l'utilisateur courir presque librement, ce qu'il ne peut faire avec une saisie plus frontale ou un bouclier cintré. Ceci illustre l'impératif de la mobilité chez les guerriers celtes, et leur choix d'utiliser majoritairement un bouclier plat, long et mince est un calcul vis-à-vis de l'équilibre entre protection et déplacements.

L'autre élément clé de la panoplie protectrice, le casque, est notable de par sa rareté par rapport au bouclier. Ce serait peut-être une erreur de consigner cette disproportion purement à des raisons matérielles ou financières. Manifestement, le bouclier est plus « essentiel » que le casque tout en étant plus remplaçable, tandis que ce dernier comme il a été abordé est davantage à considérer comme un ultime rempart si la défense au bouclier échoue. S. Boffa, en se basant sur P. Connolly, avance que des éléments d'escrime romaine peuvent être compris à partir de la morphologie des casques des légionnaires et leur évolution⁶³⁰. La même méthodologie peut être appliquée avec les casques gaulois connus comme les types « Port », « Agen » ou « Rouvray », mais l'absence de casques dans une majorité de cas est une information en soi. Plutôt qu'une pure contrainte due à la pauvreté du gros des troupes celtiques (bien que cela soit inévitablement un facteur), il est envisageable qu'il s'agisse partiellement d'un choix ; pour des combattants non-professionnels qui peuvent préférer conserver le confort d'une tête nue pour du combat en ordre dispersé. Pour du combat de formation plus dense, à défaut d'un « vrai » casque, un bonnet en cuir, en peau ou autre matière périssable semble fortement recommandé mais ne laisserait pas ou très peu de trace exploitable par l'archéologie, et l'iconographie n'est

⁶²⁹ FEUGÈRE, 2002, p. 65.

⁶³⁰ BOFFA, 2010, p. 69.

d'une aide que très minimale sur ce sujet. La taille et la polyvalence du bouclier celtique permet donc de se passer d'équipement plus cher, lourd et restrictif, le tout sans empêcher une vitesse de mouvement et d'action.

Les armes des Celtes sont également appropriées pour cette échelle d'opérations. Les épées étant plutôt longues peuvent contrôler un plus large espace, et l'attaque de taille est effectivement préférable pour menacer plusieurs adversaires à la fois. D'après la proportion d'épées dans des tombes communautaires il semblerait que ceux qui portent l'épée sont chefs de petits groupes de combat, qui servent de pilier pour les effectifs mis sur pied pour mener des raids ou des migrations⁶³¹. Cela est illustré dans les récits gaéliques du cycle ossianique, au sein duquel les lances et boucliers sont omniprésents mais la mention d'épées est rare. La lance quant à elle semble aussi aller dans le sens d'un combat dynamique et mobile. Plutôt que le glaive, approprié pour infliger des pertes terribles de près suite à un mouvement de formation, celle-ci peut aisément frapper quelqu'un de distrait sans se mettre soi-même particulièrement en péril. Les hampes pouvant faire 2m50⁶³², ce qui est amplement suffisant pour menacer plusieurs individus à la fois, même face à un ordre de bataille dispersé. À cette longueur s'ajoute d'après Diodore (qui reprend Posidonios) des fers de lance de près de 45 centimètres de long – celle-ci est très efficace pour du combat court et sporadique, mais devient nécessairement un handicap de très près. Selon l'analyse du bois conservé dans l'oxyde des fers de talons des lances découverts à Ribemont et Gournay, il s'agit principalement de chêne⁶³³, indiquant une hampe robuste. Celles retrouvées à Llyn Cerrig Bach quant à elles sont en frêne⁶³⁴, et n'ont pas l'air d'être utilisées de la même manière. Ces lances sont longues, mais leurs douilles sont très fines, ne faisant que 20mm d'épaisseur. Ainsi, il a été suggéré qu'il s'agit de grands javelots, et des reconstitutions de ces armes montrent qu'elles sont efficaces lancées, et précises à jusque 20 mètres⁶³⁵. Les capacités des Celtes à la lance et au javelot sont si reconnues que les termes *lancea*, *mataris*, *saunion* et *gaesum* viennent d'eux⁶³⁶. De plus, seule une minorité de tombes guerrières contiennent des épées mais pas d'armes d'ast⁶³⁷, car même si un guerrier est suffisamment fortuné pour posséder une épée et savoir s'en servir, ce n'est pas déraisonnable de penser qu'il sera capable et entraîné à la lance et au javelot aussi.

⁶³¹ PLEINER, 1993, p. 42.

⁶³² BRUNAU, 2004, p. 52.

⁶³³ *Ibid.*, *loc. cit.*

⁶³⁴ CHAPMAN, s.d., p. 5.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁶³⁶ PLEINER, 1993, p. 27.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 39.

Ainsi, la panoplie type des guerriers se prête à leurs tactiques asymétriques. De plus, il existe plusieurs exemples d'une démarche d'affrontement indirect et rythmique étant mis à profit pour minimiser les pertes qu'ils essuient. Plusieurs tribus utilisent un signal d'attaque et de relais pour ne pas épuiser les troupes⁶³⁸. Cela peut être interprété comme une nécessité que les guerriers soient assez forts physiquement et psychologiquement pour combattre efficacement, mais aussi suffisamment vifs pour battre en retraite si un groupe de légionnaires par exemple venait à essayer de casser la distance. Les Britons font de même : César explique qu'ils ne combattent jamais en une masse unie, mais avec des intervalles entre chaque groupe. Ils ont des postes de réserve régulièrement échelonnés qui leur permettent de s'offrir une ligne de retraite et remplacer leurs combattants fatigués par d'autres en pleine forme⁶³⁹. La vitesse et l'irrégularité des Britons est utilisée à leur avantage, et la mention de ne jamais combattre par masses est très intéressante puisque cela sous-entend qu'ils seraient moins efficaces s'ils venaient à le faire. Contextuellement le passage est focalisé sur des chars et de la cavalerie, donc des guerriers bien plus entraînés que la moyenne. Dans une plus grande bataille, ils n'auraient peut-être pas eu la place de mettre en œuvre ce genre de manœuvre, et auraient été gênés par des groupes d'infanterie, ce qui soutient l'idée que les Celtes sont plus efficaces à petite et moyenne échelle. Le tandem entre infanterie et cavalerie n'est pas impossible toutefois : l'Andécave Dumnacos combat les Romains avec un système de relais pour que les fantassins puissent appuyer cycliquement ses cavaliers⁶⁴⁰. Ces exemples viennent tous de La Tène finale, mais il n'y a pas de raison particulière de penser que cette démarche guerrière y est exclusive. Même si les peuples antiques savent dans une certaine mesure (variable) traiter les blessures et les risques qui viennent avec, en l'absence d'un système d'évacuation des blessés il devient envisageable qu'il y a eu de nombreux morts de soif ou piétinés, affaiblis par la perte de sang qui n'ont pas pu s'extraire de là où ils ont été touchés⁶⁴¹, ce qui valide là aussi la nécessité de ce genre de système, surtout pour une armée non-professionnelle composée d'artisans, chasseurs, pêcheurs, agriculteurs et éleveurs essentiels à l'économie de leur tribu.

⁶³⁸ Caes., *G.*, III.4.

⁶³⁹ *Ibid.*, V.16.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, VIII.29.

⁶⁴¹ JAMES, 2010, p. 50

☞ Une historiographie militaire obsessionnellement dépréciative

Le caractère partisan des sources gréco-romaines n'est plus à prouver, mais après avoir démontré que les Celtes possèdent un certain savoir-faire tactique il est important d'aborder le degré auquel les mentions de celui-ci sont noyées par des clichés si tenaces qu'ils prennent l'ascendant sur l'étude de leurs compétences guerrières, de l'Antiquité à nos jours.

Un exemple pertinent est celui des Scordisques. Ils ont écrasé le consul Caton, et malgré le caractère inhabituel de cette défaite il n'y a que peu de références à cet événement. Eutrope en parle directement⁶⁴², tandis qu'Ammien Marcellin mentionne la destruction d'une armée entière et la mort de son commandant mais ne donne aucune précision, préférant rapporter des rumeurs sur leur supposée anthropophagie, tendance à faire des coupes à base de crânes humains et pratique de sacrifices humains envers « Mars » et « Bellona »⁶⁴³. Il est repris dans cette vision diabolisante par Orose, qui amplifie les détails et la sauvagerie de ce peuple alors pourtant disparu depuis des siècles⁶⁴⁴. Ces exemples sont en effet symptomatiques des lacunes des sources, en raison de leur vision négative des mœurs celtiques. De plus, il est étonnant que des sources relativement tardives s'attardent ainsi sur un peuple dont le rayonnement a manifestement lieu au II^e siècle av J.-C., mais cela s'explique par le fait qu'ils sont cités comme une métaphore historiographique, si ce n'est plus simplement un argument moralisateur, plutôt que par intérêt historique.

Il est difficile d'étudier les éléments de la martialité celtique qui ont su mettre les légions en difficulté, puisque ceux-ci sont manifestement passés sous silence au profit de caractérisations exotiques au cours desquelles les Celtes ne sont qu'un outil pour appuyer un propos. Ces lacunes flagrantes se voient dans le portrait que dresse Velleius Paterculus des relations entre Romains et Gaulois. D'après lui, lors des 70 ans entre les campagnes de Domitius Ahenobarbus et celles de César, « au prix de lourdes pertes, nous avons à plusieurs reprises tenté puis abandonné la conquête de ce pays »⁶⁴⁵. Nous ne savons pas s'il s'agit de campagnes majeures s'étant soldées par un désastre, ou d'une multiplicité de conflits frontaliers défavorables aux Romains. Il en est de même pour les contacts entre Celtes et Hellènes. Les

⁶⁴² Eutr., IV.10.

⁶⁴³ Amm., XXVII.4.

⁶⁴⁴ Oros., V.23.

⁶⁴⁵ Vell., II.39.

Galates ont vaincu Séleucos II près d'Ancyre, mais il n'est pas exactement su quand ou comment⁶⁴⁶.

L'historiographie cherche en effet généralement à détourner l'attention des preuves de compétence celtique au profit du rôle que ceux-ci peuvent jouer dans la narration historique mise en place. Cela est notamment illustré chez Plutarque et Polyen, reprenant certainement Polybe, qui insistent sur la mauvaise qualité des épées gauloises⁶⁴⁷. Il semble improbable que des peuples caractérisés par leur penchant pour le mercenariat et ayant combattu aux quatre coins de la Méditerranée ne soient pas en mesure de produire des armes efficaces⁶⁴⁸. Bien que les alliages ferreux soient particulièrement affectés par la corrosion, les analyses tracéologiques de G. Reich de 314 armes trouvées sur le site de La Tène peuvent être employées pour nuancer l'observation des Anciens de la prétendue faiblesse des armes gauloises. Dans beaucoup de cas les armes témoignent d'un acharnement délibéré à base de ploiements, découpes et torsions qui arrivent très probablement dans un contexte funéraire. Dans d'autres cas, il est plus délicat de trancher entre la possibilité de dégâts rituels ou l'utilisation normale de l'arme⁶⁴⁹. Certaines de ces dernières sont identifiables grâce à l'archéologie expérimentale. G. Reich suggère un léger mouvement rotatif à la fin d'un coup d'épée pour écarter et aggraver la plaie provoquée tout en évitant que sa lame ne reste piégée dans le corps ou le bouclier adverse, et ses expérimentations reproduisent grâce à ce geste l'une des déformations attestées. Son travail en explique une autre au niveau du fourreau, qui serait due à leur battement à vide sur la croupe d'un cheval en action, ce qui semble toutefois avoir pu être facilement réparable en raison de la structure démontable du fourreau gaulois⁶⁵⁰.

Le deuxième *topos* récurrent sur l'armement celtique est l'absence de pointes des épées et ainsi leur inutilité au combat au corps à corps. Tacite illustre notamment cela : « (le combat rapproché est) difficile pour l'ennemi dont les boucliers étaient petits et les épées trop longues ; car les épées des Britons, sans pointes, étaient peu utiles contre des rangs serrés et en combat rapproché »⁶⁵¹. Cette idée est si répandue qu'elle est reprise encore aujourd'hui, chez R. A. Gawronski en 2018 par exemple⁶⁵². Contrairement aux sources textuelles, à quelques exceptions tardives près les épées ne sont pas sans pointes, ou « *sine mucronibus* » et sont tout

⁶⁴⁶ Polyen., VIII.61.

⁶⁴⁷ BRUNAUX, 2020, p. 226.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 224.

⁶⁴⁹ REICH, 2016, p. 64-65.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 70-71, 69.

⁶⁵¹ Tac., *Agr.*, 36.

⁶⁵² GAWRONSKI, 2018, p. 60.

à fait capables de frapper d'estoc. Cette absence serait due à une utilisation exclusive des coups de taille, ce qui entraîne la réflexion que les Celtes ont du mal à se battre en rangs serrés, de peur de blesser leurs compagnons à cause de leurs épées trop longues⁶⁵³. Rappelons que César ne fait aucune mention de la panoplie gauloise comme étant gênante au combat rapproché. De plus, si inévitablement certaines épées seront de moins bonne qualité, ou été trop utilisées, d'autres sont remarquées pour leur excellente fabrication : Philon de Byzance dans sa *Belopoeica* (LXXI.10-20) raconte que certaines épées celtiques et ibériques peuvent être testées en posant le plat de la lame sur la tête et en tirant les extrémités de sorte à ce que les deux touchent les épaules. Une fois relâchée, l'épée redevient droite, même si l'on répète l'expérience plusieurs fois⁶⁵⁴.

La manière dont les Celtes organisent et hiérarchisent leurs sociétés et manifestations guerrières est aussi source d'interrogations pour les gréco-romains, comme dans leur traitement du rapport des tribus à leurs druides. Parmi les marqueurs de la barbarie celtique, il y a le rôle social plus actif des femmes que ce qui peut sembler habituel pour dans les cultures gréco-romaines. Polyen et Tacite en particulier insistent sur ceci. Polyen mentionne que les femmes celtibères de Salamanque ont pris les armes pour défendre leurs terres face à Hannibal⁶⁵⁵. Les tribus celtiques en contact avec ce dernier considèrent les femmes sages et donc leur donnent le pouvoir de juger les différends entre individus⁶⁵⁶. Il raconte également l'histoire d'une jeune femme, Camma, qui empoisonne Sinorix pour venger son mari Sinatos que celui-ci avait assassiné pour l'épouser⁶⁵⁷. Ici l'ordre social différent et l'initiative militaire, politique et sociale sont utilisés pour appuyer l'exotisme et l'étrangeté des mœurs celtiques. Tacite aborde le sujet dans le cadre de descriptions des armées celtiques comme des cohues, en opposition avec la rigueur militaire qu'il défend. Il décrit la révolte des Icènes et leurs alliés en 61, non sans mépris : « Une femme de sang royal, Boudica, prit la tête du mouvement – chez eux le sexe ne fait pas question quand il s'agit de commander ! Et, tous ensemble, ils partirent en guerre. » et insiste sur l'inaction des Brigantes menés plus tard eux aussi par une femme⁶⁵⁸. Quand il raconte dans ses *Annales* la défaite des forces de Boudica face à Paulinus à la bataille

⁶⁵³ PLEINER, 1993, p. 33, 62.

⁶⁵⁴ BISHOP, 2020, p. 8.

⁶⁵⁵ Polyen., VII.48.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, VII.50 ; Plutarque mentionne cela aussi (Plut., *Mul. virt.*, 246) dans le contexte d'une compilation d'actions vertueuses entreprises par des femmes, et cet exemple se démarque de la tendance générale du texte qui est de définir la valeur des femmes par l'influence positive qu'elles ont sur leurs maris ou leur capacité à temporairement endosser des rôles traditionnellement masculins.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, VIII.39.

⁶⁵⁸ Tac., *Agr.*, XVI, XXXI.

dite de Watling Street il appuie la présence de nombreuses femmes comme marqueurs du chaos de l'armée celtique⁶⁵⁹, bien qu'il ne soit pas clair s'il s'agit d'une invention, d'une exagération, ou si les femmes combattent ou soutiennent les hommes de plus près que d'habitude. La recherche d'une caractérisation des Celtes préromains par leur altérité vis-à-vis des gréco-romains (et par extension expliquer les victoires de ces derniers par leur morale supérieure) est le but principal de nombreux écrits. Or, ce serait imprudent de considérer comme fictif que les femmes celtiques aient été quelque peu plus indépendantes que les Grecques et Romaines. La régularité de migrations et d'absences répétées des hommes de leur communauté aurait pu d'après Brunaux motiver (et forcer) les femmes à jouer un rôle plus important, à l'image des femmes des principaux pays impliqués dans la Première Guerre mondiale⁶⁶⁰.

Ces sociétés prétendument barbares ne peuvent, à en croire les écrits de l'époque, produire que des modèles militaires brouillons, imprécis, peu efficaces, très loin de ce qui a été étudié plus haut. Nous savons que l'armée semi-professionnelle des Romains sait faire preuve d'une discipline supérieure à celle envisageable pour des structures militaires semblables à celles des Gaulois. Arrien (85-146 environ) mentionne que les légions sont en mesure de déployer sur les flancs de leur armée des centurions jugés comme particulièrement aptes à maintenir la cohésion des fantassins lorsqu'une telle mesure est jugée comme appropriée⁶⁶¹. Les Celtes ne seraient certainement pas capables de faire de même, mais les auteurs gréco-romains vont manifestement trop loin dans leur caractérisation de la désorganisation de leurs manifestations guerrières. Un exemple parlant de cela serait la mentalité que leur prête Polybe qui rapporte qu'à la bataille du Métaure (207 av. J.-C.), nombre de Gaulois sont incapables de venir en aide à Hasdrubal Barca et, engourdis par leur ivresse, sont tués sur leurs lits de paille⁶⁶². Du point de vue de l'expression guerrière en elle-même, le portrait dressé par Florus (70-140 environ) des Celtes cisalpins préromains est particulièrement pertinent :

« Les Gaulois Insubres et les peuples voisins des Alpes avaient un naturel de bêtes sauvages et une taille plus qu'humaine. Mais l'expérience a montré que si au premier choc, ils sont supérieurs à des hommes, au second ils sont inférieurs à des femmes. Leurs corps, nourris sous le climat humide des Alpes, présentent certaines ressemblances avec les neiges du pays. À peine échauffés par le combat, ils sont immédiatement trempés de sueur, et au moindre mouvement, ils fondent comme la neige sous les rayons du soleil. »

⁶⁵⁹ Tac., XIV.35-37.

⁶⁶⁰ BRUNAU, 2020, p. 191.

⁶⁶¹ Arr., *Alan.*, IX.

⁶⁶² Pol., XI.3.1.

Cette représentation stéréotypée, que reprend également Tite-Live⁶⁶³, est influencée notamment par les idées et motifs narratifs récurrents à propos des Celtes, mais également les théories concernant l'effet du climat sur l'anthropologie déjà évoquées. Puisqu'il ne serait pas raisonnable de partir du principe que la condition physique des Cisalpins est unilatéralement inférieure à celle des Romains, les exemples plus tardifs de combats dynamiques et explosifs prouvent qu'il s'agit davantage d'une convention littéraire que d'un réel constat. Cette vision des Celtes en armes n'est pas qu'un motif de narration, c'est une démonstration de *soft power* romain, puisqu'elle justifie implicitement la conquête, et permet de fermer les yeux sur les exactions plus extrêmes si ce n'est les défaites de Rome puisqu'elle établit tautologiquement que les Romains ne peuvent que triompher des tribus. Cette idée a perduré jusqu'à nos jours. Nic Fields, doctorant en Histoire ancienne de l'université de Newcastle, maître de conférence à l'université d'Edinburgh et auteur de nombreux livres sur l'Histoire militaire antique, propose une interprétation quelque peu différente de la norme académique actuelle. Dans son livre sur la bataille de Trasimène (une des victoires majeures d'Hannibal face aux Romains en 217 av. J.-C.) de 2017, il décrit les combattants gaulois de l'armée carthaginoise ainsi : « Les guerriers gaulois n'étaient pas subtils. Leurs tactiques – si l'on peut employer le mot – étaient peu raffinées et comptent sur une charge sauvage et frontale menée par une masse informe de guerriers hurlants (...) » ; « (Les) guerriers avaient une discipline faible et un entraînement insuffisant au-delà de la prouesse individuelle ; la discipline et l'entraînement à la Romaine étant perçus comme de la ruse étrangère indigne de guerriers gaulois. »⁶⁶⁴ En plus de manquer de discernement, cette vision joue le jeu de l'historiographie romaine, ce qui lui donne un caractère intrinsèquement partisan qui nuit au sérieux du propos. L'idée que s'entraîner et s'organiser est vu comme de la ruse indigne et exotique est pire, puisque non seulement elle consigne tout exemple de martialité gauloise à de l'instinct sauvage et improvisé, mais témoigne aussi d'un mépris très inapproprié. Cette interprétation s'étend à l'armement puisque Fields parvient à inverser le *topos* habituel concernant les épées gauloises : « (l'épée gauloise) n'était manifestement pas faite pour un travail de finesse ou tailler avec précision, mais une arme faite pour couper un adversaire en morceaux ou le réduire en bouillie. »⁶⁶⁵ Il semblerait que cette vision soit basée sur un passage de Denys d'Halicarnasse (XIV.10.17), car hormis celui-ci les textes, les analyses de mobilier et l'archéologie expérimentale s'accordent pour démentir cette étrange interprétation qui tient l'épée laténienne pour une sorte de barre de fer plutôt qu'une

⁶⁶³ Liv., X.28.

⁶⁶⁴ FIELDS, 2017, p. 43.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 45.

arme chère dont l'utilisation exige de la technique. Fields reprend presque mot pour mot cette description de son livre sur la bataille d'Alésia⁶⁶⁶ sorti en 2009, où il dit déjà que « (...) les Gaulois combattaient sans discipline, courant au combat sans crainte agitant de longues épées. »⁶⁶⁷ Ainsi, l'historiographie d'aujourd'hui reprend la volonté et le caractère partisan de celle d'hier, nuisant à la recherche puisqu'il faut s'extraire de ce paradigme pour apporter un renouveau plus fondé. La longévité des idées reçues sur la martialité celtique témoigne du poids des textes classiques dans le monde universitaire au détriment des méthodes de recherche qui les nuancent, ce qui semble indiquer la nécessité de persévérer dans la multiplicité des démarches pour pallier les lacunes desdits écrits.

☞ Forces et faiblesses : un modèle mis à l'épreuve

Malgré ce que se sont plu à dire les auteurs antiques, les Celtes ont su faire preuve d'une remarquable ténacité au combat à de nombreuses reprises. Les Séleucides par exemple les estiment suffisamment comme guerriers pour les engager comme gardes du corps à la cour⁶⁶⁸. Brunaux rappelle que Hannibal, dans ses succès majeurs face à Rome de 218 et 216 av. J.-C. utilise des Gaulois pour encaisser les plus gros chocs, et ainsi la vision de ces derniers comme sa chair à canon serait incorrecte⁶⁶⁹. César fait état suite à ses expériences de plusieurs exemples de résilience gauloise bien au-delà de ce que l'historiographie gréco-romaine tend à dépeindre. Les Nerviens notamment, lorsqu'ils combattent César en 57 av. J.-C. à la bataille de la Sambre sont si déterminés à vaincre le proconsul qu'ils meurent en une telle quantité que les survivants grimpent sur les cadavres de leurs congénères pour continuer le combat ; ces pertes catastrophiques les font passer de 600 chefs à 3 et de 60 000 hommes en armes à 500⁶⁷⁰. Plus tard dans ses campagnes, Labienus combat le chef des Aulerques Camulogène à la bataille de Lutèce en 52 av. J.-C. Malgré leur discipline et leur équipement remarquables, les Aulerques sont encerclés suite à un contournement par la septième légion. Le gros des troupes de Camulogène se bat jusqu'à la mort, et leur chef avec⁶⁷¹.

⁶⁶⁶ FIELDS, 2009, p. 26.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁶⁸ Polyen., VIII.50.

⁶⁶⁹ BRUNAU, 2004, p. 65

⁶⁷⁰ *Caes., G.*, II.27-28.

⁶⁷¹ *Ibid.*, VII.59, 62.

Un avantage non négligeable des Romains sur les armées celtiques est la supériorité de leur armement⁶⁷². Selon Appien les *pila* sont la clé de la victoire de Gaius Sulpicius sur les Boïens en 358 av. J.-C. Il accomplit cela grâce à un stratagème par lequel les rangs de légionnaires se mettent accroupis progressivement pour qu'ils puissent lancer leurs *pila* à l'horizontale à bout portant avant de charger subitement⁶⁷³. Il est étonnant ne soit présente que dans ce passage d'Appien si elle est si efficace. L'idée que les légionnaires se mettent accroupis est particulière également, mais il ne s'agit pas d'une erreur de traduction : le terme grec utilisé « *συγκαθίζω* » veut dire « s'asseoir en se rassemblant sur soi », ce qui désigne bien ce mouvement⁶⁷⁴. Peut-être que les Boïens sont ralentis lors de cette bataille par le terrain ou les conditions climatiques, ce qui permet aux Romains de se mettre accroupis sans risquer d'être impactés dans cette position vulnérable, ce qui ne serait pas faisable dans d'autres conditions – mais hormis de la pure spéculation il n'y a pas les éléments nécessaires pour répondre à cette interrogation. Les Romains ont su adapter leur équipement en fonction des adversaires qu'ils combattent, notamment suite aux initiatives de Camille lors de la première moitié du IV^e siècle av. J.-C. en investissant dans de meilleurs casques « pour résister aux épées des Celtes, avec lesquelles ils coupaient les têtes » et pour la même raison fait mettre des orles métalliques sur les boucliers que les Romains peuvent utiliser pour briser ou endommager des épées en les parant⁶⁷⁵.

Le fait que les légionnaires soient plus lourdement armés est un avantage non négligeable, dont certains aspects ont déjà été abordés. Puisqu'ils sont mieux protégés, il semble nécessaire de combattre plus longuement pour infliger des pertes importantes, ce qui rend l'endurance et la flexibilité tactique indispensable. Peut-être que le modèle celtique, par ses chocs sporadiques et répétés, s'attend à créer davantage de pertes dès le départ d'un affrontement, donc le fait que les Romains, moins affaiblis, soient en mesure de contre-attaquer immédiatement pourrait prendre les Celtes par surprise et contribuer à briser leur moral. Les Celtes sont incapables logistiquement de s'adapter aux besoins particuliers d'une lutte avec Rome, ou d'alourdir leurs fantassins au même rythme progressif que les légionnaires à partir du II^e siècle av. J.-C. Cela est illustré lors des affrontements entre César et Vercingétorix. Leur jeu d'échec est caractérisé par le fait qu'ils savent tous les deux pertinemment que les Gaulois ne peuvent pas gagner une bataille rangée, et même dans l'immédiat après Gergovie,

⁶⁷² Pol., II.30.5-8.

⁶⁷³ App., *Celt.*, I.1.

⁶⁷⁴ Merci à Marie-Ludivine Cadot pour cette information. Voir la section « Remerciements ».

⁶⁷⁵ Polyen., VIII.7.

Vercingétorix ne mord pas aux provocations de bataille rangée, donc les deux camps adaptent leurs tactiques en fonction de cette réalité⁶⁷⁶. Sans adopter la même vision que Brunaux qui taxe l'infanterie gauloise d'incompétence répétée⁶⁷⁷, le genre de combat que Jules César cherche à imposer par la pression qu'il exerce sur les communautés gauloises est exclusivement à son avantage, et lorsque celles-ci cèdent à la bataille rangée les légionnaires entraînés et équipés pour des tactiques de choc infligent des pertes insurmontables aux tribus. De plus, César (ou Hirtius) fait référence à la volonté des soldats de se mettre en avant devant leurs officiers pour être remarqués pour leur bravoure⁶⁷⁸. En plus de l'héroïsation narrative évidente, cela pourrait indiquer un type de combat moins robotique et en un sens idéalisé que ce qui peut être présenté pour appuyer la discipline romaine, et malgré la préférence celtique pour de la bravoure sporadique en petits nombres l'entraînement et la panoplie romaine préparent davantage les légionnaires physiquement et psychologiquement à prendre rapidement l'ascendant sur les guerriers si ceux-ci ne mettent pas constamment en jeu leur mobilité. L'armée de Vercingétorix par exemple se déploie peuple par peuple⁶⁷⁹ - comme il est impossible d'équilibrer des différences d'armement, d'entraînement ou d'intention au sein d'une armée avec une telle division, ceci pourrait constituer une source d'inflexibilité tactique pour la coalition gauloise de 52 av. J.-C. ou toute autre utilisant le même système.

Les Romains ne sont pas les seuls à parvenir à régulièrement mettre les Gaulois en difficulté. La période de La Tène D est marquée par une inversion du rapport de force entre Gaulois et Germains, qui est mentionnée par César. Avant les campagnes de ce dernier, la Gaule est ravagée par les Cimbres, Teutons et leurs alliés, certainement attirés par des terres fertiles dépeuplées de guerriers par les diverses expéditions, également un contrecoup du goût celtique pour le mercenariat notamment⁶⁸⁰. Même si les sociétés celtiques ont des points communs indéniables avec les foyers culturels d'outre-Rhin, les Romains identifient certaines différences, souvent par opposition aux Gaulois. Du point de vue de César, en terme de civilisation les Germains sont aux Gaulois ce que les Gaulois sont aux Romains⁶⁸¹. Leur sauvagerie serait tempérée par une rigueur martiale qui prohibe notamment l'alcool sous prétexte que cela rend les hommes efféminés et moins endurants⁶⁸². Cette rigueur semble s'être maintenue à travers

⁶⁷⁶ BRUNAUX, 2012, p. 54-56.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 82.

⁶⁷⁸ Caes., *G.*, VIII.42.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, VII.36.

⁶⁸⁰ BRUNAUX, 2020, p. 43, 44.

⁶⁸¹ Caes., *G.*, IV.2.

⁶⁸² *Ibid.*, IV.3.

les décennies, notamment dans la description de Tacite de peuples particulièrement belliqueux comme les Chattes où elle est même exacerbée, ces derniers se distinguant dans les sources par leur discipline, leur préparation à la guerre et leur multitude de coutumes autour du combat⁶⁸³. Puisque César prouve par ses campagnes que les tribus gauloises ne sont plus une menace pour Rome, il les dépeint comme à la merci des incursions germaniques. Selon lui les Germains considèrent comme la plus grande gloire que personne n'ose s'établir près de leur tribu, car il s'agirait d'une preuve de leurs prouesses et leur dangerosité. Il prend l'exemple des Volques tectosages d'outre-Rhin établis suite à la période de supériorité militaire gauloise sur les Germains. Sa description de leur mode de vie les dépeint comme étant identiques en tous points à ces derniers, mais leur proximité à la Gaule les rend susceptibles d'être corrompus par le luxe, ce qui entraînerait leur acceptation de leur infériorité martiale suite à de nombreuses défaites⁶⁸⁴. Il s'agit là du cœur de la caractérisation romaine du rapport entre Gaulois et Germains. Les Gaulois sont décadents, perdus et vulnérables – les Germains sont rugueux, dangereux et prédateurs – il serait imprudent de consigner tout cela à de l'hyperbole narrative, les auxiliaires germains de César étant si efficaces qu'il fait remplacer leurs chevaux par des montures plus performantes⁶⁸⁵. La réalité est toutefois plus complexe. Même le cataclysme des Cimbres et des Teutons a été arrêté par les Boïens selon Strabon⁶⁸⁶ – ou plutôt les Scordisques selon B. Laharnar et A. Gaspari⁶⁸⁷. Ainsi, les peuplades celtes plus militarisées et proches des tensions balkaniques sont capables de les repousser, mais pas leurs foyers culturels. Ce constat tend également à expliquer l'inversion du rapport de force autour du Rhin par le dépeuplement des éléments les plus belliqueux de Gaule suite au mercenariat et diverses expéditions, au profit de sociétés moins martialement fougueuses et davantage tournées vers le développement politique et économique qu'auparavant, un état de transition dont profitent les tribus germaniques. N'ayant pas la même révérence culturelle pour le cheval et la cavalerie, ils n'hésitent par exemple pas une fois arrivés au combat à mettre pied à terre et viser les chevaux des Gaulois pour faire tomber les cavaliers⁶⁸⁸. Dans les multiples succès des cavaliers germains de César, une tendance générale se dégage, qu'il est pertinent d'expliquer ici. Ils arrivent à répétition à mettre en déroute les cavaliers gaulois avant de leur infliger des pertes lorsqu'ils battent en retraite ou tentent de se regrouper⁶⁸⁹. Il y a manifestement quelque chose dans la manière de

⁶⁸³ Tac., *Germ.*, 30-31.

⁶⁸⁴ Caes., *G.*, VII.23-24.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, VII.65

⁶⁸⁶ Str., VII.2.

⁶⁸⁷ LAHARNAR et GASPARI, 2016, p. 77.

⁶⁸⁸ Caes., *G.*, IV.12.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, I.18, VII.13, 67, 70, 80, VIII.13.

combattre des Germains qui provoque la fuite des cavaliers gaulois et permet d'infliger des pertes une fois que ceux-ci sont déstabilisés. D'après Asclépiodote la profondeur de formation est moins importante chez les cavaliers que les fantassins tant qu'elle est suffisante pour maintenir une cohésion ferme et une ligne, puisque quand les cavaliers se gênent entre eux les chevaux prennent peur⁶⁹⁰. Puisque les cavaliers germains sont appuyés de fantassins mélangés avec eux, cela pourrait leur donner une densité de formation supérieure sans gêner les mouvements des chevaux ce qui permettrait à un cavalier et un fantassin de se battre en équipe pour submerger un cavalier gaulois. Les Gaulois ont également du succès avec cette tactique à la bataille d'Alésia jusqu'à ce qu'une charge subite et compacte des Germains repousse les cavaliers et laisse les fantassins se faire tailler en pièces⁶⁹¹, ce qui suggère que même si les Gaulois connaissent cette manière de combattre (et en sont probablement à l'origine) elle n'est pas ou peu mise en place (et donc les guerriers n'ont pas l'habitude de combattre de la sorte) à La Tène finale. La réaction des cavaliers gaulois est expliquée par César ou Aulus Hirtius, qui écrit qu'il est habituel pour des cavaliers attaqués soudainement par d'autres cavaliers de se resserrer, situation dans laquelle leur nombre devient contre-productif⁶⁹² pour la raison citée par Asclépiodote précédemment. Ce stratagème est également utilisé par la cavalerie d'Antoine lors de ses campagnes face aux Parthes entre 37 et 33 av. J.-C. Le double bruit des cavaliers et fantassins mélangés aurait paniqué les chevaux parthes, provoquant leur fuite avant le combat⁶⁹³, ce qui pourrait servir à expliquer les succès répétés de cette tactique de la part des Germains. La cavalerie gauloise sait se montrer explosive et inflige dans cette même campagne de cuisantes défaites à leurs homologues parthes⁶⁹⁴. Le tandem entre fantassins et cavaliers est utilisé par les Celtes d'Illyrie dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C.⁶⁹⁵, et il serait imprudent d'affirmer qu'ils sont les seuls Celtes à en faire usage. Il semblerait toutefois qu'il ne soit plus en vigueur au I^{er} siècle av. J.-C., l'habitude ayant peut-être été perdue par l'absence de pratique suite au départ de ceux qui s'en servent ou un manque de nécessité. Il est également possible que César camoufle son utilisation d'auxiliaires gaulois pour mieux dichotomiser le conflit en mettant en lumière ses Germains – car lorsqu'Aulus Hirtius rapporte les événements de la fin de la guerre des Gaules il fait mention groupée des auxiliaires gaulois et germains de César⁶⁹⁶, ce que ce dernier ne fait pas. Les guerriers celtes se montrent très capables au combat

⁶⁹⁰ Asclépiod., VII.4.

⁶⁹¹ Caes., G., VII.18, 80.

⁶⁹² *Ibid.*, VIII.18.

⁶⁹³ Plut., *Ant.*, XLI.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, XLIV.

⁶⁹⁵ Liv., XLIV.26.

⁶⁹⁶ Caes., G., VIII.10.

mais leur organisation et leur équipement perdent en efficacité lorsqu'une concentration d'effectifs les force à abandonner les tactiques explosives et dynamiques qu'ils préfèrent au profit de batailles à grande échelle où la légèreté de leur équipement et l'absence d'une hiérarchie polyvalente à l'image du modèle romain les rend vulnérables.

b) La nécessité d'une approche pluridisciplinaire pour dresser un portrait de l'escrime gauloise

☞ Les apports et limites de l'archéologie à l'étude du geste et du comportement en situation guerrière

Les exemples suivants sont un complément à ce qui est directement tangible par l'étude des textes et du mobilier militaire, ce qui permet de présenter un portrait plus complet de l'expression guerrière de La Tène. Sur le site d'Alken Enge, au Danemark, de nombreux os montrent des signes d'une mort violente. Les blessures les plus récurrentes ont lieu au niveau du crâne et du fémur gauche⁶⁹⁷. La fréquence de coups au crâne est logique. Des individus blessés – même mortellement – à d'autres parties du corps peuvent, sous l'effet de l'adrénaline, tenter de se sauver et donc s'éloigner du site principal avant de potentiellement succomber. De plus, dans un contexte guerrier où le bouclier protège une majeure partie du tronc, la cible la plus évidente est la tête d'ennemis qui le plus souvent ne sont pas casqués. Psychologiquement c'est une cible sensée également – puisque la toucher met fin le plus rapidement au danger immédiat que pose la personne touchée. Le fémur gauche toutefois est une curieuse récurrence. D'après Mads Kähler Holst, il s'agirait d'une manière d'immobiliser des guerriers fuyants, blessés ou capturés. Cela peut être remis en question, puisque si les squelettes ont été retrouvés sur place il n'y avait pas d'intention de les réduire en esclavage. Pour immobiliser quelqu'un, les assommer par exemple est tout à fait suffisant, et il semble excessif de les blesser jusqu'à l'os pour au final les achever peu après. Des éléments d'interprétation alternatifs plus centrés sur le combat en lui-même peuvent être plus pertinent, plutôt que son issue. D'abord, qu'il soit plus exposé que le droit pourrait sous-entendre qu'ils se battent avec le bouclier dans la main droite, laissant ainsi la jambe gauche découverte, hors cela semblerait trop inhabituel et particulier pour être sérieusement considéré. Si nous partons du principe que les combattants sont majoritairement droitiers et combattent comme tel, c'est-à-dire le pied gauche en avant, avec le bouclier à gauche et l'arme à droite, le fémur gauche devrait logiquement être partiellement couvert. C'est là qu'intervient notre précédent constat – l'impératif de protéger sa tête au combat découvre naturellement les parties basses du corps. Ce serait d'autant plus logique si les guerriers utilisent leurs lances en prise haute, plus appropriée pour du combat de groupe (car en prise basse le talon ou au moins la hampe risquent de frapper les rangs de

⁶⁹⁷ HOLST, 2018, p. 5923-5924.

derrière), rendant ainsi plus difficile le fait d'atteindre les tibias ou les pieds. Ainsi, il y a un choix de pile ou face : frapper un adversaire au visage, ou feinter pour lui toucher la jambe quand le bouclier se lève. En fonction des proportions du bouclier il est toutefois possible de couvrir simultanément la tête et la cuisse, mais il est bien question de combat de groupe, où plusieurs guerriers peuvent viser un même individu. Il n'est pas non plus exclu qu'avec de l'entraînement des groupes ou au moins paires de combattants prennent l'habitude de prendre pour cible un même adversaire, l'un visant la tête, l'autre (se situant en toute logique à la gauche immédiate du premier) la cuisse ou d'autres parties découvertes du corps, comme le bras droit.



Figure 36: L'impératif de protéger sa tête, ainsi que la panique provoquée par le risque de mort et de blessure, peuvent déstabiliser et ainsi rendre vulnérable un combattant qui, perdant son sang-froid, découvre son corps en essayant d'éloigner le danger. Illustré ici, une feinte vers le visage amène le bouclier à être levé, rendant ainsi possible une touche qui endommage le fémur gauche, à l'image des trouvailles récurrentes à Alken Enge. (Photographies par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)

Malgré la similarité des panoplies celtiques et germaniques basiques ce genre de démarche est à nuancer et il est insuffisant de « simplement » analyser des squelettes et tirer des conclusions. Dans certains cas il est très difficile de savoir ce qui a tué quelqu'un en analysant les ossements. Il peut y avoir plusieurs blessures au même endroit, et il n'est pas toujours possible de distinguer entre plusieurs blessures subies près de la mort. Certaines mutilations post-mortem peuvent également fausser les interprétations. Une même arme peut aussi produire plusieurs formes d'impact sur un corps en fonction de la distance, la force du coup, le mouvement des deux individus, et le degré de protection de la victime. La médecine légale montre que quelqu'un peut être attaqué initialement de face mais subir principalement des blessures au dos s'il y a une tentative de fuite ou si l'individu est mis au sol. Il est également courant pour des individus d'être mutilés ou blessés plusieurs fois alors qu'ils sont inconscients ou déjà morts, ce qui a certainement dû arriver dans l'Antiquité⁶⁹⁸. Le problème qu'il ne reste

⁶⁹⁸ REDFERN, 2011, p. 120.

dans une vaste majorité de cas que les squelettes présente un gros problème, qui est que ceux-ci ne peuvent pas témoigner de blessures comme une gorge tranchée ou un éventrement⁶⁹⁹. Cela peut être corroboré grâce à une étude réalisée dans les années 1980 sur les détenus de la prison de Folsom en Californie. Sur une population de 3300, 270 prisonniers ont subi 751 blessures suite à des combats au couteau, sans compter d'éventuelles rixes en dehors de la prison. Celles-ci ont mené à un taux de fatalités de 3% parmi les étudiés. 25% seulement des blessures ont eu besoin de soins médicaux au-delà de points de suture. Presque aucune de ces blessures n'ont laissé des traces exploitables par l'archéologie⁷⁰⁰. Ainsi, les coups de taille assenés par les longues épées de La Tène par exemple sont difficilement tangibles à moins qu'il n'y ait contact avec le squelette de la cible.

Là où Alken Enge livre des informations sur une bataille rangée, il y a des traces d'un siège et de combat plus urbain grâce aux fouilles de l'oppidum de Maiden Castle, dans le Dorset, en Angleterre actuelle. L'archéologie dresse le portrait de plusieurs confrontations datées du I^{er} siècle av. J.-C. au I^{er} siècle apr. J.-C. Il s'agit surtout d'hommes adultes, mais des femmes et adolescents sont retrouvés aussi. Beaucoup de ces individus ont survécu à des violences antérieures à ces incidents, ce qui suggère un quotidien mouvementé. La présence d'une pointe de carreau de baliste dans la vertèbre d'un des squelettes indique un conflit avec l'armée romaine, peut-être la II^e légion *Augusta* commandée par le futur empereur Vespasien en 43⁷⁰¹. Les blessures sont en majorité contondantes, les fractures et blessures de taille notamment sont présentes mais moins représentées. Une majorité de celles-ci sont, comme à Alken Enge, au crâne. Là où certaines n'étaient pas fatales et avaient été guéries au moment de la mort des individus, d'autres montrent de longues incisions dues à des armes tranchantes allant jusqu'à la séparation de morceaux d'os du crâne⁷⁰². Deux hommes du site ont, entre eux, trois fractures aux avant-bras, qu'il ne serait pas déraisonner d'assimiler à des gestes instinctifs de protection. Un des hommes a plusieurs fractures au crâne et aux côtes ainsi qu'une fracture de l'humérus typique de quelqu'un qui réceptionne une chute sur la main avec le bras tendu. Plusieurs cas montrent des fractures des côtes guéries ou datant du moment de la mort, suggérant que les individus aient été frappés ou piétinés⁷⁰³. D'autres fouilles doivent naturellement être menées, et les corps connus réexaminés, si l'on veut continuer d'éclaircir

⁶⁹⁹ JAMES, 2010, p. 43

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 49.

⁷⁰¹ REDFERN, 2011, p. 133-134.

⁷⁰² *Ibid.*, p. 120, 124, 127, 129.

⁷⁰³ *Ibid.*, p. 130.

l'état des connaissances sur le sujet de la guerre lors de l'âge du Fer⁷⁰⁴, ainsi que la gestuelle qu'elle implique. Les différences par rapport à Alken Enge sont frappantes. Là où le site danois présente une récurrence de blessures que l'on peut assimiler à une lutte armée, ici il semblerait que certains individus aient été désarmés (ou ne l'étaient pas) puis tués suite à un certain acharnement, et d'autres morts dans des mouvements de foule, ce qui rappelle la réalité différente d'un siège : la présence de civils et de « combattants » en réalité très peu préparés à affronter un ennemi entraîné et motivé. La présence de Romains rappelle l'insuffisance de l'analyse de squelettes puisque leur manière de combattre cherche à planter le glaive dans l'aîne, le ventre ou les flancs, donc il n'y a qu'une infime proportion des possibles meurtrissures qui sont apparentes.

À Éphèse (en Turquie actuelle) l'archéologie a mis au jour un cimetière dont beaucoup de squelettes ont connu une mort violente, daté peut-être du II^e au III^e siècle av. J.-C. Avec assez peu de preuves, ces individus ont été assimilés à des gladiateurs, notamment par deux médecins légistes, Fabian Kanz et Karl Grossschmidt. Or, la fréquence de blessures à la tête et l'insuffisance d'éléments connectant ces individus et leurs blessures à la pratique sportive de la gladiature semblent indiquer qu'on ne peut pas attribuer un cadre certains à ces morts puisque d'autres options sont possibles comme des conflits entre bandes, une rixe spontanée, la répression violente d'un mouvement de foule ou un mélange de ces interprétations – seulement qu'elles étaient violentes. N'étant pas historiens, les auteurs risquent d'autant plus d'attribuer certaines choses à des idées reçues. Malgré le désaccord avec l'interprétation de Kanz et Grossschmidt, leurs travaux sur les ossements eux-mêmes peuvent nuancer la question. Ici aussi les blessures à la tête sont surreprésentées, mais la zone de dégât est importante. En règle générale, les blessures au front ne sont pas fatales, mais celles aux tempes et l'arrière de la tête sont bien plus mortelles⁷⁰⁵. L'arrière du crâne est régulièrement touché, avec 5 blessures fatales et 5 non-fatales, sur 16 crânes au total. 5 crânes ont des fractures auxquelles les individus ont survécu suite à un impact contondant que les auteurs attribuent à un retour de casque suite à un impact. 3 de celles-ci sont au niveau du sourcil gauche, l'une est en plein front et une autre est au sourcil droit. Des dix blessures crâniennes mortelles, trois ont été causées par un impact contondant. Celles-ci sont à l'arrière de la tête, sur le sourcil gauche, et sur le front, légèrement à gauche. Cette dernière est si sérieuse que les auteurs supposent qu'une tête nue a été fracassée avec un bouclier soutenu par le poids entier de l'assaillant⁷⁰⁶. La régularité de coups à l'arrière

⁷⁰⁴ REDFERN, 2011, p. 133.

⁷⁰⁵ KANZ & GROSSSCHMIDT, 2006, p. 214.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 212, 213.

de la tête rappelle que la réalité du combat est impitoyable et imprévisible, et qu'il ne faut pas imaginer que les combattants soient toujours prêts et réactifs. Quant à ceux portés de face, le fait que le côté gauche du visage soit plus souvent endommagé indique là aussi une posture de droitier avec la moitié gauche du corps plus en avant.

En raison de leur morphologie les armures en bronze peuvent elles aussi laisser des traces exploitables et ainsi apporter quelques indices pouvant aider à conceptualiser certains aspects du combat antique. Elles sont formées de grosses pièces, contrairement par exemple à une cotte de mailles, ce qui permet de mieux constater des dégâts subis. La cuirasse dite du Danube, d'une datation incertaine, illustre cela. Elle a été pénétrée sur 4 cm de face juste au-dessus de la clavicule droite, jusqu'à la partie dorsale qui comporte un petit impact pour attester cela. Ces dégâts semblent indiquer un fort coup d'estoc qui aurait en lui-même certainement été fatal, mais la plaque dorsale est fortement endommagée de la gauche de la nuque à la droite de la colonne. Il a ainsi été la victime d'une décapitation bâclée, probablement pour l'achever.⁷⁰⁷ Il est impossible de savoir s'il s'agissait d'un duel ou d'un combat de groupe – mais le statut sous-entendu par l'armure et les armes qui l'ont endommagée pourrait tendre vers des meneurs au combat si ce n'est des chefs. M. Mödlinger interprète cela comme un coup d'épée qui traverse la clavicule du porteur, qui serait ensuite achevé brutalement par derrière par un assaillant gaucher. Dans son interprétation, s'il s'agit d'un duel ledit assaillant doit être gaucher puisque la contorsion pour planter une épée dans la clavicule droite d'un adversaire en étant droitier soi-même est très peu pratique. Or, l'impact ne faisant que 4 cm de large, il peut être suggéré qu'il s'agit plutôt d'une lance, qui quant à elle pourrait frapper par-dessus un bouclier et sur cette zone que l'assaillant soit droitier ou gaucher. La conclusion que le coup fatal est porté par un gaucher est peut-être hâtive, puisque ce raisonnement n'est une nécessité que si les deux individus se tiennent droits. Si après le coup de lance l'assaillant décide de dégainer une épée ou une hache, il peut reproduire cet impact dans l'éventualité que sa victime soit penchée vers l'avant et tournée de trois-quarts vers sa propre droite, c'est-à-dire l'exacte réaction la plus logique suite à une blessure aussi sérieuse à cet endroit. Or, rien ne prouve qu'il s'agit d'une seule et même personne qui serait à l'origine des deux blessures. Dans un contexte de combat de formation, un coup de lance venu de la droite du porteur pourrait d'autant plus facilement toucher puisqu'elle n'a pas à contourner son bouclier. Il y a également l'exemple de la cuirasse de Graye-et-Charnay⁷⁰⁸. Elle a été enfoncée sur le côté droit au niveau du foie du porteur par

⁷⁰⁷ MÖDLINGER, 2018, p. 195.

⁷⁰⁸ *Ibid.*, *loc. cit.*

une épée ou une lance. Là aussi il s'agit d'une blessure que l'on peut assimiler à du combat de groupe en raison de la multiplicité d'angles possibles pour être touché et l'imprévisibilité de mouvements de foule (il serait très difficile pour un droitier d'enfoncer autant la cuirasse de bronze de face d'un adversaire réactif, et s'il ne l'est pas ce serait contre-productif de viser son armure plutôt qu'un point faible de ses protections.) L'hypothèse du combat de groupe semble plus convaincante que celle d'une abondance de gauchers. Ainsi d'après les exemples utilisés des adversaires réactifs et guerriers sont touchés à la tête et au fémur gauche puisqu'il s'agit des cibles les plus proches et évidentes ; des individus potentiellement en panique et désarmés sont touchés à la tête, aux bras lorsqu'ils tentent de se protéger et aux côtes quand ils sont piétinés ; et des combattants lourdement armés sont blessés sur le côté droit, probablement pour contourner leur bouclier.

L'archéologie permet ainsi de distinguer certaines réalités du combat avec les panoplies de l'époque. D'après les corps à Alken Enge, il est possible d'avancer qu'avec des boucliers de taille petite ou moyenne l'impératif de protéger sa tête peut découvrir le bas du corps et mener en l'occurrence à de graves blessures aux cuisses. Les squelettes de Maiden Castle illustrent la présence de femmes et d'adolescents sur le site de certains affrontements, plus particulièrement les sièges, et le massacre d'individus désarmés et piétinés. En dépit de la multitude de cibles possibles, peut-être sans surprise celles à la tête semblent être les plus souvent fatales, ou au moins celles permettant d'achever un individu ciblé par la suite. Comme en témoignent également les crânes d'Éphèse, le combat n'est pas une affaire linéaire mais comporte plusieurs phases, dont l'achèvement et la tuerie d'individus n'étant pas en état de se défendre. Des cuirasses en bronze quant à elles font état de blessures plus spécifiques, nécessitant à leur tour des armes d'une très haute qualité pour les outrepasser, ainsi qu'un geste correctement amené.

☞ Le combat dans l'Histoire vivante⁷⁰⁹ : quelques considérations théoriques sur son apport à l'état actuel des connaissances

Pour comprendre le combat antique, sur le papier, il n'y a rien de mieux que s'y adonner soi-même. Ce n'est toutefois pas si simple. Concernant les techniques et styles de combat ainsi que les armes utilisées il n'est possible que d'émettre des hypothèses sur le sujet, parfois

⁷⁰⁹ L'emploi de ce terme dénote ici la représentation et expérience actuelle du « combat » à thème antique, englobant notamment ce qui est présenté dans le monde de la reconstitution, de l'évocation et des démarches semblables aux AMHE.

biaisées par nos propres notions de sécurité et l'équipement défensif utilisé lors de combats⁷¹⁰, que ceux-ci soient menés dans un but expérimental ou purement de loisir. De plus, il n'y a pas « une » manière de combattre. Les légionnaires de la X^e légion *Equestris* de César ne se battent probablement pas de la même manière en 59 et en 45 av. J.-C. Un guerrier n'a pas les mêmes gestes et la même intention au début d'un combat et après des heures de charges et contre-charges successives. Les conditions physiques et mentales de l'époque rendront inévitablement le rapport à la fatigue, l'engourdissement et la détermination très différent à ce qui peut être constaté aujourd'hui. Comme les protections et diverses formes d'armures diminuent la quantité de cibles possibles, il est probable que des considérations comme celles-ci soient une part de l'enseignement et la pratique des armes, comme il faut s'adapter au genre d'adversaire que l'on combat. N'oublions pas non plus que la panoplie de l'adversaire dicte comment on peut s'y prendre pour l'attaquer. Pour les guerriers celtes, nous ne disposons pas d'informations quant à leur entraînement ou leur formation, ce qui rend l'estimation du niveau moyen d'un membre d'une troupe difficile.

C'est là que des considérations et hypothèses peuvent s'embourber et être contre-productives et être « trop réfléchies ». Théoriser des techniques, des parades, des attaques et contre-attaques permet de comprendre ce qui est possible avec ces panoplies, mais il faut garder à l'esprit que face au risque de mourir, les options présentes dans l'espace mental d'un individu s'amointrissent considérablement. Même aujourd'hui, une personne pourtant entraînée et ayant pratiqué des arts martiaux peut se figer et avoir des gestes parasites face à une véritable agression. Il en est de même pour les mouvements de formations. Là où il faut comprendre les gestes de l'époque – et admettre que leur dévouement à la pratique de leurs armes dépassera nécessairement la nôtre (par exemple étant donné que le maniement des armes blanches est bien plus intrinsèque à leur société, étant presque un état de fait dans l'expression de la violence) – la véritable « escrime antique » d'un guerrier non-professionnel est majoritairement constituée de réflexes, de sursauts de stress, de brefs moments de témérité et d'une nécessité de préservation de soi et de son équipement que l'on ne peut pas reproduire aujourd'hui. Un exemple médiéval peut être pertinent pour illustrer cette notion. Christopher Knüsel remarque en 2014 qu'en analysant les squelettes du champ de bataille anglais de Towton datant du XV^e siècle 72% des blessures sont à la tête. En comparant avec les écrits contemporains de Hans Talhoffer, nous constatons une différence flagrante puisque des mouvements qu'il décrit ce n'est que 14% qui visent la tête, la cible privilégiée étant le torse. Ceci suggère que même si le

⁷¹⁰ ARTTO, 2018, p. 12.

torse est une cible évidente, lors d'une véritable mise en situation ceux qui meurent sur place sont ceux qui sont frappés à la tête⁷¹¹. À cela peut être rajouté le fait qu'une majorité des combattants n'auront pas lu ce genre d'ouvrage, et ne seraient pas au fait de toutes les possibilités offensives et défensives les plus techniques de leur équipement. En dépit des différences d'équipement entre cette période et La Tène, ou potentiellement de mentalité, d'entraînement ou de condition physique, ce constat semble davantage être de l'ordre biomécanique si ce n'est anthropologique que spécifique à l'Angleterre médiévale. Même les Gaulois qui, « trouvant honteux de se procurer le blé par le travail, vont les armes à la main couper la moisson sur les champs d'autrui » d'après Cicéron⁷¹², ne peuvent échapper à la peur et aux réflexes qui simplifient l'escrime et les capacités techniques de chacun.

La tête étant une cible particulièrement instinctive à viser, pensons aux arts martiaux et la possibilité d'assommer un adversaire en frappant à la tête, comparé au corps ; et à la protéger maladroitement – un réflexe couramment observé chez des néophytes en combat armé et à mains nues est de se pencher en arrière⁷¹³ dès que des coups arrivent, ce qui expose le tronc et les jambes. Ce réflexe pourrait tendre à expliquer la prépondérance de blessures au fémur gauche parmi les squelettes d'Alken Enge⁷¹⁴. Hormis la gestuelle, la manière de protéger la tête est avec un casque, lorsque les conditions matérielles le permettent. Or, il n'est pas souhaitable considérer les casques et les armures de l'Antiquité comme des artefacts attendant patiemment à être détruits. Ainsi, la capacité défensive de ces objets ne peut être mesurée grâce à des coups portés à des angles idéaux de toutes les forces d'un hypothétique expérimentateur. Ils sont portés par un individu attentif à de nombreux dangers potentiels, cherchant lui-même à faire des dégâts – ce qui réduit considérablement la force que l'on peut imprimer dans un coup⁷¹⁵. Là aussi les arts martiaux et l'Histoire vivante sont nécessaires pour illustrer cette idée. Un individu qui répète des gestes face à un sac de frappe, un *palus* (poteau d'entraînement utilisé par les gladiateurs et légionnaires) ou un camarade coopératif va pouvoir s'appliquer davantage, prendre des risques, baisser sa garde au profit d'un mouvement plus dynamique et notamment se rapprocher de sa cible. Face à un adversaire actif cela est impossible, si ce n'est pendant de brefs instants à choisir avec parcimonie. De plus, il va de soi qu'esquiver une attaque, ou la

⁷¹¹ ARTTO, 2018, p. 8.

⁷¹² Cic., *Rep.*, III.9.

⁷¹³ Se pencher en arrière n'est pas toujours une mauvaise option, mais même la meilleure manière de ce faire, la garde dite « *Philly shell* » (littéralement, « coquille philadelphienne ») repose sur un roulement d'épaule pour dévier les coups et est surtout utilisée en boxe anglaise car elle exacerbe la vulnérabilité des jambes.

⁷¹⁴ HOLST, 2018, p. 5923-5924.

⁷¹⁵ JAMES, 2010, p. 51.

dévier grâce au bouclier ou la hampe d'une lance, sont des modes de défense préférables car la force de l'impact est diffusée ou évitée. Le casque et l'armure sont de ce fait à considérer comme des toutes dernières lignes de défense avant que le corps soit atteint, plutôt que leurs principaux défenseurs.

Le combat dans l'Histoire vivante, heureusement, n'est pas aussi exigeant qu'à l'époque, puisqu'il a le plus souvent une volonté récréative ou pédagogique. Les niveaux d'intensité changent beaucoup la gestuelle et ce que l'on peut considérer comme viable. Le fait que la panoplie gauloise soit particulièrement intuitive à pratiquer se répercute sur la représentation du combat que l'on peut constater dans ces milieux puisque la structure associative d'une grande majorité des groupes présentant et pratiquant une escrime récréative ou sportive d'inspiration antique (que nous appellerons simplement « escrime antique » ici) ne permet que rarement une fréquence de pratique suffisante pour maîtriser réellement une quelconque panoplie. Ainsi, Auzou précisant que son association suit un modèle par lequel le combat gaulois passe par l'individuel d'abord avant le collectif, cette approche ne nécessite pas un rassemblement régulier pour développer son escrime et ses habitudes au combat, et ainsi un individu deviendra plus rapidement compétent avec un panoplie gauloise qu'un homologue ayant intégré une troupe représentant des soldats romains.

Pour du travail de groupe, il faut dépasser les considérations de sa propre personne et apprendre à compter sur les autres, tout autant qu'ils comptent sur nous. Nous pouvons là nous tourner vers l'expérience de l'entraîneur de l'association de reconstitution romaine Ave Bagacum, Hadrien Plonquet. Il désigne comme certain l'apprentissage communautaire sportif et informel dans l'Antiquité, ce qui dans l'armée romaine se faisait par de la pratique sportive régulière par le biais de sports de combat, de marche ou de jeux comme l'*harpastum*. Cela est illustré aujourd'hui puisque l'apport d'une idée de jeu dans l'Histoire vivante est important puisque c'est un moyen transversal qui permet de supporter la contrainte. En effet, le rapport à la contrainte est bien différent aujourd'hui vis-à-vis de la réalité du quotidien antique, d'où l'importance lors d'entraînements d'introduire des éléments de jeu ou de loisir. De plus, le degré de compétence ainsi que la nature de la pratique et notre manière de l'aborder peuvent être influencés par des biais qui se manifestent par une sorte de *zeitgeist* ethnocentriste qui résume le regard vers le passé à une admiration ou une diabolisation – se reposant ainsi sur une forme de subjectivité qui nuit à la nuance de la mise en place de restitutions du passé.⁷¹⁶

⁷¹⁶ Merci à Hadrien Plonquet pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

Là où l'intensité physique et psychologique est très différente de la réalité antique, l'équipement moucheté, ou dit « blunté » (de l'Anglais « *blunt* », « émoussé ») utilisé par la plupart des participants à ce genre d'escrime ou de mise en scène comporte également des différences hormis évidemment la diminution drastique de leur dangerosité. Le rapport aux armes est faussé par plusieurs facteurs. D'abord, comme le souligne Régis Harter, l'équilibre et le maniement d'une arme en bois ou en plastique ne sont pas les mêmes qu'avec du métal. Cette différence dans les armes vont également influencer le positionnement⁷¹⁷. La manière dont des armes mouchetées faussent la coopération possible en combat de groupe sera abordée plus tard, et cela a lieu à cause d'une densité de formation rendue erronée par les circonstances de l'escrime telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. L'espace entre chaque combattant est aujourd'hui quelque peu négligé car puisque les armes ne blessent pas réellement et on ne se bat pas pour sa vie, il suffit de ne pas être trop serré à ses voisins pour éviter d'être trop compressé pour bouger. Pourtant, nous disposons d'informations qui indiquent que l'espacement est particulièrement important pour du combat tel qu'il est pratiqué dans l'Antiquité. À la bataille de la Sambre, l'assaut des Nerviens force les hommes de César à se regrouper au point qu'ils n'arrivent plus à utiliser leurs glaives⁷¹⁸. Plus tard, ce sont les hommes de Pompée à Pharsale (48 av. J.-C.) qui sont contraints de se resserrer, et se retrouvent à avoir peur de leurs propres épées et ne pas pouvoir s'en servir⁷¹⁹. À ces problèmes s'ajoutent l'entassement de corps blessés ou morts et des débordements de panique sporadique qui amènent à des mouvements individuels ou de foule imprévisibles, qui viennent compliquer ce que l'on peut idéaliser dans un cadre d'Histoire vivante, où les rangs ont tendance à être serrés car l'issue est le plus souvent décidée à la touche, qui elle-même pour des raisons de sécurité n'a nullement besoin d'être portée avec l'intention de blesser. Il n'y a donc pas le besoin que les participants s'expriment physiquement au maximum de leurs capacités. Asclépiodote décrit au I^{er} siècle av. J.-C. les différentes formations en usage pour des fantassins. Il y aurait 3 formes d'écart entre soldats répartis en coudées, soit environ 45 cm. En formation dispersée chaque homme est écarté de quatre coudées, 180 cm environ, avec ses compagnons en longueur comme en largeur. En formation intermédiaire ils ont 90 cm environ entre eux, et la formation serrée, dite « verrouillée », ne les sépare que d'une coudée, donc 45 cm environ⁷²⁰. Ces mesures viennent probablement d'un mélange de constats d'efficacité biomécaniques et d'un soucis

⁷¹⁷ Merci à Régis Harter pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

⁷¹⁸ *Caes., G., II.25.*

⁷¹⁹ BOFFA, 2010, p. 83.

⁷²⁰ Asclépiod., IV.1.

d'utilisation optimale de l'équipement. Asclépiodote note que l'ordre dispersé est le plus naturel, et appelle les autres des formations « forcées » parce qu'il faut contraindre ou ordonner les hommes à l'adopter. C'est là qu'une discipline maintenue brille par rapport à un entraînement plus théorique – ce n'est pas un problème de placer des individus à ces intervalles, la difficulté est qu'ils y restent malgré la pression exercée par leurs gestes et ceux de leurs adversaires. Toujours d'après Asclépiodote, la formation intermédiaire serait utilisée pour attaquer et la formation serrée pour défendre⁷²¹. Nous ne disposons toutefois pas d'informations indiquant s'il s'agit de notions comprises assez facilement à l'époque en pratiquant ou si elles nécessitent une science militaire pour être théorisées et mises en place. Ceci soulève ensuite la question de si les Celtes auraient reconnu au moins deux niveaux de dispersion avec lesquels les guerriers sont entraînés et sauraient adopter l'un ou l'autre suite à un ordre ou un signal. Même si les informations nécessaires avaient survécu, ce serait certainement mis en place différemment en fonction des peuples et difficilement généralisable, bien qu'une sorte d'évolution convergente poussée par le contact avec les Grecs pourrait aboutir à quelque chose d'au moins conceptuellement similaire. Il n'est pas déraisonnable de supposer que si certains Celtes connaissent le passage d'un espacement à l'autre, ils seraient moins prompts et habitués à l'exécuter que des soldats grecs ou romains puisque ces derniers insistent davantage que les guerriers sur le combat de formation. Ceci pourrait apporter un élément d'explication pour la fréquence à laquelle les Romains parviennent à briser des rangs celtiques, s'il est effectivement préférable de se ranger en ordre plus compact pour recevoir une attaque, surtout s'ils se réfèrent à la formation « la plus naturelle », donc plutôt dispersée. Dans les simulacres de combat auxquels nous pouvons assister et participer aujourd'hui, ce genre de considération n'est que peu prise en compte puisque le *fair-play* attendu (bien que pas toujours respecté) permet d'éviter d'avoir à réellement appuyer une touche pour que celle-ci soit considérée comme valide.

🌀 Le combat antique et l'Histoire vivante : une affaire de compromis ? Des études de cas de 2023 et 2024

Il est d'abord question de se tourner vers le combat présenté dans le cadre de rassemblements de reconstitution. Là, l'escrime présente des niveaux très variables puisque le combat n'est généralement pas la vocation première – au profit d'efforts d'artisanat, de mise en

⁷²¹ Asclépiod., IV.3.

situation à des fins de loisir ou d'expérimentation, ou de médiation culturelle par exemple. Elle se fait le plus souvent avec un équipement au moins fonctionnellement ressemblant à celui d'époque, à la différence des armes qui sont le plus souvent en plastique ou en bois. Le biais le plus important de la reconstitution est également le plus large : bien qu'il y ait une volonté de revivre et représenter des aspects du passé, cela ne s'étend qu'à des facettes soigneusement choisies au préalable. Hadrien Plonquet explique pour cette raison que la reconstitution est nécessairement une forme de compromis par rapport à l'Histoire et au vécu de l'époque antique, ce qui se voit par exemple dans le rapport aux besoins de sommeil ou de nourriture, puisque l'effort attendu et fourni n'est pas le même. La priorité pour lui est de mettre en place un groupe efficace. Premièrement parce que sa volonté est de représenter des soldats romains, pour lesquels la discipline et coopération entre légionnaires est indispensable, mais aussi parce que la supériorité du groupe envers l'individu répond à une logique d'encadrement général qui favorise la sécurité de chacun. Un individu n'est jamais aussi dangereux que s'il est perdu ou en danger, donc là il est encadré et ainsi rassuré, ce qui sécurise ses gestes. Cela met en place un paradigme que le corps social est plus important à l'individu ce qui semble conforme avec l'idée romaine sur la question⁷²². Le cadre associatif de ces rassemblements, par définition, souffre de problèmes de disponibilité des membres ce qui non seulement freine ce qui est possible à mettre en place, mais mène invariablement à des divergences de niveaux de pratique entre membres. La présence de membres moins physiques et peu si ce n'est pas entraînés ajoute une pression à l'équilibre entre historicité et sportivisation (qui est déjà subjectif) qui impose de simplifier ce qui est mis en place pour que ceux-ci puissent être inclus.

Pour que le « combat » commence, il faut écarter plusieurs considérations comme l'état de faim et de fatigue des hommes ou l'entretien de leur équipement. Une fois cela fait, car il s'agit là fondamentalement d'un loisir, il peut y avoir globalement deux cas de figure. Le premier est un affrontement scénarisé, ce qui découle d'une volonté narrative ou informative à l'égard du public, si ce n'est les deux. Le second est un affrontement compétitif, où un « camp » doit vaincre l'autre. Cela se fait grâce à un système de touches où le contact avec l'arme mouchetée équivaut le plus souvent à une frappe mortelle. Aucun système n'est parfait, et il faut en tolérer les défauts pour s'en servir. H. Plonquet résume ainsi les défauts en question : il n'aime pas le système à la touche qu'il trouve médiocre car les effets négatifs sont supérieurs aux gains. L'idée est d'introduire une économie de la mise en péril du combattant et faire prendre conscience aux participants de la dangerosité potentielle de l'activité. Cette approche

⁷²² Merci à Hadrien Plonquet pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

s'apparente à du combat au premier sang, mais il n'est pas logique de porter de l'armure et « mourir » à la première éraflure. Or, la solution n'est pas de réintroduire le danger corporel, car la reconstitution et cette forme d'escrime est intrinsèquement une affaire de choix et de compromis.⁷²³ En effet, le « combat » nécessite de s'éloigner dans l'intention et la gestuelle de l'époque, ce qui nuit à la représentation que peuvent se faire les participants et par extension le public aussi. La volonté de se rapprocher de l'historicité dans la panoplie se fait au détriment de certains gestes, notamment l'estoc au visage qui est à proscrire alors qu'il s'agit d'une technique très efficace, et attestée à l'époque antique⁷²⁴. Les armes de jet sont également dangereuses et se doivent d'être contrôlées par regard de sécurité envers l'adversaire. Toujours d'après H. Plonquet, à ses débuts en 2001 le combat dans l'Histoire vivante était plus violent, puis entre 2005 et 2010 s'opère un virage porté par un mouvement de retour aux sources et de sérieux pour sortir de l'imaginaire et du fantasme – la démarche s'est ainsi professionnalisée, bien qu'une forme d'élitisme et de pédanterie a nui à la diffusion de ce modèle. D'après Gilles Martinez, la diffusion de modes de combat historiques occidentaux en Europe se partage avec la création de plusieurs fédérations et une structuration grandissante. La croissance du nombre d'adhérents amène une réglementation de la violence, qui en devient sportivée – ce qui peut mener à une négligence du contexte historique d'affrontements⁷²⁵. H. Plonquet identifie une tripartition de notions intrinsèques au combat de l'Histoire vivante, dont on ne peut rassembler que deux à la fois sans se retrouver dans un véritable affrontement à mort. Ces trois notions sont l'équipement, les gestes et l'intensité. Si nous avons l'équipement et les gestes, nous retrouvons le combat de reconstitution, qui doit faire une croix sur l'intensité par sécurité. Si nous avons les gestes et l'intensité, nous retrouvons les AMHE, dont l'équipement moderne permet d'augmenter l'expression physique au risque de fausser des gestes en raison de la différence avec celui de l'époque. Dans les deux cas pour H. Plonquet il faut reconnaître et assumer le parti pris – chacun devant avoir conscience de ses limites et admettre qu'il opère avec un paradigme tronqué car il ne peut pas à lui seul représenter la réalité⁷²⁶. Dans le contexte du combat celte ces notions sont cruciales. Un coup de bouclier avec des orles métalliques peut facilement tuer ou blesser gravement. À l'inverse, des simulateurs d'épée laténienne en plastique permettent de frapper non seulement plus vite, en se fatiguant moins, mais aussi sans avoir à se soucier de son arme qui se brise. Une autre limite d'utiliser l'Histoire vivante comme

⁷²³ Merci à Hadrien Plonquet pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

⁷²⁴ Caes., *B.C.*, III.99.

⁷²⁵ Merci à Hadrien Plonquet et Gilles Martinez pour leurs témoignages. Voir la section « Remerciements ».

⁷²⁶ Merci à Hadrien Plonquet pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

analogue pour la réalité de l'Antiquité est le rapport à l'autorité, qui influence fortement ce que l'on peut demander (ou exiger) d'individus. Comme il a déjà été évoqué, le cadre volontaire et passionné d'aujourd'hui est bien différent de la vie de l'époque, mais H. Plonquet insiste aussi sur une distinction importante. Notre rapport à l'autorité a énormément changé, puisque le paradigme égalitaire d'aujourd'hui influence la constitution de la notion d'individu et ainsi remet en question l'idée qu'une personne puisse en commander une autre. L'autorité devient alors un compromis adapté et négocié alors que dans l'Antiquité elle semble plus naturelle puisque les individus ne sont pas égaux entre eux⁷²⁷.

Pour nuancer cela nous pouvons nous pencher sur plusieurs études de cas récentes. J'ai été très aimablement invité par Gildas Auzou à un stage orienté vers le combat antique se déroulant les 18 et 19 mars 2023 à Péronne, près d'Amiens. Le stage est animé d'une part par H. Plonquet qui dirige les membres d'Ave Bagacum, et de l'autre par G. Auzou faisant de même avec ceux des Ambiani, que j'accompagne dans le cadre de cet événement. L'objectif de ce stage est d'entraîner les participants dans le style de combat respectif de leur panoplie avant de concrétiser les apprentissages en les opposant tout en développant une relation de confiance entre les troupes pour les prestations qu'elles animent ensemble. La sécurité étant la priorité, les participants utilisent des armes en bois ou à pointes factices, et doivent éviter de frapper avec un objet dur – comme un glaive de bois ou l'orle d'un bouclier – le visage d'un adversaire. Ceci fausse certaines notions que nécessaires à explorer pour mieux comprendre les limites du combat pratiqué dans des cadres d'Histoire vivante. D'abord, l'absence (en règle générale) de douleur suite à un coup reçu fausse la garde, la posture et les gestes. Le coup de pied est un bon exemple de cela – il est bien plus facile de s'en servir comme outil de percussion et de maintien à distance quand on est à l'abri de se faire transpercer, trancher ou percuter la jambe. Le *pilum* aussi se retrouve quelque peu dénaturé, puisqu'il est impossible de reproduire l'effet de sa hampe qui traverse un bouclier. Avoir de fausses armes dérègle le rapport à la distance de combat et le fait de pouvoir se blesser soi-même, mais l'omniprésence de la lance chez les « Gaulois » produit un phénomène intéressant. Les pointes factices permettent de chercher à toucher quelqu'un pour simuler une blessure avec un geste crédible. Or, lorsqu'ils combattent en formation compacte – voire en phalange – les deuxièmes et troisièmes rangs doivent, pour frapper et contrôler l'espace avec leurs lances, éviter de frapper les bras ou les hampes des combattants du premier rang. Dans la mêlée, avec des armes pointues et tranchantes, il est impossible de frapper sporadiquement et presque à l'aveugle sans fortement gêner – si ce n'est

⁷²⁷ Merci à Hadrien Plonquet pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

blessé – ses compagnons. Ce risque conjugué à celui de piéger sa pointe dans un bouclier adverse peut induire que les gestes d'une véritable confrontation seraient, du moins dans un premier temps avant que certains individus ne paniquent, beaucoup plus mesurés et réfléchis que ce qui peut être constaté aujourd'hui. Ceci contribue à expliquer que lors de vraies batailles il peut y avoir des affrontements qui durent des heures, alors que les prestations de reconstitution montrent des taux de « perte » très rapidement très hauts, la faible dangerosité et la volonté de loisir encouragent une action immédiate. Le risque de blesser les combattants aux premiers rangs peut contribuer à expliquer l'adoption de piques dans les rangs gaulois⁷²⁸ : des lances plus courtes pourraient de ce fait imposer un combat relativement dispersé, car les fers de lance deviennent trop rapidement dangereux en combat resserré⁷²⁹.

Rappelons que ces nuances entre combat simulé et combat réel sont connues d'une grande partie du monde de l'Histoire vivante, mais pas forcément de son public, pour lequel il peut ne s'agir que d'un moyen parmi d'autres sur lequel calquer des réalités du passé. Ce genre d'événement apporte toutefois beaucoup d'éléments positifs quant à la réflexion sur le combat antique. D'abord, avec la pratique une fluidité et une précision de mouvements qui tend à apparaître, ce qui semble évident mais s'avère difficile à visualiser si l'on ne se réfère qu'aux exemples de la culture populaire. Il y a également une différence dans la dynamique de panoplies, lors de duels entre « Gaulois » et « Romains », où ces derniers doivent être particulièrement proactifs pour casser la distance qu'impose la lance. Bien qu'en théorie un « Romain » qui avance devrait être plus rapide qu'une « Gaulois » qui recule, la crainte excessive d'être frappé par un retour de son propre bouclier pousse beaucoup de « légionnaires » à se mettre de profil pour que celui-ci impacte l'épaule plutôt que le casque. Cette posture de profil gêne fortement l'explosivité, puisque les pieds et les hanches ne sont pas tournés dans le sens adéquat pour un mouvement vers l'avant, le « légionnaire » ne peut ainsi pas surgir plus rapidement que ce que le « guerrier » ne peut l'éviter. Un constat flagrant est que l'équipement gaulois est bien plus intuitif pour un néophyte en raison de la polyvalence et la mobilité qu'il offre, mais aussi plus adapté aux besoins du combat moderne. Celui-ci est fondé sur des touches légères, sans soucis de pénétration d'armure ou de corps, et décourage les fortes percussions. Dans ce système, le « légionnaire » peine davantage à faire valoir son équipement et la mobilité du « Gaulois » s'avère plus utile. Malgré les anachronismes gestuels évoqués, ces constats illustrent l'optimisation de l'équipement celtique qui permet à moindre

⁷²⁸ Str., IV.4.3.

⁷²⁹ RANKIN CLERGUES, 2023, p. 121.

coût de mettre sur pied très rapidement des combattants dangereux et habiles en dehors de purs combats de formation.

Justement, le deuxième jour est dédié au combat de groupe. Entre deux phalanges en panoplie celtique, la plus motivée aura une poussée plus décisive et des coups de lance plus insistants, lui permettant de vite gagner du terrain sur l'autre. Le fait d'éliminer un adversaire de la formation adverse peut créer un effet boule de neige, puisque la proportion de lances contre celle d'adversaire se déséquilibre et ceux qui commencent à subir des « pertes » sont individuellement sous la menace d'un nombre de lances grandissant. Il a été remarqué par H. Plonquet que puisque la pression groupée de la phalange dépend de sa poussée, et que celle-ci est réalisée par les rangs de derrière, cette formation ne peut pas être très réactive aux changements de pression par son opposition. Les « légionnaires » ont à plusieurs reprises pu gravement disloquer la phalange en venant au contact avant de reculer et laisser des failles se créer du fait que les guerriers des rangs arrières continuent de pousser dans le vide, avant de revenir à la charge. Il est loin d'être certain que cette tactique aurait pu être utilisée de manière intentionnelle dans un véritable affrontement en raison du péril répété qu'elle représente pour tous les participants mais elle pourrait représenter un véritable problème, qui est la perte de contrôle et de cohésion des premiers rangs poussés par leurs compagnons plus loin derrière.

Le principal problème de la panoplie gauloise en formation face à des « légionnaires » est la distance de combat très proche, où le glaive est à distance mais les lances gênent leurs utilisateurs. Ceci joue non seulement sur la capacité des « Gaulois » à attaquer, mais aussi à se défendre : il est plus aisé de dévier une attaque imminente plutôt que de l'encaisser ou de la bloquer. Cela se vérifie notamment dans les duels entre « guerriers » qui dévient la hampe adverse avec la leur, dans un jeu de « contrôle du bois » où l'on oppose le fort de sa lance au faible de celle que l'on combat. Or ceci peut fonctionner contre des lances, dont la longueur fait office de levier sur lequel on peut exercer une pression suffisante pour ne plus être dans la ligne de mire de la pointe, mais pas face à une épée de la longueur d'un glaive, dont ledit levier est beaucoup plus court et le poids de l'arme plus concentré près de la main. Ainsi, une fois que les « Romains » cassent la distance, les « Gaulois » n'ont que leurs boucliers et l'intensité de leurs attaques pour repousser les « légionnaires », mais le bouclier ne protège pas suffisamment (ce qui n'aurait pas été le cas de tous les boucliers gaulois, rappelons-le) et la formation est trop dense pour que se défendre de manière efficace – la tête et les membres inférieurs se retrouvent très vite en danger. Dans une situation plus réaliste, il est raisonnable d'imaginer que les premiers rangs seraient ainsi meurtris sans pouvoir reculer, car tenus en place par les rangs suivants,

jusqu'à ce que le besoin primaire de s'éloigner du danger ne l'emporte sur la cohésion de groupe et provoque un mouvement de foule.



Figure 37: Une forme de « fair-play » est nécessaire pour toute forme de combat dans un cadre d'Histoire vivante. Il n'est par exemple pas pertinent de contourner la formation adverse, car cela serait irréaliste dans le contexte de lignes de bataille faisant plusieurs kilomètres de long ; et à l'inverse l'intensité et l'intention des touches sont mesurées pour ne pas que ledit combat devienne « trop » vrai. Ici, une phalange des Ambiani fait face à un bloc d'Ave Bagacum, sous le regard d'Hadrien Plonquet. (Photographie par Méry Lorza Saladini, utilisée avec la permission des Ambiani)

Un an plus tard, Hadrien Plonquet anime un stage de combat les 16 et 17 mars 2024 avec Ave Bagacum et une autre association de reconstitution romaine, la Lorica Romana, dont je suis membre. Contrairement au précédent il était question de développer la coopération entre blocs de « légionnaires » et dynamiser le combat de formation, et malgré l'absence de panoplie celtique certains aspects de cela peuvent ajouter aux informations déjà abordées. En effet, ce qui ressort particulièrement est la complexité de formations, conversions et déplacements qui s'offre à un groupe d'amateurs à la pratique irrégulière après deux jours de pratique ciblée. Après des débuts brouillons et désynchronisés, quelques heures suffisent à faire exécuter des séries d'ordres de manière rapide et efficace. Sans spéculer sur le degré auquel ces mouvements de troupes seraient applicables au milieu d'une confrontation, ils permettent cela dit de se positionner de manière très précise et intentionnelle tout en gardant un ordre cohérent, ce qui faciliterait le contrôle de l'espace et la réactivité. De plus, les ordres sont donnés en latin, ce qui montre que ceci peut être accompli avec des termes simples en une langue qui n'est pas parlée par les participants : cela suggère qu'il aurait été envisageable que des ordres soient donnés et

transmis en un dialecte particulier et après relativement peu d'entraînement compris et appliqués si le besoin de s'adresser à des guerriers de plusieurs peuplades en même temps se présente.

Nous pouvons toutefois identifier ici aussi des compromis induits par le cadre de l'Histoire vivante. Les frappes au visage sont bien sûr proscrites, ainsi que les coups d'estoc à l'aine, malgré la facilité avec laquelle la panoplie romaine se prête à viser cette zone. Deux techniques abordées reposent sur une action de levier utilisant la « lame » du glaive factice, pour ouvrir la garde de l'adversaire et entailler l'intérieur des deux cuisses suite à un mouvement de contournement. En raison de la fragilité (relative) des armes de l'époque, il n'est pas déraisonnable d'avancer que faire cela avec un glaive d'époque résulterait en un ploiement de la lame, si ce n'est une fracture. Cet exemple tend à rappeler qu'il n'y a pas que la dangerosité qui est faussée par l'utilisation d'une arme factice. Une épée de bois ou en plastique dur peut être utilisée sans crainte d'une torsion suite à un mouvement trop brusque, ou de se retrouver piégée dans un corps ou un bouclier par exemple, ce qui permet de s'en servir de manière moins regardante – puisque le risque de se retrouver désarmé et si l'on survit d'avoir à faire réparer son arme disparaît. En effet, au-delà des considérations psychologiques, le combat que l'on retrouve lors de reconstitutions – ou fait dans cet esprit – souffre dans son réalisme de décontextualisation : les troupes n'ont pas à prendre en compte un avant ou un après, et s'affrontent comme si les individus qu'elles représentent n'ont pas à vivre au-delà de cet affrontement, par soucis de loisir, qui est un immense compromis vis-à-vis de l'historicité. C'est pour cela que l'équipement est utilisé ainsi, et que les « pertes » s'accumulent aussi vite. C'est également illustré dans les distances de combat adoptées, lors du stage et dans les représentations en général – elles sont très proches, donc les touches s'accumulent vite. Le combat de groupe devient très égalisateur – quel que soit le niveau d'un combattant individuel, un coup arrivé d'un angle qu'on inattendu ne demande pas un entraînement ou un talent particulier.

Il y a donc des choses à tirer et à retenir de ces stages dans le cadre du rôle qu'ils jouent dans la recherche et la représentation concernant le combat tel qu'il était pratiqué dans l'Antiquité. D'abord, s'entraîner avec les mêmes personnes sur des périodes prolongées avec une même panoplie fait monter en flèche les possibilités tactiques ainsi que la cohésion de groupe. Le fait d'utiliser des ordres dans une langue que l'on ne pratique pas est un frein dans l'immédiat mais leur exécution devient rapidement un automatisme. Là où sans entraînement marcher droit sans se disloquer est une épreuve, après un peu de pratique il devient possible de

conserver un même ordre dans des formations longues comme profondes tout tournant, accélérant, faisant volte-face et ainsi de suite, le tout avec une vitesse d'exécution très rapide. Ceci donne un indice sur l'efficacité et la polyvalence dont auraient pu faire preuve de vrais combattants antiques s'ils en ont la place et la liberté. Les enjeux étant tout autres, la sécurité et la condition physique des participants dicte ce qui est possible ou pas ; mais les nombreuses entorses à ce qui est su de la réalité sont connues des participants. L'enjeu de « vérité » est dans le rapport au public, et les compromis nécessitent une transparence à son égard pour être assumés et ainsi dépassés dans la considération plus globale du combat antique.

Une autre approche est celle de l'escrime antique sportivisée pratiquée chez Acta, par des associations comme Bebros, et reconnue par la Fédération française de pentathlon moderne. Celle-ci oppose en duels 3 panoplies au choix pour les participants – l'hoplite possède un *aspis* et un simulateur de *xiphos* avec lequel il peut frapper de taille et d'estoc ; le légionnaire qui dispose d'un *scutum* et d'un simulateur de glaive avec lequel il ne peut frapper qu'en estoc ; et le guerrier gaulois qui est équipé d'un bouclier celtique et un simulateur d'épée longue laténienne avec lequel il ne peut que frapper de taille, qui sera l'arme la plus abordée. À ces éléments distinctifs se rajoutent des protections communes – un masque d'escrime qui protège toute la tête, la nuque et la gorge et une *manica* terminée d'un gant rembourré pour protéger le bras droit et la main. Il est interdit de porter des coups réellement dangereux, comme viser l'aîne, la main droite ou les pieds. Les protections permettent de frapper plus fort que dans un contexte de reconstitution, et de ce fait seules les touches franches et armées sont comptabilisées pour reproduire la nécessité d'outrepasser armure, vêtements et épiderme pour faire des dégâts, ce qui permet aux dépend de l'authenticité de l'équipement de s'écarter du système de combat à la touche abordé plus haut. De plus, celles-ci ne peuvent être mutuelles et doivent comprendre une retraite claire d'au moins deux pas pour être comptabilisées. Cette sportivisation du combat encourage une emphase sur les déplacements tout en rappelant qu'un combattant même mortellement touché peut rester dangereux – le simulant simule ainsi les efforts désespérés d'un mort en sursis cherchant à emporter également son bourreau. Enfin, il y a une aire de combat qui est définie et un combattant qui en sort attribue un point à son adversaire.

La panoplie gauloise impose le combat le plus mobile des trois, car le bouclier n'est pas assez couvrant pour se battre de près – et tandis que le glaive et le *xiphos* font mouche son épée peine à toucher. Ainsi le « Gaulois » doit maintenir sa distance pour pouvoir utiliser son allonge et contourner les défenses de son adversaire, ce qui le met dans un rôle de harceleur. Ceci impose à son tour aux autres panoplies de casser distance, ce qui bien souvent produit un

déroulement similaire aux histoires de Manlius précédemment évoquées : le « légionnaire » utilise son bouclier de manière offensive pour figer son adversaire, se rapproche et frappe d'estoc tandis que le « guerrier » cherche à reculer⁷³⁰. Ceci désavantage la panoplie gauloise de deux manières – d'abord il risque de sortir de l'aire du combat, et surtout il est mécaniquement plus rapide d'avancer que de reculer. Ainsi il est plus avantageux de faire un mouvement d'écart sur le côté et trancher un flanc exposé pour rétablir la distance en sortant de l'axe du déplacement de son adversaire. Une fois acculé, le « Gaulois » doit faire un usage plus offensif de son bouclier pour s'ouvrir une porte de sortie, notamment par le biais du cône de protection qui découle de percussions verticales. Remarquons que dans ce cas de combat très proche le « légionnaire » a tendance à viser la moitié droite du tronc adverse, puis la moitié gauche que le premier coup est dévié par le bouclier. Ceci devient prévisible et la maniabilité du bouclier gaulois permet aisément pour cet exemple-ci de protéger le côté droit puis gauche, ce qui contextualise l'idée que dans le texte d'Aulu-Gelle Manlius presse particulièrement le champion gaulois qu'il combat. Ce n'est pas seulement pour étouffer l'allonge de son épée, mais aussi supprimer la maniabilité de son bouclier, ne lui permettant ainsi pas de se remettre correctement en garde et de se replacer et ouvrant par ce biais des possibilités concrètes pour porter des touches.

Comme il a déjà été abordé, l'utilisation de protections modernes fausse certains gestes tout en permettant d'autres. La protection la plus marquante est le masque, qui permet ainsi de porter des frappes au visage. Ceci fait prendre conscience à des combattants plus habitués à du combat de reconstitution du « luxe » que représente un contact visuel continu avec son adversaire, puisqu'ici il faut faire usage de mouvements défensifs protégeant le visage mais qui nécessairement aveuglent celui qui les exécute. Bien que toujours sous un angle sportif et loin de la férocité d'une réelle intention de tuer, ce paramètre force un combattant à s'adapter à ce danger beaucoup plus direct, ce qui est une considération qui rapproche ce système de combat d'un véritable affrontement. Le masque apporte également des inconvénients toutefois, il fausse notamment le rapport à l'impact, puisqu'il supprime le risque d'un retour de bouclier dans le nez ou les dents, et permet de se mettre en garde d'une manière bien plus frontale avec le bouclier reposant sur la grille pour cette raison. Ceci fausse la garde et par extension tous les mouvements qui en viennent. Le fait que le « Gaulois » ne puisse pas marquer de points en estoc permet aussi à son adversaire, quelle que soit sa panoplie, d'ouvrir légèrement sa garde et tenir son bouclier davantage sur la gauche que si celui-ci pouvait exploiter la ligne droite entre

⁷³⁰ Liv., VII.10 ; A. Gell., IX.13.

son épée et le côté droit dudit adversaire. Ainsi ce dernier libère davantage son bras droit et ses jambes, ce qui constitue un réel problème pour le « Gaulois ».



Figure 38: Le port de masques permet de considérer la tête comme une cible potentielle. La sportivisation apporte également ses points négatifs, comme ici l'interdiction de frapper sous le genou, pour des raisons de sécurité. Le fait de pouvoir combattre de manière plus intensive illustre par exemple le fait que le bouclier gaulois, particulièrement maniable, peut être utilisé offensivement et agir comme une sorte de levier pour créer une brèche entre le glaive et le bouclier romain, ouvrant la possibilité de touches sur tout le côté droit sans se mettre en danger. (Photographie par Thibault Couderc, avec la participation de Hugo Cecchin)

Le fait que ce système permet appuyer le geste de son arme et offre une alternative au système de touche au premier sang le rend très intéressant et apporte un complément au combat pratiqué dans un cadre d'Histoire vivante qui le plus souvent suit le modèle de ce qui est abordé dans la reconstitution. Or, dans les deux cas la réduction considérable du risque de blessure dénature la réaction face au geste de l'adversaire, ainsi que l'intention et la témérité. Il est ainsi très important de souligner que l'Histoire vivante permet d'évoquer un combat antique, mais pas de le reconstituer. Cette évocation comporte néanmoins beaucoup de points positifs quant à la compréhension de ce qui a pu avoir lieu et la nuance des textes ayant perduré jusqu'à notre époque. Par pure biomécanique il est possible de visualiser les distances de combat et les enchaînements possibles. Par la pratique il devient possible de comprendre l'entraînement nécessaire pour manier les armes présentes dans les écrits et l'iconographie (bien que la qualité des reproductions d'équipement et certaines considérations modernes entrent en jeu). Enfin, il est rapidement possible de constater quelles actions sont réalisables et lesquelles sont irréalistes, et ce discernement permet de tempérer ou commenter au besoin nos réflexions sur le sujet et les sources disponibles.

Les apports à l'état actuel des connaissances de ce genre de pratique sont souvent endigués d'après Gilles Martinez par un manque de communication entre le combat historique et le milieu de la recherche. La démarche de l'archéologie du geste et de l'expérimentation doit être soigneusement étudiée, car la simple expérience de simulacres martiaux est insuffisante. Les apports a posteriori d'un vécu spontané se fait avec les limites d'aujourd'hui et ainsi sont d'une assez faible valeur historique (bien que ces expériences peuvent motiver ou inspirer des idées de recherche ou d'étude) – et ainsi nécessitent d'être complétés, notamment par de l'archéologie expérimentale. Toutefois, il ne faut pas prendre le résultat des travaux d'expérimentation comme des faits, et rappelons que ceux-ci ne montrent qu'une possibilité, pas une réalité reconstruite⁷³¹, mais il faut également prendre en compte le fait que les habitudes de mouvement changent au rythme de la relation entre l'individu et son corps, ce qui se fait au cours d'époques et de modes, ce qui devrait inciter à la prudence quant aux données fournies. Là où la technicité d'un geste est lié à plusieurs aspects que l'on peut tester ou évaluer comme l'armement et les protections, il existe des facteurs plus ambigus comme l'entraînement, le niveau d'entretien et de capacités physiques, et l'aspect culturel qui est beaucoup moins tangible.⁷³²

⁷³¹ BISHOP, 2020, p. 65.

⁷³² Merci à Gilles Martinez pour son témoignage. Voir la section « Remerciements ».

c) Glas et postérité de l'expression guerrière de La Tène

☪ L'impact méditerranéen sur l'évolution des armes et des tactiques celtiques

L'évolution des facettes guerrières des cultures celtiques est difficile à déterminer avant leurs contacts avec le monde méditerranéen. Grâce aux sites archéologiques de Fiskerton et Flag Fen au Royaume-Uni actuel que des cultures appartenant technologiquement à l'âge du Fer ont une culture et des rites de l'âge du Bronze⁷³³, donc l'absence d'écriture n'empêche pas la transmission et le maintien d'informations sur plusieurs siècles. Malgré les manquements des informations disponibles il semblerait qu'un modèle guerrier hallstattien héroïque dominé par une classe sociale dédiée ait été progressivement modifié puis supplanté par un modèle laténien qui démocratise la guerre et l'accès aux armes. Ce qui a amorcé ce changement n'est pas clair, mais semble être un mélange de considérations technologiques, sociales et démographiques. De plus, la ritualisation qui entoure la guerre (et plus généralement l'accès à la violence) semble progressivement s'estomper. Le fait de rituellement briser des armes à la mort de leur utilisateur est attesté depuis le Néolithique, et chez les Celtes précède la période de La Tène, comme pour les deux épées brisées délibérément à quatre endroits dans la tombe hallstattienne de Ebberston, datant du VI^e siècle av. J.-C.⁷³⁴ À la fin de la période de La Tène, les trouvailles d'équipement militaire dans des contextes funéraires sont de plus en plus rares. Dans les tombes les casques deviennent très rares, les armures pratiquement absentes⁷³⁵. Cela pourrait témoigner d'une diminution du poids culturel de l'équipement, davantage considéré comme un outil de guerre : en somme, il s'agirait de la transition des combattants de guerriers à une forme de soldats.

Les premiers éléments allant dans ce sens semblent dater du III^e siècle av. J.-C. Jean-Louis Brunaux fait un parallèle entre l'allègement des hoplites grecs au IV^e siècle av. J.-C. et l'adoption de piques par les mercenaires celtes⁷³⁶. Ceci tendrait vers une sorte d'évolution convergente vers un modèle viable aux échelles des conflits qui les concernent, qui se diffuse par le biais d'échanges culturels et bien sûr de mercenariat. Ce serait une erreur toutefois de créer une dichotomie de peuples méditerranéens qui créent et de Celtes qui suivent leurs

⁷³³ PRYOR, 2004, p. 336-337.

⁷³⁴ GREEN, 1992, p. 177.

⁷³⁵ LEJARS, 1996, p. 79, 81.

⁷³⁶ BRUNAUX, 2004, p. 51.

innovations, à l'image des Amérindiens qui adoptent et utilisent des armes européennes suite à leur commerce avec eux⁷³⁷. Il y a un parallèle à faire, dans des cultures tribales reliées mais mouvantes et rivales qui cherchent des avantages extérieurs pour prendre le pouvoir face à leurs voisins. Or, la réalité celtique est différente puisque malgré l'absence d'une armée professionnelle semblable aux modèles macédoniens ou romains c'est eux qui exportent des innovations militaires, au niveau technologique et tactique.

Malgré leurs échecs répétés face aux Romains, les Celtes n'ont pas cherché à copier leur modèle militaire comme l'ont fait Mithridates⁷³⁸ ou Tacfarinas⁷³⁹. Même s'ils en avaient été capables, le modèle évolué au contact des Grecs semble être plus à leur goût – peut-être pour des considérations tactiques, démographiques (la tribu celtique étant plus proche de l'échelle et des considérations de la *polis* grecque que d'une armée soutenue par un état comme la République romaine), pratiques ou parce qu'elles se rapprochent davantage des coutumes préexistantes. Les multiples références à des « phalanges » gauloises par exemple vérifient cela. Jules César décrit cela chez les Helvètes par exemple. Notons qu'il n'utilise pas le terme au hasard, puisqu'il dit « (les Helvètes), après avoir rejeté notre cavalerie en lui opposant un front très compact, formèrent la phalange et montèrent à l'attaque de notre première ligne »⁷⁴⁰. Ainsi, le terme n'est pas synonyme d'une formation serrée, puisque celle-ci est déjà employée face aux troupes montées de César – il s'agit bien d'un ordre de bataille spécifiquement choisi pour en découdre avec les légionnaires. Au II^e siècle de notre ère, Lucien de Samosate évoque « une phalange serrée, se développant sur un front de bataille de vingt-quatre hoplites de profondeur, tous couverts de leurs boucliers et de cuirasses d'airain »⁷⁴¹ chez les Galates faisant face à Antiochos vers 274 av. J.-C. Cela pourrait désigner une « véritable » phalange ou une formation particulièrement dense. Or, les habitudes martiales grecques témoignent de la viabilité de cette manière de combattre et même si les influences helléniques sont mises de côté les Celtes auraient pu arriver à la même conclusion par évolution convergente, d'autant plus puisque leur équipement s'est alourdi et présente des points communs avec celui des Grecs de cette époque (notamment l'adoption du *thyreos* par ces derniers). En décrivant la bataille de Sentinum, Tite-Live décrit ainsi l'ordre de bataille de la part gauloise des peuples coalisés face à Rome : « comme les Gaulois, leurs boucliers imbriqués devant eux, se tenaient serrés, et que le corps à

⁷³⁷ WORCESTER, 1945, p. 230-234.

⁷³⁸ Plut., *Luc.*, VII.

⁷³⁹ Tac., II.52.

⁷⁴⁰ Caes., *G.*, I.24.

⁷⁴¹ Luc., *Zeux.*, VIII.

corps ne semblait pas facile, sur l'ordre des légats on ramasse à terre les javelots qui jonchaient le sol entre les deux lignes, et on les lance contre la tortue ennemie. »⁷⁴² Cette « tortue » semble être une phalange, dans le sens qu'évoque César. Ce front solide s'est avéré impossible à briser par les légionnaires, et les Gaulois n'ont été vaincus qu'une fois que les Samnites ont cédé, permettant aux Romains de les encercler. Cela nuance également le portrait romain habituel tenant les Gaulois comme inefficaces en combat serré et rapproché – des deux commandants romains présents, Fabius perd 1700 soldats face aux Samnites, mais Decius en perd 7000 contre les Gaulois, témoignant de l'efficacité de leurs guerriers. Remarquons également qu'après l'échec des légionnaires face à la phalange, ils se replient et attaquent les Gaulois avec des javelots ramassés, avec beaucoup de succès. Or, d'après Tite-Live les Gaulois ne sont plus en phalange mais en coin⁷⁴³. Peut-être qu'ils ont réagi au recul des Romains, en l'interprétant comme une retraite, et s'apprêtaient à briser leurs rangs grâce au coin. Malgré l'échec de leur tentative de contre-attaque, les Gaulois ont réussi à passer d'une phalange à un coin, qu'ils emploient de manière défensive puis offensive respectivement, relativement rapidement – ce qui témoigne non seulement de la présence d'une hiérarchie militaire efficace mais d'une discipline et une réactivité aux ordres bien supérieures à ce qui leur est habituellement attribué.

À partir du II^e siècle av. J.-C., l'influence romaine commence à se faire sentir sur certains exemples d'équipement celtique. Le contact prolongé entre les deux cultures en Gaule cisalpine fait mêler leurs traditions, avec par exemple la découverte d'un umbo celtique et une épée au style hybride entre celte et romain dans la tombe 108 de Giubiasco⁷⁴⁴. Les premières alliances militaires conclues semblent être entre Rome et les peuples alpins contrôlant divers passages de montagne, mais il faut attendre le I^{er} siècle av. J.-C. pour constater une présence significative d'auxiliaires gaulois combattant pour Rome. Dans ces cas ils peuvent utiliser mélange d'équipement natif et romain⁷⁴⁵. Après la perte d'indépendance des principaux foyers culturels laténiens, les influences romaines d'autant plus marquées. Des exemples d'épées laténiennes très tardives retrouvées en Slovénie, en Allemagne et en Slovaquie témoignent de cela⁷⁴⁶. Bien que les épées et leurs fourreaux sont très clairement celtiques, ces derniers sont ornés de laiton, ce qui à l'époque est une marque de fabrication romaine, principalement utilisé pour leurs monnaies et leur équipement militaire. En effet, l'utilisation de laiton pur, c'est-à-

⁷⁴² Liv., X.29.

⁷⁴³ *Ibid.*, *loc. cit.*

⁷⁴⁴ PERNET, 2019, p. 180.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 183.

⁷⁴⁶ JANKA, 2012, p. 755.

dire avec environ 20% de zinc et très peu d'étain et de plomb, indique une production dans des milieux de forts échanges entre cultures celtes et romaines. De plus, l'épée de la tombe 20 de Wesołki a un nom romain estampillé : « ALLIVS.PA »⁷⁴⁷. Ainsi, la continuité du mobilier militaire laténien est assurée en Europe de l'Est... par le Principat romain dans ses premières décennies. Il semblerait que ces armes représentent un intérêt commercial, que les Romains peuvent utiliser comme des présents diplomatiques⁷⁴⁸, témoignant de l'influence romaine au-delà de ses frontières, une notion qui est particulièrement visible dans l'exemple suivant.

Bien que l'Irlande n'ait jamais été sous tutelle impériale, les épées gaéliques sont très fortement influencées par les modèles de leurs voisins romains ou romanisés. D'après les études de J. Raftery et E. Rynne les épées de style laténien irlandais le plus archaïque viennent directement du style laténien continental moyen de la classification de De Navarro. Cela pourrait donc tendre vers une adoption de ce type en Irlande au III^e siècle av. J.-C.⁷⁴⁹ La typologie irlandaise se retrouve ponctuée de plus en plus « d'intrus », et le style laténien se mêle à des épées d'inspiration manifestement romaines, se basant sur le glaive mais aussi plus tard la *spatha*. Il s'agit là du défaut d'après S. Hughes de beaucoup d'études sur les armes irlandaises – elles cherchent parfois trop à se raccrocher à La Tène, excluant parfois de nombreux autres exemplaires. L'épée de Dún Ailinne est un très bon exemple d'une épée laténienne irlandaise, bien que d'autres types caractéristiquement celtiques sont connus, comme l'épée anthropoïde retrouvée à la baie de Ballyshannon probablement importée du Sud de la France actuelle et datée entre 150 av. J.-C. et 50 apr. J.-C. Les types hiberno-romains comme ceux de Lagore Crannóg⁷⁵⁰ datent pour la plupart de la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère, bien que certains exemples datent d'avant l'invasion de 43. La distribution d'épées hiberno-romaines est principalement concentrée en Irlande de l'est, indiquant un commerce d'armes ou une inspiration. Dans le deuxième cas, les Irlandais ne seraient pas les seuls : 4 épées scandinaves datant d'entre 150 et 250 apr. J.-C. sont déjà très inspirées par les *spathae* romaines⁷⁵¹. Ceci témoigne de l'influence romaine sur les conceptions martiales celtiques insulaires. L'Irlande étant loin des foyers culturels de La Tène et celtisée plus tardivement, ses habitants sont plus rapides à adopter des influences étrangères, ce qui témoigne à son tour de la part de tradition et d'habitude dans la panoplie celtique plus classique. De plus, la diffusion de modèles et éléments

⁷⁴⁷ JANKA, 2012, p. 756-769.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 759.

⁷⁴⁹ HUGHES, 2016, p. 160.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 162.

⁷⁵¹ HUGHES, 2022, p. 34.

de panoplie allogènes témoigne du disloquement progressif des réseaux culturels celtiques et leur perte d'influence, particulièrement suite aux conquêtes romaines.

Toutefois, ce croisement des typologies soulève une question – là où les Celtes de Grande-Bretagne actuelle ont une manière de guerroyer différente du continent, elle reste reconnaissable et s'inscrit dans une continuité laténienne bien qu'archaïsante. Les Celtes d'Irlande, ou peut-être plutôt les Irlandais celtisés, semblent s'adapter à une réalité différente. Les armes irlandaises de l'âge du Bronze sont plus longues qu'à l'âge du Fer, mais toujours légèrement plus courtes que leurs homologues du continent. Leurs boucliers sont des mêmes dimensions semble-t-il que ceux de l'âge du Fer⁷⁵². Il semblerait donc que les armes ont été adaptées aux styles de combat locaux et préexistants, plutôt que l'inverse, en raison notamment de leur situation géographique reculée et isolée qui n'a pas exigé la même course aux armes qu'entre les grandes puissances méditerranéennes, ou l'adaptation des Britons face à l'envahisseur romain. Peut-être que plutôt que suivre la tendance plus générale laténienne d'allongement des épées les irlandais ont gardé le même modèle martial qu'à l'âge du bronze. L'un des éléments de mobilier métallique les plus représentés pour l'âge du Fer irlandais est tout ce qui est pertinent au cheval ou au char⁷⁵³ – ce qui soulève également la question de l'absence d'épées plus appropriées pour un usage monté. Peut-être que la noblesse guerrière ne se démarque pas autant des autres strates sociales donc leur panoplie diffère moins, ou même tout simplement que la lance ait été davantage une arme de choix. Ici aussi, l'adoption comparativement tardive de codes culturels laténiens pourrait être un élément de réponse – puisque ceux-ci sont beaucoup moins ancrés et développés en tant que traditions (ce qui montre une évolution complètement différente à celle des récits abordés), il aurait pu y avoir moins de réticences quant à l'adoption d'armes d'origine allogène, sans compter la possibilité qu'une épée perçue comme romaine soit un symbole de statut⁷⁵⁴.

⁷⁵² HUGHES, 2016, p. 168.

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 169.

⁷⁵⁴ HUGHES, 2022, p. 37.

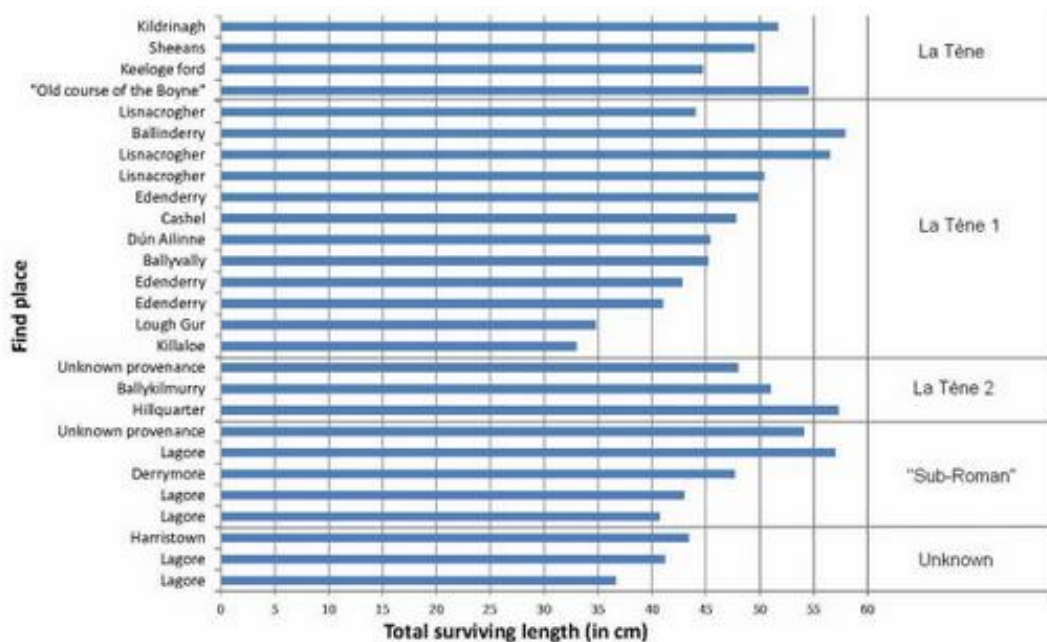


Figure 39: La longueur des épées irlandaises complètes de l'âge du Fer, majoritairement de types laténiens et hiberno-romains⁷⁵⁵. Malgré une variation de typologies dans la forme de la lame et de la pointe, les longueurs restent semblables et les soies courtes. Ceci indique une préférence de la part des Celtes irlandais, qu'ils conservent tout en absorbant diverses influences allogènes (d'après HUGHES, 2016). De ce fait, s'adapter et développer une panoplie (et donc une escrime) contextuellement plus appropriée prend l'ascendant sur un respect culturel ou traditionnel pour les armes plus typiques de La Tène. Néanmoins, c'est ces dernières que retiennent les récits héroïques gaéliques.

🌀 Les contraintes pesantes des conflits répétés avec Rome

Les défaites successives des Celtes face aux légions sont un sujet de discussion historiographique dès l'époque antique, et certains auteurs proposent des explications allant au-delà d'une condamnation ethnographique du caractère celtique. Denys d'Halicarnasse avance la rationalisation suivante concernant la supériorité militaire romaine⁷⁵⁶ :

« (...) que tout le monde garde à l'esprit, d'abord, qu'une petite armée qui comprend ce qu'elle doit faire est supérieure à une grande armée sans instructions ; et, deuxièmement, à ceux qui se battent pour défendre leurs possessions la Nature elle-même donne un grand courage face au danger et un esprit frénétique comme s'ils étaient possédés par un dieu, alors que ceux qui cherchent à s'emparer des possessions des autres sont rapidement découragés par le danger. »

Ce constat reste moralisateur et tautologique, mais met en lumière quelque chose de crucial. Mettre sur pied une armée petite, professionnelle, et de ce fait manœuvrable et polyvalente, est un luxe, alors que puiser dans le nombre pour créer du poids, des opportunités et combler des lacunes semble être une norme. Tout le travail d'organisation, de logistique et

⁷⁵⁵ HUGHES, 2016, p. 161.

⁷⁵⁶ DH., XIV.9.3.

d'entraînement avant d'en arriver au même stade qu'une armée romaine est un investissement en temps et en argent immense qui ne peut que très difficilement rentrer dans les considérations de tribus celtiques qui n'ont pas le « luxe » de dédier autant de ressources à un effort militaire. La deuxième partie de l'argument de Denys est plus contestable, puisque ce n'est autre qu'un discours de légitimation, ce qui est d'autant plus critiquable puisqu'il est contemporain de Jules César – en suivant sa logique les Gaulois auraient dû montrer « un grand courage face au danger et un esprit frénétique comme s'ils étaient possédés par un dieu » tandis que les hommes du proconsul cherchant à s'emparer de leurs possessions seraient « rapidement découragés par le danger. » Avec l'invasion de César, celle amorcée par Claude en 43 est la plus difficile à justifier *post hoc*, et la plus à même de nuancer le portrait quelque peu simpliste que dresse Denys d'Halicarnasse. Ces constats induisent de revisiter la dichotomie de la civilisation contre la sauvagerie. En effet, les échecs celtiques ne sont pas faute d'avoir un niveau de civilisation élevé⁷⁵⁷, mais plutôt que la science militaire romaine permet des opérations multiscalaires plus dynamiques et mieux préparées. Par exemple, les multiples campagnes d'Agricola. En 78 il soumet les peuples du Pays de Galles actuel avant de se tourner vers les anciens alliés calédoniens de Venutios, les Novantes et les Selgovaques. Agricola reconnaît qu'un assaut frontal des Highlands serait voué à un échec sanglant, donc il concentre ses forces sur les plaines côtières orientales, appuyé par sa flotte qui surveille les eaux aux alentours⁷⁵⁸. Il semble très improbable que des Celtes en organisation tribale ait eu les moyens de planifier une campagne ainsi, pour les considérations citées précédemment.

Lors du conflit entre Romains et Celtes le mieux documenté, c'est-à-dire les campagnes de César, les batailles rangées et les actions décisives sont au début un choix pour les Gaulois, bien que celui-ci s'avère catastrophique, puis deviennent une contrainte pesante qu'ils cherchent à éviter. Les armées de César sont particulièrement violentes et rapaces, ne laissant par exemple que 800 survivants lors du siège d'Avaricum en 52 av. J.-C. sur des effectifs gaulois de 40 000, ce d'après le proconsul lui-même⁷⁵⁹. La connaissance de cela mène des peuples comme les Éduens ou les Vénètes à résister passivement à Rome autant qu'ils le peuvent avant que les circonstances n'imposent une lutte plus frontale⁷⁶⁰. En effet, J. Keegan dans *History of Warfare* (1993) insiste sur la sauvagerie de l'armée romaine qui pour lui ne serait que surpassée par les Mongols. L'absence de respect de coutumes funéraires et

⁷⁵⁷ PLEINER, 1993, p. 19.

⁷⁵⁸ GALLIOU, 2004, p. 21.

⁷⁵⁹ Caes., *G.*, VII.28.

⁷⁶⁰ DEYBER, 1987, p. 162.

destructions entières de métropoles comme Corinthe ou Carthage ont traumatisé les Grecs, et cette réalité a très probablement joué un rôle dans la manière dont les diverses tribus celtiques ont considéré leur rapport à Rome⁷⁶¹. Les campagnes de César contre les Gaulois ne se résument pas à une série de succès sur le champ de bataille, il s'agit d'un écrasement protéiforme. Frontin rapporte une des facettes de sa stratégie : « César disait qu'il fallait vaincre les ennemis en employant les moyens dont se servent les médecins dans les longues maladies ; c'est-à-dire par la faim plutôt que par le fer⁷⁶². » Ce mode opératoire sans pitié touche bien plus que les hommes en arme de tribus ennemies, et décime la source de rébellions potentielles une fois un territoire vaincu. Le bilan humain que dressent Appien et Pline, est également corroboré par Plutarque dans un bilan qui malgré les chiffres vertigineux ne servent qu'à raffermir son portrait d'un général accompli⁷⁶³. Les campagnes de César impliquent également une grande quantité de pillage et un butin de guerre souvent tiré de temples et de lieux sacrés pour les Gaulois. D'après Suétone : « Dans la Gaule, il pilla les chapelles particulières et les temples des dieux, remplis d'offrandes ; et il détruisit certaines villes plutôt pour y faire du butin qu'en punition de quelque faute⁷⁶⁴. » Le fait que le proconsul recherche une victoire totale et écrasante face aux tribus change profondément certains des peuples avec lesquels il entre en contact. César considère manifestement les populations non-combattantes comme des cibles légitimes, dont la tuerie est une arme propre à démoraliser ses ennemis⁷⁶⁵. Il ne respecte pas non plus le droit romain de la guerre et n'hésite pas à emprisonner des individus possédant théoriquement la sacro-sainteté des négociateurs⁷⁶⁶. Cette politique a été particulièrement brutale face aux Éburons⁷⁶⁷, aux Usipètes et aux Tencières qui n'ont jamais pu se remettre de leurs affrontements avec César. Ce traitement, du fait de courants historiographiques récents, a fait l'objet d'études quant à sa nature (de notre point de vue) génocidaire⁷⁶⁸. Selon Eutrope, les Helvètes ont été si lourdement battus qu'après la Guerre des Gaules les Séquanais les absorbent⁷⁶⁹. Des survivants, une grande quantité ont de plus été réduits en esclavage, malgré le fait que d'après César les Gaulois

⁷⁶¹ PERNET, 2010, p. 31.

⁷⁶² Frontin., *Strat.*, IV.7.1.

⁷⁶³ WOOLF, 2019, p. 16.

⁷⁶⁴ Suét., *Caes.*, 54.

⁷⁶⁵ HULOT, 2018, p. 86.

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 96.

⁷⁶⁷ ROYMANS & FERNANDEZ-GÖTZ, 2015, p. 53.

⁷⁶⁸ Note : voir HULOT, 2018, p. 76-83 pour une étude de l'application de cette appellation dans le cadre de cet exemple précis.

⁷⁶⁹ Eutr., VI.14.

préfèrent mourir au combat pour maintenir leur ancienne gloire martiale plutôt que perdre la liberté qu'ils doivent à leurs ancêtres⁷⁷⁰.

Lorsque Vercingétorix se fait connaître en 52 av. J.-C., les populations de Gaule ont connu une prédation rarement constatée dans le monde antique avec l'annihilation de la population masculine de tribus entières, le siège et la destruction de leur *oppida*, les récoltes réduites à néant et le bouleversement du mode de vie de millions d'individus⁷⁷¹. Le fait de professionnaliser la guerre, et de voir la chose militaire comme une science, ouvre la porte à des calculs plus froids et pratiques permettant des décisions plus radicales mais de ce fait des conséquences plus marquées. À l'inverse, dans une société comme celle des Celtes où le conflit est un élément socio-culturel il pourrait y avoir une plus grande régulation interne puisque l'on va plus facilement juger quelqu'un pour ce qu'il a commis ou négligé. De plus, les Gaulois eux-mêmes commettent des erreurs de tactiques. La plus contestable se trouve lorsque suite à la bataille de Gergovie en 52 av. J.-C. Vercingétorix organise une embuscade majeure pour intercepter les colonnes de marche de César. Il compte particulièrement sur sa cavalerie, ses fantassins étant incapables de mener des actions décisives contre les légions sauf dans des conditions spécifiques⁷⁷². Malgré cela, il semble étrange que Vercingétorix envoie son élément le plus précieux, sa cavalerie, face aux légions sans soutien⁷⁷³. Même en ordre de marche, il s'agit de toute l'armée de César. Cet excès de zèle se solde par un échec, et constitue le choix tactique le plus critiquable du chef arverne. La plupart des Gaulois se tournent vers la guérilla une fois que leurs armées sont détruites et leur territoire est envahi⁷⁷⁴, et c'est là la source des premiers succès face aux Romains lors de la Guerre des Gaules⁷⁷⁵. Le territoire gaulois est très propice pour servir de maquis et l'armée romaine n'est pas adaptée pour lutter dans les bois et les marais⁷⁷⁶, et même si l'organisation et la panoplie celtique se prêtent bien aux conflits asymétriques et aux opérations à plus petite échelle, le fait de se tourner vers ce genre de tactique par nécessité de contrer un ennemi inarrêtable et incoercible implique d'être d'ores et déjà en difficulté, ici par la profondeur et le détail des opérations de Jules César. Ces adaptations gauloises semblent avoir été durables, bien qu'il est difficile de déterminer si c'est pour mieux s'acclimater aux exigences d'un conflit comme ceux menés par César ou parce qu'ils n'ont plus

⁷⁷⁰ Caes., *G.*, VII.1.

⁷⁷¹ CAMPBELL, 2021, p. 6.

⁷⁷² BRUNAU, 2012, p. 82.

⁷⁷³ Caes., *G.*, VII.67.

⁷⁷⁴ DEYBER, 1987, p. 146.

⁷⁷⁵ RENOUX, 2006, p. 55.

⁷⁷⁶ DEYBER, 1987, p. 149, 163.

les moyens logistiques et démographiques de faire autrement. Un exemple de cela serait la guérilla dans les montagnes, qui est occasionnelle lors de la Guerre des Gaules, mais se généralise sous Auguste⁷⁷⁷.

☪ Un portrait du fardeau psychologique du combat rapproché et un possible point de vue celtique

Il n'existe pas d'étude d'époque sur les effets de la psyché sur le combat, et du combat sur la psyché. L'intérêt pour ce sujet semble relativement récent, ce qui présente des problèmes pour l'étude de cette thématique. De plus, ces aspects de l'étude de l'expérience guerrière manquent cruellement à la compréhension et la représentation qu'apportent les diverses facettes de l'Histoire vivante, car sa dimension de loisir et de divertissement, quelle que soit la volonté de réalisme, exclut des éléments (volontaires ou prévisibles) de traumatisme ou de réelles situations de vie ou de mort. Il est communément admis que les mentalités de l'Antiquité, ici de l'époque de La Tène, et les nôtres sont bien différentes, mais il est impossible de savoir à quel point. Comme pour la démarche de l'archéologie expérimentale, il n'est possible que de suggérer ce qui aurait pu être pertinent à certains individus, rien de plus. Il existe des exemples de désarroi mental à l'époque romaine, comme dans le récit de Plutarque de la bataille de Carrhes en 53 av. J.-C. Les Romains, démoralisés par leur désavantage face aux Parthes de Suréna et le repli progressif de leur commandant Crassus suite à la mort de son fils, sont incapables de pousser un cri de guerre acceptable. Leur tentative est noyée parmi les plaintes des blessés et le son des cris de jubilation des Parthes et leurs tambours de guerre⁷⁷⁸. Les troupes romaines sont mentalement brisées par les événements, mais c'est un constat collectif. Pour chercher à comprendre l'effet du combat rapproché sur le mental humain, il convient de se tourner vers des témoignages plus récents.

La réponse psychologique face à un stress intense et la réflexion pour le surpasser pourraient nécessiter une suite d'étapes à intérioriser. Cela se constaterait aujourd'hui chez les pompiers, les forces de l'ordre ou dans l'armée, c'est-à-dire dans des cadres où des individus sont confrontés à des situations de danger très intenses mentalement avec très peu de temps pour réfléchir. La tension est empirée par la menace de ne pas réagir comme il faut ce qui

⁷⁷⁷ DEYBER, 1987, p. 165.

⁷⁷⁸ TRAINA, 2017, p. 92-96.

pourrait encourir la mort ou la blessure de soi ou d'autres. Le besoin soudain et extrême d'action immédiate dans ces « moments de terreur » limitent la capacité à anticiper. Dans le cas d'un affrontement face à une personne qui représente une menace les étapes mentales d'une personne formée sont les suivantes : d'abord une évaluation du danger immédiat et de ses intentions. Ensuite, les ressources disponibles pour le contrer – principalement les capacités physiques et l'équipement. Enfin, lorsque le stress dépasse la capacité à s'en prévenir, il peut y avoir des réactions d'une sorte de déni où l'on cherche à se focaliser sur des caractéristiques moins immédiatement dangereuses et donc se rassurer⁷⁷⁹. D'après une étude (Leach, 2004), face à une situation de catastrophe 10 à 15% des participants rapportent avoir eu une réaction efficace et sont restés relativement calmes, tandis que les autres se sont figés ou ont adopté des comportements contre-productifs comme crier ou pleurer⁷⁸⁰. Aujourd'hui, le combat au corps à corps est une des principales sources de symptômes anxieux ou dépressifs chez des soldats, mais malgré cela les informations manquent sur la nature des séquelles mentales induites ou comment mieux vivre avec. Des facteurs « internes » compliquent la capacité à juger d'une situation et s'ajoutent au risque de blessure et de mort – comme la peur de décevoir ses camarades ou d'être vu comme un lâche⁷⁸¹. Pour éclaircir la nature de ce poids mental, une ressource importante est une étude de 2014 concernant 17 soldats – principalement des ressortissants des forces spéciales américaines – ne souffrant pas de déséquilibre avéré dû à leur expérience de combat afin de mettre en lumière le genre de réaction psychologique produit par l'éclatement soudain d'une confrontation au corps à corps. Un soldat d'élite d'aujourd'hui n'appréhende pas le combat de courte portée comme un guerrier de l'époque antique, puisque dans le deuxième cas c'est un mode de fonctionnement par défaut pour la violence plutôt qu'une exception, et le rapport au conflit et la mort n'est certainement pas le même. Or, dans ces informations il y a deux critères plus vastes qui peuvent créer un lien – des réactions « naturelles », de l'ordre de l'anthropologie, face à ce genre de situation ; et comment la formation au combat (dans un sens général) d'un individu affecte son état mental face à un danger. Dans le champ de l'étude, le contexte général est le suivant : les soldats se rendent compte d'un danger immédiat et de l'intention de l'ennemi avant de soi-même rentrer en confrontation. La réaction la plus fréquente est la surprise, et le caractère révélateur et inhabituel d'une situation qui ne leur est pas familière. Une tendance également courante est le raisonnement qu'il s'agit d'un dernier recours, ce qui pourrait être une manière non seulement

⁷⁷⁹ JENSEN et WRISBERG, 2014, p. 407.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 409.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 408-409.

de se préparer à passer à l'acte, mais aussi de s'en remettre. Le passage à l'action est plus diversifié. 12 participants rapportent s'en être remis à leur entraînement, qui n'est pas uniquement militaire car beaucoup d'entre eux pratiquent des sports de combat, et agir entièrement par réflexe. 11 parlent d'un changement, d'une capacité violence qui s'active et les fait basculer dans un état d'esprit combattant. 9 de ceux-là vont plus loin et rapportent un état primaire de férocité meurtrière. La dernière notion récurrente est celle de l'adrénaline et la vitesse d'action, les faits décrits comme une seconde de danger avant que la menace ne soit neutralisée⁷⁸². L'idée du dernier recours ne semble pas transposable à un guerrier de La Tène, qui au contraire chercherait la confrontation de ce genre et tire une forme de gloire et d'ascension sociale du fait accompli, et certainement de sa témérité pendant l'affrontement. L'état second, toutefois, semble beaucoup plus probable. Il s'agit certainement d'une caractéristique présente chez la plupart des humains, qui nécessitent un état d'esprit plus calme pour être un animal social tout en conservant une capacité à être violent. Il semblerait toutefois que par les rituels préalables, les cris et danses de guerre, le bruit des instruments à vent et une forte emphase religieuse ce basculement mental que l'on peut toujours constater aujourd'hui soit délibérément exacerbé. La vitesse d'action est également intéressante, et serait un facteur présent à l'époque puisque tout combattant à part un tirailleur inexpérimenté serait par définition entraîné au combat rapproché. Des blessures mortelles peuvent arriver très vite, et peut être que les panoplies défensives de l'époque sont conçues en partie pour accommoder des actions de réflexe très spontanées plutôt qu'une escrime réfléchi et donc idéalisée.

Beaucoup de soldats insistent sur la notion de surprise, même en ayant pris préalablement conscience de la possibilité de combat rapproché. Là où ceci constitue un décalage évident avec la période centrale à ce mémoire, ces témoignages attestent de combattants en marche attendant une éventuelle embuscade, et à quel point son arrivée soudaine a pu être marquante. Dans le cas d'affrontements proches et spontanés, l'intensité des réactions des soldats peut jouer sur le déroulement général de l'action. L'un des participants mentionne qu'il a frappé un combattant adverse d'un coup de pied qui lui a fait perdre toute envie de combattre, et la confrontation s'est arrêtée ainsi. Si un combattant est ainsi sonné et démotivé sur un champ de bataille non seulement il perd immédiatement en efficacité individuelle mais constitue de fait un point faible qui met en danger ses compagnons d'armes. Les soldats participants se sont accordés pour affirmer que le combat rapproché est la « pire » manière de combattre. À moins que cela ne se fasse entièrement par opposition au combat à distance, il est

⁷⁸² JENSEN et WRISBERG, 2014, p. 413.

ainsi possible de supposer une désensibilisation à ce genre de violence en raison d'une surexposition de la part des combattants antiques. Dans le cas de soldats moins entraînés, deux témoignages sortent du lot. L'un affirme avoir été paralysé de terreur et n'a pas su quoi faire lorsqu'il a été saisi par un adversaire. L'autre qu'il a dû combattre au corps à corps pour éviter d'être capturé et espère ne jamais avoir à le refaire car il ne contrôlait pas ses mouvements⁷⁸³. Ainsi il y a une forme d'imprévisibilité et tout un éventail de réactions et enchaînements de circonstances possibles lors d'une confrontation. Les soldats décrivant une réaction de férocité absolue utilisent des métaphores animales ou l'idée d'être déchaîné de leurs contraintes morales habituelles, leur permettant de venir à bout d'un ennemi. Certains ont a posteriori admis que c'était mentalement épuisant une fois la situation finie de vivre des émotions si fortes⁷⁸⁴. Là aussi cet état second ressemble à ce que les auteurs méditerranéens exagèrent afin de dresser le portrait d'un barbare caractérisé par sa perte de contrôle sur lui-même. Du point de vue celtique, cela est caractérisé par la *ríastrad* de Cú Chulainn, sa folie guerrière qui le transforme en monstre méconnaissable. Elle représente sa perte de contrôle sur lui-même et ainsi le danger qu'il représente pour tous ceux qui l'entourent – mais lui donne également la force et la sauvagerie nécessaires pour survivre ou l'emporter dans des situations particulièrement difficiles, comme son duel avec Fer Diad.

L'étude du stress post-traumatique et du choc psychologique dû au combat est très récente, mais un récit irlandais pourrait en contenir des signes, ou du moins une interprétation par le biais de leurs codes culturels. Suibhne (« Shuibhne » ou « Suibne » existent également, il s'agit d'une forme archaïque du nom aujourd'hui anglicisé de « Sweeney ») Geilt apparaît dans deux des trois récits relatant une version romancée de la bataille de Moira qui a lieu en 637 – *La Bataille de Magh Rath* (« Moira », la contraction de *Magh Rath*, étant le nom actuel) et *La Folie* (ou plus littéralement « *Frénésie* ») de *Suibhne* où il est le personnage principal. Ces textes sont écrits en moyen-irlandais, tout en tirant beaucoup de leurs éléments de récits antérieurs. Il semblerait qu'ils aient intégré la littérature irlandaise au IX ou X^e siècles, bien qu'il n'y a pas de moyen d'identifier précisément et de dater une probable tradition orale précédente⁷⁸⁵. Suibhne est un roi qui suite à un malentendu tue un des compagnons de saint Ronan Finn, qui le maudit pour le punir⁷⁸⁶. Il est ici question de la possibilité qu'il s'agisse de la christianisation de textes ou d'histoires antérieurs décrivant un traumatisme. Notons

⁷⁸³ JENSEN et WRISBERG, 2014, p. 414-416.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 416.

⁷⁸⁵ SHAW SAILER, 1997, p. 94.

⁷⁸⁶ *La Folie de Suibhne (Buile Suibhne)*, 7-10.

également la récurrence de la folie incontrôlable dans les personnages issus de récits d'origine indo-européenne comme chez Héraclès, Achille, Rostam ou Cú Chulainn qui peuvent être dangereux pour leurs propres communautés, contrairement aux héros chrétiens tels que saint Georges ou Lancelot⁷⁸⁷. Cela dit, ce cas-ci est différent puisque la perte de lucidité est imposée par un tiers et fait perdre ses moyens à Suibhne qui en perd sa combativité.

Au sein du récit, le frère de Suibhne, Loingseachan, sert occasionnellement de point de référence et d'ancrage pour le lecteur (et peut-être à l'origine, l'auditeur). La déconnexion avec la réalité du protagoniste est assez explicitement décrite et se situe de la dysmorphie sévère aux hallucinations qu'il ne parvient pas à distinguer de la réalité. Il se décrit comme ayant les ongles tordus et les pieds percés, mais ce qui ressort le plus est les fréquentes associations à un oiseau, tant dans le corps avec la description de serres et de plumes (dont la pousse fût, d'après lui, particulièrement douloureuse) sur son corps que dans les gestes – car Suibhne dans ses moments de folie court avec de grandes enjambées surnaturelles, et prend parfois littéralement son envol, notamment pour échapper à ses visions⁷⁸⁸. Dans *La Bataille de Magh Rath*, les visions de Suibhne sont très explicites. Quand il est confronté aux horreurs de la guerre, il perd peu à peu pied. Il voit des fantômes dans les airs qui le tourmentent avec leurs hurlements, qui se mélangent au bruit du combat et aux cris des guerriers. Ce qui est décrit comme une « hallucination de l'âme » emplit d'abord Suibhne de panique alors qu'il commence à trembler et perdre l'équilibre, son ouïe devenant particulièrement sensible aux détails de la cacophonie qui l'entoure. Ce premier moment de folie est repris dans *La Folie de Suibhne* :

« (...) lorsque les deux armées se rencontrèrent, les vastes troupes des deux camps se mirent à rugir à la manière d'un troupeau de cerfs, portés par trois puissants cris. À présent, lorsque Suibhne entendit ces grands hurlements se mêlant aux bruits et réverbérations dans les nuages du Ciel et la voûte céleste, il leva les yeux, ce qui le remplit de trouble, de ténèbres, de rage, de vertige, de frénésie, de fuite, de déséquilibre, de nervosité, d'inquiétude, ainsi que de dégoût pour chaque endroit qu'il a connu et de désir pour chaque endroit qu'il n'a connu point. Ses doigts se figèrent, ses pieds tremblèrent, son cœur battait vite, ses sens submergés, sa vue déformée, ses armes tombèrent de ses mains, et à travers la malédiction de Ronan il partit, tel n'importe quel oiseau de l'air, emplit de folie et de bêtise. »⁷⁸⁹

En trois bonds surnaturels, il fuit le champ de bataille et décide de tourner le dos à l'humanité. Il ne réapparaît pas dans *La Bataille de Magh Rath* après ce départ⁷⁹⁰. À plusieurs reprises, Suibhne retrouve ses esprits et parvient à faire le lien entre sa folie et sa fuite effrénée, particulièrement ses bonds. Saint Ronan prie Dieu pour que Suibhne ne puisse pas redevenir

⁷⁸⁷ MONETTE, 2013, p. 123, 239.

⁷⁸⁸ SHAW SAILER, 1997, p. 193.

⁷⁸⁹ *La Folie de Suibhne (Buile Suibhne)*, 11.

⁷⁹⁰ SHAW SAILER, 1997, p. 194.

sain d'esprit, et le fait de réfléchir à ses moments de folie lui fait reperdre la raison. Des visions affreuses le tourmentent :

« (...) il (Suibhne) s'arrêta, et une étrange vision lui apparut à minuit ; des troncs, sans têtes et⁷⁹¹ écarlates, et des têtes sans corps, et cinq têtes grises hérissées sans corps ni tronc parmi eux, hurlant et sautant en tous sens sur la route. Quand il s'en approcha il les entendit parler entre elles, et voici ce qu'elles disaient : 'C'est un fou, dit la première tête ; 'un fou d'Ulster,' dit la deuxième tête ; 'suivez le bien,' dit la troisième tête ; 'que la poursuite soit longue,' dit la quatrième tête ; 'jusqu'à ce qu'il arrive à la mer,' dit la cinquième tête. Elles se levèrent toutes en sa direction. (...) Grande fut la terreur, les cris et les hurlements, les pleurs et les gémissements, le bruit et la cacophonie des têtes après lui alors qu'elles s'accrochèrent à lui et le poursuivirent. Telles étaient la force et la vitesse de cette poursuite que les têtes sautèrent sur ses mollets, ses tendons, ses cuisses, ses épaules et sa nuque, et le fracas des têtes se frappant entre elles, et tous les coups contre les arbres, et les têtes contre les pierres, contre la surface et le sol, ressemblaient pour lui à la fureur d'un torrent sauvage venant d'une haute montagne ; sans qu'elles ne cessent jusqu'à ce qu'il les eut semées en atteignant les nuages dans le ciel. Elles le laissèrent ensuite, avec les têtes de bouc et de chien – car il lui semblait qu'elles étaient mélangées aux autres têtes à sa poursuite. »⁷⁹²

Cet épisode semble être celui qui marque Suibhne le plus, car c'est là qu'il « vole » le plus loin, avant de passer le reste de la nuit au sommet d'un arbre sur une montagne. À son réveil, il se lamente tout en affirmant qu'il est normal qu'il se sente ainsi en raison des nombreuses personnes à qui il a fait du mal⁷⁹³. Ces récits ont naturellement incité de nombreuses interprétations quant à la caractérisation de Suibhne Geilt. Celles-ci tournent particulièrement autour de la discussion autour de la part de christianisation du récit, et à quel point celle-ci apporte également des notions gréco-romaines à une base gaélique. Les bonds et l'envol du protagoniste suscitent aussi un intérêt particulier. Susan S. Sailer reprend Mircea Eliade qui dans ses études apporte un lien peu convaincant entre l'histoire de Suibhne et des « rituels shamaniques celtes continentaux », au cours desquels l'ascension d'un arbre serait un rite d'initiation. M. Eliade développe le symbolisme de l'oiseau en expliquant que c'est une tendance récurrente parmi les cultures animistes en raison de la possibilité de « s'envoler vers d'autres mondes »⁷⁹⁴. Ce qui est le plus pertinent ici est la « folie » de Suibhne en elle-même. L'idée qu'elle soit purement narrative, c'est-à-dire la conséquence directe de la malédiction demandée à Dieu par saint Ronan n'est pas satisfaisante non plus – il n'est pas cohérent que cette malédiction n'entre en œuvre que lorsque Suibhne se retrouve sur un champ de bataille, ou qu'elle s'atténue par deux fois. Un autre détail étrange est que lorsque Suibhne part se

⁷⁹¹ La répétition, notamment du mot « et », est courante dans les textes gaéliques. Il semble s'agir d'une manière de rythmer le récit, car celui-ci est à l'origine sensé être conté et écouté, plutôt que lu.

⁷⁹² *La Folie de Suibhne (Buile Suibhne)*, 64-66.

⁷⁹³ *Ibid.*, 66.

⁷⁹⁴ SHAW SAILER, 1997, p. 199.

confronter à saint Ronan, sa femme essaie de le retenir par sa cape, ce qui en fait sauter la fibule et le protagoniste, qui visiblement n'avait aucun autre vêtement, s'adresse à Ronan entièrement nu⁷⁹⁵. Un roi guerrier nu en armes, dans un récit celtique, est tout sauf un personnage dépossédé ou ridicule – c'est habituellement un signe d'héroïsation⁷⁹⁶, et serait plus cohérent si Suibhne allait directement se rendre à la bataille de Moira, ou qu'il avait l'intention de tuer le saint et ses fidèles comme une sorte de préambule. L'échange entre Suibhne et saint Ronan ressemble presque à une addition chrétienne plus tardive pour rajouter un élément de contexte ou d'explication à la condition par la suite curieuse du protagoniste. Le caractère dangereux et belliqueux de héros gaéliques tels que Cú Chulainn, Conall Cernach ou Fergus mac Róich ne remet pas en question leur statut héroïque ou leurs prouesses. L'ostracisme à la fois volontaire et imposé de Suibhne suite à et pendant sa « frénésie » relève d'une exclusion à la fois littérale et narrative de la classe guerrière dont il semble faire part au début du récit. Le cœur de *La Folie de Suibhne* est que le personnage éponyme est parti en guerre, mais sur le champ de bataille a perdu la raison et n'est plus le même individu. Il entend des voix, perçoit des visions de corps mutilés qui le harcèlent et rejette tellement sa condition qu'il s'assimile à ce qui pourrait le plus littéralement lui permettre d'y échapper : un oiseau. Ce qu'il connaissait auparavant le dégoûte désormais – le début du récit informe le lecteur qu'il s'agit là d'une autorité royale qu'il maintient personnellement par les armes et sous le trait héroïsant de la nudité. Pour un individu non seulement issu d'une culture guerrière qui valorise le combat, mais de la classe sociale la plus à même d'y participer, vivre une vie normale en étant traumatisé par ce qui est censé apporter de la reconnaissance ne peut induire que la plus forte des dissonances cognitives et interrogations sur qui on est. En effet, la psychologie guerrière n'étant pas étudiée à l'époque, le traitement social des traumatismes ne pourrait être qu'au mieux rudimentaire, et au pire contre-productif puisque ledit traumatisme pourrait être source de honte ou une preuve d'inadéquation en tant que chef, que guerrier ou même en tant qu'homme de manière plus générale.

Des symptômes ressemblant ce qui est aujourd'hui appelé le stress post-traumatique telles que les sautes d'humeur, le sommeil perturbé et des souvenirs ou visions difficiles à vivre sont connus dès l'Antiquité. En l'absence de témoignages directs de ces phénomènes venant de Celtes antiques, il s'agit-là des meilleures clés de compréhension pour apporter des éléments de réponse à ce sujet épineux. Les exemples les plus anciens remontent à des tablettes

⁷⁹⁵ *La Folie de Suibhne (Buile Suibhne)*, 3.

⁷⁹⁶ Pol., II.28.7-8 ; *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 170, 171-177, 223 ; MULLIGAN, 2005, p. 11, 264.

mésopotamiennes de la période néo-assyrienne, soit entre le X^e et le VII^e siècle av. J.-C. relatant les procédures médicales à adopter lorsque des individus revenant de guerre perdent leurs moyens psychologiques, sont déprimés ou muets sans cause identifiable, ou sont tourmentés par des fantômes⁷⁹⁷. Un cas plus récent et plus connu est celui d'Épizélus, un soldat athénien présent à la bataille de Marathon qui, sans avoir été frappé, perd la vue jusqu'à la fin de sa vie après avoir vu un de ses compagnons d'armes se faire tuer⁷⁹⁸. Avoir un symptôme physique permet à une société qui n'a pas développé de traitement ou d'études psychologiques indépendamment du cadre spirituel d'identifier un problème, là où d'autres cas auraient pu passer inaperçu. D'après Lawrence Tritle, il aurait pu souffrir d'un trouble dissociatif de conversion, observable chez des soldats aujourd'hui – c'est-à-dire l'esprit qui intervient et empêche le corps de se confronter à quelque chose d'horrible. Là où des soldats de la Première Guerre mondiale ont pu perdre l'ouïe sans explication physique, peut-être pour bloquer le bruit d'obus, un hoplite grec peut être devenu aveugle pour échapper à ce qu'il voit arriver dans son entourage immédiat au corps à corps⁷⁹⁹.

L'expression de réactions physiques ou psychologiques en réponse à un traumatisme dépend énormément de facteurs culturels, régis par l'espace et le temps. Des réactions chroniques de panique excessive chez des individus cambodgiens par exemple sont perçues comme venant d'un trouble avec leur *Khyâl*, c'est-à-dire un « souffle » spirituel considéré comme faisant partie intégrante du corps. Chez des vétérans américains de la Guerre du Vietnam, les réactions de trauma n'ont pas été les mêmes entre soldats de différentes communautés ethniques, semble-t-il à cause de contextes sociaux distincts entre les différents groupes et sous-cultures des États-Unis. Parmi des cultures plus pudiques, les émotions sont somatisées et parfois exprimées différemment, comme en raison de tabous plus ou moins prononcés sur l'extériorisation de faiblesses ou de pleurs chez la population masculine⁸⁰⁰. Il suit que non seulement deux individus de cultures et d'époques différentes ne réagiront pas de la même manière face à un traumatisme, les situations auxquelles ils sont confrontés et ce qui constitue un potentiel trauma seront également au minimum divergentes, jusqu'à être incomparables. Par extension, il peut être tentant de rapprocher les symptômes de Suibhne Geilt à des cas de syndrome post-traumatique tels que nous les observons aujourd'hui, mais ce serait mal comprendre le processus de diagnostic et potentiellement adopter une vision réductrice qui

⁷⁹⁷ ABDUL-HAMID & HUGHES, 2014, p. 555-556.

⁷⁹⁸ Hdt., VI.117.

⁷⁹⁹ GREAVES, 2013, p. 93.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 93-94.

médicalise excessivement des éléments d'expérience humaine. Une conclusion informée et étudiée par un professionnel de nos jours ne se résume pas à une liste de symptômes⁸⁰¹, et l'absence d'éléments suffisants pour dresser un portrait psychologique d'individus que l'on ne connaît que de quelques lignes ou au mieux un récit postérieur.

Ainsi, une meilleure méthodologie peut être d'essayer de comparer des occurrences pouvant être identifiées comme relevant du traumatisme provenant des sources gréco-romaines, avec l'histoire de Suibhne. Même si le contexte culturel est différent, le genre de combat pratiqué et les armes pour ainsi faire sont bien plus comparables. Plusieurs exemples tirés de l'histoire romaine sont importants pour démontrer cette notion. D'après Plutarque le général Marius souffre à la fin de sa vie de terreurs nocturnes et s'est tourné vers l'alcool pour essayer de se forcer à dormir. Son instabilité mentale empire, et il revit intensément son passé de commandant face à Mithridate, hurlant des ordres à des hommes qui n'existent pas⁸⁰². Bien que son esprit est tourmenté par l'âge, l'accumulation de responsabilité, et l'arrivée inexorable de Sylla, Marius a longtemps été un combattant et la confrontation imminente a pu raviver des souvenirs de guerre et provoquer l'anticipation de violence à venir⁸⁰³. Appien décrit un soldat de l'époque du Second Triumvirat, Cestius Macedonicus, qui d'après lui « n'avait plus tous ses esprits », a mis le feu à sa maison et plongea dans les flammes en réponse à l'arrivée d'Octave et de son armée prête à piller sa ville de Pérouse⁸⁰⁴. Un exemple différent est celui d'Ulpius Optatus, un légionnaire connu grâce à une inscription détaillant sa vie. Elle narre qu'il a tué de nombreux ennemis et qu'à lui seul il était plus valeureux que des groupes d'autres jeunes hommes. Il semble avoir fait à répétition preuve d'une « colère excessive », un état second dans lequel il se jette sur ses ennemis, ce qui finit par causer sa perte⁸⁰⁵. Ces exemples présentent plusieurs points communs avec l'histoire de Suibhne. Des hallucinations et moments de panique provoqués par des souvenirs intrusifs sont un motif récurrent. Dans chaque instance, il y a un effroi que l'individu cherche à demi-consciemment ou inconsciemment à fuir. Épizélus perd la vue, Marius se noie dans l'alcool, et perd la raison au profit d'une paranoïa grandissante, Macedonicus provoque un incendie incontrôlable dans lequel il s'immole, Optatus succombe après s'être jeté dans une situation semblablement suicidaire pour une énième fois et Suibhne perd la raison tout en fuyant littéralement et métaphoriquement ce qui tourmente son esprit. À

⁸⁰¹ GREAVES, 2013, p. 95-96.

⁸⁰² Plut., *Mar.*, XLV.2-7.

⁸⁰³ HALL, 2014, p. 49.

⁸⁰⁴ App., *Civ.*, V.49.

⁸⁰⁵ HALL, 2014, p. 49.

l'exception de l'Athénien, il y a une mise en danger de soi dépassant l'entendement et il semble fortement improbable que leurs états mentaux aurait permis de discuter et dissuader des actions entamées. Cette mise en danger pourrait relever de plusieurs causes, d'une désensibilisation si ce n'est une recherche de la violence à une perte de contrôle totale. Du fait de l'absence d'études psychiatriques à l'époque, le risque que représente le combat pour le bien-être mental semble être compris ou au moins constaté chez les Méditerranéens. Dans son *Éloge d'Hélène* (16-17), le philosophe grec Gorgias écrit au V^e siècle av. J.-C. que certains individus ont perdu la raison à cause de ce qu'ils ont vu à la guerre. Il explique cela par le fait que la peur éteint et chasse la pensée. D'après lui il s'agit d'un problème récurrent qui afflige de nombreux anciens combattants, étant tombés dans une profonde détresse qu'il décrit comme une maladie terrible et une folie incurable, qu'il attribue aux souvenirs les plus choquants et troublants s'étant gravé dans l'esprit de ceux qui les ont vécu⁸⁰⁶. D'après Appien, les Romains ont conscience de cette même éventualité. Pendant le siège de Carthage et l'affrontement urbain impitoyable de 146 av. J.-C. avant la défaite finale d'Hasdrubal, « ce genre de combat dura six jours et six nuits, les soldats étant remplacés pour éviter qu'ils soient abattus par l'épuisement, le massacre, le manque de sommeil, et ces vues atroces. »⁸⁰⁷, ce qui implique la nécessité de préserver des soldats d'un point de non-retour à partir duquel non seulement ils perdront certainement en efficacité lors de cette campagne mais pourraient exhiber des symptômes comme ceux qui ont été abordés. Les deux cas de figure majeurs qui ressortent sont un état de choc sur le moment en réaction à ce qu'il se passe, et des effets à plus long terme provoqués par le souvenir (intact, partiel ou déformé) de l'instant passé – qui peuvent eux-mêmes provoquer une boucle, créer de nouveaux traumatismes ou situations difficiles. Ce n'est pas sans rappeler la démence infectieuse que décrit Pausanias chez les Gaulois de l'expédition de Delphes qui, une fois mis en difficulté par les Grecs, induit un état de panique qui leur fait entendre des chevaux et des ennemis là où il n'y en a pas, qui dégénère et les mène à s'entre-tuer⁸⁰⁸. Bien que possible, il semble improbable que toute l'armée ait pris les armes contre soi-même, surtout lorsqu'on prend en compte les biais historiographiques de l'auteur et sa caractérisation des membres de cette expédition. Cela dit, Pausanias pourrait être en train de généraliser la panique de quelques individus mentalement surmenés ayant pris particulièrement conscience du danger et de l'isolement qui les afflige. Les sources antiques appuient le rôle du bruit, de la violence, et des cris des combattants – ce qui rappelle un passage du cycle d'Ulster relatant la jeunesse de Cú

⁸⁰⁶ REES, 2015, p. 72.

⁸⁰⁷ App., *Pun.*, 130.

⁸⁰⁸ Paus., X.22.7.

Chulainn, qui porte alors toujours son nom de naissance de Sétanta. Un affrontement nocturne a lieu proche de là où il dort, et le jeune Sétanta est réveillé par le son de l'agonie des hommes d'Ulster. Il se lève pour voir les choses de lui-même et croise son roi Conchobar, qui lui reproche : « *'Cid día tánac isin n-ármag', ol Conchobar, 'co ndeochais úathbás and ?'* », en français « 'Pourquoi es-tu venu sur le champ de bataille ?' dit Conchobar, 'où tu pourrais mourir de terreur ?' »⁸⁰⁹. Sétanta n'a que 5 ans, mais montre déjà des capacités surnaturelles – son âge n'explique pas tout. De plus, le terme français de « terreur » ne traduit qu'imparfaitement le gaélique *úathbás*⁸¹⁰. Ce mot est composé de *úath*, la peur ou l'horreur, et *bás*, la mort. Le terme a un sens spirituel qui n'existe pas en français et désigne un effroi qui dépasse l'entendement d'une émotion ou d'une sensation dont on peut sortir indemne. Plus généralement, la remarque de Conchobar laisse à penser qu'être un guerrier dans ces conditions nécessite un fort endurcissement mental, au risque d'être tourmenté par des horreurs dont on ne peut guérir. D'après les témoignages les plus proches de la réalité guerrière de La Tène – c'est-à-dire ceux qui s'en rapprochent dans le temps (Épizélus, Marius, Macedonicus et Optatus) ou les codes culturels (Suibhne), et reflètent une réalité guerrière très proche, les combattants peuvent être marqués par des moments particulièrement traumatisants ou par une accumulation de tension qui s'avère trop forte pour leur esprit qui finit par être submergé d'informations. Certains symptômes connus ressemblent à des cas mieux étudiés et documentés de notre époque, mais ce serait une erreur de chercher une correspondance parfaite car le contexte social, culturel et martial est très différent. L'absence d'un suivi ou traitement professionnel semblable à ce qu'il peut exister aujourd'hui n'aurait fait qu'empirer ces problèmes, et il est impossible d'estimer la proportion de guerriers souffrant d'un traumatisme occasionnellement ou régulièrement présent à cause de leurs expériences. En raison des exemples traités, il est raisonnable d'avancer que les Celtes de La Tène auraient eu au moins conscience d'un risque aigu pour l'équilibre mental, et peut-être que certaines facettes de leurs rituels belliqueux ou de leur comportement avant, pendant et après un affrontement sont régies par la nécessité de minimiser l'impact de ce qui se produit et de mieux vivre avec.

⁸⁰⁹ BORSJE, 2005, p. 173.

⁸¹⁰ L'orthographe d'origine est *úathbhás*, mais les deux viennent du moyen-irlandais et sont aujourd'hui littéraires. L'écriture courante actuelle est *uafás*, qui est plus phonétique et reflète mieux la prononciation moderne.

☞ Les Celtes au service de Rome – l’héritage étonnamment positif de l’époque de La Tène

La première culture méditerranéenne à recruter massivement des Celtes sont les puissances grecques, particulièrement Syracuse⁸¹¹. Les Celtes ne sont pas non plus utilisés que comme guerriers, mais sont également appréciés dans le monde hellénistique comme gardes du corps⁸¹². Le regard plus expansionniste de Rome à leur égard a quant à lui entraîné un rapport différent avec les cultures celtiques. L’absorption d’une majorité des peuples celtiques dans l’administration romaine suite à leurs défaites successives mais aussi des accords diplomatiques a permis leur intégration dans l’engrenage de la République puis du Principat. La romanisation, et donc le changement de priorité de beaucoup de peuples qui peuvent participer à une économie plus vaste et être en théorie protégés, ainsi que des efforts de pacification et par extension parfois de répression, étouffe les éléments plus spontanés et libres de la culture martiale des Celtes. La mention d’Eutrope que les Helvètes ont été absorbés par les Séquanes après la Guerre des Gaules⁸¹³ développe ce qui est écrit par Tacite dans ses *Histoires*. D’après lui, les Helvètes sont à son époque « *Gallica gens olim armis virisque mox memoria nomine clara* », ou « une tribu gauloise auparavant célèbre pour sa valeur guerrière, et maintenant seulement le souvenir de leur nom »⁸¹⁴. Malgré leur réputation et leurs prouesses, ils n’ont pas pu se remettre de la défaite que leur a infligé César, ce qui peut également induire un processus de sélection par lequel les peuples plus belliqueux se font anéantir et il ne reste que ceux qui sont alliés à Rome ou plus pacifiques. Ce déclin de caractères et traditions guerrières peut s’amorcer de manière moins violente, comme le commerce, qui intègre des populations au système romain et les fait passer par un système de protectorat économique⁸¹⁵. Les tribus sous autorité romaine au moins partielle conservent des liens avec des peuples politiquement autonomes, comme de part et d’autre du mur d’Hadrien ou des Alpes avant l’annexion de ces populations libres sous Auguste⁸¹⁶. L’autonomie des tribus gauloises après les campagnes de César fait débat, car même s’il a été proposé que la résistance continue jusqu’à la révolte de Vindex en 68, il faut probablement attribuer cela à la réaction de nobles face à la menace envers leurs intérêts, plutôt qu’une expression culturelle d’indépendantisme⁸¹⁷. Ceci dit, la présence de l’armée romaine

⁸¹¹ LAUNEY, 1947, p. 490.

⁸¹² *Ibid.*, p. 492.

⁸¹³ Eutr., VI.14.

⁸¹⁴ PLEINER, 1993, p. 37.

⁸¹⁵ GALLIOU, 2004, p. 12.

⁸¹⁶ PERNET, 2010, p. 131.

⁸¹⁷ BRUNAUX, 2012, p. 316.

n'est pas entièrement au détriment de la culture guerrière celtique – au contraire, Rome canalise cela en dirigeant leur jeunesse masculine parfois turbulente vers les rangs des auxiliaires, que les rendant ainsi utiles pour Rome⁸¹⁸.

La conquête des Gaules par César n'est pas la première utilisation de Celtes aux côtés des légions, qui remonte plutôt aux Vénètes et surtout aux Cénomans au service de Rome dès la fin du III^e siècle av. J.-C. – ce statut nébuleux d'alliés, variable en ses détails selon les circonstances, se complexifie au même rythme que la politique romaine, dans laquelle les armées se détachent de l'État et deviennent plus loyales envers leurs généraux. Auguste, pour stabiliser ce système, régularise notamment le statut quasi-mercenaire des troupes auxiliaires, permettant ainsi auxdits soldats d'origine celtique de s'intégrer plus facilement⁸¹⁹. Le statut d'entre-deux des auxiliaires celtiques tardo-républicains se fait sentir à plusieurs niveaux. Les tombes attribuées à des auxiliaires contiennent, à l'exception de têtes de *pila* pyramidales comme à Curno, de l'équipement entièrement de tradition laténienne, sous la forme d'épées, de fourreaux ou d'umbos⁸²⁰. Toutefois, aucun élément de casque n'a été retrouvé. Ainsi, soit l'armée ne fournit pas d'équipement à ses auxiliaires à cette époque, soit que celle-ci n'est pas particulièrement regardante sur les préférences personnelles au sein de ses rangs. À cette époque les Gaulois sont principalement une source de cavaliers⁸²¹ de haut niveau pour compléter l'infanterie romaine. Strabon par exemple remarque que « Les Celtes sont (...) tout naturellement propres aux combats, mais ils valent mieux comme cavaliers que comme fantassins, et la meilleure cavalerie des Romains leur vient de ces peuples »⁸²², et les auxiliaires jouent un rôle primordial dans les escarmouches fréquentes que mènent les forces de César face aux autochtones et pour protéger ses fourrageurs, sans lesquels il se retrouverait au mieux ralenti et au pire paralysé⁸²³. Notons que dans ses écrits le proconsul mentionne peu les Gaulois sous ses ordres, et les désigne par tribu quand il le fait – alors qu'à l'inverse ses auxiliaires germains semblent très présents. En revanche, le huitième chapitre des *Commentaires*, qui est l'œuvre d'Aulus Hirtius, les désigne dans des termes plus généraux et y fait plus souvent référence. De fait, il suit que César préfère narrativement donner l'impression d'une masse hostile de Gaulois ponctuée de quelques exceptions alliées. Ceci est soutenu par les écrits de César sur la guerre civile face aux *optimates* qui suit sa traversée du Rubicon en 49 av. J.-C.,

⁸¹⁸ DC., LII.27.5.

⁸¹⁹ PERNET, 2010, p. 32-33.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 130.

⁸²¹ WOOLF, 2019, p. 15.

⁸²² Str., IV.4.2.

⁸²³ Caes., G., VIII.10-11.

où il est beaucoup plus ouvert sur son utilisation de troupes d'élites gauloises sélectionnées exprès⁸²⁴. Cela est sans compter les nombreux légionnaires présents lors de la Guerre des Gaules, dont notamment une part majeure des effectifs de la V^e légion *Alaudae* (des Alouettes), formée de Gaulois probablement transalpins⁸²⁵.

Jules César n'est pas le seul commandant romain de cette époque à utiliser des troupes gauloises. Marcus Licinius Crassus, lors de sa campagne de 53 av. J.-C., fait usage de Gaulois qui lors de sanglante défaite de Carrhes sont les seuls de ses hommes à se distinguer. Submergés par les pluies de flèches qui paralysent leurs formations, les Romains mettent leurs espoirs dans les cavaliers, dont les Gaulois, de Publius Licinius Crassus, le fils de Marcus, qui peu auparavant était aux côtés de César en Gaule. Ils chargent les Parthes mais sont attirés dans un piège. Isolés, Publius et ses hommes sont criblés de flèches avant d'être chargés par les cataphractaires lourdement équipés. Selon Plutarque, ceci n'empêche pas les auxiliaires de briller au combat :

« (Les cavaliers gaulois de Publius frappaient) avec des javelines courtes et faibles sur des cuirasses de cuir cru et de fer ; et c'était avec des épieux que les Parthes frappaient ses Gaulois, dont les corps étaient légèrement armés et découverts. C'est en eux cependant qu'il avait le plus de confiance ; et avec eux il (Publius) fit des prodiges de valeur. Ils saisissaient les épieux, embrassaient par le milieu du corps et jetaient à bas de leurs chevaux ces hommes dont les mouvements étaient embarrassés par le poids de leur armure. Plusieurs quittaient leurs propres chevaux et se glissaient sous ceux des ennemis ; ils leur plongeaient leurs épées dans le ventre. (...) Ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. (...) Ils furent donc contraints de se replier sur leur infanterie ; et ils emmenèrent Publius, qui déjà se trouvait fort mal de ses blessures. »⁸²⁶

Ce passage est révélateur de plusieurs choses. D'abord, les Gaulois qui précédemment étaient le fer de lance d'une charge de cavalerie mettent pied à terre pour être plus à même de s'en prendre aux cataphractaires, ce qui indique qu'ils sont très efficaces comme cavaliers et comme fantassins montés, leur polyvalence étant une force indéniable. Ce passage montre aussi que mettre pied à terre pour s'attaquer aux montures de cavaliers ennemis n'est pas exclusif aux Germains à cette période, du moins lorsque l'avantage de la masse et la protection n'est pas du côté des Gaulois. En dépit de la difficulté de la situation, les auxiliaires parviennent à se regrouper et échapper aux Parthes jusqu'à un monticule de sable non loin, où ils finissent encerclés et abattus après avoir formé un cercle en joignant leurs boucliers ensemble. Remarquons également la caractérisation héroïque et valeureuse des Gaulois, qui contrairement

⁸²⁴ Caes., *G.*, *B.C.*, I.39.

⁸²⁵ PERNET, 2010, p. 32.

⁸²⁶ Plut., *Crass.*, 30.

aux Parthes ne sont à aucun moment qualifiés de « barbares »⁸²⁷. L'utilisation de Gaulois à cette époque, ainsi que le déplacement de Publius, pourraient indiquer la participation de César dans cette mobilisation, et qu'il ne s'agit donc pas d'un échantillon représentant les capacités moyennes des cavaliers et aristocrates guerriers gaulois de l'époque, mais d'une élite. Lors de sa propre campagne face aux Parthes, Marc-Antoine a recours à 10 000 cavaliers Espagnols et Gaulois « réputés romains », qui eux aussi font preuve d'une grande valeur⁸²⁸. Des troupes auxiliaires d'origine celtique interviennent également sous César et Octave par exemple lors des guerres civiles, cimentant ainsi leur rôle dans les effectifs militaires romains du Principat naissant. La première intégration massive aurait pu avoir lieu en prévision pour des opérations entre 15 et 12 av. J.-C., car un grand nombre de Gaulois sont recrutés pour longer le Rhin⁸²⁹. Cette intégration clôt également une problématique antérieure de tensions socio-militaires autour du déclin de la cavalerie aristocratique romaine. Depuis la semi-professionnalisation de l'armée romaine, les classes aisées perdent leurs privilèges dans les rangs des structures militaires ce qui expliquerait le désintérêt progressif de l'ordre équestre pour le service⁸³⁰. Ceci ouvre une niche pour que des spécialistes de la cavalerie comme le sont bon nombre de Gaulois deviennent particulièrement désirables sur le champ de bataille ce qui leur permet d'entretenir une part de leurs traditions guerrières sans interférence romaine. Les combats que ceux-ci mènent sont caractérisés par une certaine fluidité – les cavaliers rentrent et sortent régulièrement du combat (sauf par exemple en cas de poursuite) – les chevaux de cette époque n'étant pas entraînés pour une collision frontale effectuée au galop⁸³¹.

Avec l'avènement du Principat et l'aboutissement du déclin progressif de l'indépendance culturelle de La Tène, les institutions guerrières précédentes vivent d'une demande romaine plutôt qu'une libre expression culturelle, moyennant la désuétude de bon nombre de tendances, préférences et traditions abordées ici⁸³². Ce qui perdure est au niveau du mobilier, moyennant une sorte de reconnaissance *post hoc* de l'efficacité de la panoplie celtique complète. Aux I^{er} et II^e siècles, un soldat auxiliaire prêt au combat rapproché est le plus souvent équipé d'une armure, fréquemment une cotte de maille de conception originale gauloise, d'un

⁸²⁷ Plut., *Crass.*, 32.

⁸²⁸ Plut., *Ant.*, 38.

⁸²⁹ PERNET, 2010, p. 183.

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁸³¹ FIELDS, 2006, p. 51.

⁸³² Ceci est illustré par exemple dans les écrits d'Eutrope. À partir du huitième livre, ses références à la Gaule désignent une province, et les Gaulois ses habitants, plutôt qu'une population extérieure. Un processus important semble avoir eu lieu à la fin de la dynastie julio-claudienne, car d'après Paterculus (II.120) le pouvoir romain en Gaule doit toujours être consolidé sous Tibère, et n'est pas encore pris pour acquis.

casque issu de typologies gauloises, d'un *clipeus* plat et ovale avec un orle métallique ainsi qu'un *umbo* de fer ou de bronze quasiment identique aux boucliers laténiens tardifs, d'une lance de 1,80m et d'une épée⁸³³ : cette panoplie est fonctionnellement identique à celle d'un Celte fortuné de haut statut, prouvant ainsi que les Romains la trouvent particulièrement efficace au point de la généraliser au possible. Les fantassins auxiliaires semblent utiliser majoritairement le glaive, mais le raccourcissement de celui-ci nécessite une arme plus longue pour les cavaliers – la *spatha*. Cette dernière peut être utilisée à cheval mais aussi à pied⁸³⁴, et sa longueur relative engendre de nombreuses cassures, au point qu'une typologie de *semispathae*, c'est-à-dire de *spathae* dont la lame a été brisée puis retravaillée pour créer une arme plus courte mais à nouveau fonctionnelle. Le travail sur les lames est nettement visible, notamment sur des exemples de Königen et Künzing en Allemagne⁸³⁵. Pourtant, la littérature antique n'a pas produit de *topos* historiographique sur la fragilité des épées romaines, à l'image de celui existant à propos de celles des Gaulois, ce qui témoigne là aussi de son manque d'objectivité. Il existe aussi des syncrétismes de traditions artisanales romaines et celtiques dans le mobilier militaire impérial, comme l'épée de Hod Hill retrouvée en Angleterre – qui est typologiquement romaine, mais a une garde de style laténien. Ce genre de mélange est exclusif au I^{er} siècle, et pourrait refléter une identité locale chez certains soldats de l'armée romaine⁸³⁶. Les auxiliaires combattent à une échelle généralement plus petite que les légionnaires – il leur revient de contrer des incursions mineures, patrouiller, sécuriser les frontières et récolter les impôts. Dans des cohortes mixtes (*cohortes equitatae*) la proportion de fantassins contre cavaliers est de quatre contre un, ce qui les rend très capables de mener indépendamment des engagements à petite échelle⁸³⁷. En raison de ce genre d'opération à petite échelle et au mobilier utilisé, cela pourrait être assimilé à une réorganisation et une mise à profit généralisée du système celte particulièrement efficace dans ce genre de cas de figure comme il a été précédemment établi. L'expertise équestre des Celtes a conduit à l'adoption de la selle gauloise chez de nombreux cavaliers romains. Les selles à cornes de type Haltern sont attestées chez l'unité de la *ala longiniana*, sur la stèle funéraire de l'auxiliaire celte Vonatorix par exemple⁸³⁸.

⁸³³ BISHOP, 2020, p. 5. ; FIELDS, 2006, p. 14-16.

⁸³⁴ BISHOP, 2020, p. 4.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 18.

⁸³⁶ HUGHES, 2022, p. 36.

⁸³⁷ FIELDS, 2006, p. 4.

⁸³⁸ GAWROŃSKI, 2018, p. 167.

La contribution celtique au niveau matériel étant indéniable, leur contribution aux effectifs romains est énorme⁸³⁹, ce qui contredit entièrement le *topos* littéraire sur la qualité des combattants celtiques. Plusieurs sont connus de nom, comme Vellaunos, de la même unité que Vonatorix⁸⁴⁰, ou Comnis⁸⁴¹ l'ambien⁸⁴². On estime qu'à la période flavienne l'armée romaine comporte 39 500 cavaliers auxiliaires, parmi lesquels les Gaules (*Belgica*, *Lugdunensis* et *Narbonensis*) contribuent 13 000, 3 500 et 1 000 hommes respectivement, c'est-à-dire 33, 9 et 2,5% pour un total de 43,5%. Ceci témoigne de la survie de la culture martiale équestre en Gaule, et est à rajouter à un total de fantassin conséquent également. Ledit total augmente encore lorsqu'on inclut les 4% (1 500) de *Britannia* et les 15% (6000) d'*Hispania Tarraconsensis*, les foyers des cultures cousines des Celtes insulaires et des Celtibères, jusqu'à 63,5%, ou 25 000 hommes.⁸⁴³

Ces données illustrent ce qu'évoque Dion Cassius au sujet du recrutement de troupes. Il appuie l'avantage de tirer des soldats venant de cultures combattantes, ce qui entraîne un double avantage – ils auront une base préalable d'efficacité au combat et d'accoutumance à la violence, tout en absorbant les individus qui se tourneraient autrement vers le banditisme et déstabiliseraient leurs provinces natales⁸⁴⁴. Cette opportunité permet de canaliser l'esprit guerrier ainsi que la culture de la prise en armes parmi les jeunes hommes celtes.

Nous retrouvons du fait de cette présence la continuité de pratiques celtiques chez les auxiliaires de Rome bien après la fin de la période de La Tène. La chasse à la tête et son rôle comme trophée par exemple. Cela se vérifie dans plusieurs œuvres majeures d'iconographie romaine, comme sur les scènes 24 et 72 de Trajan⁸⁴⁵, sur le métope 7 du *Tropaeum Traiani*⁸⁴⁶ et sur la scène 66 de la colonne de Marc-Aurèle⁸⁴⁷. Le fait qu'ils présentent fréquemment ces trophées à l'empereur pourrait indiquer une interprétation celtique et plus précisément martial du culte impérial. La décollation est aussi connue grâce à des monuments plus personnels, notamment une pierre tombale découverte à Lancaster datée à la moitié du I^{er} siècle, qui montre un cavalier caracolant fièrement au-dessus du corps d'un guerrier dont il tient la tête dans la

⁸³⁹ RENOUX, 2006, p. 37.

⁸⁴⁰ GAWROŃSKI, 2018, p. 167.

⁸⁴¹ En fonction de l'interprétation de son épitaphe, ce cavalier mort à 25 ans peut également s'être appelé Comnisca.

⁸⁴² BRÉLAZ, 2018, p. 237.

⁸⁴³ FIELDS, 2006, p. 6-7.

⁸⁴⁴ DC., LII.27.5.

⁸⁴⁵ FIELDS, 2006, p. 44. ; BISHOP, 2020, p. 6.

⁸⁴⁶ FIELDS, 2006, p. 52.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 53 ; en raison de la surreprésentation de combattants d'origine celte dans les rangs romains, il est statistiquement raisonnable de leur attribuer au moins une part non-négligeable des décollations ayant eu lieu.

même main que son épée⁸⁴⁸. Ces pratiques pourraient venir d'une autre culture, avoir été adoptées par des soldats suite à des contacts prolongés avec des individus vecteurs de cette pratique, ou bien avoir été préservées par des générations de combattants ayant conservé des éléments de leur culture guerrière préromaine. La décollation et l'importance de la tête prise n'est pas le seul aspect culture de La Tène que l'on peut identifier dans l'armée romaine. Une spatha de type Straubing/Nydam datée du III^e siècle retrouvée en Pologne porte la marque de son fabricant, un « NATALIS M » et est repliée sur elle-même trois fois, la « tuant » symboliquement⁸⁴⁹. Il est également su que certains éléments de la religion celtique s'intègrent dans l'armée romaine préservant ainsi des éléments culturels guerriers – par exemple une des seules attestations de Taranis en Grande-Bretagne actuelle est un autel à Chester dédié par un centurion haut gradé de la XX^e légion⁸⁵⁰. Un exemple de syncrétisme guerrier serait le Monument de Mavilly, dont l'une des faces montre un relief de Mars, peut-être accompagné de Minerve. Il y est présenté sous des traits gaulois avec une cotte de maille aux larges épaulettes, un bouclier hexagonal décoré de manière semblable à ceux de l'arc d'Orange, et à sa droite un serpent cornu⁸⁵¹. Ces découvertes démontrent une persistance de rituels funéraires et croyances celtiques dans l'armée romaine jusqu'à la période méso-impériale. En effet, il serait imprudent de considérer le processus de romanisation comme total, forcé et réécrivant les cultures précédentes en les écrasant.

⁸⁴⁸ GAWROŃSKI, 2018, p. 162.

⁸⁴⁹ BISHOP, 2020, p. 16-18.

⁸⁵⁰ WEBSTER, 1986, p. 55.

⁸⁵¹ THEVENOT, 1955, p. 81.



Figure 40: La pierre tombale de Vonatorix, un cavalier auxiliaire d'origine gauloise (d'après GAWROŃSKI, 2016). Il est l'exemple de l'utilisation romaine de spécialistes de diverses origines, Rome ayant notamment fait usage d'un très grand nombre de cavaliers celtiques. Là où la romanisation a directement et indirectement effacé certains aspects de leur culture guerrière, elle en a encouragé d'autres, qui ont perduré longtemps après la fin de la période de La Tène⁸⁵².

⁸⁵² GAWROŃSKI, 2018, p. 162.

IV) Une étude de cas des phases d'une bataille et de leurs spécificités – le duel entre Cú Chulainn et Fer Diad

La ritualisation celtique du combat et par extension des étapes qui le composent s'estompe avec le temps, mais se constate dans des représentations plus symboliques. Cú Chulainn est un personnage représentant un idéal et son statut de fils de Lugh lui confère une importance toujours perceptible après plus d'un millénaire d'influence chrétienne sur ses récits. À mi-récit environ du *Raid du bétail de Cooley*, Fer Diad est contraint pour une question d'honneur d'affronter le demi-dieu et représente la plus grande menace à son égard. En effet, leur entraînement est presque identique, le héros a une plus grande expérience et sa peau de corne est très difficile à pénétrer⁸⁵³. Cú Chulainn est mis en péril comme à aucun autre moment du récit et doit être secouru plusieurs fois malgré la démonstration la plus impressionnante de sa *ríastrad*. Leur duel dure plusieurs jours et comme il sera démontré, leur combat est une allégorie de la bataille rangée qui illustre la valeur symbolique et les phases typiques d'un affrontement à grande échelle. Parallèlement, les éléments symboliques qui sont cohérents avec ce qui est connu de la culture guerrière de La Tène renforcent la pertinence de l'utilisation de certains récits gaéliques pour combler le flou laissé par les sources antiques.

D'abord, le duel représente pour les deux combattants l'opportunité de vaincre leur plus grand adversaire, mais malgré cela la dimension sociale est absente – il n'y a pas de banquet ou de grand rassemblement pour surveiller ou relater l'action. Il y a les guerriers, leurs cochers, des guérisseurs qui viennent le soir au gué qui sert d'arène pour s'occuper de leurs blessures et d'autres qui les nourrissent. Ces individus ne sont pas nommés et n'interviennent que lorsque le combat prend fin⁸⁵⁴. Dès l'arrivée de Cú Chulainn au gué, les combattants se saluent et entament une joute verbale. Fer Diad menace son ancien frère d'armes et rappelle que lors de leur entraînement chez Scáthach le demi-dieu était son valet, qu'il portait sa lance et faisait son lit. Il se présente comme celui qui écrasera Cú Chulainn et infligera ainsi une terrible défaite à l'Ulster. Son adversaire déclare qu'il a grandi depuis leur temps passé chez Scáthach et qu'en ce jour il est prêt à vaincre n'importe qui. Chacun menace de prendre la tête de l'autre et ils

⁸⁵³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 133 ; On ne sait pas avec certitude s'il s'agit d'une allégorie pour son armure ou d'une capacité surnaturelle de durcir son épiderme pour se protéger, car les deux possibilités peuvent être défendues. Néanmoins, la deuxième interprétation est la plus souvent retenue.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 150.

appuient tour à tour la nature violente et presque cataclysmique du combat qui va avoir lieu. Cú Chulainn ayant expliqué préalablement qu'il n'est pas doué en joutes verbales, Fer Diad est bien plus piquant et insistant dans sa déconstruction orale de son adversaire. Après un monologue du demi-dieu se lamentant qu'ils aient à combattre l'un contre l'autre malgré leur lien fraternel, Fer Diad exprime son accord et la tristesse de leur situation, mais sait qu'ils sont allés trop loin pour pouvoir s'en sortir sans que l'un ne tue l'autre⁸⁵⁵. Cette ouverture des hostilités est tout à fait typique du schéma habituel connu chez les guerriers de La Tène et reprend quelques thèmes récurrents : la valeur et l'honneur de soi, la déchéance et l'infériorité de l'autre. Les appels à l'honneur sont particulièrement symboliques puisque s'il y a bien un public, celui-ci est néanmoins insignifiant dans la narration : il n'est pas question de briser l'estime d'un peuple envers son champion, mais d'attaquer une part de l'identité même de son adversaire.

L'affrontement est dicté par un rituel de choix des armes. Comme Fer Diad est le premier à être arrivé au gué, il a le choix de l'armement jusqu'à la tombée de la nuit. Ceci mène à deux combats à distance. Le premier se fait avec des courtes javelines et des petits boucliers. Ces équipements sont décrits comme étant ceux avec lesquels les deux champions s'entraînaient chez Scáthach, Uathach⁸⁵⁶ et Aife⁸⁵⁷, ce qui suggère qu'il s'agit d'armes associées à la jeunesse, comme il a été abordé plus haut. Malgré l'excellence des lanciers, la défense est tout aussi parfaite et après plusieurs heures, aucun des deux n'est blessé. Ainsi, ils décident de changer d'armes. Ils utilisent des « javelots coupés droitement, lissés et endurcis, munis de cordelettes de lin robuste ». Les descriptions poétiques des armes n'aident pas à les identifier nettement, la précision de « lissés et endurcis » pouvant faire référence à des épieux, mais ceux-ci apparaissent à d'autres endroits du texte⁸⁵⁸ sous un nom différent. Les cordelettes pourraient être des propulseurs ou un renfort permettant de tenir plus fermement le javelot. Les armes ayant changé, les boucliers aussi, il est précisé que ceux-ci sont particulièrement résistants. Les guerriers combattent au javelot jusqu'à la tombée de la nuit et parviennent chacun à blesser l'autre⁸⁵⁹. Ce passage représente bien sûr le tiraillement qui précède souvent un affrontement à plus grande échelle et à plus courte portée. Il est question de sonder, d'évaluer les forces et faiblesses de l'ennemi, et de l'affaiblir sans se mettre trop en danger soi-même. Lorsque les

⁸⁵⁵ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 144-149.

⁸⁵⁶ La fille de Scáthach.

⁸⁵⁷ La rivale et parfois sœur de Scáthach.

⁸⁵⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 98, par exemple.

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 149-150.

deux camps possèdent des tirailleurs, c'est un combat à distance, dont la dangerosité, comme il est ici constaté, est variable. Une première série de projectiles légers est rendue inefficace par les parades et l'agilité de petits boucliers « de prouesses » octogonaux renforcés d'un *umbo* – tandis que les javelots plus lourds, peut-être assistés de propulseurs, font mouche malgré des boucliers plus résistants. À l'échelle d'une bataille, cela revient à passer de l'arc et la fronde au javelot, ce qui suit le processus de rapprochement des troupes en présence. Pour comparer avec La Tène, cela revient à un premier affrontement contre la *hasta velitaris* des vélites romains, avant le *pilum* des légionnaires par exemple.

La nuit tombe et les combattants vont se coucher après avoir mangé. À leur réveil le lendemain, ils se retrouvent au gué et c'est au tour de Cú Chulainn de choisir les armes. Il désigne leurs longues lances, qu'ils manient avec de grands boucliers, avant d'entamer un combat en char. Pendant toute la journée, ils se livrent à une joute dont le but est de piéger l'attelage adverse et de trouver une position favorable. Il n'est pas clair s'il est possible de viser les cochers. Les champions sont tous deux touchés, selon le texte « si des oiseaux eurent le désir de voler dans des corps d'hommes, ils auraient pu les traverser en ce jour et emmener des lambeaux de chair et de sang de leurs blessures et de leurs plaies jusque dans les nuages et l'air des environs ». Il en faut bien plus pour tuer de tels héros. Lorsque vient la soirée, chevaux, cochers et guerriers sont épuisés. Ils choisissent donc de s'arrêter là pour se reposer⁸⁶⁰. Cet affrontement plus frontal que les tiraillements précédents est cependant trop indirect pour se comparer au duel qui suit. De plus, c'est un combat d'équipe. Dans la représentation d'une véritable bataille, cette section peut être assimilée à des attaques sporadiques et indécises de la part de troupes mobiles en vue de préparer l'affrontement principal. Ceci n'exclut pas un combat de champions, car de grands guerriers des deux camps peuvent profiter de leur liberté d'action avant des engagements décisifs pour mener des frappes rapides et affaiblir l'adversaire tout en scrutant ses faiblesses. Pour résumer, les distances de combat s'amoindrissent et les enjeux prennent de l'ampleur.

Le troisième jour, c'est au tour de Fer Diad de choisir avec quelles armes les héros s'affronteront. Il opte pour « les lourdes épées qui heurtent durement, car nous pensons que leurs frappes nous rapprocheront du résultat de cette bataille aujourd'hui que nos percements d'hier ». Les guerriers sont également armés de longs boucliers de grande taille. Le texte précise que l'objectif est bien de mutiler et tuer l'adversaire, non pas de le neutraliser ou de le désarmer.

⁸⁶⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 150-151.

La longueur de leurs boucliers suggère peut-être qu'ils sont quelque peu étroits pour ne pas être encombrants, ce qui serait cohérent avec les blessures décrites – « Chacun s'adonna à frapper et trancher, pour meurtrir et abattre, pour tuer et défaire son semblable, jusqu'à ce que les morceaux et les taillades que chacun pris des épaules, des cuisses et des omoplates de l'autre furent de la taille de la tête d'un enfant d'un mois »⁸⁶¹. Ici aussi, l'affrontement dure toute la journée et représente le début de la « véritable » bataille – les plus aguerris et téméraires des guerriers mènent des offensives et leur initiative tient une certaine influence sur le déroulement de la bataille, ce qui est représenté par ce passage. La gravité des blessures relève évidemment du style de narration, mais peut-être les zones de touche également – puisqu'il est plus difficile encore d'imaginer le combat continuer sans conséquence si un pied, la main droite ou la tête de l'un des combattants a été touché. Toutefois, ces mentions pourrait représenter des zones de touche récurrente ou plus simplement illustrer le principe que ce qui dépasse du bouclier est susceptible d'être tranché. Notons ici que les petits boucliers et courtes épées irlandaises qui seront utilisés au début de l'époque médiévale ne correspondent pas à l'escrime ou à la panoplie décrites dans ce texte, qui relève bien plus de la tradition laténienne continentale ou potentiellement brittonique qu'irlandaise. Ceci renforce le lien entre Cú Chulainn et l'archétype celtique préexistant à la période de La Tène dont il est vraisemblablement inspiré⁸⁶².

Le combat final a lieu le jour d'après, qui reprend certains éléments passés tout en étant bien plus complexe, au point que les trois jours ritualisés précédents semblent presque avoir été un échauffement formel en préparation pour cet affrontement. Le premier à se lever est Fer Diad. Dès son réveil, il sait que ce jour verra la mort d'au moins l'un d'entre eux. Pour s'y préparer, il s'équipe avec un armement spécial particulièrement élaboré et décoré qui est longuement décrit. Il s'agit d'un pantalon recouvert d'un kilt de cuir, lui-même recouvert d'autres protections, par peur que la *Gáe Bolga* ne le tue par en dessous. Il porte également une calotte renforcée ou un casque orné d'une crête, et combattra avec une lance, un bouclier et une épée. Une fois prêt, il s'exerce et répète des techniques que lui seul connaît et qui ne lui ont pas été enseignées par Scáthach, Uathach ou Aifè. Pendant ce temps, Cú Chulainn arrive sur le lieu de l'affrontement et commente l'excellence de la technique de son adversaire à son cocher, Láeg, avant de lui donner pour directive de le complimenter s'il est en position de force, mais de le rabaisser et l'insulter s'il est en difficulté, pour alimenter sa colère au combat. Cú Chulainn s'équipe à son tour et se livre lui aussi à des prouesses incroyables qu'il ne tient pas non plus

⁸⁶¹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 153.

⁸⁶² RANKIN CLERGUES, 2023, p. 26-30.

de Scáthach, Uathach ou Aifè, pour s'échauffer et intimider son adversaire. Lorsque les deux hommes sont prêts, Fer Diad demande à Cú Chulainn de choisir leurs armes, ce qui relève peut-être d'un problème de traduction puisque les héros sont déjà armés. À cette question le demi-dieu choisit « la prouesse du gué », ce qui inquiète particulièrement Fer Diad puisqu'il sait que son adversaire a vaincu (le texte dit « démoli ») tous ceux qui l'ont combattu dans ces conditions, mais il ne le montre pas. Juste avant le début de leur affrontement, les combattants sont décrits ainsi, non sans rappeler l'importance du réseau et l'étalage de prestige chez les Celtes de La Tène :

« Les deux héros, les deux champions, les deux combattants en char de l'Ouest de l'Europe, les deux brillantes torches de valeur des Gaëls, les deux distributeurs de faveurs et donneurs de récompenses dans l'Ouest du Nord du monde, les deux vétérans de la valeur et les deux clés du courage des Gaëls, rassemblés de si loin, par l'incitation et les manigances d'Ailill et Medb. »

Ils entament leur duel à distance en se visant avec des projectiles, ce qu'ils font toute la matinée. À midi, la colère mutuelle des deux hommes commence à s'enflammer et ils se rapprochent. Au combat rapproché, Cú Chulainn utilise une première fois une curieuse technique qui consiste à sauter sur l'umbo de son adversaire et se tenir debout dessus – ou au moins y prendre appui – et profiter de cette position en hauteur pour lui assener un coup mortel à la tête. Fer Diad heurte son bouclier avec son coude, faisant perdre l'équilibre au demi-dieu qui est projeté en arrière. Cú Chulainn réessaie la même technique une deuxième fois et Fer Diad heurte cette fois son bouclier d'un coup de genou, engendrant le même résultat. Suite à ces deux échecs, Láeg suit l'ordre de Cú Chulainn et l'insulte violemment : il utilise plusieurs métaphores pour décrire sa défaite, déclare que jusqu'à sa mort il n'aura plus le droit de revendiquer une quelconque valeur, un titre ou des capacités au combat et il dénigre sa masculinité. Bien qu'enragé, le demi-dieu retente une troisième fois la même technique, mais Fer Diad le fait retomber au même endroit en secouant son bouclier. Ce troisième échec déclenche les contorsions et mutations de colère de Cú Chulainn, dont le corps dorénavant gigantesque dépasse aisément celui de son adversaire. Il change de tactique et combat de manière plus « traditionnelle ». Les deux guerriers escriment à si courte portée que leur tête et leurs pieds s'entrechoquent mutuellement autour des boucliers, qui craquent et s'ouvrent des bordures jusqu'au centre tandis que les lances se tordent et « frissonnent » de leur pointe au long de leur hampe. Le combat est si intense que des spectres et des esprits « crient des bords de leurs boucliers, de la garde de leurs épées et de la pointe de leurs lances. » Le combat continue et ils en viennent à « la prouesse de bord de lames d'épées », qui provoque la première blessure de ce jour – Fer Diad profite d'un instant d'ouverture de Cú Chulainn et le frappe

d'estoc dans le torse, semble-t-il en cassant le rythme de ses lourdes frappes de taille. En grand danger, Cú Chulainn est sauvé par l'intervention de deux amis surnaturels, Dolb et Indolb. Le trio combat ensuite ensemble pour mettre Fer Diad en difficulté. Celui-ci se plaint de l'injustice de ce retournement de situation. Le demi-dieu justifie l'utilisation de ces moyens par le fait que si une occurrence magique (la possibilité d'appeler ainsi à l'aide des entités surnaturelles) est révélée, l'entièreté de la magie du monde le sera aussi. Il allègue également que la peau de Fer Diad est dure comme de la corne et qu'il n'en connaît pas le point faible. Fer Diad est par la suite blessé lourdement trois fois par les sauveurs de Cú Chulainn, avant de tuer Dolb avec un javelot. Il est blessé encore deux fois avant de tuer Indolb de la même manière. Ce succès motive tant Fer Diad qu'il se met à frapper son adversaire deux fois plus vite que ce qu'il peut répondre. Láeg injurie son maître une fois de plus, ce qui permet à celui-ci de se transformer davantage et de survivre à l'assaut de Fer Diad. Cú Chulainn en appelle à la *Gáe Bolga*. Il est expliqué que si la lance magique parvient jusqu'à lui grâce au courant du gué puis qu'elle lui est projetée avec le pied, la blessure sera forcément fatale car elle fait pousser des épines « dans tous les recoins » du corps de la victime. C'est donc ainsi qu'un deuxième combat a lieu – pendant que Cú Chulainn tente encore et encore sa manœuvre de saut sur l'umbo de son adversaire, Láeg combat Id⁸⁶³, le cocher de Fer Diad, qui a pour ordre de l'empêcher de préparer la *Gáe Bolga* selon le rite qui la rend magique. D'abord les cochers luttent, et Láeg a l'avantage, mais Id parvient à empêcher l'envoi de la lance à Cú Chulainn. Perdant son calme, Láeg fracture le nez et la mâchoire d'Id et lui crève les yeux, mais le cocher de Fer Diad parvient quand même à perturber le rite, ce qui laisse le temps à ce dernier de blesser sérieusement Cú Chulainn trois fois. Enfin, Láeg attache Id et parvient à accomplir le rite, qui se termine par l'avertissement de sa préparation. Cú Chulainn réceptionne la lance et Fer Diad garde son bouclier bas pour empêcher que la *Gáe Bolga* ne le tue par-dessous. Le demi-dieu lance un javelot si vite et fort qu'il traverse le cœur de son adversaire, qui a le réflexe de lever son bouclier – non seulement ce geste arrive trop tard, mais il découvre le bas de son corps. Cú Chulainn projette sa lance magique, qui passe sous le bouclier de Fer Diad et traverse toutes ses protections⁸⁶⁴. La traduction principale utilisée ici est celle de Joseph Dunn publiée en 1914, bien qu'elle censure certains détails. Celle de Cecile O'Rahilly, datant de 1967, reprend la source originale principale du *Livre de Leinster* pour compléter l'œuvre de J. Dunn et ajoute ainsi les précisions que Fer Diad est tué lorsque la *Gáe Bolga* pénètre son corps par l'anus – seul point faible de sa

⁸⁶³ Le texte désigne Id comme étant le frère de Láeg, mais il n'est pas clair si c'est à prendre littéralement ou en référence à leur rôle identique.

⁸⁶⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 154-161.

« peau de corne » qu'il avait pourtant protégé d'une lourde pierre semblable à une meule⁸⁶⁵. Il s'effondre en plaignant les conditions de sa mort et meurt dans les bras d'un Cú Chulainn abattu par le chagrin. Malgré l'urgence de la situation que lui rappelle Láeg (l'armée de Medb, en voyant la mort de Fer Diad, ne peut qu'abandonner l'option du combat singulier et ne tarde pas à arriver en masse pour affronter l'Ulster) Cú Chulainn lamente pendant sept pages la mort de son frère d'armes en rappelant sa gloire, sa grandeur, leurs exploits passés et la difficulté de ce combat qui dépasse celle de tous les autres⁸⁶⁶.

Cet affrontement est le plus détaillé du récit, du point de vue gestuel, narratif et symbolique. Cette dernière phase de leur duel montre à quel point celui-ci est complet, du fait de la multiplicité d'armes et de formes de combat. Ce dernier jour d'affrontement englobe et développe tout ce qui a été mis en œuvre les jours précédents. En effet, il commence à distance, avant que les combattants ne se rapprochent et combattent à courte distance en combat singulier. Une fois la première blessure grave assenée, le duel dégénère en combat de groupe avec des victoires et défaites des deux côtés jusqu'à la victoire des combattants d'Ulster. Ce déroulement pourrait bien représenter les étapes typiques d'une bataille laténienne, tant par habitude et tradition que par nécessité. Au niveau gestuel, la tentative de Cú Chulainn de se surélever en se tenant sur l'umbo de Fer Diad malgré ses échecs répétés est assez étonnante. Le fait que Fer Diad fasse plusieurs petits ajustements pour le faire tomber dans l'eau du gué peut indiquer une dynamique narrative à leur combat – le texte en exagère évidemment les détails, mais il décrit un attaquant, plus mobile et plus agile, qui utilise sa vitesse pour tenter de trouver un point faible et assener une frappe décisive, face à un défenseur dont les protections sont longuement décrites, qui maintient une garde efficace et déjoue les attaques de son adversaire. Ce passage est également important pour la description de Cú Chulainn, car celui-ci doit assumer les conséquences de son entêtement et de son arrogance en acceptant que l'une de ses « prouesses » est inefficace. Or lorsqu'il change de tactique il est encore mis en difficulté et doit être secouru. Ainsi, c'est non seulement sa vie qui est mise en péril, mais également son héroïsme et son honneur.

Un certain nombre d'éléments de ce combat peuvent être rapprochés de la culture guerrière de La Tène. D'abord, les raisons pour lesquelles ces deux héros combattent sont entièrement compatibles avec les valeurs martiales laténiennes. C'est un combat de champions qui mettent à l'épreuve leur réputation, leur réseau et leurs capacités physiques dans le cadre

⁸⁶⁵ LAJOYE, 2015, p. 258.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, 161-168.

d'un duel pouvant décider de l'issue d'une attaque visant au pillage d'un important trophée. Dans ce cas de figure, le combat entre Cú Chulainn et Fer Diad est « le » duel. L'importance des héros est telle que les non-combattants n'existent dans le récit que lorsque l'affrontement s'arrête. Lorsque Cú Chulainn est blessé, il est secouru par Dolb et Indolb, qui lui permettent de se remettre puis de combattre Fer Diad en équipe, ce qui n'est pas sans rappeler le système de trimarkisia décrit par Pausanias⁸⁶⁷ ou les systèmes de relais de combattants décrits lors de la Guerre des Gaules⁸⁶⁸. La relation entre un guerrier noble (qui sert d'élément principal) et des combattants secondaires ou vassaux, mais aussi les systèmes coopératifs fondés sur des liens communautaires ou hiérarchiques préexistants, ne sont pas sans rappeler la structure martiale de La Tène. Bien que ces schémas n'y soient pas exclusifs, la culture guerrière des Celtes de l'Antiquité et les récits gaéliques témoignent soit d'une évolution convergente, soit de points communs tangibles. Les signes qui montrent une corrélation avec les codes culturels laténiens dans les éléments plus héroïques de ce récit ne s'arrêtent pas là.

À la mort de Fer Diad, les lamentations de Cú Chulainn abordent leur passé ensemble, la valeur guerrière du vaincu et ses richesses. Le demi-dieu incarne le barde qui chante les louanges de son ancien frère d'armes et l'honore comme il l'aurait fait à son propre propos de son vivant. Le respect entre les combattants est tel que Cú Chulainn contribue à la réputation et à la valeur sociale de Fer Diad même après sa mort. De même, il ne prend pas sa tête bien qu'il ait menacé de le faire. Parmi les richesses de Fer Diad se trouve un torque d'argent⁸⁶⁹. Il s'agit de la seule mention d'un tel ornement dans le récit et sa présence lors de l'éloge héroïque des prouesses de Fer Diad n'est a priori pas une coïncidence. Il est présenté dans ces segments de vers poétiques par Cú Chulainn comme le plus grand des guerriers, dont la mort est injuste et les qualités innombrables. De ce fait, l'apparition unique d'un torque dans le texte, en sa possession et dans ce contexte, est presque une preuve que la narration considère Fer Diad comme le meilleur combattant du récit, tant l'importance que les Celtes accordent à un tel bijou est grande.

L'importance de ce duel au sein de cette épopée se voit dans la reprise d'éléments apparus plus tôt dans le texte – principalement les duels de Cú Chulainn contre Nathcrantail et Loch. Nathcrantail est un guerrier immense qui insulte et dévalorise Cú Chulainn en raison de son âge. Une fois qu'ils se retrouvent sur un lieu de combat prédéfini, leur combat commence

⁸⁶⁷ Paus., X.19.9-11.

⁸⁶⁸ Caes., *G.*, III.4, VII.25, VIII.29.

⁸⁶⁹ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 164.

avec un grand coup de taille à l'horizontale de l'épée de Nathcrantail, qui vient heurter un pilier de pierre dissimulé sous la cape de Cú Chulainn et la brise. Le demi-dieu profite de cette opportunité pour sauter sur l'umbo de son adversaire et le décapiter, avant d'abattre son épée sur le corps encore debout et de le couper en deux à la verticale⁸⁷⁰. Il y a deux façons d'interpréter la manière dont l'épée de Nathcrantail se brise : le pilier de pierre se retrouve dans la cape de Cú Chulainn par accident, – sa colère est telle qu'en mettant la cape autour de lui elle arrache la pierre de sa base et Cú Chulainn ne remarque rien. Dans ce cas de figure, il n'est focalisé que sur l'idée de tuer Nathcrantail et ne se préoccupe pas de savoir pourquoi son adversaire n'a pas pu l'intercepter ou réagir à temps (ce qui expliquerait en partie son incompréhension devant l'inefficacité de cette technique contre Fer Diad). La deuxième possibilité est d'envisager cette partie du récit comme la déformation d'une version plus réaliste du combat, au cours de laquelle Cú Chulainn intercepterait l'arme de Nathcrantail sur l'umbo ou l'orle de son bouclier (qui est absent de cette partie du texte) – qu'il peut avoir caché sous sa cape. Dans ce cas, l'arrogance du demi-dieu tient en ce qu'il cherche à utiliser cette technique complexe sans préaction pour la mettre en place.

Comme Nathcrantail et Fer Diad, Loch Mor mac Mofemis méprise le jeune âge de Cú Chulainn, mais il accepte de le combattre car il a tué son frère⁸⁷¹ et il est trompé par la fausse barbe du demi-dieu. Il y a quatre parallèles entre le duel contre Loch Mor mac Mofemis et celui contre Fer Diad, à tel point que le premier est presque le prélude du second (Loch servant de double à Fer Diad par le biais de leur invulnérabilité commune, de la manière dont ils blessent Cú Chulainn, de leur mort qui intervient de la même manière et du respect particulier qui leur est accordé après leur défaite⁸⁷²). Les quatre parallèles entre les duels sont les suivants : premièrement, on note la récurrence du chiffre trois et de la tripartition d'événements, bien que celle-ci peuvent être observée tout au long du Cycle d'Ulster⁸⁷³. Deuxièmement le lieu du combat, un gué, est identique. Troisièmement le parallèle le plus curieux est l'aide surnaturelle qui intervient lors du combat, mais ici contre Cú Chulainn et en faveur de Loch. Il s'agit de la déesse Morrigan, qui prend plusieurs formes différentes lors du combat pour se venger du demi-dieu qui a refusé ses avances. Elle se transforme d'abord en génisse blanche suivie de cinquante autres génisses enchaînées entre elles qui entourent Cú Chulainn, qui crève l'un des yeux de la

⁸⁷⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 82.

⁸⁷¹ Ce personnage s'appelant Long mac Emonis, il s'agit d'un demi-frère ou d'un « frère » au sens métaphorique.

⁸⁷² MONETTE, 2013, p. 134.

⁸⁷³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 63, 79, 110 ; *La Courtise d'Emer (Tochmarc Emire)*, p. 14 ; *La Destruction de l'auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga)*, p. 181, 308, par exemple.

déesse d'une pierre de sa fustibale. Elle prend ensuite la forme d'une anguille noire qui lie les pieds du demi-dieu et permet à Loch de le blesser au torse. Cú Chulainn se libère et fracasse la moitié de la tête et du cerveau de l'anguille d'un coup de talon. Enfin, la Morrígan se transforme en louve et lui mord le bras, ce qui mène Cú Chulainn à lui crever l'autre œil avec un javelot, non sans avoir été blessé une nouvelle fois par Loch. Débarrassé de la déesse, Cú Chulainn peut se focaliser sur Loch et le tue avec la *Gáe Bolga*, quatrième point commun majeur dans le déroulement des combats. Loch a pour dernière volonté que le demi-dieu lui permette de se relever pour mourir face contre terre en direction de l'est, plutôt que sur le dos tourné vers l'ouest, pour qu'on ne puisse pas penser qu'il fuyait⁸⁷⁴. Nous pouvons également citer plusieurs points communs avec d'autres combats plus mineurs du récit : lorsque Cú Chulainn combat Mann mac Muresc, l'oncle de Fer Diad, ils s'affrontent à mains nues, car il dénigre lui aussi le jeune âge du demi-dieu et déclare qu'il va le broyer de ses mains. Ils luttent et par trois fois Mann projette son adversaire, qui est insulté et moqué par Láeg son cocher. Ceci lui donne la colère et l'agressivité dont il a besoin pour vaincre et démembrer Mann⁸⁷⁵. Cú Chulainn combat aussi Foill, Tuachall et Fandall, les fils de Necht. Il les élimine chacun leur tour d'une arme de jet, d'une lance et d'une épée respectivement, après avoir juré de les tuer ainsi avant chacun des trois combats⁸⁷⁶. L'affrontement final entre Cú Chulainn et Fer Diad revêt ainsi une importance colossale en servant de point culminant des talents et ressources dont savent faire preuve les combattants.

Les autres personnages présents dans le récit de cet affrontement servent également à grandir les combattants et soutiennent la notion de grandeur sociale des héros celtiques par le biais des réseaux qui les entourent. Après les premier et deuxième jours de combat, une foule de partisans aident Cú Chulainn et Fer Diad à se remettre de leurs efforts. « Des médecins et guérisseurs en tous genres » s'occupent des blessures de Cú Chulainn, et pour chaque soin qui lui est prodigué, il envoie la même chose de l'autre côté du gué pour son adversaire. « De la nourriture et des boissons en tous genres » parviennent des quatre coins de l'Irlande à Fer Diad, qui partage lui aussi avec son adversaire, de sorte qu'aucun n'ait un avantage particulier⁸⁷⁷. Le partage du deuxième jour ajoute quelques précisions, néanmoins – il est expliqué que la nourriture envoyée à Cú Chulainn par Fer Diad complète celle d'un petit groupe de fidèles locaux, par opposition à celle de ce dernier qui vient de partout en Irlande car toutes les

⁸⁷⁴ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 102-103.

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 129.

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 50-52.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 150.

provinces se sont coalisées pour le soutenir, dans l'espoir qu'il puisse les protéger du demi-dieu incontrôlable⁸⁷⁸. Notons que Cú Chulainn est capable d'être le héros de tous, un héros à la valeur guerrière telle que Derbforgaill tombe amoureuse de lui rien qu'en entendant parler de sa réputation⁸⁷⁹ (un énième aspect de sa description qui peut être relié aux codes culturels de La Tène, qui mettent en avant l'importance d'une réputation héroïque portée par des poètes ou des partisans) ; mais la croissance de ses capacités et son propre réseau sont tels que pour les ravitailleurs et les puissants qui soutiennent Fer Diad, l'enjeu de l'arrêter prend l'ascendant sur l'expédition d'origine d'Ailill et Medb. Ces foules de partisans disparaissent narrativement le troisième jour, qui est marqué par un changement de ton dans le récit. Alors qu'à la fin des deux premiers jours de duel les combattants se font la bise, leurs cochers mangent ensemble et leurs chevaux sont à la même étable, à l'arrivée du troisième jour Cú Chulainn remarque l'expression « maléfique » de Fer Diad. La fin du combat est marquée par leur tristesse silencieuse quant à leur souffrance mutuelle⁸⁸⁰. Le combat à l'épée de ce troisième jour est de fait pris beaucoup plus au sérieux que les précédents, ce que l'on constate également dans la fatigue psychologique et le manque de sommeil de Fer Diad dans la nuit précédant le quatrième jour, dont il sait d'avance qu'il sera leur lutte finale⁸⁸¹. Remarquons aussi que ce dernier jour semble montrer que Fer Diad est le meilleur combattant des deux, un constat unique dans les récits concernant Cú Chulainn⁸⁸². Malgré cela, Fer Diad est blessé puis tué suite aux ressources surnaturelles de son adversaire et surtout il périt car il ne combat pas pour des raisons honorables⁸⁸³, une infamie qui hante ses prouesses guerrières tout au long de l'affrontement et qu'il ne parvient pas à dépasser malgré ses capacités hors du commun.

Plusieurs aspects du combat le relient à d'autres mythes indo-européens, ce qui pourrait tendre vers une origine commune par le biais d'archétypes que présentent Cú Chulainn et en l'occurrence particulièrement Fer Diad. Celui-ci est vulnérable par-dessous et suite à une diversion il est tué par une arme magique qui brise la pierre protégeant son point faible. D'abord, Fer Diad fait partie d'un corpus de héros indo-européens invulnérables vaincus suite

⁸⁷⁸ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 151-152.

⁸⁷⁹ *La Mort violente de Derbforgaill (Aided Derbforgaill)*, p. 22.

⁸⁸⁰ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 152, 153-154.

⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 154 ; remarquons que ce combat est si important et épique qu'il dépasse la structure narrative habituelle précédemment abordée, qui aurait voulu une conclusion au bout du troisième jour ou troisième type d'affrontement – il brise ce moule omniprésent pour venir à son terme au bout du quatrième jour, ce qui est tout à fait inhabituel pour un récit aux codes culturels celtiques.

⁸⁸² Cette réflexion s'applique aux récits médiévaux porteurs de codes culturels cousins de La Tène et non pas, par exemple, à des textes tels que *A Legend of Knockmany* (datant du XIX^e siècle), dans lequel Cú Chulainn est un géant maléfique que doit vaincre Fionn mac Cumhaill.

⁸⁸³ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 133.

à l'exploitation d'une faiblesse cachée, aux côtés d'Achille, Baldr, Conganchnes mac Dedad, Siegfried et Soslan. Cette protection par le biais d'une large pierre outrepassée par un coup fulgurant par-dessous suite à une feinte se retrouve également dans le combat de Thor contre le géant Hrungrnir. Le géant a une tête et une arme de pierre, et un bouclier de pierre indestructible que le marteau de Thor – symbole de la foudre – ne peut briser. Hrungrnir est dupé : il croit que Thor l'attaquera d'en bas, et il oriente donc son bouclier vers le sol. Le dieu de l'orage en profite pour réduire la tête du géant en morceaux avec son marteau. Le sens de l'attaque varie, mais le schéma est le même.⁸⁸⁴ Dans la tradition galloise, le *Mabinogi de Math* rapporte que Llew (l'équivalent gallois de Lugh, qui rappelons-le est le père de Cú Chulainn) tue son rival Gronw Pebyr avec une lance ou un javelot qui transperce sa protection de pierre. Ceci ressemble à la mort de Hrungrnir, mais particulièrement à celle de Fer Diad, dans l'arme utilisée et le lieu – Fer Diad meurt sur un gué et Gronw Pebyr au bord d'une rivière. En outre, le premier javelot qui frappe Fer Diad transperce son torse et ressort par le dos, tout comme l'arme de Llew transperce l'échine de Gronw. L'opposition entre un héros maniant la foudre ou une arme qui y est associée, et un géant protégé par de la pierre, se retrouve dans d'autres récits indo-européens, de la Russie à l'Inde. Dans chaque cas, la foudre est héroïque et la pierre est associée à l'antagoniste de l'histoire – souvent un géant. Cú Chulainn oppose sa lance foudroyante, dont le nom peut se traduire par « javelot-foudre », à la pierre protégeant Fer Diad. Tous ces éléments font dire à Patrice Lajoie que le personnage de Fer Diad viendrait de l'archétype du « géant » des mythes indo-européens.⁸⁸⁵ Cette interprétation expliquerait plusieurs aspects du combat, notamment pourquoi Cú Chulainn prend si souvent appui sur l'*umbo* de son adversaire, même sous la forme gigantesque qu'il prend lors de sa *ríastrad*⁸⁸⁶. Cette interprétation éclaircit également comment la *Gáe Bolga*⁸⁸⁷ peut passer entièrement sous son corps et remonter à la verticale. Les influences chrétiennes sur ce récit pourraient être à l'origine de la disparition du gigantisme de Fer Diad, personnage plus mineur que Cú Chulainn dont la transformation serait plus ardue à omettre. Les récurrences indo-européennes dans ce récit – Cú Chulainn étant lui-même un archétype porteur de nombreux points communs avec Dumuzi, Marduk, Héraclès,

⁸⁸⁴ LAJOYE, 2015, p. 258-259.

⁸⁸⁵ *Ibid.*, p. 257-261.

⁸⁸⁶ *Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge)*, p. 156 ; le texte semble avoir, au fil des siècles, quelque peu négligé ce fait – quand Cú Chulainn se transforme, il est explicitement dit qu'il est d'une bien plus grande taille que Fer Diad, or au paragraphe suivant les combattants sont si proches, bouclier contre bouclier, que leurs têtes s'entrechoquent, ce qui impliquerait qu'ils font la même taille. De ce fait, il devient plus logique que la mention précédente de l'immense taille de Cú Chulainn dépassant celle de Fer Diad soit un ajout plus tardif pour imaginer sa transformation, alors que le récit d'origine nécessite que le demi-dieu se transforme pour être d'une taille égale à celle de son adversaire.

⁸⁸⁷ La *Gáe Bolga* peut aussi être interprétée comme une représentation de la foudre divine (voir PLEINER, 1993, p. 32), soutenant d'autant plus cette lecture du récit.

Achille, et plus particulièrement Rostam⁸⁸⁸ – indiquent une origine plus ancienne que la facette gaélique des cultures celtiques, ou même que les cultures celtiques de manière plus générale. De plus, lesdites récurrences doivent avoir une source commune datant d'avant la séparation des divers foyers culturels indo-européens : il s'impose donc qu'une ou plusieurs variantes laténiennes des principaux aspects de ces récits (et des personnages tels que Cú Chulainn⁸⁸⁹ et Fer Diad) ont dû exister, pour expliquer la transmission de ces schémas d'un ancêtre commun jusqu'en Irlande⁸⁹⁰. Notons donc des liens avec les codes culturels des Celtes antiques, la mention d'un torque, l'importance de la réputation et du réseau, l'emphase mise sur le statut héroïque et la prise de la tête, ainsi que les différentes considérations pour les phases de combat. Tout ceci renforce la relation entre ce récit et ce qui est su des facettes guerrières de La Tène – le récit suit lui-même ce schéma avec par exemple l'omniprésence de la décollation et bien d'autres similitudes encore, comme l'héroïsation de la nudité). De ce fait, bien qu'il ne soit pas possible ni pertinent d'envisager la littérature irlandaise comme une fenêtre ouverte sur l'âge du Fer, elle apporte néanmoins un point de vue indigène sur des pratiques culturelles et culturelles partagées⁸⁹¹. De plus, que Cú Chulainn combatte un géant aux capacités surnaturelles qu'il terrasse grâce à une arme de jet n'est pas sans rappeler l'exploit de son père qui tue Balor d'une pierre de fronde⁸⁹².

Cette parenté rejoint ce qui a déjà été établi sur l'approche celtique des différentes étapes d'un affrontement, l'affrontement étant particulièrement ritualisé dans ces cultures. Le duel à distance préliminaire est peu concluant et sert davantage d'échauffement ; la phase suivante est héroïsée, mobilise du soutien et met en scène les guerriers en chars ; dans une troisième phase d'escrime à l'épée, prise beaucoup plus au sérieux, l'ascendant psychologique et la gravité de la situation prennent narrativement plus d'importance que la lutte physique ; enfin, le combat de groupe, beaucoup moins codifié et se soldant par des pertes des deux côtés, se conclut par une action fulgurante d'une arme magique, permettant au héros de terrasser son adversaire. Ces phases de l'affrontement sont nettement visibles, avec leurs propres manières respectives de combattre et leurs considérations très clairement apparentées aux conceptions martiales

⁸⁸⁸ MONETTE, 2013, p. 57, 68-69, 77, 78, 127-128, 248.

⁸⁸⁹ En tant que fils de Lugh (si ce n'est une sorte d'incarnation), Cú Chulainn n'est à l'origine pas un « personnage » mais un membre à part entière d'un panthéon de divinités et demi-divinités.

⁸⁹⁰ Il semble par ailleurs particulièrement improbable que l'entièreté des facettes typiquement indo-européennes de récits gaéliques et gallois proviennent d'un héritage oral transmis par des cultures préceltiques.

⁸⁹¹ PÉREZ RUBIO, 2015, p. 173.

⁸⁹² *Cath Maighe Tuireadh (La Bataille de Mag Tuired)*, 133-135.

laténiennes, faisant de ce texte l'une des plus précieuses et pertinentes sources pour comprendre l'approche celtique de la pratique guerrière et les idéaux vers lesquels tendent les Celtes.

Conclusion

L'expression guerrière celtique s'inscrit dans une continuité qui lui est bien antérieure, tout en étant à l'origine de nombreuses innovations utilisées longtemps après La Tène. La culture celtique est parsemée de nombreuses croyances valorisant la culture du combat et une légitimation de la violence dans une certaine mesure ritualisée. Les Celtes puisent dans diverses croyances pour se grandir et affronter le danger avec une plus grande témérité, trouvant ainsi des forces dans le culte d'une pléthore de divinités belliqueuses ainsi que par l'assimilation de l'individu à des animaux féroces. Cette mise en armes codifiée par les rapports socio-culturels s'articule autour d'une panoplie typique qui recherche le meilleur rapport coût-efficacité, à l'exception des meneurs nobles plus lourdement et richement équipés – ce qui entretient jusque dans le combat la relation hiérarchique entre individus et de ce fait la dimension sociale de la martialité.

Cette dimension sociale dépasse la notion d'individu, pourtant tant appuyée par les récits allogènes sur les Celtes au combat. Les combattants sont liés par leur appartenance communautaire ainsi que par des valeurs et codes communs, tandis que les plus influents disposent de réseaux comprenant jusqu'à des milliers de clients, fidèles, partisans et associés, illustrant ainsi le fait que la notion de tribu ou la géographie ne limitent pas les intérêts et l'interconnexion des Celtes antiques. Le lien entre valeur sociale et valeur guerrière se fonde sur, et se traduit par, une perception de l'honneur particulièrement belliqueuse, qui amène à grandir sa propre réputation et sa vaillance tout en rabaisant et en insultant publiquement ses adversaires et rivaux. Le dépassement de soi par l'identité, les actes et les paroles s'inscrit dans une logique d'intimidation servant à briser des ennemis avant même le début du combat.

Une fois les armées mises sur pied, les premiers à combattre sont bien souvent les tirailleurs. Ceux-ci utilisent des armes qui diffèrent de la norme plus générale afin de se battre à distance et de préparer l'affrontement qui peut suivre. Ce mémoire suggère qu'il s'agit au moins en majeure partie des plus jeunes guerriers, armés de javelots, d'arcs et de frondes, les plus aptes à courir, éviter, maintenir à distance et se rabattre en toutes directions nécessaires. Avec l'âge, le statut et la situation financière viennent des impératifs de reconnaissance sociale par la prouesse martiale, ainsi qu'un alourdissement de la panoplie avec l'ajout de pièces d'équipement moins « consommables » que de simples munitions. Les tirailleurs et leurs diverses armes jouent néanmoins un rôle important sur le champ de bataille, car leur succès

confère au reste de leur armée le contrôle de la distance entre eux et l'ennemi, et l'initiative de la parcourir.

Le combat à distance est le cas de figure se prêtant le moins à la reconnaissance sociale de la prouesse martiale – lorsque deux troupes se tirent mutuellement dessus, il est difficile de reconnaître qui a tué qui. À l'inverse, la valeur individuelle brille naturellement le plus lors des duels, qui mettent en valeur le rôle de champions représentant leur armée ou leur communauté. Le lien entre martialité et statut social se retrouve également dans la richesse et la diversité de certaines panoplies retrouvées, qui corroborent la description d'équipements rutilants et décorés – dépeints avec dédain dans les textes gréco-romains.

Les combats singuliers sont attestés dans de nombreuses sources, comme le sont les objectifs recherchés. La victoire immédiate, bien sûr, mais aussi le prestige d'avoir vaincu un illustre adversaire et bien souvent d'obtenir un trophée. Celui-ci peut être de l'ordre du mobilier, comme les armes ou un bijou pris à un vaincu, mais aussi sa tête, la décollation faisant partie de la culture des Celtes. Le trophée est une manière de s'accaparer la vitalité, la grandeur et le passé de sa victime, et de les intégrer ainsi à ceux du vainqueur. Ici aussi cela relie les actions martiales à la vie quotidienne et au rapport social entre combattants.

Si le duel n'amène pas une issue au conflit, alors un affrontement à plus grande échelle, si ce n'est une bataille, se profile. Malgré une capacité prouvée à mettre régulièrement sur pied des effectifs impressionnants, il semblerait que les Celtes rencontrent davantage de succès lors d'opérations de plus petite envergure. Dans ce second cas de figure, ils sont capables de mettre en valeur le dynamisme de leur panoplie et leur conceptualisation du combat, tandis qu'avec des effectifs plus larges il y a le risque que certains des groupes n'aient ni l'habitude de combattre en synergie ensemble, ni une panoplie adaptée à du combat rapproché prolongé, ni la préparation mentale nécessaire – des facteurs qui engendrent de fait des difficultés face à un modèle militaire comme celui des légions romaines. Ces dernières ont la capacité de constituer une menace telle que les Celtes doivent concentrer leurs forces – ce qui les prive de l'utilisation optimale de leur système guerrier en exerçant une pression qu'ils ne sont pas équipés pour vaincre.

L'adaptation du combat à des phases types passe donc par l'impératif d'articuler une multitude de facteurs dans un objectif de survie, mais aussi de victoire, qui elle-même peut légitimer les exactions qui en découlent ou de nouvelles expéditions. Une armée n'est pas un état de fait, créée *ex nihilo* dans le but de livrer une bataille décisive avant de disparaître. Elle

repose sur un entraînement physique et mental, qui vient concrétiser un endurcissement général qui prépare le corps et l'esprit à la violence et au risque de mort ou de blessure grave. Cette armée s'appuie également sur une logistique communautaire permettant de l'équiper et de fournir tout ce qui peut être nécessaire pour ravitailler des milliers d'individus. C'est un système, qui fonctionne à la manière d'une communauté et a besoin d'une certaine synergie pour être efficace face à un autre groupe d'individus préparés au combat.

Cet enchaînement d'étapes typiques d'une bataille issues des codes culturels des belligérants assure un équilibre entre le respect d'une certaine ritualisation de la violence et une spontanéité née des conditions qu'impose une situation de vie ou de mort. Il y a en amont des facteurs socio-culturels qui amènent l'acte guerrier, et en aval des pratiques qui les exploitent et entretiennent ce cycle. Cet acte guerrier, toutefois, s'inscrit dans une logique d'abord tribale, locale mais ponctuée d'expéditions à plus longue distance, avant de se muer en course aux armes avec l'apogée et le déclin de plusieurs grandes sphères culturelles méditerranéennes. L'inclusion des Celtes dans cette évolution se fait d'abord par le mercenariat et leur participation à diverses opérations et campagnes de l'Espagne à l'Égypte, avant de les concerner plus directement lorsque leurs foyers culturels se retrouvent menacés.

Ainsi, loin du cliché de foules frénétiques et sauvages dénudées, le combat celtique nécessite la mobilisation et l'articulation symbiotique de divers aspects de cette culture, ainsi que la conceptualisation de l'acte guerrier et de la mise en armes. Le combat, qui englobe des considérations allant jusqu'au geste technique ou au réflexe individuel, doit s'adapter aux spécificités de chaque situation. Avant d'en venir au combat physique, la joute verbale est déjà une forme de combat qui repose sur l'enjeu de l'honneur et de la motivation, jouant ainsi sur l'éloquence réputée des Celtes. Lors de la première étape de l'affrontement armé (la phase de tiraillement), de jeunes guerriers légèrement équipés mettent à profit diverses armes de jet pour contrôler le combat à plusieurs distances. Lorsque l'opportunité se présente, des guerriers plus illustres peuvent rechercher le combat individuel, mettant ainsi en lumière la bonne adaptation de la panoplie celtique au duel. Alliant la protection dynamique du bouclier, des armes polyvalentes permettant des mouvements fluides et rapides, et dans certains cas des protections d'une confection exemplaire, la panoplie guerrière celtique permet d'attaquer et de se défendre efficacement sans nuire à la mobilité de l'individu.

Les guerriers savent également s'adapter à la phase de bataille rangée, notamment car leur panoplie s'y prête également. Ils sont capables de mettre en œuvre des formations efficaces et de mélanger divers types de combattants. Dans ces cas-là leur manière de combattre, bien

loin du *topos* sur leur indiscipline, repose sur une coopération qui s'étend de l'échelle individuelle à celle de troupes entières. Elle permet des systèmes de relais et des opérations de choc sporadiques, jouant ainsi sur leur mobilité et leur explosivité pour minimiser les risques intrinsèques du combat rapproché, particulièrement dans le cas de guerriers non professionnels et possédant pour la plupart peu de protections corporelles.

Ainsi, loin d'être une notion figée, ou de se résumer à une poignée de gestes, à des éléments de panoplie types ou à un état d'esprit particulier, l'approche celtique du combat et de la violence à la période de La Tène est d'une polyvalence presque étonnante. Elle est capable de s'adapter à de nombreuses situations, à l'aide d'un équipement fait pour refléter cette diversité d'opportunités. Les phases typiques d'une bataille, plutôt que des formalités archaïsantes ou uniquement des contraintes *de facto*, sont des occasions de mettre en avant et d'exploiter pleinement des éléments précis du modèle guerrier celtique. Les aspects plus ritualisés de ce combat, tels que les duels de champions et la joute verbale, s'estompent avec le temps – notamment suite à la perte d'indépendance des principaux foyers culturels laténiens ou à la férocité des légions romaines, qui représentent un danger quasiment existentiel et face auxquelles la nécessité de survie immédiate prend une place grandissante. Malgré l'animosité des Romains envers les Celtes, plusieurs notions de la martialité celtique sont reprises par Rome et généralisées par l'intermédiaire de leurs soldats auxiliaires, ce qui témoigne de l'efficacité remarquable de ces éléments. Ce mémoire s'appuie dans son organisation ces phases typiques et leurs spécificités, avec plusieurs éléments qui se répondent – comme le fait d'analyser les tirailleurs en théorisant qu'il s'agit de plus jeunes individus de la société, après avoir traité de l'influence des réseaux chez les guerriers plus reconnus ; ou encore la section qui examine les potentiels traumatismes des participants dans ce type d'affrontements, après avoir traité les apports et limites du combat dans l'Histoire vivante – puisqu'il y a non seulement l'importance de la psychologie du moment, mais aussi l'incidence des traumatismes et du vécu passés sur l'appréhension au combat et sur la réinsertion dans la vie quotidienne, des thèmes qui dépassent le cadre de ce qu'il est possible de traiter ici.

Une majorité des batailles antiques connues aujourd'hui le sont par quelques lignes de texte, laissant ainsi les détails de leur déroulement particulièrement flous. De ce fait, une approche pluridisciplinaire s'impose pour croiser les sources et informations disponibles, et faire progresser les connaissances actuelles sur l'expression guerrière du passé. Une bataille, une escarmouche, un quelconque affrontement jusqu'au duel ou même une joute verbale ne sont pas des phénomènes linéaires dont le déroulement ou l'issue peuvent être déduits

mathématiquement, du fait du peu d'informations disponibles. Chaque situation de combat est particulière et dépend de facteurs à la fois propres aux participants (volontaires ou non) et à des circonstances qui les dépassent.

La valeur accordée à la vie aujourd'hui est une notion relativement récente. Le rapport au risque de blessure, voire de mort, était très différent à l'époque antique, ce qui crée un écart entre la manière dont les Anciens appréhendaient un fait de violence et celle qui est propre à l'époque contemporaine. L'étude des textes antiques présente également des difficultés intrinsèques, en raison des nombreuses copies successives qui ont été nécessaires à leur préservation et du biais de leurs auteurs, qui n'ont aucune ambition ou prétention de « neutralité historique », mais livrent un discours partisan ayant souvent un but de légitimation politique. Cette notion de légitimation s'étend à un constat civilisationnel polarisant, opposant le monde « civilisé » au monde « barbare », dans une dichotomie d'autant plus écrasante du fait du silence historiographique des peuples de cultures celtiques.

Les biais naturels aux auteurs grecs et romains sont en eux-mêmes une information sur le *zeitgeist* de l'époque au sujet des populations celtes. Cela dit, non seulement lesdits textes ne livrent pas un portrait complet des cultures allogènes et souvent perçues comme ennemies de la leur, mais ils n'en ont pas non plus la volonté – et cherchent encore moins à comprendre les aspects qu'ils évoquent. Ces auteurs éloignent presque par automatisme la possibilité d'opérations militaires structurées et réfléchies – car ils considèrent la martialité celtique comme primitive. Malgré quelques rapports plutôt bien détaillés, les textes sont insuffisants pour dresser un portrait exhaustif de la pratique guerrière. Le premier recours pour les compléter est l'archéologie, qui permet d'éclairer la composition possible d'éléments de panoplie, dont les textes ne livrent que des descriptions rudimentaires et parcellaires. Le contexte des trouvailles permet également à l'étude archéologique d'établir des normes quant à la rareté ou au rang social attribué à certains éléments de mobilier, moyennant ainsi une connexion entre objet et statut.

De la même manière qu'un texte n'a pas été écrit à l'intention de lecteurs ayant 2 000 ans d'écart avec son auteur, un objet n'est pas conçu dans l'optique d'être déposé dans une tombe ou abandonné sur un champ de bataille. Un objet, plus particulièrement un outil ou une arme, est conçu pour accomplir une fonction, qui nécessite un geste et un cadre d'utilisation que l'on ne peut pas entièrement déduire par l'observation. L'approche archéologique peut notamment être approfondie par la tracéologie et l'archéologie expérimentale, afin d'inclure ou d'exclure diverses hypothèses quant à l'intensité, l'intention et la technique d'un geste.

Sans délaissier ces outils d'étude avérés, ce mémoire privilégie leur croisement avec des ressources sortant du cadre géographique, culturel ou chronologique de la période de La Tène. Ce croisement passe par l'étude de mobilier, de tactiques et de stratégies de peuples voisins, ou par l'examen des substituts les plus proches de certains éléments manquants, comme un point de vue indigène sur la culture et l'expression guerrière, de l'héroïsation de certains aux traumatismes des autres. La ressource la plus utilisée ici est la littérature gaélique et dans une moindre mesure galloise, bien que les textes étudiés aient été soigneusement choisis afin d'écarter ceux qui divergent trop des pratiques et conceptions laténiennes. Ces textes témoignent de très nombreux points communs avec la période de La Tène, notamment en termes d'éléments d'iconographie, de mobilier et de manières d'héroïser ou mettre en valeur les guerriers.

L'un des outils majeurs pour étoffer la description du combat celte en l'état actuel des connaissances – et bouleverser certaines idées reçues – est l'Histoire vivante. Ses diverses branches permettent d'illustrer à quel point la panoplie basique du guerrier celte offre une fluidité efficace et intuitive pour un maximum de combattants, notamment par rapport à l'équipement romain dont la gestion de la distance, de la posture, de l'explosivité et de la garde est rendue plus ardue par le *scutum*, moins maniable. En effet, les constats et témoignages de l'époque, ainsi que certaines découvertes, peuvent être mieux compris grâce à l'escrime à thème antique et à l'archéologie expérimentale, sur lesquelles s'appuie également ce mémoire. Dans ce mémoire la fronde et l'épée à sphères ont été mis à l'épreuve. La simplicité trompeuse de la fronde et le fait qu'on la voie communément comme l'arme du berger la différencient nettement d'autres armes de jet comme l'arc ou les javelots. En outre, sa forte présence dans les récits insulaires – notamment entre les mains de Cú Chulainn, l'idéal du guerrier celtique – lui confère une importance particulière. Quant à l'épée à sphères, l'ambiguïté autour de son identification et sa datation ainsi que les hypothèses selon lesquelles il s'agirait en réalité d'une arme de duels ritualisés, voire entièrement cérémonielle, suscite un vif intérêt – les expérimentations confirment qu'il s'agit d'une arme très fonctionnelle, bien qu'adaptée à une utilisation relativement précise.

Une part non négligeable des recherches entreprises dans le cadre de ce mémoire a été occultée pour limiter sa longueur et ne pas nuire à sa lecture par une multiplication d'approches et de détails. Parmi ceux-ci, il y a des questions climatiques, basées sur des analyses dendrochronologiques et palynologiques, et des écrits de Cicéron par exemple, qui indiquent une période de sécheresse en Gaule avec une forte corrélation entre les zones les plus affectées

et les foyers de révoltes majeures des dernières années de la Guerre des Gaules. Les faibles récoltes contribueraient notamment à expliquer la révolte des Éduens, ainsi que la prise pour cible d'officiers frumentaires romains, et à nuancer l'origine des tensions entre certaines tribus gauloises et les garnisons de légionnaires pendant cette période.

L'un des axes ayant été fortement réduits est la différenciation entre les modèles militaires continental et insulaire. Plus précisément, il s'agissait d'explorer davantage le goût plus prononcé des Britons pour la guérilla et le combat à distance – et les raisons qui pourraient l'expliquer. Dans ce cadre, j'ai réalisé une évocation fonctionnelle de bouclier sur le modèle des miniatures de Salisbury, dans l'objectif de déterminer une utilité à leurs découpes, qui constituent assurément un désavantage en combat de groupe – en raison des cibles très évidentes qu'elles représentent (ces découpes n'étant pas sans évoquer une sorte d'état transitoire entre un bouclier celtique classique et ceux dits « en H » utilisés plus tard par les Pictes et les Gaëls). Pour résumer les résultats de la manipulation de cette évocation de bouclier dans un cadre d'escrime à thème antique : ma première hypothèse était que la découpe servait à poser la lance dans une garde assez traditionnelle, ouvrant de ce fait une ligne droite entre l'arme et le flanc droit adverse sans avoir besoin d'ouvrir sa garde pour laisser sortir le bras. Il s'est avéré que cette utilisation n'était pas envisageable, pour deux raisons : elle nécessite de garder le bras gauche tendu pour que la découpe soit face à la cible, ce qui est particulièrement énergivore ; et un geste de dégagement de la lance est amené à déséquilibrer le bouclier également, un cas de figure très peu souhaitable. Deux utilisations possibles ont toutefois été déterminées. La première est de tenir le bouclier avec le bord inférieur vers l'adversaire, la lance calée étant dans sa découpe et sous le bras. Cette posture permet de stabiliser la lance et de frapper bien plus précisément en faisant moins d'effort, sans avoir à se découvrir. Ceci met son utilisateur dans une posture parfaite pour frapper soudainement la tête ou surtout le bras et la main dès que ceux-ci se présentent (la posture masquant aussi une part du mouvement de bras qui amène le coup). Le bouclier étant tenu à l'horizontale, ou légèrement en diagonale vers le haut, cette posture découvre les jambes, ce qui constitue son principal défaut. Face à un seul adversaire, le bouclier tendu est en position pour percuter à l'horizontale, ou peut être rapidement ramené pour effectuer un cône de protection et couvrir une retraite, mais ce genre d'escrime serait peu utilisable en combat groupé – ce qui soutient par ailleurs l'idée de combats sporadiques à petite échelle permettant de meurtrir rapidement des cibles choisies avant de fuir. La deuxième utilisation du bouclier est face à une lance, à partir d'une posture similaire à la précédente. Lors d'une saisie de lance en prise basse en particulier, la découpe peut être utilisée

pour piéger momentanément une hampe en exécutant un mouvement semblable à une percussion horizontale, de préférence avec un léger mouvement vers la gauche pour minimiser le risque d'être touché si l'action échoue. Le levier qu'offre le bouclier sur la hampe est considérable et une pression continue va amener à la plaquer contre l'adversaire et son bouclier, ce qui permet de le toucher relativement aisément. Ceci pourrait être associé à des actions de choc, ici par un individu armé d'une épée qui peut de ce fait neutraliser l'avantage de la distance de la lance et éliminer sa cible, mais présente le même défaut de découvrir les jambes et le bassin.



Figure 41: En images ici sont deux utilisations potentielles pour un bouclier de la forme des miniatures de Salisbury, dont les explications sont résumées ici car une étude plus poussée a été soustraite à ce mémoire pour ne pas le surcharger. À gauche, la lance peut être calée par le bouclier et sous le bras, assurant une dépense d'énergie moindre (cette tenue du bouclier étant toutefois plus fatigante à la longue pour le biceps gauche qu'une saisie plus traditionnelle) lors de l'utilisation de l'arme, et une capacité à viser plus précisément, tout en se remettant plus vite en garde. Cette position permet de toucher très rapidement une quelconque ouverture dans la garde adverse, ou intercepter une attaque en préparation en frappant à la main ou au bras. Dans l'éventualité qu'un adversaire parvienne à se rapprocher, la position peut être facilement abandonnée au profit d'une garde plus couvrante ou d'une retraite. À droite, un coup de lance visant la poitrine est intercepté et la hampe prise dans la découpe, plaquant l'arme contre le bouclier adverse. Cette position très vulnérable amène ainsi l'opportunité de rentrer au corps-à-corps, les avantages de la lance étant entièrement neutralisés. (Images issues d'un enregistrement vidéo par Brân Dufraisse, avec la participation de Rémy Piroso)

Il est à noter qu'à l'origine ce mémoire comprenait également une dimension narrative. Dans l'objectif de le rendre plus accessible à un potentiel lecteur ou lectrice néophyte, chaque sous-sous-partie étant censée se terminer par quelques paragraphes d'une histoire fictive résumant brièvement des notions parfois complexes, multiscalaires et pluridisciplinaires afin que celles-ci soient mieux comprises grâce à une mise en situation moins abstraite. D'une trentaine de pages au total, les sections narratives s'inscrivaient dans le flou relatif des relations entre Romains et Gaulois, entre les campagnes de Domitius Ahenobarbus et Jules César, inspirées en partie par Velleius Paterculus qui affirme que Rome aurait tenté à plusieurs reprises de conquérir la Gaule à cette époque, sans succès. La trame accompagnait une confédération gauloise marchant au combat contre une armée romaine et des alliés locaux, aboutissant à une bataille qui suit le plan du mémoire et illustre les notions principales. L'un des objectifs de la

partie narrative était de rappeler que le combat n'est pas linéaire ou aisément prévisible, avec par exemple des résultats très différents pour les initiatives gauloises sur les flancs, alors qu'ils emploient initialement la même tactique. En outre, le déroulement de cette bataille illustre la multiplicité de manières de combattre et de s'y préparer. Bien qu'ayant consacré beaucoup de temps à cette dimension narrative, j'ai fait le choix de l'abandonner pour ne pas qu'elle nuise à mon approche pluridisciplinaire en raison de la différence de genre, ou au sérieux de mon mémoire puisqu'il s'agissait d'une fiction.

Table des illustrations

- Figure 1: Le berceau de la culture celtique et de sa propagation au fil des siècles, par le biais d'échanges et migrations. En l'absence de témoignages directs de leurs déplacements septentrionaux, la grille d'analyse de leurs expansions se trouve biaisée, et se réfère presque exclusivement à leurs échanges avec le monde méditerranéen. 7
- Figure 2: Les différentes phases de la période de La Tène. Ce découpage peut varier légèrement, et surtout s'applique plus particulièrement aux Celtes continentaux. Les Insulaires portent des marqueurs culturels laténiens bien après 10 av. J.-C. 9
- Figure 3: "Le Barde", peint par le Gallois Thomas Jones en 1774, aujourd'hui conservé dans le Musée national du pays de Galles. Le barde éponyme maudit l'armée anglaise en approche avant de se jeter d'une falaise. Ce tableau illustre très bien le fantasme que suscitent les Celtes à travers les époques – une noblesse de caractère atteinte par un primitivisme assumé, une simplicité romantique, leur existence même traitée comme un archaïsme de fait. 18
- Figure 4: Photographie d'une trouvaille de fer de lance échancré. La forme inhabituelle de l'arme suscite naturellement des interrogations sur son utilisation, et par extension s'il s'agit d'une arme fonctionnelle ou plutôt d'apparat (d'après REICH, 2015) 27
- Figure 5: Des crochets pectoraux du premier siècle après notre ère, aujourd'hui au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye. Ils permettent de maintenir, grâce aux boutons présents dans l'image, la doublure en maille des épaulettes qui vient apporter une couche de protection au haut du corps (d'après FIELDS, 2009). 29
- Figure 6: Datant du III^e siècle av. J.-C., la Tarasque de Noves revêt plusieurs notions de symbolisme guerrière celtique. C'est un monstre ithyphallique tenant pour trophée deux têtes coupées, en train de manger un bras. De ce fait, cette créature est représentative de la force virile tuant ses ennemis en assimilant leur grandeur par le biais de trophées – ainsi que littéralement en les dévorant (d'après GREEN, 1992). 34
- Figure 7: La frise de Civitalba, datant du II^e siècle av. J.-C., montre des scènes de pillage par des guerriers gaulois, emportant des cruches et des amphores. La nudité des guerriers n'est pas une généralité, ce qui n'en fait donc pas une simple convention artistique. La représentation détaillée de torques, de saillons et de vêtements sur les guerriers habillés pourrait indiquer qu'il s'agit d'une image réaliste des guerriers gaulois de cette époque et cet emplacement (d'après POUX, 2000). 63
- Figure 8: L'utilisation d'un propulseur ajoute, d'une manière semblable à la fronde, une articulation au bras et permet de lancer un javelot beaucoup plus loin qu'à la main. Il semblerait étrange que les Celtes se priveraient de cet outil, laissant deux possibilités : soit ils ont une raison jusque lors inconnue de ne pas s'en servir, soit ce qu'en dit Strabon est incorrect et ils s'en servent. (d'après les expérimentations dans KLEJNOWSKI, 2005) 71
- Figure 9: La plupart des pointes de flèches gauloises sont droites et simples, bien que certaines, comme celles-ci, possèdent une barbelure, la rendant plus dangereuse et surtout bien plus difficile à extraire d'un corps. Malgré leurs similarités, étant toutes à douille et une barbelure, ces pointes ont toutes une section différente (d'après RENOUX, 2006). 74
- Figure 10: Des balles de fronde romaines en terre cuite du site de Vindolanda. Remarquons que comme chez les Celtes il existe des projectiles sphériques et biconiques ; mais aussi qu'une poche de fronde a survécu, faisant environ 10cm de long. Il s'agit là d'un rare exemple d'une arme de jet décorée, et soulève la question de si les frondes celtiques pouvaient l'être également (d'après BISHOP et COULSTON, 2006). 78
- Figure 11: Ce relief briton datant de l'occupation romaine représente trois individus armés. Contrairement à l'iconographie continentale, celle des Britons tend à montrer des guerriers à petits boucliers, une tendance qui se maintient jusqu'au Moyen-Âge et l'iconographie picte ou gaélique. Ceci tend à suggérer que les Celtes insulaires favorisent un combat plus proche de la guérilla que leurs cousins continentaux, faisant moins de distinction entre des guerriers combattant au corps-à-corps ou comme tirailleurs 84
- Figure 12: Une sélection des balles de fronde faites pour ce mémoire, prêtes à être cuites. Une grande quantité de formes et de poids ont été produits. Celles-ci sont particulièrement pointues, avec des formes différentes et parfois asymétriques. Les plus longues se sont parfois fractionnées à cause de la force centrifuge de la rotation de la fronde avant même d'être tirées. Les plus « compactes », quant à elles, ont pu atteindre des distances

<i>impressionnantes, et auraient facilement dépassé 100 mètres si mes tirs visaient plus haut. (Photographie par Thomas Rankin Clergues).....</i>	<i>89</i>
<i>Figure 13: Ma technique de rotation pour du tir "simple" de saturation. Ce tour simple commence en mettant les cordes en tension, avant d'accélérer et d'ajouter une impulsion soudaine (comme un claquement de fouet) quand la poche est derrière ma tête, imitant un lancer. Chaque point représente la position de la poche à huitième de seconde près, illustrant le moment et l'intensité de l'accélération du projectile. (Photographie par Graham Rankin)</i>	<i>92</i>
<i>Figure 14: L'impact d'une pierre de 100g tirée à 30m sur une planche de contreplaqué de peuplier de 9mm d'épaisseur. Malgré l'enfoncement considérable, il va de soi qu'un galet plus lisse propulsé par un guerrier de l'époque aurait été encore plus dévastateur. Une telle force de frappe représente un danger considérable. Même si le tir ne mène pas à la mort de la cible, une touche au visage comme a pu vivre Cotta serait très déstabilisante. (Photographie par Thomas Rankin Clergues).....</i>	<i>99</i>
<i>Figure 15: Une sélection de fourreaux retrouvés en Rhénanie-Palatinat, très richement décorés. Ce genre de trouvaille sert à illustrer que les descriptions romaines de nobles à l'équipement resplendissant n'est finalement peut-être pas une convention littéraire, et témoignent du statut de leurs porteurs. Ces symboles, des croissants de lune et des courbes typiquement retrouvées sur des objets de confection celtique, pourraient avoir une utilité apotropaïque plutôt que simplement décorative (d'après LEJARS, 2017).</i>	<i>107</i>
<i>Figure 16: La garde discrète des épées longues gauloises, souvent à la forme dite en "chapeau de gendarme", permet des variations au style de préhension. Ces nuances à une prise plus typique à pleine main permettent d'exploiter de nouvelles possibilités et ainsi une meilleure fluidité en multipliant les angles d'attaques et les cibles potentielles (inspiré par REICH, 2022). (Photographie par Marilyn Paleri)</i>	<i>110</i>
<i>Figure 17: L'utilisation d'un bouclier plat permet de frapper avec l'umbo ou l'orle, ce qui offre au guerrier la possibilité de frapper à plusieurs distances en fonction de ses besoins, et ainsi préparer un coup d'épée. Le cintrage d'un bouclier incurvé favorise une percussion horizontale, mais complique considérablement la frappe avec l'umbo. (Photographies par Marilyn Paleri).....</i>	<i>112</i>
<i>Figure 18: Une illustration du "cône de protection". En tendant simplement le bras, quasiment toutes les cibles possibles deviennent momentanément inaccessibles de face. Il suffit de reculer le bouclier pour revenir en garde. Lors d'une attaque au corps-à-corps, celui-ci peut être utilisé en effectuant une percussion verticale visant la main de l'agresseur, le contraignant à interrompre son assaut (inspiré par REICH, 2020). (Photographies par Marilyn Paleri).....</i>	<i>113</i>
<i>Figure 19: La percussion horizontale, attestée ici à gauche par un relief gladiatorialien des thermes de Dioclétien. Cette frappe découvre les jambes, surtout si l'on vise la tête. Ceci la rend moins adaptée au combat de groupe qu'au duel. Dans un cas de combat singulier, la personne effectuant la percussion horizontale peut la faire avec le pied droit avancé (comme le gladiateur du relief) afin de dérober sa jambe gauche du bras armé adverse venant potentiellement trancher ou piquer sous le bouclier.....</i>	<i>115</i>
<i>Figure 20: L'état actuel de l'épée de Juac, nuancé par un dessin par T. Lejars. La typologie très particulière des épées à sphères ne peut qu'indiquer une utilisation différente des épées plus classiques, mais elle n'apparaît pas dans les sources textuelles ou iconographiques, suscitant une multiplicité d'interprétations sur son sujet (d'après GENDRON et al., 1986).....</i>	<i>120</i>
<i>Figure 21: L'un des gobelets d'Aco, signé Chrysippus, aujourd'hui conservé au musée Lugdunum à Lyon. Cette iconographie gladiatorienne montre une action tout à fait adaptée à cette situation : le bouclier maintient la distance et immobilise l'adversaire, préparant ainsi une ou plusieurs frappes à l'épée. (Photographie de gauche par Thomas Rankin Clergues, de droite par Marilyn Paleri).....</i>	<i>123</i>
<i>Figure 22: Contextuellement, il semble plus probable que le champion tende son bouclier avec l'orle en avant, plutôt que l'umbo. Il n'a aucune raison de se mettre volontairement à une portée où le glaive de Manlius peut l'atteindre et sa propre épée sera moins efficace, et le contact proprioceptif du bouclier tendu permet de réagir plus facilement à une charge, bien que la force et la rapidité de l'enchaînement du romain l'en a empêché. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)</i>	<i>126</i>
<i>Figure 23: Pour blesser ou tuer Valerius en atteignant son flanc droit, son adversaire doit faire un pas de côté pour l'atteindre, ce qui amène le problème de donner la même opportunité au Romain. Une alternative moins risquée serait d'effectuer ce mouvement avec une lance tenue en prise haute, ainsi capable d'atteindre cette cible avec plus de facilité. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)</i>	<i>127</i>

Figure 24: Dans la section du récit racontant la manière dont Ligaunus tue Quirinus, Silius Italicus décrit un premier moulinet qui précède la touche mortelle. Ceci pourrait être sa manière de figurer une escrime typiquement gauloise, ou une technique pour imprimer davantage de force dans le coup. Une autre possibilité, illustrée ici, est que la première action sert à provoquer un mouvement de protection, tandis que la deuxième, la véritable attaque, exploite le retrait de ladite protection pour faire mouche. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)..... 129

Figure 25: Une inversion de la garde permet d'atteindre une cible qui autrement serait hors de portée. Cette position est inadaptée à du combat de groupe puisqu'elle découvre et expose le flanc droit (la posture ici a pour but de couvrir uniquement le bras tendu et armer une percussion, une position de bouclier plus classique et couvrante est évidemment possible), mais dans un duel peut être utilisée efficacement. Comme pour le cône de protection, une garde inversée est mieux utilisée comme une nuance ou une technique qui ponctue une escrime en posture plus traditionnelle, pour minimiser la vulnérabilité qu'elle engendre et la capacité de l'ennemi à s'y adapter. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)..... 148

Figure 26: En duel, se retrouver dans cette position assure quasiment la mort du lancier. Face à une phalange compacte, se jeter ainsi sans bouclier face à ses adversaires témoigne d'autant de courage que d'insouciance, si le texte de César est à prendre au pied de la lettre. Il est possible que les lanciers étaient gênés, fatigués ou démoralisés, car cette action semble tout à fait suicidaire. Une action isolée d'un seul légionnaire, bien qu'impressionnante, serait probablement vouée à un échec rapide, donc peut-être qu'il s'agit d'une poussée soudaine d'un groupe ou un grand nombre de soldats. Quoi qu'il en soit, un tel mépris de la mort au milieu d'une bataille difficile face à un adversaire redoutable demande un endurcissement mental qu'une majorité d'individus ne peuvent atteindre qu'avec une vie militaire, un entraînement considérable et de l'expérience préalable, ce qui ne peut avoir été le cas d'une majorité des guerriers celtes. (Photographie par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)..... 149

Figure 27: Utiliser une longue arme de taille crée une distance entre le point d'impact désiré et le corps de l'utilisateur. Si ce point est dépassé par l'adversaire, il est dans une position très avantageuse. Ainsi, si le guerrier ne parvient pas à maintenir la distance avec le légionnaire, son arme principale devient inefficace tandis que le glaive est à sa distance optimale, rendue possible grâce à la large protection qu'offre le scutum. Le légionnaire a donc tout intérêt à combattre en contre-attaquant, attendant de pouvoir dévier ou encaisser une frappe adverse. S'il casse la distance avant même que son ennemi ne puisse armer un coup, ce principe est également illustré sur le dix-huitième métope du Tropaeum Traiani. 151

Figure 28: La réplique de l'épée de Juac forgée par Yves Schmitz. Elle est en fer puddlé, pour reproduire la fragilité d'une arme de l'époque. Malgré cela elle reste particulièrement acérée. (Photographies par Yves Schmitz).... 155

Figure 29: Un estoc à moyenne distance, pénétrant la cible. Ce qui ressort particulièrement de l'utilisation de l'épée à sphères est la vitesse à laquelle elle peut assener un coup mortel. Son maniement particulièrement fluide s'adapte à toutes sortes de gardes et positions, permettant de se concentrer sur sa défense ou ses déplacements tout en demeurant prête à frapper. (Photographie par Marilyn Paleri) 158

Figure 30: Tableau de résultats des touches simples à quatre distances différentes. La deuxième série montre une pénétration bien supérieure à la troisième, illustrant ainsi que la technique est plus importante que la proximité, un fait certainement exacerbé par la légèreté de l'arme qui bénéficie grandement d'avoir davantage de poids derrière elle pour la guider. 159

Figure 31: Un tableau des gestes et situations plus spécifiques mis à l'épreuve pour leur capacité de pénétration. Une majorité des cas se trouvent entre 14 et 20 centimètres de profondeur, ce qui illustre la maniabilité de l'épée à sphères du fait du maintien de cette même efficacité malgré une multiplicité de mouvements et d'angles d'attaque..... 162

Figure 32: L'épée à sphères est une arme au maniement fluide mais son utilisation est particulièrement spécialisée. Son efficacité remarquable d'estoc ne peut que difficilement être une coïncidence, en contraste évident avec les épées de taille plus habituellement utilisées. (Photographies par Marilyn Paleri) 162

Figure 33: Après plusieurs estocs contre une protection de type-linothorax, la pointe se tord, suggérant ainsi que la morphologie de l'épée à sphères ne la rend pas adaptée à pénétrer des protections, ou à du combat de groupe où les gestes ne peuvent pas être aussi bien maîtrisés qu'en combat individuel ou face à des cibles choisies délibérément. (Photographie par Brân Dufraisse) 167

Figure 34: Il suffit de très peu de force pour pénétrer de plus de 10cm l'argile quand celle-ci n'est couverte que par une tunique repliée sur elle-même. Le poids de l'arme étant concentré au niveau de la main, la pointe est trop

légère et le métal trop fragile et souple pour forcer le passage lorsqu'elle rencontre de la résistance. La maniabilité de l'arme devient essentielle face à une défense très active ou un adversaire bien protégé, afin de minimiser le risque de l'endommager. Est illustrée ici une comparaison entre les diverses protections – la tunique est aisément enfoncée, le linothorax légèrement percé avec une ouverture visible de l'autre côté, et la cotte de mailles, qui est enfoncée mais ne s'ouvre pas. (Photographies par Brân Dufraisse)..... 168

Figure 35: Un avantage d'utiliser un bouclier plat est l'option de le tenir sur le côté, illustré ainsi par un des personnages du monument de Paul-Émile. Ceci laisse l'utilisateur courir presque librement, ce qu'il ne peut faire avec une saisie plus frontale ou un bouclier cintré. Ceci illustre l'impératif de la mobilité chez les guerriers celtes, et leur choix d'utiliser majoritairement un bouclier plat, long et mince est un calcul vis-à-vis de l'équilibre entre protection et déplacements. 177

Figure 36: L'impératif de protéger sa tête, ainsi que la panique provoquée par le risque de mort et de blessure, peuvent déstabiliser et ainsi rendre vulnérable un combattant qui, perdant son sang-froid, découvre son corps en essayant d'éloigner le danger. Illustré ici, une feinte vers le visage amène le bouclier à être levé, rendant ainsi possible une touche qui endommage le fémur gauche, à l'image des trouvailles récurrentes à Alken Enge. (Photographies par Marilyn Paleri, avec la participation de Rémy Piroso)..... 192

Figure 37: Une forme de « fair-play » est nécessaire pour toute forme de combat dans un cadre d'Histoire vivante. Il n'est par exemple pas pertinent de contourner la formation adverse, car cela serait irréaliste dans le contexte de lignes de bataille faisant plusieurs kilomètres de long ; et à l'inverse l'intensité et l'intention des touches sont mesurées pour ne pas que ledit combat devienne « trop » vrai. Ici, une phalange des Ambiani fait face à un bloc d'Ave Bagacum, sous le regard d'Hadrien Plonquet. (Photographie par Méry Lorza Saladini, utilisée avec la permission des Ambiani) 207

Figure 38: Le port de masques permet de considérer la tête comme une cible potentielle. La sportivisation apporte également ses points négatifs, comme ici l'interdiction de frapper sous le genou, pour des raisons de sécurité. Le fait de pouvoir combattre de manière plus intensive illustre par exemple le fait que le bouclier gaulois, particulièrement maniable, peut être utilisé offensivement et agir comme une sorte de levier pour créer une brèche entre le glaive et le bouclier romain, ouvrant la possibilité de touches sur tout le côté droit sans se mettre en danger. (Photographie par Thibault Couderc, avec la participation de Hugo Cecchin) 211

Figure 39: La longueur des épées irlandaises complètes de l'âge du Fer, majoritairement de types laténiens et hiberno-romains. Malgré une variation de typologies dans la forme de la lame et de la pointe, les longueurs restent semblables et les soies courtes. Ceci indique une préférence de la part des Celtes irlandais, qu'ils conservent tout en absorbant diverses influences allogènes (d'après HUGHES, 2016). De ce fait, s'adapter et développer une panoplie (et donc une escrime) contextuellement plus appropriée prend l'ascendant sur un respect culturel ou traditionnel pour les armes plus typiques de La Tène. Néanmoins, c'est ces dernières que retiennent les récits héroïques gaéliques..... 218

Figure 40: La pierre tombale de Vonatorix, un cavalier auxiliaire d'origine gauloise (d'après GAWROŃSKI, 2016). Il est l'exemple de l'utilisation romaine de spécialistes de diverses origines, Rome ayant notamment fait usage d'un très grand nombre de cavaliers celtiques. Là où la romanisation a directement et indirectement effacé certains aspects de leur culture guerrière, elle en a encouragé d'autres, qui ont perduré longtemps après la fin de la période de La Tène. 240

Figure 41: En images ici sont deux utilisations potentielles pour un bouclier de la forme des miniatures de Salisbury, dont les explications sont résumées ici car une étude plus poussée a été soustraite à ce mémoire pour ne pas le surcharger. À gauche, la lance peut être calée par le bouclier et sous le bras, assurant une dépense d'énergie moindre (cette tenue du bouclier étant toutefois plus fatigante à la longue pour le biceps gauche qu'une saisie plus traditionnelle) lors de l'utilisation de l'arme, et une capacité à viser plus précisément, tout en se remettant plus vite en garde. Cette position permet de toucher très rapidement une quelconque ouverture dans la garde adverse, ou intercepter une attaque en préparation en frappant à la main ou au bras. Dans l'éventualité qu'un adversaire parvienne à se rapprocher, la position peut être facilement abandonnée au profit d'une garde plus couvrante ou d'une retraite. À droite, un coup de lance visant la poitrine est intercepté et la hampe prise dans la découpe, plaquant l'arme contre le bouclier adverse. Cette position très vulnérable amène ainsi l'opportunité de rentrer au corps-à-corps, les avantages de la lance étant entièrement neutralisés. (Images issues d'un enregistrement vidéo par Brân Dufraisse, avec la participation de Rémy Piroso) 262

Sources

Pour les citations et traductions des sources grecques et latines proposées dans cet ouvrage, j'ai utilisé les éditions de référence de la Collection des Universités de France (CUF) et de la Loeb Classical Library, parfois revues dans le champ de notre thématique d'étude.

Pour l'*Histoire de Rome* d'Ammien Marcellin, la *Celtique*, les *Guerres civiles* et la *Guerre d'Hannibal* d'Appien, la *Bibliothèque* d'Apollodore, le *Traité de tactique* d'Asclépiodote, les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, *De la Nature des dieux* et *La République* de Cicéron, les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, les *Histoires diverses* d'Élien, *La Poliorcétique* d'Énée le Tacticien, l'*Abrégé de l'histoire romaine* d'Eutrope, l'*Histoire romaine* de Florus, les *Stratagèmes* de Frontin, les *Histoires* d'Hérodote, l'*Illiade* d'Homère, *Zeuxis ou Antiochus* de Lucien de Samosate, les *Vies* d'Antoine, Camille, Crassus, Lucullus, Marcellus et Marius de Plutarque, l'*Histoire générale* de Polybe, les *Ruses de guerre* de Polyen, la *Conjuration de Catilina* de Salluste, la *Géographie* de Strabon, la *Vie des Douze Césars* de Suétone, *Sur les plantes* de Théophraste, l'*Histoire de Rome* depuis sa fondation de Tite-Live, l'*Histoire romaine* de Velleius Paterculus, *De l'Art militaire* de Végèce, l'*Énéide* de Virgile et l'*Anabase* de Xénophon j'ai principalement utilisé les traductions proposées en ligne par Philippe Remacle, qui ont été revues et corrigées en cas de besoin. Les traductions additionnelles figurent ci-dessous :

Diodore de Sicile : *The Historical Library of Diodorus the Sicilian: In Fifteen Books. To which are Added the Fragments of Diodorus, and Those Published by H. Valesius, I. Rhodomannus, and F. Ursinus*, traduction de BOOTH George, Londres, 1814 ; *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, traduction de HOEFER Ferdinand, Adolphe Delahays, Paris, 1851.

Geoffroy de Monmouth : *Histoire des Rois de Bretagne*, traduction de THOMPSON Aaron, In Parentheses Publications, Medieval Latin Series, Ontario, 1999.

Hérodien : *Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien III*, traduction par WHITTAKER Charles Richard, Loeb Classical Library 454, Harvard University Press, Cambridge, 1969.

Isidore de Séville : *The Etymologies*, traduction de BARNEY Stephen A., BEACH J. A., BERGHOF Oliver, HALL Muriel, LEWIS W. J., Cambridge University Press, New York, 2006.

Jules César : *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, traduction de MCDEVITTE William Alexander, Harper & Brothers, Harper's New Classical Library, New-York, 1869 ; *Commentaires sur la Guerre civile*, DUNCAN William, Edwards and Bushnell, St. Louis, 1856.

Lucain : *La Pharsale*, traduction de RILEY Henry Thomas, George Bell & Sons, Londres, 1909.

Nennius : *Histoire de Bretagne*, traduction de GILES John Allen, 1842 (en ligne). [History of the Britons \(historia Brittonum\), by Nennius \(gutenberg.org\)](#)

Ovide: *Les Métamorphoses*, traduction de VILLENAVE Mathieu-Guillaume-Thérèse, Quatre tomes, Paris, 1806.

Pausanias : *Description de la Grèce*, traduction de JONES William Henry Samuel et ORMEROD Henry Arderne, Harvard University Press, William Heinemann Ltd., Londres, 1918.

Pline l'Ancien : *Histoire naturelle*, traduction de BOSTOCK John et RILEY Henry Thomas, Henry G. Bohn, York Street, Covent Garden Publisher, Londres, 1855.

Solin : *Polyhistor*, traduction de APPS Arwen Elizabeth. (thèse de doctorat), Université de Macquarie, 2011.

Tacite : *Vie d'Agricola - La Germanie*, traduction de TOWNSHEND Richard Baxter, Methuen & Co., London, 1894 ; traduction de PANCKOUCKE Charles Louis Fleury, 1833 (en ligne) ; *Biographie d'Agricola*, traduction de DE CLERCQ-DOUILLET Danielle, 2000 (en ligne).

Tite-Live : *The War with Hannibal*, traduction de DE SÉLINCOURT Aubrey, Penguin Classics, Londres, 1965.

Les Guerres des Irlandais contre les Étrangers (Cogadh Gaedhel re Gallaibh), traduction de HENTHORN TODD James, Longmans, Green, Reader et Dyer, Londres, 1807.

Récits⁸⁹³ :

*Buile Suibhne (The Frenzy of Suibhne) - Being the Adventures of Subhne*⁸⁹⁴ *Geilt, a Middle Irish Romance*, traduction de O’Keeffe J. G., Irish Texts Society, Londres, 1913.

La Destruction de l’auberge du dieu rouge (Togail Bruidne Dá Derga), traduction de STOKES Whitley, CELT: Corpus of Electronic Texts: a project of the Department of History, Cork, 2009 ; (même texte, version française) Librairie Émile Bouillon, Paris, 1902.

Le Festin de Bricriu (Fled Bricrend), traduction de HENDERSON George, In parentheses Publications, Medieval Irish Series Cambridge, Ontario, 1999.

Le Récit du porc de Mac Dathó (Scél Mucci Mic Dathó), traduction de CHADWICK N. K., An Early Irish Reader, Cambridge University Press, Cambridge, 1927.

Le Raid du bétail de Cooley (Táin Bó Cúailnge), traduction de DUNN J., Global Grey, 1914 (en ligne).

*Heroes of the Dawn*⁸⁹⁵ (*An Fhiannaíocht*), traduction de VIOLET R., London & Dublin – Maunsel & Co., Ltd., Londres, 1914.

La version consultée de « *La Mort tragique du fils unique d’Aife* » (*Aided Óenfhir Aife*) est la traduction proposée en ligne par Patrick Brown : <https://iso.ucc.ie/Aided-aife/Aided-aife-text.pdf>

La version consultée de « *La Seconde bataille de Mag Tuired* » (*Cath Maighe Tuireadh*) est la traduction proposée en ligne par Elizabeth Gray : <https://sacred-texts.com/neu/cmt/cmteng.htm>

⁸⁹³ Les titres sont également indiqués en langue originale pour être plus facilement retrouvés par le lecteur, car ce genre de texte n’est que très rarement publié en français.

⁸⁹⁴ En raison de la flexibilité de la langue gaélique, il n’est pas anormal de la part d’un auteur ou traducteur de varier l’orthographe du nom du protagoniste. Suibhne, Subhne et Shuibhne sont toutes des orthographes valides, d’autant plus qu’en gaélique moderne elles se prononcent de la même manière.

⁸⁹⁵ Ce titre est celui des traducteurs et compilateurs, d’où son inclusion dans la langue par laquelle ils l’identifient.

Études

ABDUL-HAMID Walid Khalid, HUGUES Jamie Hacker, « Nothing New Under the Sun: Post-Traumatic Stress Disorders in the Ancient World », *Early Science and Medecine*, vol. 19, p. 549-557, 2014.

ADAMS Douglas Quentin, MALLORY James Patrick, *The Oxford Introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World*, Oxford University Press, Oxford, 2006.

AMBROSE Timothy, HEING Martin, « A New Roman Rider-Relief from Stragglethorpe, Lincolnshire », *Britannia*, vol. 11, p. 135-138, 1980.

ARTTO Andreas V., « Search For Martial Style: Examples of Methodology For Studying Cultivated Martial Violence From an Archaeological Perspective », Mémoire de licence, Université de Helsinki, 2018.

BATAILLE Gérard, KAURIN Jenny, MARION Stéphane, « Guerre et progrès chez les Gaulois : une relation ambiguë », *Conflicts et progrès scientifiques et techniques en Lorraine à travers les siècles* (Actes du colloque des 17 et 18 octobre, Metz, 2014), Edhisto, p. 115-140, 2015.

BEEK Aaron, « Sword, Spear, or Javelin? : Developing the Legion », *Ancient Warfare*, vol. 11, n°2, p. 35-43, 2017.

BENOÎT Fernard, « Résultats historiques des fouilles d'Entremont 1946-1967 », *Gallia Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, vol. 26, n°1, p. 1-31, 1968.

BERTAUD Alexandre, *Iron Age Weapons in Western Europe: from the Biography of a Weapon to the Warrior's Interactions During the Last Centuries BC*, Bordeaux, p. 183-194, dans « Material Chains in Late Prehistoric Europe and the Mediterranean: Time, Space, and Technologies of Production », *Ausonius éditions*, Mémoires 48, 2017.

BEVAN Dewi, *Reassessing the Proficiency of Celtic Military Forces c. 100 BC-100 AD*, Université d'Aberystwyth, Royaume-Uni, Département d'Histoire et d'Histoire galloise, 2015.

BEYLIER Alexandre, CURÉ Anne-Marie, DUBOSSE Cécile et GAILLEDROT Éric, « Le dépôt de la « fouille 47 » du Cayla de Mailhac (Aude) : un ensemble du V^e siècle avant notre ère à caractère rituel ? », *Documents d'Archéologie Méridionale*, n° 39, p. 113-200, 2016.

BISHOP Mike, *The Spatha: The Roman Long Sword*, Oxford, Osprey Publishing, 2020.

BISHOP Mike, COULSTON Jonathan Charles Nelson, *Roman Military Equipment*, Oxford, Osprey Publishing, 2006.

BLUMBERG Arnold, « Medieval Irish Warriors: A New Brand of Professional Soldiers (1250-1475) », *Medieval Warfare*, vol. 3, n°3, p. 51-54, 2013.

BOFFA Sergio, « Recherches sur l'escrime du soldat romain : le combat au glaive du II^e siècle av. J.-C. au II^e Siècle apr. J.-C. », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 88, n° 1, p. 67-91, 2010.

BELKIN Victor, BOROVSKY Igor, KALICHMAN Leonid, LANKOVSKY Zvi, *The Traumatic Potential of a Projectile Shot From a Sling*, (non-publié), Faculté de Médecine de l'Université de Tel-Aviv, 2017.

[https://www.dropbox.com/s/bcbkl4eukqvwxxr/Borovsky%2C%20I.\(2017\).%20The%20traumatic%20potential%20of%20a%20projectile%20shot%20from%20a%20sling.pdf?e=1&dl=0](https://www.dropbox.com/s/bcbkl4eukqvwxxr/Borovsky%2C%20I.(2017).%20The%20traumatic%20potential%20of%20a%20projectile%20shot%20from%20a%20sling.pdf?e=1&dl=0)

BORSJE Jacqueline, « Fled Bricrenn and Tales of Terror », *Peritia*, n°19, p. 173-192, 2005.

BRÉLAZ Cédric, « Comnis, cavalier ambien à “Argentoratum” : une réinterprétation de l'épithète “AE” 2014, 940 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, vol. 206, p. 236-240, 2018.

BRULET Raymond, LEPOT Annick, « *Glandes Plumbae* : une balle de fronde inscrite découverte en Belgique », *Romeinendag – journée d'archéologie romaine, Gallo-Romeins Museum, Tongeren*, vol. 7, p. 29-33, 2018.

BRUN Patrice et RUBY Pascal, *L'Âge du Fer en France - Premières villes, premiers États celtiques*, Paris, La Découverte, 2008.

BRUNAU Jean-Louis, *Guerre et religion en Gaule*, Paris, Errance, 2004.

BRUNAU Jean-Louis, *Alésia : 27 septembre 52 av. J.-C.*, Paris, Gallimard, 2012.

BRUNAU Jean-Louis, *Les Celtes – Histoire d'un mythe*, Paris, Belin Littérature et Revues, 2014.

BRUNAU Jean-Louis, *Les Gaulois*, Paris, Tallandier, 2020.

BUCKLAND Paul, « A First-Century Shield from Doncaster, Yorkshire », *Britannia*, vol. 9, p. 247-269, 1978.

CADIOU François, *Hibera in terra miles*, Madrid, Casa de Velázquez, 2008.

CAMPBELL David, « Roman Legionary Versus Gallic Warrior: 58-52 BC », *Osprey Publishing*, Oxford, 2021.

CANESTRELLI Gioal, « Celtic Warfare: From the Fifth Century BC to the First Century AD », *Pen & Sword Military*, Barnsley, 2022.

CHABOT Louis, FEUGÈRE Michel, « Les armes de l'oppidum de la Cloche (Les Pennes-Mirabeau, B.-du-Rh.) et la destruction du site au I^{er} siècle avant notre ère », *Documents d'Archéologie Méridionale*, vol. 16, n°1, p. 337-351, 1993.

CHAPMAN Sue, « Llyn Cerrig Bach. The Reconstructed Collection », *Ancient Arts*, s.d., consulté le 11/12/2023. <http://ancient-arts.org/>

CHEVALIER Raymond, « Le milieu stoïcien à Rome au I^{er} siècle après Jésus-Christ ou l'âge héroïque du stoïcisme romain », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°19, p. 534-562, 1960.

CHITTOCK Helen, « The Grimthorpe Shield. Object or Assemblage », *Briefing: The Magazine of the Yorkshire Archaeological and Historical Society*, vol. 3, p. 16-18, 2019.

COLQUHOUN Ian, « Irish Swords : Use and Abuse », (non-publié), Université de Durham, s.d.

COUISSIN Paul, « Le Gaulois de Mondragon », *Revue Archéologique*, vol. 18, p. 213-221, 1923.

COUISSIN Paul, « Les armes figurées sur les monuments romains de la Gaule méridionale », *Revue Archéologique*, vol. 18, p. 29-87, 1923.

CUNLIFFE Barry, *Les Celtes*, Paris, Errance, 2006.

DE LA BÉDOYÈRE Guy, *Gods With Thunderbolts: Religion In Roman Britain*, Stroud, Tempus Publishing Ltd, 2002.

DELESTRÉE Louis-Pol, DELPLACE Christiane, « Les monnaies gauloises de Digeon (Somme). Les ramassages de surface : première approche statistique », *Revue archéologique de Picardie*, vol. 1, n°1, p. 13-22, 1986.

DESCROIX Joseph Marie, « Ce qu'était la « Tragula » des Gaulois et ce qu'elle est devenue », *Revue des Études Anciennes*, vol. 50, n°3, p. 309-312, 1948.

DEYBER Alain, « La guérilla gauloise pendant la Guerre des Gaules (58-50 avant J.-C.) », *Études celtiques*, vol. 24, n° 1, p. 145-183, 1987.

DRNIĆ Ivan, « The Scordisci: A Story for the Verge of the La Tène world », *Unité et diversité du monde celtique* (Actes du 42^e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Prague, 10-13 mai 2018), Collection AFEAF, p. 425-447. Prague, 2021.

DUCONGÉ Sébastien, GOMEZ DE SOTO José, « Les dépôts à caractère culturel en milieux humides et dans les cavités naturelles du Centre-Ouest de la France à l'âge du Fer », *L'âge du*

Fer dans l'arc jurassien et marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer (Actes du 29^e colloque international de l'AFEAF, Bienne 5-8 mai 2005), p. 477-492, 2007.

DUVAL Paul-Marie, « Une perspective nouvelle sur la Guerre des Gaules et sur les Gaulois (premier article) », *Journal des Savants*, vol. 1, n^o1, p. 19-31, 1954.

DUVAL Paul-Marie, « Une enquête sur les enceintes gauloises de l'Ouest et du Nord », *Gallia – Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, vol. 17, n^o1, p. 37-62, 1959.

DUVAL Paul-Marie, « Autour de César. 2. La déformation historique dans les Commentaires, d'après Michel Rambaud », *Publications de l'École Française de Rome*, vol. 116, n^o1, p. 139-161, 1989.

EMILOV Julij, « Celts » dans GRANINGER Denver, NANKOV Emil, VALEVA Julia, *A Companion to Ancient Thrace*, Hoboken (États-Unis), Wiley Blackwell, p. 366-381, 2015.

ERNI Sarah, « Inside Out... and Upside Down: Cú Chulainn and his Ríastrad », *Helden E-Journal zu Kulturen des Heroischen = Heroes = Héros*, vol. 1, n^o1, p. 53-63, 2013.

FERCOQ DU LESLAY Gérard, « Chronologie et analyse spatiale à Ribemont-sur-Ancre (Somme) », *Revue archéologique de Picardie*, vol. 3, n^o1, p. 189-208, 1996.

FERENCZ Iosif Vasile, « Middle La Tène Arrowheads From Transylvania, dans S. Berecki ed.⁸⁹⁶ *Iron Age Communities in the Carpathian Basin* », *Proceedings of the International Colloquium from Târgu Mureş*, Editura MEGA, p. 309-319, 2010.

FEUGÈRE Michel, *Weapons of the Romans*, Cheltenham, The History Press Ltd., 2002.

FERNANDEZ-GÖTZ Manuel, ROYMANS Nico, « Fire and Sword. The archaeology of Caesar's Gallic War », *Military History Monthly*, n^o56, 2015, consulté le 06/10/2023

https://www.researchgate.net/publication/279961274_Fire_and_Sword_The_archaeology_of_Caesar%27s_Gallic_War

⁸⁹⁶ (sic)

FIELDS Nic, *Roman Auxiliary Cavalryman: AD 14-193*, Oxford, Osprey Publishing, 2006.

FIELDS Nic, *ALESIA 52 BC - The final struggle for Gaul*, Oxford, Osprey Publishing, 2009.

FIELDS Nic, *Lake Trasimene 217 BC: Ambush and Annihilation of a Roman Army*, Oxford, Osprey Publishing 2017.

FLANAGAN Laurence N. W., « Recent Bronze Age Finds from the North of Ireland », *Ulster Journal of Archaeology*, vol. 43, p. 21-27, 1980.

GALLIOU Patrick, *Britannia. Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine, I^{er}-V^e siècles apr. J.-C.*, Paris, Errance, 2004.

GASPARI Andrej, MASARYK Rene, NOVSAK Matjaz, « The Shield Boss from Emona (Ljubljana): Celtic Weaponry in an Early Roman Context », *Journal of the Archaeological museum in Zagreb – VAMZ*, vol. 3, 2013.

GAVETTI Elisabetta, *Behind Aided Óenfir Aífe Tale and its Geasa*, (non-publié), Université de Pavie, 2016.

GAWROŃSKI Radosław A., « Roman Horsemen Against Germanic Tribes. The Rhineland Frontier Cavalry Fighting Styles 31 BC – AD 256 », *Archaeologica Hereditas*, Université de Varsovie, p. 5-393, 2018.

GENDRON Christian, GOMEZ DE SOTO José, LEJARS Thierry, PAUTREAU Jean-Pierre, URAN Laurent, « Deux épées à sphères du Centre-Ouest de la France », *Aquitania*, vol. 4, n°1, p. 39-54, 1986.

GIANPAOLO Nadalini, « Le moulage du “guerrier” de Mondragon. Une copie d’auteur à l’usage de l’archéologie nationale, sous la direction d’Odile Cavalier », dans CAVALIER Odile, *Le Guerrier de Mondragon : Recherche sur une œuvre celtique de la fin de l’époque hellénistique*, Milan, Silvana Editoriale, 2019.

GIESEKE Julian, « Polybios on Roman disciplina vs Gallic θυμός: A comparing view of the Celts at war during the late Roman Republic », *International Ancient Warfare Conference*, UCD, Dublin, 2018.

GILES Richard, « A Bioarchaeological Evaluation of the Context and Variation in Gladiatorial Trauma », dans GILES Richard, *Gladiator Graveyards: A Bioarchaeological Analysis of Purported Gladiatorial Skeletal Remains*, Mémoire de master, Université de Auckland, 2021.

GREAVES Alan, « Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD) in Ancient Greece: A Methodological Review », dans BOATRIGT Daniel, O'BRIEN Stephen, *Warfare and Society in the Ancient Eastern Mediterranean*, Information Press, Oxford, Université de Liverpool, p. 89-100, 2013.

GREEN Miranda J., *Dictionary of Celtic Myth and Legend*, Londres, Thames and Hudson, 1992.

GUŠTIN Mitja, KAVUR Boris, « Early La Tène Warrior Graves from Unterpemstätten-Zetling and Dobl-Zwaring (Styria/Austria) », *Proceedings of the International Colloquium from Târgu Mureș, Târgu Mureș*, Editruea MEGA, p. 65-73, 2015.

HALL Joseph, « Psychological Trauma and the Soldiers of Rome – A Roman PTSD ? », *Ancient Warfare*, vol. 10, n°1, p. 48-52, 2014.

HAMON Tony, LEJARS Thierry, JOSSET Didier, « Saumeray, lieu-dit « Le Bas des Touches » (Eure-et-Loir). Les enclos cultuels d'époque gauloise », *Revue archéologique du Centre*, vol. 41, n°1, p. 111-127, 2002.

HATT Jean-Jacques, « Les fouilles de Gergovie : la campagne de 1942 », *Gallia – Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, vol. 1, n°2, p. 97-124, 1943.

HAYNES Ian, « Introduction: the Roman army as a Community », *Journal of Roman Archaeology*, vol. 34, p. 7-14, 1999.

HOLST Mads Kähler, « Direct Evidence of a Large Northern European Roman Period Martial Event and Post-Battle Corpse Manipulation », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 115, n° 23, p. 5920-5925, 2018.

HUGHES Sam, « “In my Sword I trust”. A Reassessment of Irish Iron Age Swords With a Focus on Their Potential Use in Battle », *International Journal of Student Research in Archaeology*, vol. 1, n°1, p. 159-177, 2016.

HUGHES Sam, « Edges of Empire: A Reassessment of Irish ‘Sub-Roman’ Swords », *The Journal of Irish Archaeology*, vol. 31, p. 27-40, 2022.

HULOT Sophie, « César génocidaire ? Le massacre des Usipètes et des Tenctères (55 av. J.-C.), *Revue des Études Anciennes*, vol. 120, n°1, p. 73-99, 2018.

JAMES Simon, « The Point of the Sword: What Roman-era Weapons Could do to Bodies – and Why They Often Didn’t », *Roman Military Equipment Conference (ROMECC)*, vol. 16, p. 41-54, 2010.

JANKA Istenič, « Celtic or Roman? Late La Tène-Style Scabbards with Copper-Alloy or Silver Openwork Plates », *Proceedings of the 22nd International Congress of Roman Frontier Studies*, Ruse, Bulgarie, p. 755-762, 2012.

JANKA Istenič, « Roman Cavalry Equipment and Other Militaria from the 2010 and 2011 Excavations at Ptuj (Slovenia) », *Journal of Roman Military Equipment Studies*, vol. 19, p. 163-175, 2018.

JENSEN Peter R., WRISBERG, Craig A., « Performance Under Acute Stress: A Qualitative Study of Soldiers’ Experiences of Hand-to-Hand Combat », *International Journal of Stress Management*, American Psychological Association, vol. 21, n°4, p. 406-423, 2014.

JONES Edgar, « The Psychology of Killing: The Combat Experience of British Soldiers During the First World War », *Journal of Contemporary History*, vol. 41, n°2, p. 229-246, 2006.

JOPE Edward Martyn, « The Witham Shield », *The British Museum Quarterly*, vol. 35, n° 1/4, p. 61-69, 1971.

KANZ Fabian, GROSSSCHMIDT Karl, « Head Injuries of Roman Gladiators », *Forensic Science International*, vol. 160, p. 207-216, 2006.

KAZAKEVYCH Gennadii, « The Late La Tène Decorated Scabbard from the Upper Dniester Area: a Far Relative of the Gundestrup Cauldron? », *Proceedings of the Fourth International Colloquium of 'Societas Celto-Slavica'*, Presse universitaire de Łódź, p. 171-179, 2010.

KIECA Piotr, « The Diversity of Weaponry in La Tène Culture Burials in Poland and Comments on the Non-burial Find of a Celtic Sword in Rzeszów », *Analecta Archaeologica Ressoviensia*, vol. 16, p. 73-101, 2022.

KLEJNOWSKI Grzegorz, « Hasta Velitaris – The First Edge of the Roman Army », *Res Militaris Studia nadwojskowościqanty*, vol. 2, p. 69-91, 2015.

KRAKOWA Kathryn, *Unique Iron Age Bark Shield Found in Leicestershire*, 2019, consulté le 8 novembre 2023. <https://archaeology.co.uk/articles/news/unique-iron-age-bark-shield-found-in-leicestershire.htm>

KRÄMER Werner, « Ein KnollenknaufSchwert aus dem Chiemsee », *Aus Bayerns Frühzeit, Festschrift F. Wagner. Schriftenreihe zur bayerischen*, vol. 62, p. 109-124, 1962.

KRUTA-POPPI Luana, « La sépulture de Ceretolo (Province de Bologne) et le faciès boïen du III^e siècle avant notre ère », *Études celtiques*, vol. 16, n°1, p. 7-25, 1979.

LAHARNAR Boštjan, GASPARI Andrej, « On Three Spearheads with Decorated Blades From the South-Eastern Periphery of the Alps », *Römisch-Germanische Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts*, Heinrich Editionen, Francfort-sur-le-Main, p. 61-87, 2016.

LAJOYE Patrice, « Fer Diad – des géants et des Meules », dans HILY Gaël, LE BIHAN Hervé, OUADER Guillaume, « Mélanges en l'honneur de Pierre-Yves Lambert », *Travaux d'Investigation et de Recherche*, Lannion, 2015.

LAUNEY Marcel, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Thèse de doctorat Lettres, Éditions De Boccard, Paris, 1947.

LEJARS Thierry, « L'Armement des Celtes en Gaule du Nord à la fin de l'époque gauloise », *Revue archéologique de Picardie*, vol. 3, n°1, p. 79-103, 1996.

LEJARS Thierry, « L'Armement des Celtes d'Italie », Vérone, Société archéologique de l'Est, 2014.

LEJARS Thierry, « Les Armes Gauloises du Pont-de-l'Ouen (départ. Loire-Atlantique / F). Une Découverte Inattendue », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, n°61, p. 19-55, 2014.

LEJARS Thierry, « Middle La Tène Waffenbrüder in the Rhineland-Palatinate: Evidence from Two Swords », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, vol. 47, p. 201-215, 2017.

MACQUARRIE Charles, « Insular Celtic Tattooing : History, Myth and Metaphor », *Études celtiques*, vol. 33, n°1, p. 159-189, 1997.

MALLORY James Patrick, « Indo-European Warfare », *Journal of Conflict Archaeology*, vol. 2, n°1, p. 77-98, 2006.

MARCADÉ Jean, SALVIAT François, « Le relief d'Aubergue et les têtes coupées d'Entremont », *Revue archéologique de Narbonnaise*, vol. 9, n°1, p. 81-87, 1976.

MIKHAILOVA Tatyana A., « Celtic Origin: Location in Time and Space? Reconsidering the “East-West Celtic” debate », *Journal of Language Relationship*, vol. 13, n° 3, p. 257-279, 2015.

MÖDLINGER Marianne, « Body Armour in the European Bronze Age », in *Prehistoric Warfare and Violence - Quantitative and Qualitative Approaches*, New-York, Springer Publishing, p. 177-198, 2018.

MONETTE Connell, *The Medieval Hero: A Comparative Study in Indo-European Tradition*, Oregon, Sirius Academic Press, 2013.

MULLIGAN Amy, « Togail Bruidne Da Derga and the Politics of Anatomy », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, n°49, p. 1-19, 2005.

NEARING Homer, « The Legend of Julius Caesar's British Conquest », *PMLA*, vol. 64, n°4, p. 889-929, 1949.

Ó CRÓINÍN Dáibhí, *Early Medieval Ireland, 400-1200*, Milton Park, Routledge, 2016.

O'NEIL Helen Evangeline, TOYNBEE Jocelyn Mary Catherine, « Sculptures from a Romano-British Well in Gloucestershire », *The Journal of Roman Studies*, vol. 48, n°1/2, p. 49-55, 1958.

PEDDIE John, *Conquest: The Roman Invasion of Britain*, Devizes, Bramley Books, 1998.

PÉREZ RUBIO Alberto, « Trouble Comes in Threes: From Chariot to Cavalry in the Celtic World », *Ancient Warfare: Introducing Current Research*, vol. 1, p. 172-190, 2015.

PERNET Lionel, *Armement et Auxiliaires Gaulois (IIe et Ier Siècles Avant Notre Ère)*, Montagnac, Monique Mergoil, 2010.

PERNET Lionel, « L'umbo de bouclier fusiforme de la tombe de Campagnac (Gard) : Gaulois, Ibérique ou Romain ? », *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, vol. 2, hors-série n°7, p. 811-830, 2016.

PERNET Lionel, « Fighting for Caesar: Archaeology and History of Gallic Auxiliaries in the 2nd-1st centuries BC », in *Julius Caesar's Battle for Gaul: New Archaeological Perspectives*, Oxford, Oxbow Books, 2019.

PETITJEAN Maxime, « Les cavaliers chasseurs de têtes de l'armée romaine : nouveau regard sur la documentation d'époque impériale », *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité*, vol. 1545, n°1, p. 255-272, 2022.

PLEINER Radomir, *The Celtic Sword*, Oxford, Royaume-Uni, Clarendon Press, 1993.

POUX Matthieu, « Festins sacrés, ivresse collective et cultes guerriers en Gaule celtique. Traces littéraires, perspectives archéologiques », *Publications de l'École Française de Rome*, vol. 276, n°1, p. 305-335, 2000.

PRYOR Francis, *Britain BC: Life in Britain and Ireland Before the Romans*, New York, Harper Perrenial, 2004.

QUATRELIVRE Carole, « Le sanctuaire gaulois de Gournay-sur-Aronde (Oise). Retour sur une découverte exceptionnelle des années 1970 », *Anabases. Traditions et Réceptions de l'Antiquité*, vol. 30, p. 11-30, 2019.

QUESADA-SANZ Fernando, « Patterns of Interaction: 'Celtic' and 'Iberian' Weapons in Iron Age Spain », *Celtic Connections, Archaeology, Numismatics and Historical Linguistics*, vol. 2, p. 56-78, 2005.

RAFTERY Joseph, « An Early Iron Age Sword from Lough Gur, Co. Limerick », *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, vol. 9, n°3, p. 170-172, 1939.

RANKIN CLERGUES Thomas, *La place de la tradition dans l'évolution de la pratique martiale laténienne*, Mémoire de master (non-publié), Nîmes, 2023.

REDFERN Rebecca C., « A Re-appraisal of the Evidence for Violence in the Late Iron Age Human Remains from Maiden Castle Hillfort, Dorset, England », *Proceedings of the Prehistoric Society*, vol. 77, p. 111, 2011.

REES Owen, « Was There Mental Trauma in Ancient Warfare ? PTSD in Ancient Greece », *Ancient Warfare*, vol. 9, n°4, p. 70-74, 2015.

REICH Guillaume, « Mise en forme d'une réplique d'arme d'hast : un fer de lance échancré et ajouré du site de La Tène », *Anzeiger des Arbeitsgemeinschaft für Experimentelle Archäologie der Schweiz (AEAS)*, p. 10-21, 2015.

REICH Guillaume, « Combattre les préjugés sur les armes laténiennes : les Apports de la Tracéologie », *Annuaire d'Archéologie Suisse*, vol. 99, p. 63-72, 2016.

REICH Guillaume, « De l'utilisation expérimentale du bouclier laténien : un Bref Aperçu du Bel Art de Guerre Celtique », *De facto*, vol. 2, p. 23-29, 2020.

REICH Guillaume, « De taille, d'entaille et (un peu) d'estoc : un entre'aperçu du combat celtique à partir des traces sur les épées du site de La Tène », *Armes et Guerriers. Continuités et changements dans l'équipement du guerrier en Europe, Proche et Moyen-Orient de l'âge du Bronze à l'époque Moderne*, Armes & Guerriers, Paris, BAR International Series, p. 57-69, 2022.

RENOUX Guillaume, « Les archers de César », Thèse de doctorat, Université de Toulouse 2, Toulouse, 2006.

ROUDENKO Serge, « Étude de squelettes gaulois », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 5, n°4, p. 257-268, 1914.

SAYERS William, « Martial Feats in the Old Irish Ulster Cycle », *The Canadian Journal of Irish Studies*, vol. 9, n°1, p. 45-80, 1983.

SCHOMAS Héloïse, « À propos de la rhétorique des images monétaires des peuples du Centre-Est de la Gaule », *Revue Archéologique de l'Est*, vol. 62, p. 89-111, 2013.

SCHÖNFELDER Martin, « Le mobilier métallique de la tombe à char tardo-celtique de Boé (Lot-et-Garonne) », *Aquitania*, vol. 17, p. 59-82, 2000.

SHAW SAILER Susan, « Leaps, Curses and Flight: Suibne Geilt and the Roots of Early Irish Culture », *Études celtiques*, n°33, p. 191-208, 1997.

SHELDON Natasha, « Llyn Cerrig Bach – A Celtic Ritual Site », *History and Archaeology Online*, 2022, consulté le 02/12/2023. <https://historyandarchaeologyonline.com/llyn-cerrig-bach-a-celtic-ritual-site/>

STOVER Justin Dolan, « Modern Celtic Nationalism in the Period of the Great War: Establishing Transnational Connections », *Proceedings of the Harvard Celtic Colloquium*, vol. 32, p. 286-301, 2012.

TAFFANEL Jean, TAFFANEL Odette, « Technique de fabrication des épées à sphères de Mailhac », *Revue archéologique de Narbonnaise*, vol. 13, n°1, p. 1-18, 1980.

TESTART Alain, *Les armes dans les eaux : Questions d'interprétation en archéologie*, Paris, Errance, 2021.

THEVENOT Émile, « Le monument de Mavilly (Côte-d'Or) – essai de datation et d'interprétation », *Latomus*, vol. 14, n°1, p. 75-99, 1955.

TRAINA Giusto, « Harmonie barbare ? Tambours des Parthes à la bataille de Carrhes », *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité*, vol. 1404, n°1, p. 91-102, 2017.

TREVIÑO Rafael, WILCOX Peter, *Barbarians Against Rome – Rome's Celtic, Germanic, Spanish and Gallic Enemies*, Oxford, Osprey Publishing, 2000.

VOISIN, Jean-Louis, « Les Romains, chasseurs de têtes », *Publications de l'École Française de Rome*, vol. 79, n°1, p. 214-293, 1984.

VUJOVIĆ Miroslav, « Clay Slingshots from the Roman Fort Novae at Čezava (Serbia) », (non-publié), Université de Belgrade, 2007.

WATSON William J., « The Celts in Britain », *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, vol. 36, p. 241-264, 1941.

WEBSTER Graham, *The British Celts and Their Gods Under Rome*, Manchester, Servis Filmsetting Ltd, 1986.

WEBSTER Graham, *Rome Against Caratacus: The Roman Campaigns in Britain AD 48-58 (Roman Conquest of Britain)*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 1993.

WERNICK Nick, « Slings in the Ancient Near East with Reference to the Egyptian Material », *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, vol. 141, n°1, p. 97-103, 2014.

WILSON Roger J. A., *A Guide to the Roman Remains in Britain*, Londres, Constable and Robinson, 2002.

WOOLF Greg, *The Gallic Wars in Roman history*, Oxford, Royaume-Uni, Oxbow Books, 2019.

WORCESTER Donald E., « The Weapons of American Indians », *New Mexico Historical Review*, vol. 20, n°3, p. 227-238, 1945.

Témoignages et entretiens

AUZOU Gildas, entretiens téléphoniques les 8 et 9 octobre 2022, le 13 mars 2023 et conversations par messages entre octobre 2022 et mars 2023.

HARTER Régis, entretien téléphonique le 28 octobre 2023.

LOPEZ Brice, entretiens téléphoniques les 19 février et 18 octobre 2023, échanges en personne entre juillet 2022 et mai 2023.

MARTINEZ Gilles, témoignage en personne le 2 avril 2024.

PLONQUET Hadrien, témoignage en personne le 17 mars 2024.